

Flambeau

Laine, Marc

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FLAMBEAU

MARC LAINE

THRILLER



 NOUVEAUX
AUTEURS

Marc Laine

Flambeau

**Gagnant du grand prix
VSD du polar 2016**

Thriller

 **NOUVEAUX
AUTEURS**

Éditions Les Nouveaux Auteurs

16, rue d'Orchampt 75018 Paris
www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITIONS PRISMA

13, rue Henri-Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex
www.editions-prisma.com

Copyright © PRISMA MEDIA / 2018
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-8195-0568-6

À Sosso et Dany, des concepteurs de génie.

Il faisait froid. Si froid que l'on distinguait nettement les souffles vaporeux s'échappant de leurs bouches. Alors que l'un était rapide et saccadé, l'autre, au contraire, était lent et mesuré.

— Qu'est-ce que je fais là ? Pourquoi est-ce que je suis attaché comme ça ?

L'homme s'agita avec force, mais il était solidement sanglé et ses ruades pour se libérer ne firent qu'enfoncer plus profondément ses liens dans ses chairs. Il paniqua de sentir ses membres presque paralysés à cause des températures extrêmes.

Depuis combien de temps était-il ici ? Pourquoi, et surtout qui avait osé s'en prendre à lui, un héros aimé de tous et de toutes ? Autant de questions qui se bouscullaient dans son esprit engourdi par la peur. Une peur sourde et grandissante qui s'insinuait en lui à mesure que tout espoir de salut le fuyait.

Il tenta de se raisonner et s'exhorta au calme. Réfléchir. Il devait réfléchir.

Il essaya de se redresser et aperçut ses bras et ses jambes attachés, largement écartés, l'offrant ainsi en croix tel un sacrifié sur cet autel naturel. La pierre était couverte d'humidité et il pouvait sentir le froid glacial qui en émanait se diffuser à l'ensemble de son squelette.

Il se mit à trembler de toutes parts, ses dents s'entrechoquant si fortement qu'elles risquaient à tout moment de se déchausser. Refusant d'abandonner, il tourna la tête lentement sur le côté. Malgré la pénombre ambiante, une lumière diffuse et froide lui permit peu à peu de découvrir son environnement. À un mètre de lui, une paroi de pierre s'élevait jusqu'à un plafond voûté qu'il distinguait difficilement. De fines rigoles d'eau la parcouraient et ruisselaient jusqu'à sa base, s'échappant ensuite par quelques passages secrets connus d'elles seules.

Une grotte. Il était dans une grotte.

Cela lui évoqua quelque chose sans réussir à se souvenir quoi. Il tourna la tête de l'autre côté. L'espace était plus grand et la paroi opposée se trouvait bien plus loin de lui. La lumière aussi était différente. Il chercha à en identifier la source. Il leva les yeux plus haut et découvrit son origine. À quelques mètres au-dessus de lui, un trou crevait le plafond de la grotte

pour laisser entrevoir en son centre l'astre lumineux.

La lune.

Voilà d'où provenait le faible éclairage. Il faisait nuit. Il pouvait hurler, il y avait peu de chances que quelqu'un l'entende. Comprenant cependant que c'était sans doute là son seul espoir de survie, il gonfla ses poumons au maximum afin de pousser un ultime appel, quand il aperçut soudain à la limite de son champ de vision un léger voile de brume.

Il réalisa horrifié que ce n'était pas de la brume, mais de la vapeur. La vapeur causée par un souffle, une respiration.

— Qui est là ? Répondez ! Qui est là ?

Redoutant ce qu'il allait découvrir, il tourna lentement la tête. Sa peur se décupla quand de violentes images l'assaillirent. Les images d'un passé vieux de plusieurs années qui surgirent pour lui apporter la froide et triste révélation.

— Non, c'est impossible. Ça ne peut pas être toi, ça ne peut pas !

Ce furent là ses dernières paroles, le reste n'étant que des borborygmes noyés dans le sang s'échappant à gros bouillons de sa gorge tranchée. La lame souillée se retira lentement de la plaie béante puis chuta au sol, décrivant des cercles sur elle-même avant de percuter la surface séculaire dans un bruit aigu et métallique qui résonna dans les ténèbres.

Puis vint le temps de se souvenir. De se souvenir comment tout cela avait commencé.

— Tom, aide-moi s'il te plaît.

— Mais, Maman !

— Tom, qu'est-ce que je t'ai dit ? Ne m'oblige pas à me répéter.

— Bien, Maman.

Le garçon s'en alla d'un pas traînant, comme si toutes les peines du monde venaient de s'abattre sur ses jeunes épaules. Il attrapa les sacs de courses que lui tendait sa mère et les emporta dans la cuisine afin de commencer à les vider.

Marie, fatiguée de se battre en permanence avec ses enfants, tenta de renouer le dialogue.

— Enfin Tom, je ne te demande quand même pas grand-chose. Juste de m'aider à ranger tout ça pour que je puisse ensuite m'occuper de ton frère. Il est bientôt dix-huit heures, et il ne va pas tarder à se réveiller en hurlant pour prendre le sein.

— Mais Maman, tu sais quel jour on est ?

— Oui mon fils, on est mercredi, pourquoi ?

— On dirait que tu le fais exprès. Tu sais que Papa appelle toujours le mercredi à cette heure, et on a déjà raté son appel la semaine dernière.

— Ah oui, ton père... Eh bien commence à ranger, et si le téléphone sonne, t'auras largement le temps d'aller répondre, promis mon chéri.

Comme guettant que l'on évoque son existence, le téléphone du salon retentit de sa sonnerie disgracieuse. Le garçon n'attendit pas la permission de sa mère et disparut de la cuisine avec une rapidité déconcertante, comme seuls en étaient capables les enfants de son âge. Au son de la voix de son fils, Marie sut que c'était bien son géniteur qu'il avait à l'autre bout de la ligne.

Son père.

Son ex-mari pour elle. Enfin, presque. Le divorce n'était pas encore prononcé. Elle avait fait sa connaissance comme beaucoup de filles de son âge rencontraient leur futur mari : sur les bancs de l'université. Elle se souvenait encore avec émotion de leur première rencontre, de leur premier baiser.

Ils étudiaient tous les deux dans la même fac à Paris. Elle en psycho

et lui en droit international. Ils n'avaient pas le même âge, lui étant plus vieux de deux ans, et ne fréquentaient pas les mêmes amis. C'était pourtant une passion commune qui les avait amenés à se connaître.

C'était au mois de février, elle se le rappelait très bien. Elle vivait très mal son deuxième semestre à la fac, refusant d'admettre qu'elle s'était trompée de branche. Comme tant d'autres lycéens l'année du bac, elle s'était orientée vers une voie lui semblant intéressante, sans réellement savoir si une vocation allait naître. Et effectivement, deux ans plus tard, elle réalisait qu'elle avait fait une erreur. Ce week-end-là, elle avait choisi de rester à la capitale, redoutant le domaine familial et la confrontation avec ses parents. Elle craignait qu'ils la percent à jour et qu'ils soient déçus, et cela, elle se le refusait. Elle s'était donc réfugiée toute la journée du samedi dans sa chambre universitaire, avec pour seuls compagnons son pingouin en peluche et un pot de crème glacée. S'interdisant de reproduire le dimanche cette même sinistre journée menée sous le signe de la dépression, elle avait consulté ses pages web favorites afin d'y dénicher une quelconque occupation. Ce fut là qu'elle fit l'incroyable découverte. Le dessinateur plasticien Hans Ruedi Giger, créateur du monstre d'*Alien*, dévoilait ses œuvres à Paris, ce dimanche justement.

L'exposition avait lieu dans une petite salle le long du canal Saint-Martin, ce qui l'avait mise instantanément en rogne, trouvant les lieux bien en dessous de leur hôte de marque. Toute colère avait disparu lorsqu'elle avait posé les yeux sur les premières toiles. Comme dans un rêve, elle avait parcouru l'espace le pas léger, s'attardant avec langueur entre esquisses et maquettes à taille humaine. Alors qu'elle s'extasiait devant une ébauche du maître, une voix chargée d'amertume s'était fait entendre à ses côtés.

— Quand je pense qu'ils ne l'ont même pas consulté pour le deuxième volet.

Sans réfléchir, elle avait répondu du tac au tac.

— Et son nom n'a même pas figuré au générique du troisième alors qu'il y avait activement participé, un scandale.

Réalisant que l'inconnu à ses côtés la dévisageait, elle avait tourné la tête dans sa direction, impatiente de mettre un visage sur ce fin critique d'art. Pareillement à une mauvaise comédie sentimentale, le temps avait semblé suspendre son vol alors qu'elle croisait le regard de ce bel inconnu. Car il était beau, ça oui. En tout cas, selon ses critères à elle. À peine plus grand qu'elle, il émanait de lui force et confiance. Cela ne venait pas de son physique, car malgré des proportions parfaites, il n'avait pas une carrure d'athlète. Mais de son regard. Il y brillait une intelligence qui l'avait tout de suite captivée. Ça, plus le fait que ses yeux étaient d'un vert étincelant. Quelques dialogues gênés plus tard, ils discutaient au bord du canal, oubliant le

temps, le froid, et surtout l'exposition. Il s'appelait Ludovic.

Ce fut le début d'une magnifique histoire. Quelque douze mois plus tard, un bébé arrivé par accident voyait le jour. Tom, son premier miracle. Elle avait ensuite abandonné sans regret ses études, son seul remords étant pour ses parents qui, bien que comblés d'avoir un petit-fils, avaient très mal vécu ce brutal bouleversement. Chanceux, elle et le papa n'avaient pas eu à se soucier de l'aspect économique de leur situation. Ses beaux-parents possédaient leur propre cabinet d'avocats spécialisés dans le droit des affaires, et elle avait pu pouponner sereinement dans une maison louée par leurs soins.

Ce fut tout naturellement que deux ans plus tard, le petit Lucas vint agrandir la famille. Ludovic venait à peine d'être diplômé et embauché dans un cabinet de renom, mais il souhaitait plus que tout une grande famille, reproduisant à la perfection le système familial dans lequel il avait grandi. Enfin, presque à la perfection, car trois ans plus tard, alors qu'elle se remettait tout juste de son dernier accouchement, il la quittait pour aller vivre à New York. La Grosse Pomme. Une terre promise selon lui. Il était sincèrement désolé de l'abandonner ainsi, mais il ne pouvait continuer plus longtemps à stagner professionnellement. Comment faire comprendre en deux mots à sa famille qu'elle était un poids, un boulet à traîner ?

Marie, les yeux humides de chagrin, s'en voulut une fois de plus de s'être ainsi apitoyée. Elle ne regrettait pourtant rien. Elle avait ses trois anges. Cela la ramena à la réalité et elle regarda l'heure sur la pendule du four. 18 h 12.

Allez, ne traîne pas ma fille, la soirée n'est pas finie.

Elle se regonfla à bloc pour affronter les pires heures de la journée, celles des douches, des devoirs, du repas et du couchage, le tout agrémenté d'une ou deux tétées. Soudain, alors qu'elle n'avait décelé aucun son, elle sentit un objet dur pointé dans le creux de son dos.

Elle n'eut pas le temps d'être surprise qu'un faible murmure lui parvînt.

— Rends-toi, général Zorg, t'es fait comme un rat.

Elle se retourna avec lenteur, faussement effrayée.

— Non, pitié général, ne me tuez pas !

Son cadet, Lucas, lui souriait de toutes ses dents. Il ressemblait tant à son père que c'en était parfois douloureux de le regarder.

— T'inquiète Maman, ça va pour cette fois, je te laisse la vie sauve.

— Et plairait-il au général Zorg d'aller prendre son bain ?

— Oh non Maman... Allez, s'te plaît ?

— Pas de discussion, file. Ou j'appelle les Rangers de l'espace.

Il disparaissait dans un tourbillon de bruitages enfantins quand Alan, le petit dernier, fit entendre sa voix de petit ténor.

Épuisée, elle s'écroula sur le canapé. Le calvaire domestique de sa journée arrivait enfin à son terme. Ronronnant de fatigue, elle s'enfonça un peu plus profondément dans l'assise moelleuse. Dans un ultime effort, et avant que le sommeil ne la terrasse pour de bon, elle réussit à se débarrasser de ses baskets pour les jeter sur le tapis.

Voilà à quoi ressemblait depuis trop longtemps son quotidien. Elle savoura la perfection de ce moment, cet instant où la satisfaction des tâches accomplies vous faisait vous sentir bien. Elle avait fini par coucher ses trois garçons, et sauf incident contraire, elle ne les reverrait que le lendemain, à part Alan, qui à son grand désespoir se réveillait encore une fois la nuit pour prendre le sein.

Une raison de plus pour elle de maudire Ludovic de l'avoir laissée seule. Suite à son départ, le sommeil d'Alan s'était de nouveau déréglé. Il sentait probablement la fissure du cocon familial.

Cependant, d'une nature optimiste, elle refusa de se laisser envahir par la mélancolie. Après tout, cela faisait plusieurs années qu'elle s'était préparée à cette séparation, même si secrètement, elle avait espéré pouvoir sauver son mariage, et par-dessus tout préserver ses enfants. Eux seuls comptaient réellement. Elle avait fini par s'habituer à sa situation, résignée de son sort pas si malheureux. Elle était encore jeune. Elle venait d'avoir trente-quatre ans et pouvait refaire sa vie.

Du moment qu'on ne me demande pas un autre enfant, pensa-t-elle, amusée.

Fait important, elle n'avait pas à s'en faire financièrement. De cela, elle remerciait le ciel. Ludovic pourvoyait largement à leurs besoins et il n'était pas nécessaire qu'elle retrouve un travail dans l'immédiat, même si l'inactivité la minait intellectuellement. Elle et les enfants n'avaient pas eu à déménager et elle était vraiment heureuse d'avoir pu garder la maison. Un magnifique pavillon situé dans les campagnes d'un village francilien. Les garçons avaient plus qu'il ne fallait de jardin pour s'amuser. Le terrain qui ceignait la propriété faisait plusieurs hectares. Le rez-de-chaussée se composait d'un salon aux dimensions hollywoodiennes et d'une cuisine équipée dernier cri. À l'étage, on retrouvait cinq chambres ayant chacune sa salle de bains. Que pouvait-elle demander de mieux ?

Une femme de ménage, une nourrice et un jardinier...

Sa réflexion la fit sourire et lui redonna suffisamment d'énergie pour allumer la télévision. Elle savait qu'elle s'endormirait probablement devant comme chaque soir, mais peu lui importait.

Alors qu'elle zappait à la recherche du programme idéal pour s'abrutir, elle entendit comme un claquement. Elle tendit l'oreille, attentive, mais ne perçut plus rien. Elle tenta de se convaincre que ce

n'était sans doute que le fruit de son imagination, mais sa tendance maladive à la surprotection la poussa à se relever. Elle s'inquiétait pour les garçons. Lucas avait tendance à dormir d'un sommeil agité et il n'était pas rare qu'il tombe du lit pendant la nuit.

Elle expira et banda ses muscles pour sortir du creuset de coton dans lequel elle s'était enfoncée. Elle quitta le salon et alla d'abord au pied de l'escalier menant aux chambres. Elle attendit ainsi, les sens aux aguets, pour voir si elle entendait quelque chose.

Rien.

Rassurée, elle se dirigea ensuite vers la cuisine puis la porte d'entrée. Elle était fermée, comme elle l'avait laissée avant de monter donner le bain aux enfants. Elle n'avait plus que le garage à vérifier. Sauf erreur de sa part, elle savait qu'elle le trouverait verrouillé comme toujours, car elle y mettait rarement les pieds. Il n'y restait plus que les affaires de Ludovic et elle garait toujours sa voiture à l'extérieur.

Elle arriva devant la buanderie, une pièce qui faisait la jonction entre le garage et la cuisine. Elle ouvrit la porte et tâtonna à la recherche de la lumière. Elle finit par trouver l'interrupteur et l'actionna.

Le néon demeura éteint et elle pesta intérieurement. Elle se rappela qu'il existait un autre interrupteur à l'autre bout de la pièce et n'eut d'autre choix que de s'y engouffrer pour l'atteindre. À peine le seuil franchi, la porte se referma derrière elle et elle se demanda si ce n'était pas le bruit qu'elle avait perçu plus tôt. Elle avança pas à pas, les mains tendues dans le noir complet. Elle se maudit intérieurement de ne pas avoir écouté son père et de ne pas avoir mis de lampe de poche dans chaque pièce.

Ses doigts finirent par rencontrer une surface dure. Un placard. Complètement désorientée, elle fit un tour sur elle-même à la recherche du fameux bouton, les mains toujours levées. Elle ne se sentait même plus capable de revenir sur ses pas et de ressortir. Elle était perdue. Sentant la panique l'envahir et son pouls s'accélérer, elle avança d'un grand pas et faillit se cogner contre des meubles hauts. Elle y était presque. Elle reconnaissait enfin ce qu'elle touchait. Elle savait que l'interrupteur n'était pas loin, juste un peu plus bas sur sa gauche. Alors qu'elle croyait son but atteint, elle sentit soudain sous ses doigts une surface froide et lisse. Son cœur fit un bond dans sa poitrine en pensant s'être à nouveau fourvoyée.

L'armoire métallique, c'est cette fichue armoire métallique !

Elle savait où elle se trouvait, juste devant l'armoire à outils de Ludovic. Elle décala encore un peu plus sa main et toucha enfin le carré de plastique tant convoité. Retenant sa respiration de peur qu'il ne fonctionne pas, elle appuya. La lumière vive qui jaillit l'éblouit, et

malgré son soulagement, elle mit quelque temps à réadapter sa vision. Les battements de son cœur faiblirent aussitôt et elle se fustigea d'avoir ainsi réagi.

Le garage était enfin à sa portée et elle se pressa d'y entrer. Un mur de ténèbres se dressa de nouveau devant elle. Cette fois, elle trouva sans peine ce qu'elle cherchait et pria pour que l'éclairage fonctionne. Les néons du plafond se mirent à clignoter. Quelques secondes plus tard, le garage était éclairé.

Son regard se dirigea ensuite vers la porte automatique. Elle était entrouverte, alors qu'elle n'aurait jamais dû l'être. Immédiatement, des images des reportages télévisés sur les cambriolages se superposèrent à sa vue. Elle sentit un filet de sueur froide couler entre ses omoplates et descendre le long de sa colonne vertébrale à mesure qu'elle progressait vers le portail. Il n'était que légèrement relevé, juste assez pour laisser passer le corps d'un homme, ou...

Ou celui d'un enfant. Thomas !

Sa peur céda immédiatement la place à la colère qu'elle éprouva contre son aîné. Malgré l'obscurité, elle distinguait le vélo qu'il avait laissé juste devant la porte, probablement abandonné pour un autre jeu. Ce n'était pas la première fois qu'il le laissait ainsi, mais il n'avait jamais oublié de refermer le garage. Elle souhaita pour lui que sa colère soit retombée le lendemain matin, car sinon, il allait passer un mauvais moment.

Ne voulant pas laisser le vélo à l'extérieur toute la nuit, elle avança d'un pas vif vers la porte. Elle s'accroupit et se baissa, puis tendit le bras par-dessous afin de se saisir du vélo. Il reposait à quelques dizaines de centimètres et elle s'étira au maximum pour s'en approcher. Si elle n'avait pas encore été animée par une profonde colère à l'égard de son fils, elle aurait fait preuve de plus de lucidité et se serait contentée d'appuyer sur la télécommande pour relever plus haut la porte. Mais à cet instant, rien ne lui vint d'autre à l'esprit que de se contorsionner pour attraper la maudite bicyclette. Sentant le guidon effleurer le bout de ses doigts, elle reprit courage et finit par glisser la tête en dessous. Cette dernière manœuvre lui permit de gagner l'allonge nécessaire et elle put enfin l'attraper. Tirant d'un geste sec, elle le fit passer par l'étroite ouverture et le ramena à l'intérieur.

Malmenée par cette séance de gymnastique tardive, elle resta un moment assise à reprendre son souffle. Cette dépense d'énergie eut malgré tout l'effet bénéfique de l'apaiser, et elle sentit toute animosité à l'égard de son fils la quitter alors que sa respiration se calmait. Elle était prête à se relever, quand elle crut discerner une ombre se découpant sur la porte.

Effrayée, elle se retourna brusquement vers la buanderie. Personne.

Elle se demanda si son imagination lui jouait des tours et si son statut de mère célibataire ne la faisait pas devenir paranoïaque.

Détends-toi ma fille, tu perds la boule. Il n'y a que toi ici. Toi et tes trois garçons. Enfin, peut-être plus que deux demain une fois que je me serai occupée du cas de Tom. Il ne perd rien pour attendre le petit chena...

Un bruit.

Discret, mais pourtant bien réel cette fois-ci. Elle n'avait pas rêvé. Elle n'était pas seule. Son cœur se mit à battre la chamade et elle réfléchit aux différentes options qui s'offraient à elle.

Fuir pour aller chercher de l'aide n'était pas envisageable, pas sans les garçons. Elle aurait voulu appeler la Police, mais elle se rappela qu'elle avait laissé son téléphone sur la table du salon.

Un nouveau bruit la tira de sa réflexion. Elle connaissait ce bruit. C'était le grincement que produisait l'une des marches de l'escalier lorsqu'on s'appuyait dessus. La troisième pour être exact.

Les enfants !

Sans réfléchir, elle se releva d'un bond et courut. Elle parcourut en quelques enjambées le chemin en sens inverse lorsque, arrivée dans la cuisine et sur le point de se retrouver devant l'escalier, elle marqua une pause. Elle balaya rapidement la pièce du regard à la recherche d'un objet, d'une arme, de n'importe quoi pouvant lui permettre de se défendre.

D'un geste vif, elle attrapa la paire de ciseaux collée sur la porte du frigo. Elle la prit d'une main ferme et la leva devant elle, prête à frapper.

Alors qu'elle allait s'élancer, elle crut percevoir un souffle, là, dans la même pièce qu'elle. Terrifiée, elle trouva néanmoins la force de se retourner, les ciseaux toujours à hauteur du visage. Sa rotation était presque achevée lorsqu'un éclair passa devant ses yeux, immédiatement suivi par une vive douleur au bras.

Incapable de contenir sa souffrance, elle hurla avant de chuter au sol en arrière. Elle retomba lourdement sur les fesses et les ciseaux volèrent hors de portée. Elle porta immédiatement la main à son épaule et la trouva humide et poisseuse. La pièce n'était pas éclairée, mais elle n'eut guère besoin de lumière pour savoir que ce qu'elle touchait était son propre sang.

Effrayée, elle releva les yeux et distingua enfin son assaillant. Une silhouette se tenait debout devant elle, silencieuse comme la mort, la faible lumière venant du salon se reflétant sur les lames des couteaux qu'elle tenait dans chaque main.

Elle n'arrivait plus à réfléchir. La douleur se mêla à la peur, et elle ne put plus bouger, attendant là tel un animal blessé que l'on vienne l'achever. Sur le point de renoncer, de fermer les yeux en attendant le coup de grâce, elle eut une dernière pensée pour ses enfants. Alors que

la silhouette approchait, une violente décharge d'adrénaline la parcourut.

Abandonner ses garçons lui était impossible, interdit même. Mue par la colère, elle détendit la jambe et sut qu'elle avait atteint sa cible quand un grognement sourd lui parvint. Sans attendre, elle se mit à ramper vers l'arrière sur les fesses, poussant ses muscles au maximum afin de gagner en vitesse. Elle quitta ainsi rapidement la cuisine et s'engagea dans le salon quand elle reçut un choc dans le bas des reins. Craignant le pire, elle se retourna, prête à affronter ce nouvel adversaire. Elle fut aussitôt soulagée en réalisant qu'elle venait de percuter la première marche des escaliers.

Rassurée, elle se remit rapidement debout puis commença à monter à l'étage. Elle tendit le bras pour attraper la rambarde, quand elle sentit son pied se dérober sous elle. Sa jambe la trahit et ne la porta plus. Une fraction de seconde plus tard, la douleur arriva.

Elle cria en s'écroulant sur les marches. On venait de lui sectionner le mollet. Jamais elle n'avait ressenti pareille souffrance. Le muscle était si profondément tranché que sa jambe était inutilisable. Sur le point de s'évanouir, le visage collé au tapis qui couvrait les marches, elle puisa une dernière fois dans ses réserves, dans ses forces vives, seulement animée par une unique pensée : sauver ses enfants. Serrant les dents à se rompre la mâchoire, elle trouva l'énergie pour se retourner et faire face à son agresseur.

Ses larmes coulèrent et brouillèrent sa vue. D'un revers de main, elle les chassa et se concentra pour faire le point, quand la vérité éclata. Elle connaissait ce visage.

— Non ! Qu'est-ce que vous me voulez ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Seul un rictus de haine lui répondit.

Une froide vérité s'imposa alors à elle à mesure que son sang la quittait. Elle allait mourir ici, cette nuit. Elle voulait pourtant les revoir une dernière fois, ses trois anges. Admirer encore quelques secondes leur innocence avant que le néant ne l'emporte à jamais.

Oubliant la douleur, elle parvint à se remettre debout, tourna le dos à son bourreau, puis monta les marches. Résignée, elle sentit à peine la nouvelle attaque qui lui déchira la peau du dos, pas plus que celle qui lui ouvrit la cuisse.

Tenant à peine debout, elle arriva sur le palier, chaque pas menaçant de la voir s'écrouler. Sur le point de renoncer, elle leva les yeux et aperçut la porte de la chambre d'Alan.

Alan, son bébé, son amour, sa vie. Tendant le bras, elle poussa la porte et y laissa une large empreinte de sang avant qu'elle ne s'ouvre avec lenteur. La lumière du rez-de-chaussée pénétra dans la petite chambre, éclairant de son faible halo le berceau chéri. Émue aux

larmes, elle ne put s'empêcher de sourire quand un nouveau coup de couteau lui perfora les reins. La lame se retira avec lenteur, et elle s'effondra au sol, vaincue. Alors que son sang imbibait déjà l'épaisse moquette, elle commença à s'endormir, heureuse d'emporter avec elle cette dernière image, celle de son fils dormant paisiblement.

Avant que ses paupières ne se ferment définitivement, l'ultime horreur lui déchira le cœur quand elle vit un pied enjamber son corps pour se diriger vers le berceau.

Mardi 7 octobre 2014

— Putain, si ça continue comme ça, je vais finir par m'autodigérer. Cette nouvelle remarque de son équipier sur son appétit fit sourire Maxime.

— Non mais sérieux Max, t'as pas faim toi ? J'ai les crocs, je te dis pas. Ça fait combien de temps maintenant, trois heures ?

— Quatre, et la nuit ne fait que commencer.

— Bon Dieu, quatre heures qu'on planque, et toujours pas le moindre signe de vie de cet enfoiré.

Il était presque une heure du matin. Ils étaient en planque depuis quatre heures. Durant tout ce temps, Antoine avait bien dû parler de son estomac au moins une douzaine de fois. Maxime, malgré la tension qui l'habitait à cause de leur opération, s'amusa des lamentations de son partenaire.

Antoine Journet, lieutenant de Police à la DRPJ de Versailles, ne gérait pas le stress de la même façon que lui. Quand Antoine s'impatientait, il fallait qu'il mange. Il ne l'avait jamais connu autrement depuis qu'ils faisaient équipe.

Suite à sa dernière affaire à Avignon, Maxime s'était vu proposer le poste de son choix en récompense de son travail. Il se rappelait encore trop bien chaque détail de cette sordide enquête. Comment il n'avait cessé de traquer ce meurtrier, nuit après nuit, écumant la région à la recherche d'un monstre qu'il tardait trop à débusquer. Un monstre qui avait approché sa sœur, Lucie.

Cela faisait six mois qu'il avait quitté le Sud, mais il s'était juré de ne pas reproduire les erreurs du passé. Depuis sa venue sur la capitale, il avait pris soin de rendre visite à sa sœur au moins une fois par mois.

Songeur, il se rappela avec tristesse leur histoire.

Lucie s'était fait agresser un soir alors qu'elle n'était qu'une adolescente. Il s'était battu avec ceux qui tentaient de la violer et y avait perdu son visage, défiguré par une bouteille brisée. Il avait perdu plus encore, car il avait tué son assaillant. L'esprit de Lucie n'y avait pas survécu. Elle avait été internée.

Cet ultime rebondissement avait vu l'âme déjà torturée de Maxime se fêler à jamais. Il n'avait su protéger sa sœur, et le sentiment de culpabilité qui l'avait alors habité n'avait cessé de croître avec les années. Refoulant sa colère et lui cherchant un exutoire, il avait fait du mal son combat, sa quête personnelle, cherchant dans cet affrontement à sauver son âme endolorie. Malheureusement, il le découvrirait bien plus tard, il n'existait pas de salut dans un tel combat, pas dans la voie qu'il avait empruntée.

Pour lui, seul le mal pouvait combattre le mal. Ce n'était là qu'un des traits qui le caractérisaient. Lorsqu'on le voyait pour la première fois, c'était ses yeux qui vous frappaient le plus. D'un bleu de glace, ils vous lançaient un regard si pénétrant qu'on les croyait capables de sonder votre âme. Des cheveux coupés court, un visage défiguré par le passé, des yeux de loup et un corps forgé par la pratique des arts martiaux, voilà à quoi ressemblait ce guerrier qui avait voué sa jeune existence à lutter contre le mal, à le traquer et à le débusquer partout où il pouvait se cacher.

Il y excellait d'ailleurs. Maxime avait le cœur si noir, si pervers qu'il avait développé une empathie extrême pour déceler toute souillure chez autrui, quelle qu'elle soit. C'était ce qui l'avait amené à affronter un psychopathe qui l'avait marqué plus qu'il ne le pensait.

Le meurtrier n'avait pas perçu Maxime comme un ennemi, mais comme un successeur. Il avait reconnu chez lui le même mal qui l'habitait. Il avait fini par le vaincre, mais il entendait encore ses paroles. C'était pour cela qu'il était parti. Pour cela qu'il avait abandonné Stéphanie alors que tout en lui désirait le contraire. Pour la protéger, et pour se protéger lui. Il avait été séduit par la nouvelle vie qui s'offrait à lui, mais pour s'accorder enfin ce moment, il devait avant tout se pardonner ce que sa sœur avait subi par sa faute, et il en était encore incapable. Même si son état s'était amélioré, Lucie ne parlait encore que trop rarement et ses moments de lucidité n'étaient guère fréquents, et ce malgré ses visites.

Il avait donc saisi cette opportunité de quitter la région. Il avait tout naturellement choisi Paris. La capitale représentait pour lui la quintessence du mal. Il savait qu'il pourrait y trouver de quoi nourrir la colère qui l'animait encore chaque jour.

Il avait intégré la DRPJ de Versailles, mais pas pour y retrouver l'ambiance chaleureuse de son ancienne unité. Son nouveau supérieur, le commandant Édouard Goulet, semblait lui vouer une antipathie farouche qu'il ne cherchait guère à comprendre.

Il se souvenait encore de sa tumultueuse arrivée.

— Delonge, je ne vous aime pas. Je n'aime pas votre dossier, je n'aime pas vos manières, et je n'aime pas votre gueule. J'en ai rien à foutre que vous ayez pu résoudre une affaire dans le Sud. Ici ça ne

compte pas, gardez-le-vous bien pour dit. Mais j'ai ce qu'il faut pour vous, le parfait partenaire. Vous allez vous entendre à merveille, croyez-moi. Vous irez tellement bien ensemble. Deux incompetents.

C'était comme ça qu'il s'était retrouvé à faire équipe avec Antoine.

Antoine Journet. Il avait mené une longue carrière exemplaire, jusqu'à ce que onze ans plus tôt, un sort cruel lui enlève son fils, Mickaël, dans un banal accident de la route. Il s'était alors réfugié dans des démons que Maxime ne connaissait que trop bien. Les abus d'alcool. Il ne l'avait pas connu avant, mais tous disaient que ça l'avait brisé, qu'il s'était physiquement laissé dépérir, jusqu'à ce qu'il devienne ce policier à la bedaine proéminente, au visage rougeaud et au crâne dégarni. Le commandant Goulet, à qui la compassion était inconnue, ne lui vouait que du mépris et avait été heureux de les associer. Il n'espérait qu'une chose, que ces deux boucs émissaires se plantent, d'une façon ou d'une autre, et qu'il puisse les dégager de son unité.

Cela ne s'était toujours pas produit, bien au contraire. Antoine et Maxime formaient un excellent duo et avaient déjà résolu de nombreuses affaires, au grand dam de leur supérieur. L'alchimie fonctionnait à merveille. Antoine apportait sa grande expérience et sa connaissance du terrain. Maxime, lui, était le moteur, l'énergie du tandem, son instinct infailible leur permettant presque à chaque fois de finaliser leurs enquêtes.

C'était cette complémentarité qui leur avait permis de débusquer leur proie ce soir-là. Deux mois auparavant, jour pour jour, Maxime pratiquait encore une de ses errances nocturnes. Il avait commencé comme chaque fois par une tournée des points chauds de la ville. Il déambulait de bar en bar, s'abreuvant au passage de vodka tonic, heureux mélange qui l'aidait à supporter sa souffrance. Malgré les années passées, les cicatrices sur son visage le torturaient encore, aussi bien physiquement que psychologiquement. Il avait réussi à se passer de tous les antalgiques et autres dérivés morphiniques, mais la délivrance que lui apportait l'alcool était encore bien trop salvatrice. Il errait donc au milieu de toutes sortes d'oiseaux de nuit, vagabondant de ruelle en ruelle à la recherche d'une proie. À la recherche d'un autre chasseur.

Alors qu'il s'approchait d'un des bars tendance de Versailles, il s'était soudain figé, tous les sens aux aguets. À une dizaine de mètres devant lui, appuyé contre un mur de la vieille ville et dissimulé dans l'ombre de l'éclairage public, se tenait une silhouette inquiétante. Un homme d'une trentaine d'années était en train d'observer un groupe de jeunes filles fumant leurs cigarettes.

Tout chez cet homme déclencha chez Maxime des signaux d'alerte. Sa posture d'animal en chasse, son attitude méfiante et tendue. Et son

regard. Malgré la pénombre, il avait pu voir ses yeux à la lumière des phares d'une voiture. Une lueur sauvage et malsaine y couvait. Il n'avait eu aucun doute. Il avait bien un prédateur face à lui. Et ce prédateur allait devenir sa proie.

Il le suivit le restant de la nuit, mais rien ne se produisit. Le suspect rentra chez lui à l'aube, Maxime toujours sur ses talons. Trois heures plus tard, arrivé au bureau, il mettait Antoine au courant.

La première fois que Maxime lui avait fait part de ses suspicions sur un inconnu qu'il avait croisé au cours de la nuit, Antoine avait cru son nouveau partenaire complètement fou. Jusqu'à ce que le suspect soit arrêté par la BAC locale après avoir agressé violemment un couple de petits vieux pour à peine dix euros. Antoine s'en était tellement voulu qu'il n'avait plus jamais remis en question l'instinct de son drôle de partenaire.

Dès lors, leur tandem s'équilibra.

Maxime débusquait les proies et Antoine, de par son incroyable expérience, montait les dossiers qui finissaient presque toujours par une interpellation. Avec le temps, Antoine s'était lié d'affection pour ce jeune loup féroce qu'était son partenaire. Et si parfois il acceptait de l'aider sur des affaires qui ne le convainquaient guère, c'était uniquement par crainte de le voir se faire justice lui-même.

Pour ce dernier cas, ils avaient fini par découvrir que Bruce Gambie, ancien pensionnaire de nombreuses prisons parisiennes, était sans doute responsable d'une douzaine de viols perpétrés autour de la capitale. Maintenant sûrs de leur dossier et munis d'une commission rogatoire, ils guettaient en compagnie d'un groupe d'intervention à proximité de son domicile. Une opération qui avait déjà largement usé la patience d'Antoine, si ce n'était à croire les gargouillements que produisait son ventre.

— Je te l'ai dit Max, il s'est barré. Il a dû nous renifler.

Maxime, enfoncé au fond du siège passager de leur Laguna banalisée, ne lâchait pas le domicile des yeux.

— Non Antoine, il va revenir, crois-moi. Il est trop sûr de lui. Il se croit intouchable. Lorsqu'il sort la nuit comme ça, il se sent inaccessible, presque invincible. Il est trop focalisé sur ses victimes potentielles. Lors de ses sorties, son esprit est si rempli de fantasmes qu'il en perd toute connexion avec la réalité. Prions juste qu'il soit bredouille ce soir.

Ils avaient toujours l'habitation en ligne de mire. Le suspect résidait dans un appartement au troisième étage d'un immeuble du centre-ville. Ils se retrouvaient de ce fait à planquer dans leur voiture garée le long d'une vieille façade, dissimulés par des containers poubelles. Le groupe d'intervention se trouvait plus proche encore, leur fourgonnette stationnée presque en face de l'entrée et guettant le

retour du rôdeur.

La ruelle n'était que chichement éclairée et les réminiscences d'une courte averse faisaient luire les pavés. Alors qu'Antoine tentait pour la énième fois de changer de position, son ventre trop proche du volant, Maxime détendit le bras et l'immobilisa.

— C'est lui, il revient.

Il appuya sur le microphone collé à sa veste et communiqua avec le groupe d'intervention.

— Tenez-vous prêts, la cible est en approche.

Ils avaient convenu au préalable de l'interpeller à l'intérieur du bâtiment. Ils avaient repéré les lieux et vu qu'il n'y avait qu'un seul accès. Ils attendraient donc qu'il franchisse la porte de l'immeuble avant de donner l'assaut. Leur suspect était d'allure sportive et il connaissait parfaitement le vieux bourg. Ils ne voulaient pas prendre le risque de le voir s'échapper à travers le dédale historique.

Bruce Gambie arriva sur eux d'une démarche traînante, les mains enfoncées dans sa parka, le visage baissé et à moitié dissimulé par son col. Il s'arrêta devant la porte de l'immeuble, sortit un trousseau de clés, mais alors qu'il allait déverrouiller l'issue, quelque chose retint son attention et il se figea. Puis lentement, il tourna la tête en direction du véhicule enfermant le groupe d'intervention.

Chacun retint son souffle.

Il se retourna de nouveau face à la porte, retira ses clés puis les remit dans sa poche. Au moment où il allait s'engouffrer dans l'entrée, prenant tout le monde de vitesse, il repartit en sprintant d'où il venait.

Le groupe d'assaut débarqua en masse du sous-marin et s'élança avec bien trop de retard. Maxime jura en même temps qu'il sortait de la voiture.

— Antoine, fais le tour !

Retrouvant son professionnalisme une fois l'action démarrée, Antoine s'élança en trombe sur la chaussée glissante au volant de la Laguna. Il doubla les hommes du groupe d'intervention qui ne pourraient rattraper le fuyard ainsi équipés de casques lourds et de gilets pare-balles.

Maxime, lui, était parti en courant dans la direction opposée. Ses nombreuses sorties nocturnes lui avaient conféré une parfaite connaissance du quartier. Il espérait pouvoir lui couper la route quelques rues plus loin. Une fois de plus, il misa tout sur son instinct.

Le violeur avait fui en direction du centre. La nuit n'était pas trop avancée, il risquait de croiser encore beaucoup de monde. Il chercherait donc à éviter la zone, et une fois sûr d'avoir distancé ses poursuivants, il bifurquerait certainement dans une rue adjacente pour repartir vers l'extérieur de la ville, gagnant ainsi les endroits déserts, les entrepôts abandonnés et autres repères parfaits pour un criminel

en cavale. C'est ce que Maxime aurait fait, et il priaït pour ne pas se tromper.

Il était lui aussi en excellente forme. Il arriva à peine essoufflé dans la ruelle qu'il visait pour attendre leur suspect. Il repéra vite ce qu'il cherchait, un porche noyé dans une obscurité quasi opaque. Sans attendre, il y plongea et attendit.

Il avait oublié qu'il était encore muni d'une oreillette quand des crachotements se firent entendre.

— Max ! T'es... ? ... suis à son cul... dans mes phares... m'engage rue... !

— Antoine ?

Il ragea. Il se demanda s'il devait rester ici à attendre en embuscade, ou quitter sa cachette pour tenter de retrouver Antoine au hasard des rues. Comme en réponse à ses interrogations, il entendit quelqu'un courir dans sa direction. Il n'eut pas besoin de sortir de son trou pour distinguer qui venait sur lui. C'était Gambie.

Il avait une foulée régulière, mais il était encore loin. Maxime choisit d'attendre qu'il passe à sa portée pour le percuter de plein fouet. Ainsi lancé, il volerait contre le mur opposé. Mais le destin en voulut autrement. Encore à une trentaine de mètres de sa position, il ralentit sa course puis disparut dans un immeuble.

Sans réfléchir, Maxime sprinta à son tour et avala en quelques secondes la distance qui les séparait. Alors qu'il allait s'engouffrer à son tour dans l'habitation, il vit une voiture débouler à pleine vitesse dans la rue.

Antoine.

Se sachant dans la lueur des phares, il lui adressa un signe puis pénétra dans ce qui semblait être un hall d'entrée. Il n'était à présent plus question de courir à l'aveuglette. Nul doute que leur homme connaissait les lieux. Il avait donc l'avantage. Il pourrait sans difficulté l'attendre dans un recoin sombre et l'attaquer sans qu'il le voie venir. Il ralentit donc le pas, progressant avec précaution, quand il perçut ce qu'il attendait. Un bruit. Le grincement d'un plancher, juste au-dessus de lui.

Ce fils de pute est dans les étages.

Il s'élança et grimpa les escaliers le plus silencieusement possible, et il réitéra l'opération. Il tendit l'oreille et entendit le même bruit.

Encore au-dessus.

Il grimpa un nouvel étage et attendit, ne sachant s'il devait à nouveau monter ou s'il lui fallait inspecter ce niveau. Il en profita pour vérifier qu'il avait bien sa lampe tactique. Il attendrait le dernier moment pour l'allumer, ne souhaitant pas encore révéler sa présence. Il la prit néanmoins dans sa main, prêt à l'utiliser.

Il y eut un nouveau grincement, mais bien plus proche cette fois.

Juste là, sur sa droite. Il pivota lentement et avança à pas glissants pour mieux tâter le sol. L'immeuble, qui paraissait désert et abandonné, était très délabré. Il ne voulait pas poser le pied sur un sol pourri pour finir deux étages plus bas.

Prudemment, il s'engagea par une porte grande ouverte dans la pièce où il pensait avoir entendu le dernier bruit. Ne distinguant plus assez nettement son environnement, il n'eut d'autre choix que d'allumer sa lampe, mais la couvrit néanmoins de ses doigts afin d'en diminuer le faisceau.

Il l'alluma juste une seconde puis coupa. Cela lui suffit. Il avait vu ce qu'il voulait voir. Il était seul, mais il y avait sur sa gauche un énorme trou permettant de gagner la pièce voisine. Il attendit encore une seconde pour tenter de percevoir quelque chose, aussi infime soit-il, mais rien ne lui parvint. Décidé, il déroula le pas le plus lentement possible et s'engagea, malgré tout contraint de baisser la tête pour franchir le passage.

Sitôt fait, une planche de bois s'écrasa avec force sur le dessus de son crâne. S'il s'était tenu droit, il aurait reçu le coup à la tempe et se serait écroulé. Il fut néanmoins projeté au sol. Il plongea au dernier moment et effectua une roulade qui l'envoya hors de portée de son adversaire. Il s'ébroua en se relevant et alluma sa lampe. Il n'eut pas le temps de diriger son faisceau dans la direction voulue que la planche s'abattit à nouveau, mais sur sa main cette fois.

La lampe vola à travers la pièce puis roula sur le plancher, son rayon encore allumé éclairant le reste de la pièce.

— Allez viens, sale flic. Viens, fils de pute.

Gambie se tenait à deux mètres de lui, les traits déformés par la haine, une planche en bois dans les mains. Maxime ne lui répondit pas et adopta une position de garde, le regard rivé sur la planche. Il aurait pu sortir son arme de service et l'utiliser, mais ce n'était pas ce qu'il voulait. Ce n'était pas ce qui l'apaisait. Il avait besoin de sang, et il allait en avoir, cela il en était sûr.

Son regard de glace s'embrasa et une lueur de haine pure enflamma ses iris. Le violeur s'en aperçut et douta un instant. Quelle espèce de flic se tenait donc devant lui ? D'ailleurs, était-ce bien un flic ? Il n'en avait eu aucune preuve jusque-là.

Le voyant hésiter, Maxime l'encouragea.

— Amène-toi.

Gambie obéit.

Il se jeta en avant, la planche levée au-dessus de lui pour frapper. Maxime ne bougea pas. Dès qu'il fut à sa portée, il lui envoya un coup de pied dans la rotule de son genou le plus avancé. Gambie hurla et perdit l'équilibre, mais avant qu'il ne s'écroule, Maxime enroula son bras gauche autour de ses poignets, bloquant ainsi l'attaque. De sa

main droite, il lui donna un rapide coup de poing dans la gorge, puis dans le même geste, lui percuta la face la tête baissée, se servant uniquement de l'élan de son adversaire.

Un craquement écoeurant lui signifia qu'il venait de lui éclater le nez. Il le relâcha et le regarda s'effondrer au sol, une main au genou et l'autre sur la gorge, cherchant à respirer l'air que lui refusaient ses poumons. Alors qu'il roulait sur lui-même, un pan de sa veste s'écarta et un objet en tomba. Maxime récupéra calmement sa lampe et l'éclaira.

C'était une pince à cheveux. Rose.

Cette vision lui fit à nouveau bouillir le sang. Ce monstre avait peut-être encore violé ce soir. Ce genre d'individus adoraient conserver des trophées de leurs malheureuses victimes, se remémorant ainsi avec délice la torture qu'ils avaient prodiguée.

Il n'attendait que ce signe pour laisser libre cours à sa fureur, à ses pulsions meurtrières. Tremblant de rage, il ramassa la planche lâchée par Gambie puis s'en servit pour lui écarter les cuisses.

— D'abord, ça.

Il leva la jambe aussi haut qu'il put, puis abattit son talon de toutes ses forces sur son entrejambe. Gambie hurla, puis lorsqu'il croisa le regard de son bourreau, il lâcha une ultime supplique.

— Arrête mec, fais pas ça, pitié...

Maxime gronda.

— Pitié ? Tu oses me demander pitié ?

Il se retint de hurler.

— Et toi ? Tu la leur as accordée lorsque ces femmes te l'ont demandé ? Lorsqu'elles t'ont supplié d'arrêter, de les laisser s'en aller, promettant qu'elles ne diraient rien à personne, qu'elles ne préviendraient pas la Police ?

Fou de rage, il revit sa sœur entourée par les trois jeunes sur le point de lui faire subir le même sort. Alors, il frappa. Il abattit cette fois la planche sur ses parties génitales que le suspect protégeait comme il pouvait de ses mains meurtries. On entendit ses doigts se briser à mesure que la planche cognait, encore et encore. À présent, rien ne comptait plus pour lui que de le voir mort, et peu lui importait les conséquences.

Il allait encore frapper, quand une main lourde et puissante se referma sur les siennes. Prêt à dégainer son pistolet, il se retourna pour faire face à son équipier et ami. Ce qu'il vit dans ses yeux le stoppa net dans son élan assassin. Il n'y avait nulle colère dans le regard d'Antoine, nulle rancœur, mais juste une immense compassion. Il comprenait. Il savait pourquoi il faisait cela, et même si lui était incapable d'une telle chose, il n'en voulait pas à Maxime, car cet homme méritait son sort.

Alors, il lui parla comme un père à son fils.

— Ça suffit Max, ça suffit. Va m'attendre dehors s'il te plaît, je vais arranger ça.

Il ne résista pas et lâcha la planche. Toute colère n'avait cependant pas déserté ses traits et il s'en fut d'un pas vif. Gambie retrouva rapidement sa verve et invectiva Antoine.

— Non, mais vous avez vu ce qu'il m'a fait ?

Il beugla autant de douleur que de colère.

— Il est mort ! Vous m'entendez ? C'est un homme mort !

Antoine sut parfaitement comment lui répondre.

— Toi tu fermes ta gueule, compris ?

Et il lui asséna un nouveau coup de pied dans les testicules.

Mercredi matin

— J'en ai rien à foutre, vous m'entendez ?

— Mais patron, puisque je vous dis que le petit n'a fait que se défendre.

— Se défendre ? hurla le commandant hors de lui. Vous plaisantez, j'espère ? Le type a les deux mains fracturées et les couilles si bleues qu'on ne sait même pas encore quelles séquelles il va avoir. Qu'est-ce qui l'empêche de nous intenter un procès, hein ? Si vous croyez que je vais laisser ma carrière souffrir de vos bavures, vous vous trompez lourdement !

Antoine ne put se retenir de lancer d'un ton chargé de mépris :

— Ah, nous y voilà.

— Pas de ça avec moi Journet, vous devriez vous aussi être chef de service à l'heure qu'il est si vous n'aviez pas...

Le sang d'Antoine lui monta au visage et il sortit sa lourde carcasse de son siège, se dressant comme un taureau de combat prêt à charger.

— Si je n'avais pas quoi ?

Le commandant sentit immédiatement qu'il venait de franchir une limite interdite en voyant la réaction démesurée de son subalterne. Lâche de nature, il préféra désamorcer la situation.

— Laissez tomber. Envoyez-le-moi dès qu'il daignera pointer le bout de son nez au bureau. Merci Journet, ça sera tout.

Antoine souffla un grand coup, relâchant sa respiration qu'il avait inconsciemment retenue à l'évocation de la mort de son fils. Son regard se dirigea vers le sol, ses épaules s'affaissèrent, puis résigné à son tour, il quitta le bureau du méprisable officier. Il regagna le sien d'un pas traînant puis s'affala sur sa chaise, effondré. Il posa ses coudes sur le bureau puis enfouit son visage dans ses mains, abattu.

Cela fait onze ans. Onze ans que la vie me l'a enlevé. Il devrait avoir vingt-huit ans aujourd'hui, presque l'âge de Maxime. Qui sait ce qu'il aurait pu être ? Menuisier comme il le souhaitait ? Ou bien artiste comme sa mère ? Et pourquoi pas flic comme son vieux père ? Non, pas flic, il méritait mieux que ça, il méritait mieux que moi...

Il releva la tête, les yeux rougis, puis ouvrit avec colère un des tiroirs de son bureau. Sans avoir à y regarder, il plongea à l'intérieur une main guidée par la force de l'habitude et en ressortit une bouteille de whisky. Sans se soucier de son entourage, il porta le goulot à ses lèvres et s'envoya une large rasade. Il laissa le brûlant breuvage faire son office, goûtant avec satisfaction l'apaisement que lui procurait ce rituel trop régulier. La sensation ne fut que de courte durée, car elle fut immédiatement remplacée par un sentiment de culpabilité et de dégoût envers lui-même.

Regarde ce que t'es devenu. Une merde, une épave en sursis.

Il leva les yeux au ciel, les traits pleins de morgue.

Mais pourquoi ne m'avez-vous pas pris, moi ?

Sachant qu'aucune réponse ne lui parviendrait, il baissa le regard avant de plonger la main dans la poche intérieure de sa veste, extrayant ainsi sa deuxième mort, ses cigarettes. Il sortit le paquet et l'ouvrit. Il tira une sucette à cancer, comme les appelait Maxime, et s'apprêtait à l'allumer quand il se rappela une fois de plus qu'il ne pouvait plus fumer dans les bureaux.

Putain d'époque !

Encore une raison pour lui de regretter le passé. Il ne se rappelait que trop bien ses premiers temps à la Crim', l'ambiance qui y régnait, quand il n'existait pas d'opportunistes ou de carriéristes comme son actuel patron. Un temps où seul comptait le résultat, pas la manière. Mais ce passé-là, comme tant d'autres, était bien révolu. Dépit et de mauvaise humeur, il se leva avec peine et se dirigea vers le balcon.

La fraîcheur automnale lui fit immédiatement du bien et détendit ses traits. Il tira une longue bouffée sur sa cigarette avant d'en souffler le poison avec lenteur, regardant la fumée s'élever péniblement dans le ciel chargé d'humidité. Il tapa d'un doigt jauni sur le bout pour en faire tomber la cendre lorsqu'il vit arriver son partenaire. Sa démarche était raide et son pas rapide, et malgré la distance, il put deviner que son humeur n'était pas au beau fixe.

Ah, Maxime. Te voilà encore bien sombre ce matin. Tes démons ne te laisseront donc jamais en paix...

Il se souvint avec paternalisme du jour où il avait vu débarquer son jeune loup de coéquipier à la DRPJ. C'était une journée froide et humide, comme celle-ci, semblable à tant d'autres dans cette région désertée par le soleil. Antoine était une fois de plus accaparé par une des affaires sans intérêt qu'avait bien voulu lui confier son bien-aimé commandant.

Édouard Goulet, pour qui Police rimait avec élitisme intellectuel et physique, n'affichait que mépris pour l'ancien flic qu'il était et pour tout ce qu'il représentait. Une ombre sur sa carrière. Une tache qu'il ferait tout pour effacer. Il y était presque parvenu. Antoine, qui ne

supportait plus la morgue de son chef, était à deux doigts de prendre sa préretraite. Il avait même commencé à préparer son dossier pour les affaires sociales, au grand bonheur de ce dernier.

Et puis Maxime était arrivé. Son affectation avait fait sensation, car tous avaient eu connaissance du battage médiatique qui l'avait précédé. Il se rappelait encore trop bien la mine déconfite qu'avait affichée Goulet lorsque Maxime avait franchi les portes du service. S'il n'avait pas été titulaire d'une carte professionnelle en bonne et due forme, le planton de l'accueil l'aurait sans doute interpellé pour délit de sale gueule.

Depuis la prise de commandement de leur supérieur, les tenues urbaines décontractées avaient peu à peu laissé la place à des costumes stricts et inconfortables. Goulet frôla la crise cardiaque lorsqu'il vit arriver ce jeune flic, baskets aux pieds, vêtu d'un jean large et le visage dissimulé par la capuche d'un sweat ample.

Un visage empli de paradoxes. Malgré son jeune âge, la dureté des traits de Maxime le faisait paraître plus vieux. Défiguré par de vilaines cicatrices, il aurait pourtant dû être beau. Le plus impressionnant restait ses yeux. D'un bleu si éclatant, si vif. Là où ils auraient dû vous séduire, ils vous glaçaient le sang s'ils se posaient sur vous. Maxime Delonge représentait tout ce que leur chef exérait, car il n'était pas conforme. Il était trop loin de ses standards du policier modèle.

Maxime avait reçu un accueil chaleureux du reste de l'équipe, parce qu'ils se félicitaient de toucher un nouvel élément plein d'énergie, espérant ainsi voir leur charge de travail quelque peu diminuée. Goulet ne l'entendait pas de cette oreille. Contraint d'intégrer cette recrue qu'il n'avait pas sélectionnée avec soin, il avait choisi de se venger comme il le pouvait. Il pensa briser les élans de ce fougueux lieutenant en le binômant avec ce vieux déchet de flic qu'était devenu Antoine. Mais une fois de plus, ses plans échouèrent, car contre toute attente, le tandem fonctionna.

Maxime avait ce feu, cette énergie communicative qui parvenait à transcender les autres. Antoine tomba sous le charme, possédé par l'étonnant magnétisme de ce jeune flic dont les manières brusques l'avaient immédiatement séduit. Maxime ne s'était jamais permis de le juger, ni son physique, ni ses travers, ni ses démons. Sans doute parce qu'il avait lui aussi les siens.

Il ne fallut guère longtemps à Antoine pour s'en apercevoir. Il buvait suffisamment au quotidien pour réaliser que son équipier s'adonnait au même péché. Et puis il y avait cette souffrance. Cette souffrance apparente qu'il refusait de partager, qui l'habitait sans cesse et l'animait. Ce feu dévorant alimenté par une rage et une colère insatiables qui lui permettaient d'exceller dans son domaine.

Il dut rapidement admettre que Maxime n'avait pas son pareil pour

débusquer les pires criminels. Cela semblait être un don chez lui, ou du moins, un obscur talent. Cela lui redonna le goût du travail comme il ne l'avait pas eu depuis longtemps. Sa motivation n'en fut que décuplée et il se surprit à oublier quelque peu ses déboires. Voilà ce qu'était Maxime pour lui. Sans parler du fait que son patron le détestait lui aussi.

Il ne put s'empêcher de le comparer au fils qu'il avait perdu, se demandant s'il aurait pu lui ressembler. Ce fut donc tout naturellement qu'il le prit sous son aile, devenant pour lui un partenaire de confiance, un confident, un ami.

Maxime avait du mal à contenir sa mauvaise humeur. Il arrivait au travail agité par de sombres pensées, comme bien trop souvent dernièrement. Il savait ce qui l'attendait en venant. Il allait une nouvelle fois devoir affronter son détestable patron, qui ne jugerait à aucun moment le résultat de leurs efforts, mais la manière dont ils avaient procédé.

Lorsque, plus tôt dans la nuit, il était ressorti de son affrontement avec le suspect, il avait eu les sens en feu. D'un côté, il s'en était voulu que l'opération ait mal tourné, qu'ils n'aient pu l'interpeller comme ils l'avaient prévu. Mais d'un autre, du moins du sien, il avait jubilé de pouvoir se battre avec ce suppôt du mal. Il se surprit une fois de plus à imaginer ce qui aurait pu se produire si Antoine n'était pas arrivé pour le stopper.

Tu refuses de te l'avouer, mais tu le sais très bien au fond de toi.

Il était de plus en plus sujet à des débats intérieurs qu'il peinait à maîtriser.

Non. J'aurais pu me contrôler, j'aurais pu m'arrêter et le conduire au commissariat.

Mensonges. Tu étais comme un fou, comme possédé, plus rien ne comptait à tes yeux à part le voir mort.

Non, je ne suis pas un de ces monstres que j'affronte chaque jour, je sais pourquoi je me lève chaque matin. Pour combattre le mal, pas pour le devenir.

Voilà ce qui tracassait de plus en plus régulièrement Maxime et qui menaçait de lui faire perdre la raison. Il se voyait changer, ou du moins s'enfoncer inexorablement vers des profondeurs auxquelles il souhaitait échapper plus que tout. Fréquenter au quotidien le mal absolu avait un prix, et il craignait fort que ce dernier soit celui de son âme.

Je ne peux pas m'arrêter, pas encore. Je sens que je perds de plus en plus pied, mais c'est parce que rien ne me retient, parce qu'il n'y a personne pour me faire remonter à la surface.

Ses pensées le conduisirent inéluctablement vers celle pour qui il

était parti. Stéphanie.

Si tu savais comme tu me manques, parfois.

Il lui serait à jamais reconnaissant de lui avoir démontré qu'il n'était pas que noirceur et mal, mais qu'il était juste contaminé par eux, et qu'à l'origine, il pouvait éprouver compassion, affection et amour même. L'amour qu'il portait à sa sœur, et même s'il n'osait se l'avouer, sans doute à elle aussi.

Cela faisait maintenant des mois qu'il ne l'avait pas vue. Des mois qu'il ne cessait de penser à la finesse de son visage, à la douceur de ses traits et à la chaleur de son sourire. Il y avait eu ce baiser, promesse discrète d'un bonheur inaccessible. Il avait espéré, en délaissant la Provence pour la région parisienne, pouvoir renforcer ses capacités à traquer le mal, mais à aucun moment il n'avait imaginé qu'il ouvrirait la voie à ses démons.

Lorsqu'Antoine l'avait rejoint à l'extérieur de l'immeuble où ils avaient interpellé Gambie, il s'était une nouvelle fois montré à la hauteur et avait mené d'une main de maître la fin des opérations. Même s'ils faisaient équipe depuis peu, Antoine savait que Maxime n'était plus apte à gérer ce type de situation lors de ses crises. C'était cela, parmi bien d'autres choses encore, qu'il appréciait chez son patriarcal partenaire. Il ne lui avait pas fait la morale pour son comportement inadmissible, il ne lui avait pas reproché son irresponsabilité. Il ne l'avait pas jugé.

Antoine, mon ami. Goulet pensait que nous nous entretuerions au bout d'une semaine et qu'il trouverait là un motif à notre renvoi. Bien mal lui en a pris à cet abruti. Je reconnais que si tu n'avais pas été toi-même au bord du gouffre, peut-être aurait-ce été le cas, mais l'alchimie a fonctionné. Tu es ma conscience, mon garde-fou. Moi, je suis ta seconde chance, ou bien ta dernière peut-être, mais je ne t'abandonnerai pas.

Ses agréables pensées le firent doucement revenir à la réalité. Lorsqu'il abaissa sa capuche, ce fut pour voir son imposant partenaire en train de fumer sur le balcon son premier paquet de cigarettes de la journée. Antoine était comme ça, dans l'excès. Que ce soit dans la nourriture, l'alcool ou les cigarettes. Il s'était déjà fait la réflexion qu'il cherchait sans doute par ce comportement à se tuer à petit feu, mais peu lui importait. Il avait choisi sa vie, ou sa fin, et il respectait ça. Qui mieux que lui le pouvait ?

— Salut Antoine. Quoi de neuf ? Toujours cette fichue loi Évin ?

— M'en parle pas. Ils m'ont déjà foutu les nerfs de bon matin. Tiens, d'ailleurs, l'autre veut te voir. Tu sais quoi faire.

— Ah oui, et quoi donc ?

— Un truc que t'arrives jamais d'ordinaire. Fermer ta gueule.

Maxime sourit et lui adressa un signe de la main avant de pénétrer dans l'enceinte.

Contrairement à son précédent poste, il travaillait à présent dans une structure ancienne, à la limite du délabrement. Il ignorait ce à quoi avait pu servir le bâtiment avant d'être reconverti en siège de la Police Judiciaire, mais ses murs attestaient son passé. Il n'y avait ici pas d'emplacement dédié au *brainstorming* ou de salle de réunion lumineuse et aérée, mais juste de vastes pièces hautes de plafond où chacun y aménageait son petit espace personnel. Tout cela lui était égal, il passait un minimum de temps dans ces bureaux, privilégiant une occupation permanente du terrain. Certains de ses collègues, fruits d'une nouvelle génération, équilibraient la balance en préférant rester le plus possible dans ces lieux confinés.

Arrivé au premier étage, il poussa la vieille porte en bois et faillit percuter quelqu'un.

— Oh Max, c'est toi ?

Hervé, le capitaine adjoint de son unité.

— Tu tombes bien. Ou mal, c'est selon. Le patron veut te voir. Il hurle après toi depuis ce matin.

— Je sais, Antoine m'a prévenu. J'y vais justement. Je sens qu'on va encore avoir un échange professionnel très constructif.

— Ouais, bah tu le connais, alors te mine pas trop avec ça. Il lui a toujours fallu un souffre-douleur. T'inquiète pas, quand le prochain nouveau arrivera, il t'oubliera. Ou pas.

Maxime lui sourit.

— Y a pas, tu sais remonter le moral, un vrai leader.

Son collègue lui adressa un clin d'œil avant de commencer à gravir les étages. Deux marches plus haut, il s'arrêta et se retourna :

— Hé Max, t'as fait un super boulot ce matin. Les mecs du groupe d'inter m'ont raconté. Sans toi, ce fumier nous aurait échappé, et qui sait combien de victimes il aurait pu faire encore.

— Merci Hervé, j'apprécie. Mais raconte ça à qui tu sais.

— Je lui ai dit figure-toi, et tu sais ce qu'il a répondu ?

— Laisse-moi deviner : « J'en ai rien à foutre. »

Ils se sourirent et Maxime pénétra dans leurs bureaux. Il commença par se diriger vers les cellules des gardés à vue. Elles étaient toutes les quatre occupées, et il lui fallut coller son œil contre chaque judas avant de pouvoir identifier celui qu'il cherchait. Dans la dernière, il reconnut, allongé sur le banc de pierre et enfoui sous de vieilles couvertures, l'homme qu'il avait failli tuer quelques heures plus tôt. Bruce Gambie. Toutes traces d'animosité ou de supériorité avaient maintenant disparu, et seules subsistaient chez lui la peur et l'angoisse d'être jugé et confronté à ses victimes, tous ces êtres qu'il avait détruits, ces destins annihilés par sa barbarie.

Il eut un léger rictus de satisfaction de le voir ainsi, bien qu'il sût que malgré la monstruosité de ses forfaits, il ne resterait guère longtemps enfermé, ainsi en allait-il de leur système carcéral. Il délaissa ensuite les cellules pour se rendre dans le bureau de son chef.

Le commandant était en pleine conversation téléphonique, et au ton mielleux et obséquieux qu'il adoptait, nul doute que son interlocuteur possédait un statut ou une position plus élevée que la sienne dans la hiérarchie.

Il était vêtu d'un costume gris anthracite qu'il avait dû vouloir faire tailler sur mesure, mais vu la faiblesse de sa corpulence, le rendu était tel que l'on aurait cru un enfant affublé du costume de son père. Même sa montre qu'il avait sans doute payée une fortune faisait fausse. Rien ne paraissait à sa place chez lui.

Avec une grimace de dégoût, Maxime prit place dans un des fauteuils qui lui faisaient face au moment où il raccrochait.

— Delonge, vous daignez enfin nous honorer de votre présence ? Comme c'est aimable de votre part.

Maxime prit une grande inspiration qu'il bloqua quelques secondes, avant de la relâcher par le nez avec lenteur. Il savait qu'il devait se contenir. Son supérieur le provoquait à dessein.

— J'ai dû aller à l'hôpital passer une radio du crâne, ce qui explique

mon retard.

— Vraiment ? J'espère que vous n'avez rien ?

— Non.

— Vous m'en voyez rassuré. Vous serez donc disposé à écouter d'une oreille extrêmement attentive ce que j'ai à vous dire, alors ?

Il ne se donna pas la peine de répondre. Le commandant se leva de son bureau, essayant tant bien que mal de se donner de la prestance.

— C'était quoi cette merde, cette nuit ?

— Pardon ?

Goulet s'emporta aussitôt.

— Vous foutez pas de moi, Delonge ! Vous savez parfaitement à quoi je fais allusion. Jouez pas à l'imbécile, votre partenaire s'en charge déjà très bien pour vous.

Les poings de Maxime se serrèrent.

— Non, mais vous avez vu dans quel état vous me l'avez ramené ? Vous vouliez faire quoi là ? Vous pouvez m'éclairer ?

— Je pensais que les explications figurant dans mon rapport vous auraient suffi. Je croyais avoir suffisamment mis en avant le fait d'avoir agi en état de légitime défense. Mais peut-être devrais-je revoir ma rédaction et la rendre plus explicite.

— Ne me prenez pas pour un con. C'est pas de la légitime défense ça, c'est de l'acharnement. Vous avez de la chance que le médecin nous ait fait une fleur en déclarant son état compatible avec la garde à vue.

La patience de Maxime arrivait à ses limites, et il dut une nouvelle fois prendre sur lui pour ne pas l'envoyer au diable.

— Bêtement j'avoue, j'ai cru que vous vous réjouiriez que nous ayons mis hors d'état un violeur en série, mais comme vous ne cessez de me le répéter, je n'ai aucune expérience dans le métier.

Ce fut maintenant au tour de l'officier de se retenir d'exploser. Il lança un regard noir à son subalterne, le blanc de ses yeux se colorant de sang à mesure que ses vaisseaux sanguins explosaient.

— Dehors, Delonge.

Il ne se le fit pas dire deux fois. Sur le point de franchir le seuil de la porte, son supérieur l'apostropha.

— C'est la dernière fois que je vous mets en garde. À la prochaine bavure, c'est l'IGPN qui s'occupera de vous.

Maxime disparut et continua son chemin jusqu'à son bureau où il retrouva Antoine en train de dévorer un sandwich.

— Alors, Max ?

— Ben, j'ai presque réussi.

— À quoi ?

— À fermer ma gueule.

Les deux équipiers se regardèrent avec connivence avant de sourire.

— En tout cas, merci Antoine de m'avoir couvert encore une fois.

— Tu déconnes ? J'en ai rien à foutre moi que t'aies explosé ce bâtard, il a eu ce qu'il méritait. Alors vu que j'ai pas été capable de te couvrir quand t'es tombé dessus, le moins que je pouvais faire ensuite, c'était de te défendre un maximum auprès de la hiérarchie. Mais tu sais, vu que l'autre enfoiré m'a aussi dans le collimateur, je me demande si j'ai pas empiré les choses.

— Te tracasse pas avec ça. Y aura toujours des Édouard Goulet pour nous pourrir la vie. Bon sinon, qu'est-ce que ça a donné la première audition ?

— Que dalle, il nie tout. C'est une erreur judiciaire. Tu connais la chanson.

— On s'en fout. De toute façon, le juge d'instruction en a largement assez dans le dossier pour le présenter.

— C'est clair. Moi, je dis qu'on a fait notre part du boulot, à eux de faire la leur maintenant. Tu manges à la maison ce midi ?

Antoine gara la Laguna de service sur sa place de parking. Il habitait un appartement au troisième étage d'un immeuble de moyen standing dans la ville d'Élancourt. Située à quelques kilomètres de Versailles, l'agglomération représentait un compromis convenable entre son travail et celui de son épouse, qui exerçait ses talents d'artiste à la mairie de la commune. Le petit bloc d'immeubles était agréable pour tous les trois, car Maxime logeait également dans la résidence. Un appartement dans le bloc mitoyen.

Lorsqu'il était arrivé sur la région, il ne possédait ni attaches ni connaissances, alors quand Antoine lui avait parlé d'un appartement à louer juste à côté du sien, il n'avait pas réfléchi plus que ça et accepté de bon cœur la proposition.

Il ne pouvait être mieux entouré. Par Antoine, qui le chaperonnait depuis son arrivée dans le service, et par Françoise, son épouse, qui n'avait de cesse de lui concocter des petits plats. Maxime savait que c'était des gens bons par nature, mais il pensait souvent qu'ils devaient voir en lui le fils que la vie leur avait arraché bien trop tôt.

— Allez, viens Max, tu sais qu'il faut pas faire attendre madame quand elle prépare à manger.

Son partenaire partit d'un rire gras en même temps qu'il extirpait sa large bedaine de derrière le volant.

— Maxime ! s'exclama Françoise en ouvrant la porte de l'appartement. Comment tu vas ?

Son sourire se fana et ses traits se firent brusquement soucieux.

— Mais tu as une mine affreuse, qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? C'est encore la faute de mon irresponsable de mari, je suis sûre.

Elle le tira à elle et détailla avec soin chacun de ses traits, passant les mains sur sa peau meurtrie et auscultant son crâne, comme l'aurait fait une mère attentionnée. Elle finit par prendre son visage entre ses mains, toujours aussi délicate, puis plongea ses yeux dans les siens de glace.

Françoise était une des rares personnes à pouvoir faire ça, le fixer sans détourner le regard. Elle possédait une telle force de caractère qu'à cet instant, c'était elle qui sondait son âme. Elle tint la pose quelques secondes, avant de baisser la tête et de s'en retourner d'un pas triste, comme si ce qu'elle venait de voir l'accablait grandement. Maxime connaissait sa douleur. Elle s'inquiétait pour lui comme elle s'inquiétait pour son mari. Elle avait déjà perdu un fils, la chair de sa chair, et elle savait que le destin pouvait encore se montrer cruel.

Françoise était une femme aussi douce que menue, toujours vêtue de robes à fleurs lui donnant des airs champêtres. Elle était également extrêmement dévote. Elle se rendait à l'église chaque matin et passait de longues heures à prier. Maxime ignorait si elle était déjà pratiquante avant la mort de son fils ou si le trépas de celui-ci l'avait indubitablement rapprochée du Seigneur et du chemin de ses églises. C'était une femme gentille, mais triste. Inexorablement triste.

Antoine s'aperçut du malaise de la situation et tenta d'alléger l'atmosphère pesante.

— Qu'est-ce que tu nous as fait de bon, ma chérie ?

Vingt minutes plus tard, ils discutaient de tout et de rien en savourant les lasagnes de Françoise. Antoine était à présent le seul à le faire. Françoise et Maxime avaient depuis longtemps fini leur portion pour le regarder enfourner avec appétit ce qu'il restait du plat.

Maxime écoutait d'une oreille distraite la violente critique dans laquelle s'était lancé son partenaire à propos de leurs chefs et de l'avenir de leur métier. Ses paroles lui parvenaient comme un bruit de fond, alors que son regard se perdait sur les œuvres peintes par Françoise qui étaient accrochées un peu partout dans la pièce. Il se savait profane en matière d'art et il n'aurait su dire de quelles mouvances elles s'inspiraient, mais peu lui importait. Il aimait ce qu'elle peignait.

C'était un subtil mélange d'abstrait et de concret, d'étranges symboles et dessins fusionnant à la perfection dans des paysages d'aurores chatoyantes. Il avait beau les avoir contemplés à maintes reprises et de longues heures, ses tableaux exerçaient sur lui une fascination quasi hypnotique qu'il ne pouvait expliquer. Françoise était une artiste, il en était convaincu. Antoine la poussait à vendre son travail et à se faire ainsi connaître du milieu et du grand public, mais elle ne voulait rien savoir. Pour elle, ce qu'elle accomplissait

était son don pour les autres, une forme de partage, une manière de communier avec son prochain. Elle se contentait d'exposer ses peintures dans une petite salle de la mairie où elle tenait un atelier une fois par semaine pour les amateurs en mal d'apprendre.

— Hé Max, tu m'écoutes au moins ? fit Antoine sur un ton de reproche. Non parce qu'y a déjà ma femme qui m'écoute pas, alors tu vas pas t'y mettre aussi ?

Maxime le regarda avec un sourire malicieux avant de lui répondre.

— On n'est pas marié Antoine, alors je suis pas obligé d'attendre quinze ans avant de faire semblant de t'écouter.

— Enfoiré.

Cet agréable moment les détendit. Il était une récréation dans leur morne quotidien. Ils sourirent tous les deux jusqu'à ce que Françoise vienne les interrompre de sa voix dénuée d'émotion.

— Antoine, c'est ton travail, fit-elle avec le téléphone de son mari en main. Ils disent qu'il faut que vous reveniez tous les deux immédiatement. Quelque chose d'important.

Arrivés dans leurs locaux, Hervé les attendait et leur fit signe de se rendre sans tarder dans le bureau du commandant. Il n'avait pas une mine particulièrement enjouée, aussi s'inquiétèrent-ils que leur supérieur ait fini par trouver une façon de se débarrasser enfin d'eux.

— Journet, Delonge, asseyez-vous.

Il semblait nerveux.

— Je viens d'avoir un appel du commissariat de Coulommiers, en Seine-et-Marne.

— Je sais où c'est, merci.

Antoine avait lâché cela d'un ton glacial. Le commandant réagit comme s'il venait de s'apercevoir qu'il avait commis une faute, une maladresse.

— Oui, pardon, bien sûr que vous savez où c'est, mais je parlais pour Delonge, il ne doit pas connaître.

Il se racla la gorge pour se redonner de la contenance.

— Ils viennent de nous aviser qu'ils ont un meurtre sur les bras.

Antoine le coupa aussitôt.

— Et alors ? Ils savent plus résoudre une enquête criminelle, les betteraviers ? En quoi est-ce que ça nous concerne ?

— Pas nous, mais lui.

Voyant qu'il était le destinataire de cette remarque, Maxime ne sut comment réagir. Il se jouait quelque chose dans cette pièce, mais il n'arrivait pas à comprendre de quelle façon il allait en être un des principaux acteurs.

— Pardon ?

— Oui. Au vu de leur descriptif, il semble que la scène revête d'un

caractère particulier, pour ne pas dire franchement dégueulasse. Ils avouent être dépassés par ce genre de crime, et c'est pour ça qu'ils ont fait appel à notre service.

Antoine tenta de reprendre la main.

— D'accord, mais pourquoi nous ? On doit présenter notre gus au tribunal cet après-midi, et il nous reste encore un tas de paperasse à boucler.

— Ne vous en faites pas pour ça, j'ai déjà confié votre travail à d'autres qui s'en chargeront largement aussi bien, rassurez-vous.

Il les toisa soudain avec mépris.

— Et pourquoi vous deux ? Eh bien, ignorez-vous, mon cher Journet, que vous faites équipe avec un détective hors pair ? Un enquêteur de génie qui a su mettre fin à une abominable série ? Je ne pourrais décemment ignorer ses compétences dans le domaine, c'est donc tout naturellement que j'ai pensé à lui pour cette affaire plutôt inhabituelle. Et c'est votre coéquipier, non ? Alors là où il va, vous allez.

Antoine ne décolérait pas. Sitôt l'entrevue terminée, il s'était précipité à son bureau pour en extraire sa précieuse bouteille avant d'en vider le restant d'une seule traite. Maxime le regarda faire, presque envieux. Le temps n'était pas si loin où c'était lui qui descendait ainsi sa bouteille de vodka en cachette.

— Le fils de pute, je vais me le faire !

— Laisse tomber, Antoine.

— Mais tu ne comprends donc pas son manège ?

— Si. Très bien, même. Il a un motif plus que justifié pour nous écarter et nous tenir loin de lui. Mieux même, si on se plante, on lui servira nos têtes sur un plateau. Et sinon, tout le mérite lui en reviendra, bien entendu. Mais je m'en fous. Tout ce que je vois, c'est que ça va nous faire un break à nous aussi. Tu sais ce qu'on dit, l'air de la campagne...

— La campagne mon cul, oui.

Concentré sur sa conduite, Antoine n'avait pas desserré les lèvres depuis qu'ils avaient quitté Versailles. La circulation était toujours dense en ce début d'après-midi et ils étaient contraints de slalomer entre les voitures à grand renfort de gyrophare et de sirène. Ils venaient enfin de quitter l'A86 et s'engageaient à présent sur l'A4 en direction de la province. Maxime observait du coin de l'œil son partenaire qui s'en prenait maintenant aux autres automobilistes. Il avait compris sa colère sur le moment, mais il était surpris de le voir toujours hors de lui. D'ordinaire, Antoine passait vite à autre chose.

Le flux s'étiola à mesure qu'ils laissaient les derniers vestiges d'urbanisation derrière eux. Les premiers champs bordant l'autoroute apparurent en même temps que le panneau indiquant qu'ils pénétraient sur le département de la Seine-et-Marne. Une fois le péage de sortie franchi, ils durent encore rouler une vingtaine de kilomètres, dépassant des villages n'existant que grâce à la nationale qui les traversait. Lorsqu'ils arrivèrent aux portes de Coulommiers, Antoine daigna enfin s'adresser à Maxime, le visage toujours marqué par une fureur non feinte.

— Max, s'il te plaît, tu dois avoir une adresse notée sur un bout de papier dans la boîte à gants. Tu veux bien la rentrer dans le GPS ?

— Pas de problème, je te fais ça. On ne retrouve pas les flics locaux au commissariat ?

— Non, j'ai vu avec eux, ils nous attendent sur place.

Il s'affaira et enregistra les coordonnées de la scène de crime.

— Voilà, c'est fait.

La voix douce du logiciel annonça les premières indications et Antoine s'élança. Ils laissèrent Coulommiers derrière eux et s'engagèrent sur une route départementale s'enfonçant plus profondément dans la campagne. Maxime s'étonna du paysage champêtre.

— Je n'arrive pas à croire qu'on soit encore en zone police. Ça ne devrait pas être à la Gendarmerie ce secteur ?

— C'est vrai que c'est rural, mais le village de Boissy-le-Châtel dépend de l'agglomération de Coulommiers.

La départementale s'engagea dans le village dont parlait Antoine, puis arrivés au dernier feu rouge du bourg, ils obliquèrent sur la gauche. Quelques centaines de mètres plus loin, Antoine demanda :

— Max, dis-moi ce qu'il y a écrit sur le panneau de ton côté.

Il ralentit et Maxime pencha la tête pour tenter de déchiffrer l'inscription à peine visible.

— Speuse, je crois. Ça te parle ?

— Oui c'est ça, Speuse.

La route se rétrécissant rapidement, ils conservèrent une allure lente. Ils longèrent un lotissement bordé par des champs de blé coupé s'étendant à perte de vue puis entamèrent une descente pour le moins abrupte.

Le long de la pente, quelques maisons éparses datant du siècle dernier délimitaient le bord de la chaussée. Les lieux brillaient par une absence totale de vie, les résidents n'étant sans doute pas encore rentrés de leur journée de travail. Arrivés en bas de la côte, la route tourna encore et commença à serpenter au plus près de bâtisses de plus en plus rares, venant ainsi à bout des dernières réserves de patience d'Antoine. Il lâcha une bordée de jurons qui ne prit fin que lorsque Maxime lui indiqua qu'ils étaient arrivés.

— Là, sur ta gauche.

Antoine braqua brusquement le volant. Ils avaient failli rater l'embranchement et la voiture vira presque à angle droit avant de s'arrêter dans un nuage de poussière. Ils se trouvaient à présent sur une petite place où plusieurs maisons se jouxtaient en arc de cercle. L'arrivée peu discrète des deux policiers fit se retourner nombre d'uniformes. Pompiers et policiers braquèrent leurs regards curieux et austères.

— Mate les tronches, ça encourage.

— Du calme Antoine, on est là pour aider, pas pour se faire des ennemis. C'est pas de leur faute si notre patron est un connard.

Il expira.

— Je sais, tu as raison. Quelle heure tu as ?

— Presque seize heures.

— Parfait. Allez viens, allons faire les présentations.

Maxime fut le premier dehors, Antoine encore aux prises avec son ventre et le volant. Un policier en civil avec un brassard orange écarta ses collègues et s'avança vers eux d'un bon pas. Il s'arrêta soudain devant lui, une expression de surprise non dissimulée en apercevant ses traits défigurés. Maxime ne s'en offusqua pas. Il avait l'habitude de ce genre de réactions. Il le détailla à son tour. Ce qu'il contempla l'amusa plus qu'il ne le choqua. Le jeune policier avait un beau visage, presque juvénile. Il portait des lunettes à monture fine qui lui donnaient un air plus innocent encore. Il arborait un franc sourire et

écarta d'un doigt les mèches de cheveux noirs qui lui tombaient devant les yeux avant de se présenter.

— Bonjour, vous devez être les gens de la DRPJ ? Je suis le lieutenant Daniel Aucher, l'OPJ de permanence.

— Maxime.

Ils se retournèrent tous les deux en entendant le grognement que poussa Antoine en s'extirpant de la voiture.

— Et moi, c'est Antoine. Bon, maintenant que les présentations sont faites, si tu nous faisais un topo ?

— Oui, bien sûr, bredouilla Daniel, intimidé par ces deux collègues pour le moins atypiques. Alors voilà, à 12 h 37 exactement, le planton du commissariat a reçu un appel lui signalant un meurtre, dans la maison derrière moi. Il m'a de suite averti et je suis arrivé sur place à...

Le jeune enquêteur ressortit maladroitement un carnet de sa poche puis le consulta, les mains presque tremblantes.

— 13 h 04.

— Qui était l'appelant ?

— Madame Rousseau Olivia, la compagne de la victime. D'après le planton, elle hurlait au téléphone et il a eu beaucoup de mal à obtenir des renseignements cohérents. Lorsque nous sommes arrivés, elle nous attendait devant la maison avec sa fille. Elle ne nous a même pas parlé, elle s'est contentée de nous désigner l'intérieur de la maison. J'ai commencé à l'interroger, mais je n'ai pas pu en tirer grand-chose, mis à part que la victime s'appelle Stephen Legros et qu'ils vivaient ensemble. D'après elle...

— Attends.

Maxime le coupa, le regard brûlant déjà tourné vers la maison.

— Deux questions. La première, qu'est-ce qui te fait dire que c'est un meurtre ?

— Franchement, vous allez vous en rendre compte rapidement par vous-même. La moitié de mes gars a gerbé et l'autre a décampé.

Maxime était complètement hypnotisé par les lieux.

— Et la seconde, tu connais le prénom de l'enfant ?

Daniel avoua, penaud.

— Non, je ne lui ai pas demandé.

Maxime ne dit plus rien et partit d'un pas envoûté vers les lieux du crime. Ne sachant comment réagir, Daniel s'en retourna le regard plein d'interrogations vers Antoine.

— Cherche pas à comprendre, petit. Moi, j'essaie même plus. Allez, viens, et raconte-moi ce que t'a dit la femme et ce que tu as fait depuis.

Maxime fixait du bleu intense de ses yeux la façade de la maison. Il

se planta devant et grava dans sa mémoire chaque détail. C'était une petite maison, large d'à peine une dizaine de mètres et encagée entre deux autres plus grosses. Il n'y avait aucun espace vert devant, aucun portail ou écriteau vous invitant à entrer, juste le gravier de la cour commune flirtant avec le pas de la porte. Il y avait seulement deux fenêtres. Le mur était recouvert de ce qui avait dû être un crépi blanc à l'origine, maintenant jauni par le passage des saisons. À droite d'une des fenêtres, le mur prenait fin pour laisser la place à une porte de garage en tôle ondulée. Un toit de tuiles orangées recouvert de mousse ornait la maison, abritant sans doute un étage aménagé dans la charpente. L'ensemble, fort mal entretenu, dénotait un sentiment de tristesse, d'abandon même. Les occupants n'étaient sans doute que les locataires des lieux.

Une fois son examen terminé, il quitta l'extérieur et les regards curieux qu'il suscitait pour s'engager dans la maison. La porte d'entrée était ouverte. Elle donnait sur la pièce principale du rez-de-chaussée, un salon-salle à manger ayant plus des airs de débarras que de lieu de vie. C'était un véritable bric-à-brac d'objets en tout genre, des vieux meubles se disputant la place à autant d'habits éparpillés, de livres et magazines jetés à même le sol, de cendriers vomissant leurs mégots de cigarettes, ainsi que d'autres vestiges de nourriture avariée. Le désordre ne semblait pas résulter d'une violente dispute, mais bien d'habitudes de vie paresseuse. Sur sa droite, il aperçut une petite cuisine dont le rangement n'avait rien à envier à celui du salon. Il ne s'y intéressa pas, préférant le crépitement des flashes provenant du fond de la pièce.

Il traversa le salon, la salle à manger, puis arriva face à une double porte-fenêtre. Elle marquait l'entrée d'une nouvelle pièce assez lumineuse. Contrairement au reste de la maison, celle-ci était baignée de soleil. Il s'engagea dans ce qui ressemblait à une véranda, le regard captivé par le macabre tableau qui s'y trouvait.

Les techniciens de l'identité judiciaire qui s'affairaient sur la scène de crime suspendirent leur travail en découvrant cet étrange personnage au regard de glace qui venait de faire son apparition parmi eux. Sorti de nulle part, Maxime leur fit figure de fantôme tellement sa présence paraissait éthérée. Aussi furent-ils surpris de l'entendre s'adresser à eux d'une voix morne, mais bien réelle.

— Maxime, DRPJ, vous voulez bien me laisser seul ?

La phrase tomba comme une sentence, pas comme une question. Aucun ne souleva la moindre objection, même si la demande les agaçaient fortement, mécontents d'être ainsi dérangés dans l'accomplissement de leur travail.

Une fois seul occupant de la pièce, il prit enfin le temps de détailler la scène devant lui. Le corps d'un homme reposait sur un imposant

établi en bois. Il était entièrement nu, allongé sur le dos, les bras et les jambes en croix, offert comme un sacrifié. Là où la scène paraissait pour le moins étrange, presque artistique, c'était que l'homme était recouvert de peinture noire et rouge. Il s'en apercevait à présent, la véranda était en réalité un atelier dédié à cet art.

Fasciné, il s'avança encore et regarda la mare sombre sous l'établi. Le sang avait en partie coagulé et il remonta de ses yeux avides le sinistre parcours qui l'avait conduit jusqu'au sol. Il avait laissé un sillon le long d'un des pieds de l'établi, pour sinuer ensuite sur le plan de travail et finir par se loger sous le bassin du mort.

Il écarquilla un instant les yeux afin d'être sûr de ce qu'il contemplait. Lors de son premier examen visuel, voyant le corps recouvert de peinture, il n'avait pas remarqué l'horreur de la torture. L'homme avait eu les parties génitales et la verge arrachées. Là où auraient dû se trouver ses attributs masculins, figurait maintenant un large trou de chairs massacrées et de sang noir figé.

Le corps était recouvert de dessins, mais seules deux couleurs se mélangeaient. Le rouge et le noir. Le sang et la mort. Il jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce pour vérifier si le trophée prélevé trônait à proximité, mais il ne découvrit rien. Déçu, il reporta son regard sur le corps et continua son inspection. Il remonta plus haut, observant avec attention chaque membre, chaque centimètre carré de peau. Il ne trouva pas de nouvelles blessures. Le sang et la peinture s'entrecroisaient et s'enlaçaient comme deux amants se lovant sur ce funeste support.

Le visage de l'homme fixait le plafond, les yeux grands ouverts. Dans sa bouche, on avait versé une quantité impressionnante de peinture, jusqu'à ce qu'elle finisse par déborder et couler le long de ses lèvres, de son cou, comme s'il vomissait un flot de sang pervers. Comme si en mourant, son corps avait fini par rejeter cet hôte infâme.

Maxime était à présent comme en transe. Il était dans son élément. Il ne connaissait que trop bien ce déchaînement de violence. Il exultait en sa présence.

On l'a mis en scène. Le tueur a pris son temps pour le faire. Je ne reconnais pas les symboles, mais ils n'ont pas été dessinés au hasard. Il s'est appliqué pour les faire. Est-ce qu'ils ont été faits alors que la victime était encore vivante ? Ça m'étonnerait, mais il faudra vérifier. Si elle était consentante, elle connaissait son assassin. Et la blessure, ante ou post mortem ? Difficile à dire, il y a quand même beaucoup de sang. Vivait-il ici en permanence ? A-t-il été surpris, ou bien a-t-il laissé entrer le tueur ? L'enquête de voisinage va être importante, je n'imagine pas un meurtre se dérouler ici sans que personne n'ait rien vu ou entendu.

Les questions se multipliaient.

Et la peinture, est-ce qu'il l'a trouvée sur place ? Probablement. Mais

pourquoi les symboles, et pourquoi lui avoir rempli la bouche de peinture ? C'est évident que ça signifie quelque chose pour lui. Il faut que je parle aux gars de l'IJ, et ensuite à sa femme. Mais ce n'est pas un simple meurtre, non. Je peux encore sentir la haine nécessaire à son accomplissement. Il est trop complexe, trop lourd de signification. Le tueur réalise ici une œuvre et adresse un message, à nous ou à quelqu'un d'autre, mais il le fait, et ce corps a été son support.

Il embrassa une nouvelle fois la scène du regard. Oui, il pouvait le sentir. Le déchaînement de violence et la souffrance qui avaient eu lieu ici avaient laissé une empreinte si palpable qu'il pouvait presque la goûter. Sans s'en rendre compte, il serra les poings, ses ongles pénétrant ses chairs, son sang pulsant sourdement à ses tempes, ne faisant qu'amplifier à cet instant la lueur brûlante que lançait son regard. Ses yeux devinrent presque translucides. Il en était convaincu à présent et ne sut s'il devait s'en réjouir. Il venait de trouver un nouvel adversaire, un nouvel ennemi. Une nouvelle proie.

— Franchement dégueu, hein ?

Il virevolta, le regard flamboyant de colère de s'être ainsi laissé surprendre.

— Tout doux Max, c'est moi.

Rassuré de voir son partenaire à ses côtés, il s'inquiéta néanmoins que ce dernier l'ait vu ainsi possédé.

— À ton avis ? demanda Antoine.

— J'avoue que je n'en ai aucun pour le moment. Trop de points restent encore à éclaircir. Tu as vu la femme ?

— Elle est dehors avec les pompiers, mais je lui ai pas encore parlé, je t'attendais. Je sais que t'aimes pas causer, mais que t'aimes bien écouter par contre.

— Tu me connais donc déjà si bien ? fit-il avec un mince sourire.

— Mieux que ça encore.

Antoine lui adressa un clin d'œil et continua.

— Qu'est-ce tu veux faire, maintenant ?

— Finir le tour de la maison pendant qu'on est encore seul. Ensuite, parler à la femme, puis à Daniel et aux gars de l'IJ, voir ce qu'il reste encore à faire. Qu'est-ce t'en penses ?

— Ça me va, je suis ton homme.

Délaissant le désordre du salon, ils empruntèrent un escalier de bois étroit qui menait à l'étage. Une fois arrivés en haut, ils prirent pied sur un couloir donnant accès à trois portes. Une de chaque côté et la dernière au fond. On devinait l'aménagement des combles récent, car le couloir avait été dressé avec des cloisons de placoplatre toujours brutes. Personne ne s'était donné la peine de les peindre, et tout laissait à penser qu'elles resteraient ainsi encore un long moment. Vu l'étroitesse du passage, Antoine dut s'y faufiler de biais et ne put empêcher son ventre de frotter sur le mur. Il se retrouva recouvert de poussière blanche, ce qui n'arrangea rien à son humeur déjà fragile.

— Ah bordel, on n'a pas idée de faire des baraques aussi petites. Gauche ou droite ?

— Peu importe, faudra faire les deux.

Il poussa la porte se trouvant sur sa gauche et pénétra dans la pièce. Pénétrer se révéla un grand mot, car à peine eurent-ils franchi le seuil qu'ils se retrouvèrent en butée contre un lit. Ils comprirent qu'ils se trouvaient dans la chambre parentale. Elle était relativement petite. Les cloisons semblaient avoir été posées autour du lit. La fouille fut rapide et ils ne s'attardèrent guère dans la chambre, passant ainsi à la deuxième se trouvant juste en face.

— La chambre de la petite.

— Oui.

— Tu as pu la voir, dehors ?

— Je l'ai aperçue dans le giron de sa mère. Elle avait l'air terrorisée, mais quoi de plus normal si elle a vu le corps.

Maxime ne put contenir sa colère.

— Elle n'aurait pas dû voir ça, jamais. Cet assassin vient de lui voler son innocence, et elle ne s'en remettra probablement pas.

Il avait murmuré cette dernière phrase, plus pour lui-même que pour son partenaire.

— Allez, viens Max, on n'a rien à faire là, passons à la dernière.

La pièce restante était bien plus grande que les précédentes. Les poutres de la charpente faisaient office de murs, et seul un plancher de bois permettait de s'y tenir. Elle avait des allures de grenier, car elle

était envahie de cartons et de matériel n'ayant pu trouver leur place dans le reste de la maison. Elle sentait la poussière et le renfermé, et la température y était glaciale en raison de l'absence d'isolation.

Le regard de Maxime se figea sur le mur du fond, recouvert par un grand drap peint faisant office de toile géante. Contrairement à la scène de crime, ce décor enluminait les lieux. Il était uniquement composé de couleurs vives et chatoyantes. Il n'y avait rien de concret dans cette illustration, mais le mélange hasardeux des couleurs créait une atmosphère relaxante. Comme envoûté, il s'en approcha lentement. Il leva la main et s'apprêtait à le toucher quand une petite voix se fit entendre.

— C'est mon premier.

Subitement arraché à ses pensées, il se retourna. Furtive comme une chatte, une jeune femme venait de se glisser derrière eux sans qu'ils aient décelé le moindre souffle d'air. Malgré ses yeux rouges et des larmes à peine séchées, elle était d'une beauté stupéfiante. Elle n'était pas très grande, le haut de sa longue chevelure noire arrivait difficilement à hauteur de la poitrine de Maxime. Elle était également si menue qu'elle paraissait presque fragile, comme une poupée qu'on n'aurait pas osé serrer de peur de la briser. Elle avait le teint légèrement hâlé, doré même. Associé à ses sourcils noirs, il lui donnait l'air méditerranéen. Il avait en face de lui une véritable petite lolita, dont l'apparence si vulnérable lui donna l'insoutenable envie de la prendre dans ses bras pour la réconforter.

— C'est loin d'être mon plus réussi, mais je n'ai jamais pu m'en débarrasser. J'ignore pourquoi, mais il représente beaucoup.

Il nota la façon curieuse qu'elle avait de tenir ses mains devant elle, juste au niveau de son ventre.

— Bonjour. Je suis le lieutenant Maxime Delonge et voici le lieutenant Antoine Journet, nous sommes de la DRPJ de Versailles.

Le regard aussi accaparé par sa propre toile, elle tourna seulement la tête en direction des deux policiers. Lorsqu'elle contempla le visage de Maxime si proche d'elle, le temps sembla suspendre son cours tellement elle fut interpellée. Pas choquée ni même gênée, mais absolument fascinée.

La puissance qui couvait dans ces yeux bleus, associée à la dureté de ce visage marqué la subjuga. Pour l'artiste qu'elle était, elle eut l'impression de contempler une œuvre, comme si l'amalgame de ces traits racontait une histoire. Son histoire. Elle ne put s'empêcher d'y voir le reflet de son âme abîmée. Captivée par la puissance hypnotique de son regard, elle peina à leur poser sa question.

— Versailles, mais pourquoi ?

Antoine, sachant que son partenaire ne goûtait guère les échanges, décida de prendre en main la discussion.

- Madame Rousseau.
- Mademoiselle, s'il vous plaît.
- Mademoiselle. Olivia, c'est cela ?
- Oui.

— Si nous sommes ici, c'est en raison du caractère violent de la scène de crime.

- Vous êtes des experts, c'est ça ?

— En quelque sorte. Disons plutôt que nous sommes malheureusement coutumiers de ce genre d'affaires.

Les yeux d'Olivia s'humidifièrent et sa voix trembla.

- Alors vous allez l'attraper hein, le pourri qui a fait ça ?

— Soyez certaine que nous allons tout faire pour, mais nous ne pouvons rien vous promettre. Pour commencer, nous aurions quelques questions à vous poser.

Elle sécha ses joues avec le dos de sa main puis se redressa.

— Oui, tout ce que vous voulez. Je ferai n'importe quoi pour que vous puissiez attraper ce monstre.

- Bien. Stephen était votre compagnon, c'est ça ?

— Oui. Nous étions ensemble depuis un an. Nous nous sommes connus à mon travail, je bosse comme serveuse au café du village.

- Et que faisait-il dans la vie ?

— Il exerçait comme professeur de technologie au collège de Rebais.

- Rebais ?

- C'est un village à dix kilomètres d'ici.

Maxime n'écoutait déjà plus l'entrevue. Son regard passait machinalement de la toile à sa créatrice, comme si l'analyse de l'un pourrait lui apporter la compréhension de l'autre. Sachant que son collègue le surpassait grandement dans ce genre d'exercice, il quitta sans bruit la pièce avant de redescendre au rez-de-chaussée, puis de retourner à l'extérieur. Il fit un tour d'horizon afin de dénicher l'objet de sa recherche, qu'il trouva enveloppé dans une couverture à l'arrière d'un véhicule de secours. Il la regarda longuement. La fillette, bien entourée, sirotait un breuvage fumant, peu attentive aux paroles réconfortantes que lui prodiguait son assistance.

Elle possédait les traits de sa mère. Ses longs cheveux noirs encadraient un visage délicat, mais contrairement au teint hâlé de sa génitrice, le sien était d'une blancheur de porcelaine.

Ce qui maintint son attention, ce fut l'absence de vie contenue dans ses beaux iris noirs. Son regard paraissait mort, éteint par l'effroyable tragédie, et même lui aurait été incapable de deviner l'objet de ses pensées à cet instant.

Ne pouvant détacher son attention de cette triste enfant, il glissa tel un spectre jusqu'à elle. Parvenu à sa hauteur, il fit un signe discret aux

secouristes pour qu'ils le laissent seul. Il s'assit sans un mot à ses côtés, lui laissant ainsi le temps de s'habituer à sa présence. Tel un angelot de marbre, elle continua de serrer son gobelet, seul le halo de sa respiration trahissant qu'elle était bien en vie.

— Je m'appelle Max.

Elle ne cilla pas, mais il ne s'en offusqua guère, se doutant que ce premier échange resterait infructueux. Peu lui importait, il tenait juste à établir le contact.

— Je suis policier, mais ça, je suis sûr que tu l'avais deviné. Ça m'embête, parce que moi, je ne sais même pas comment tu t'appelles. J'aimerais bien savoir.

Il se tut et laissa passer une minute avant de continuer.

— Écoute ma chérie, je voulais juste te dire que si tu veux me parler, n'importe quand, je serai là pour toi, tu m'entends ?

Avec une lenteur infinie, elle tourna la tête dans sa direction, pour finalement venir planter son regard dans le sien. Le contraste fut saisissant. D'un côté, le bleu presque blanc des yeux de Maxime, et de l'autre, deux billes noires et sans vie.

Il fut aussitôt troublé. Il n'aurait su dire pourquoi, mais la profondeur de sa mélancolie était si tangible qu'il pensa que ce seul dernier malheur ne pouvait être entièrement responsable d'une telle tristesse. Sa fragilité et son innocence lui rappelèrent tellement sa sœur Lucie qu'il en eut le cœur serré.

Deux destins différents, mais pour finir, des avenir semblables, chacune la vie brisée par des monstres qu'elles n'auraient jamais dû croiser.

Il eut un incontrôlable mouvement de recul lorsqu'elle tendit la main pour toucher son visage. Il se ressaisit rapidement puis la laissa faire, savourant la chaleur de la caresse. Elle leva soudain vers lui des yeux pleins d'interrogations et il s'empressa de lui répondre.

— Tu te demandes comment j'ai eu ces cicatrices ? Je ne suis pas né comme ça. Quand j'étais plus jeune, je me suis battu avec des méchants qui voulaient faire du mal à ma sœur. Ce sont eux qui m'ont fait ça.

Il déchiffra sans peine sa nouvelle, mais muette question.

— Oui, je les ai battus, et j'ai sauvé ma sœur.

Il vit la prunelle de ses yeux briller et ne put continuer à la fixer ainsi, de crainte d'être lui-même submergé par l'émotion. Sans un mot, il se releva et la laissa, incapable de poursuivre cet insoutenable échange tant la peine se mêlait à la colère en lui. Il trouva une échappatoire en apercevant Daniel, le jeune OPJ, en pleine conversation avec un colosse à la peau caramel, impressionnant géant métis.

— Maxime, je te présente Benjamin Jacquelin, responsable de l'IJ locale.

Le scientifique en combinaison blanche dut baisser le regard pour s'adresser à son nouveau vis-à-vis. L'homme, qu'il avait d'abord cru austère, lui adressa un sourire chaleureux.

— Benjamin, mais appelle-moi Ben.

— Maxime, mais tu peux m'appeler Max.

Les deux policiers se donnèrent une chaude poignée de main, amusés par cette présentation.

— DRPJ, c'est ça ?

— C'est ça.

— Je suppose que tu dois avoir pas mal de questions ?

— Tu supposes bien.

— Alors vas-y, je t'écoute. Mes hommes et moi on a presque terminé et on va bientôt remballer. On doit repartir sur Melun pour un braquage qui a mal tourné.

Maxime apprécia tout de suite la franchise de son collègue. Il n'avait pas affaire à un de ces scientifiques de laboratoire allergiques à la lumière du soleil, mais bien à un homme de terrain.

— OK, je te remercie. Commence par ton bilan, mes questions viendront ensuite.

— Bien, voilà ce que nous avons trouvé. Sur le corps, plusieurs jeux d'empreintes digitales. Certaines mêlées à la peinture, d'autres sur la peau. Elles sont déjà parties en urgence pour analyse. On a également prélevé de la terre sur le sol, un peu partout autour de l'établi. On n'en a pas retrouvée autre part, alors on pense qu'elle a été laissée par les chaussures du tueur. On va la comparer à celle du jardin pour vérifier. C'est tout ce qu'on a trouvé de vraiment significatif. Quelques fibres et autres traces, mais rien de concluant apparemment, faudra attendre le retour du labo pour être sûr. On a également embarqué son téléphone et son ordi, on vous tiendra au courant.

— Comment est-il entré dans la maison ?

— Je l'ignore. Il n'y avait aucune trace d'effraction.

— Est-ce que le corps est tel que vous l'avez trouvé ou est-ce que vous avez dû le manipuler ?

— Non, on n'a pas eu à y toucher, il était tel que tu l'as vu. On a pu faire tous nos relevés sans le déplacer, même après avoir pris toutes les photos.

— Est-ce que la peinture sur son corps provient de l'atelier ?

— Trop tôt pour le dire, mais ça en a tout l'air. On a retrouvé deux pots de peinture derrière l'établi, un rouge et un noir. Par contre, j'ignore de quoi le tueur s'est servi pour dessiner toutes ces marques. La peau du corps humain est trop lisse pour que des traces de pinceaux subsistent.

— À ton avis ?

— Vu la précision des traits et leur régularité, je pense tout de

même à un pinceau ou un outil prévu pour. Je ne pense pas qu'on aurait eu ce rendu à mains nues.

— Toujours à propos des symboles, es-tu capable de me dire si on les lui a faits avant ou après l'avoir tué ?

— Ça non, faudra voir avec le légiste.

Maxime réfléchit un instant puis continua.

— À l'intérieur, je n'ai vu aucune trace de ce qui lui a été arraché, vous avez trouvé quelque chose ?

— Non, *nada*. Que dalle. Autre chose ?

— Oui, une dernière. Ton avis.

Le technicien le regarda longuement comme s'il réfléchissait pour bien choisir ses mots.

— J'avoue que ça nous a un peu secoués. J'ai beau avoir du métier, je crois bien que c'est la scène la plus dégueulasse que j'ai jamais vue. Comment on peut faire ça à un autre homme ? D'habitude, nos scènes de crime se résument à des mecs morts suite à un assassinat, une rixe, un règlement de comptes, mais là, on voit bien que c'est l'œuvre d'un taré.

— Et les symboles ?

— Pas l'impression que ça en soit vraiment, en tout cas, ça ne me dit rien. On dirait plus des dessins effectués au hasard, dans le délire du moment.

Le scientifique s'enferma dans le silence, comme pour réaliser la portée de ses propos. Maxime, depuis longtemps insensible à ce genre d'effusions de sang, tint à le reconforter.

— Je te remercie, vous avez fait du super boulot. Je te file mon numéro de portable, appelle-moi à n'importe quelle heure si t'as quelque chose.

Benjamin prit la carte entre ses énormes doigts, la glissa à l'intérieur de sa combinaison, puis s'en alla d'une démarche pesante. Maxime se retourna ensuite vers Daniel.

— Chouette type.

— Oui, je trouve aussi. Tu veux savoir autre chose ?

— Oui, dis-moi ce que tu as fait avant notre arrivée.

L'enquêteur s'agita, mal à l'aise et conscient de son manque d'expérience dans le domaine.

— Pas assez, sans doute. Il y avait tellement de choses à gérer. J'ai d'abord rendu compte à ma hiérarchie qui vous a contactés. Ensuite, j'ai fait un tour de la maison, sans grand résultat. J'ai voulu interroger la femme, mais elle n'était pas en état de me répondre. J'allais commencer mon enquête de voisinage lorsque vous êtes arrivés, voilà tout.

— Bien, t'as fait ce qu'il fallait faire. On va continuer ensemble.

À son évocation, Maxime se rappela Olivia, la compagne de la

victime. Elle lui avait paru si malheureuse, et pourtant si belle, véritable ange de tristesse. Pourtant, lorsqu'il repensa à leur conversation, il réalisa que quelque chose le perturbait.

La façon qu'elle a de mettre ses mains toujours devant elle, son regard bas et son attitude fuyante. Elle nous cache quelque chose, j'en suis sûr. Pas un lourd secret, mais quelque chose qu'elle essaie de dissimuler. Et pourquoi se tenait-elle toujours comme ça ?

Soudain, l'illumination se fit. Il avait compris. Il savait.

Antoine laissa la veuve à ses pleurs et regagna à son tour l'extérieur de la maison. Revenu à l'air libre, il s'empressa d'allumer une cigarette sur laquelle il pompa lourdement. Il étira son dos dans un craquement audible en même temps qu'il relâcha la fumée de ses poumons.

— Putain que ça fait du bien.

Il aperçut alors Maxime un peu plus loin dans la cour.

Il a encore ce regard hanté. Dieu seul sait où son esprit tourmenté l'a encore conduit. Cette affaire le possède déjà, c'est évident. Mais elle est plus noire que ce à quoi nous sommes confrontés d'habitude, alors il faut que je fasse attention à ne pas le perdre.

— Hé Max, qu'est-ce tu fous ?

Maxime sortit de sa rêverie, désertant les limbes de ses pensées. Il lui adressa un sourire puis reprit son observation de la maison. Antoine se rapprocha, ne voulant pas le laisser replonger.

— Crache ta pilule, je te connais. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Je sais pas trop. Cette maison, d'abord.

— Quoi, cette maison ?

— Y a un truc qui me chiffonne, mais je ne saurais dire quoi encore. J'ai l'impression qu'on est passé à côté de quelque chose.

— Bah continue de chercher, et tu me feras signe quand t'auras trouvé.

— Je me fais peut-être des idées. Et toi, ça a donné quoi avec elle ?

— Stephen Legros, vingt-neuf ans. Comme elle nous a dit, ils étaient ensemble depuis un an à peu près, et ils avaient emménagé ici il y a un peu moins de quatre mois. À part son boulot de prof au collège, elle ne lui connaissait aucune autre occupation, aucun loisir, et aucun ami. Apparemment, il était pas mal pantouflard et ne sortait guère de la maison. Le peu d'activités qu'il avait, il les faisait avec Olivia et sa fille, Émilie.

— Émilie...

Maxime murmura son prénom comme pour le rendre bien réel et le mémoriser enfin.

— Quoi ?

— Non rien, excuse-moi. Continue.

— Donc le gars sortait peu, et ne fréquentait personne d'autre que les filles.

— La famille ?

— D'après elle, des parents qu'il ne voyait pratiquement jamais et qui habitent Dunkerque. On donnera ça au jeunot à creuser. Faudra aussi aller interroger ses collègues à son boulot.

— Elle a un alibi ?

— À vérifier. Elle dit qu'elle est sortie de la maison ce matin vers sept heures pour emmener sa gamine à l'école avant d'aller bosser. Lui dormait encore.

— Est-ce qu'elle t'a dit si elle avait verrouillé la porte en partant ?

— Non. Elle l'a laissée ouverte comme à son habitude. Elle dit que personne ne traîne jamais dans le hameau et que c'est toujours très calme. Elle s'est toujours sentie en sécurité ici.

— Jusqu'à maintenant.

— Jusqu'à maintenant. Après avoir travaillé la matinée au café, elle est ensuite allée récupérer la petite à l'école et elles sont rentrées à la maison. C'est là qu'elles ont découvert le corps.

— Toutes les deux ?

— Oui. Apparemment, la gosse a tout vu.

Maxime soupira, affligé d'entendre cette triste confirmation. Il fallait qu'il se change les idées.

— Je vais aider Daniel pour le voisinage.

— C'est pas ton taf Max, laisse ça aux locaux, merde.

Il était déjà parti.

Maxime s'approcha de la maison située à gauche de la scène de crime, Daniel s'occupant déjà de l'autre. Contrairement à la maison d'Olivia, celle-ci était plus grande et mieux entretenue. La façade avait été repeinte récemment, ainsi que la porte et les volets. Devant la maison était garée une Golf GTI noire dernier modèle, rutilante et ne dépareillant pas avec la demeure qui lui faisait face. Il nota rapidement qu'elle était immatriculée dans le 75.

Il s'approcha de la porte d'entrée en bois sculpté dans les tons olive, puis appuya sur une sonnette électrique qui laissa entendre un carillon mélodieux. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit. Elle laissa apparaître un homme d'une trentaine d'années au physique agréable et soigné, comme le laissait deviner une chemise en lin blanc assez transparente. Il portait de petites lunettes rondes qui lui donnaient un air plus intelligent que ses allures de play-boy ne laissaient paraître. D'abord soupçonneux, ses traits se détendirent rapidement en voyant Maxime exhiber sa carte de Police. Un sourire chaleureux, qu'on devinait travaillé depuis de longues années, illumina immédiatement son visage gracieux.

— Bonjour, inspecteur. Je peux faire quelque chose pour vous ? J'ai vu toutes les voitures de police et de pompiers stationnées devant chez Olivia, ne me dites pas qu'il leur est arrivé malheur ?

— Si, justement. Est-ce que je peux vous parler ?

— Oh, mon Dieu, c'est horrible ! fit-il visiblement effaré. Mais oui bien sûr, entrez, je vous en prie.

Maxime s'exécuta et fut surpris de l'intérieur où il pénétra. Tout y était rigoureusement à sa place et rien ne dépassait. On avait peine à imaginer quelqu'un vivre ici, se délassant devant son poste de télévision ou dans son canapé.

Il se demandait où avait disparu son hôte lorsqu'il ressortit de sa cuisine un plateau en main. Deux tasses de café et une assiette remplie de petits gâteaux étaient posées dessus.

— Mais asseyez-vous, je vous en prie, fit-il en désignant le canapé.

Maxime obtempéra et se retrouva aussitôt avec une tasse dans les mains.

— Allez dites-moi inspecteur, que s'est-il passé ?

— Stephen a été assassiné.

Il poussa un cri d'effroi et porta immédiatement la main à sa bouche.

— Seigneur, c'est horrible... Et les filles, comment vont-elles ?

— Elles n'ont rien. Elles sont choquées, c'est tout. Vous les connaissez bien ?

— Oui et non, disons que nous partageons un mur mitoyen depuis plusieurs mois et que ça crée des liens. Des rapports de bon voisinage. De temps en temps, on discute dans le jardin, ou elles viennent prendre le thé.

— Et la victime, Stephen ?

— Je le connaissais moins bien. Il sortait peu, et aux dires d'Olivia, il passait le plus clair de son temps libre à s'abrutir devant des séries télé. Il travaillait comme prof au collège de Rebais, je crois.

— Vous avez été là toute la journée ?

Il s'indigna soudain.

— Ma parole, je suis suspect ?

— Suspect non, témoin potentiel, oui.

— Ouf, vous me rassurez. Donc oui, je n'ai pas bougé de chez moi aujourd'hui. J'ai passé la journée à faire le ménage, et je n'ai pas fini.

— Et vous n'avez rien entendu d'étrange, comme des cris, une bagarre, ou même une voiture ?

— J'ai bien peur que non. Regardez ça.

Il lui désigna une paire d'oreilles de Mickey géantes d'où dépassait une mini-antenne.

— C'est mon chouchou. Un casque audio haute technologie, une pure merveille. Il produit un son exquis. Vous voulez l'essayer ? Vous

m'en direz des nouvelles, je suis sûr que vous en voudrez un après ça.

Voyant l'absence de réaction de Maxime, il continua.

— Bref, je ne le quitte jamais. Je suis fan de musique classique et d'opéra. Et l'opéra, ça s'écoute fort. Alors pour ne pas déranger les voisins, je mets ça. Je le porte à peine rentré à la maison, à un point que je n'entends même pas mes appels. J'ai bien peur de faire un bien piètre témoin, inspecteur. Comment trouvez-vous votre café ?

— Parfait, merci. Tenez, voilà mon numéro. Si quelque chose vous revient, n'importe quoi, un son, une image, appelez-moi.

Il porta la carte à son nez, la sentit rapidement puis la lut.

— Maxime Delonge, lieutenant de Police. Entendu, comptez sur moi.

— Mais vous avez un avantage, j'ignore votre nom.

— Oh pardon, je manque à tous mes devoirs.

Il lui tendit une main molle en même temps qu'il lui répondit.

— Grégory Chapelle, mais appelez-moi Greg.

Maxime, malgré l'inutilité de son entretien avec le voisin, fut néanmoins satisfait de son résultat. Il avait cherché une façon de se changer les idées, de penser à autre chose, accordant ainsi une courte trêve à son esprit torturé. Trop de choses l'intriguaient déjà, et il comptait bien en éliminer une supplémentaire sur-le-champ.

Olivia se tenait dans la cour en compagnie de sa fille, et il se dirigea vers elles sans tarder.

— Je peux vous parler un instant, mademoiselle Rousseau ?

Encore cette réaction avec ses mains. Inconsciemment, elle se protège.

— Oui, bien sûr.

Il se baissa à hauteur d'Émilie, mais elle ne sourcilla même pas, le regard toujours dans le vide.

— Je t'enlève ta maman juste une seconde, d'accord ?

Ils s'éloignèrent de quelques pas, et il crut déceler une lueur d'inquiétude dans le regard d'Olivia.

— Vous êtes enceinte, n'est-ce pas ?

Elle recula, et il vit dans son regard la stupeur se mêler à la frayeur.

— Co... comment avez-vous su ? Ça ne se voit même pas.

— Je ne le savais pas, je l'ai deviné.

— Mais...

— Comment ? Vos mains vous trahissent. Vous cherchez en permanence à protéger votre ventre. Votre regard, également. Il cherche à cacher quelque chose.

Voyant que la colère la gagnait, il s'empessa de l'apaiser.

— Calmez-vous, je n'en parlerai à personne. Seulement, je devais savoir.

— Pourquoi ?

— Stephen était-il le père ?

— Mais bien sûr que c'était lui le père, qu'allez-vous imagi...

Elle ouvrit grand les yeux.

— Mon Dieu, vous pensez que j'aurais pu le tromper ? Et puis quoi après ? Mon amant serait venu l'assassiner, fou de jalousie ?

À peine sa phrase achevée, elle réalisa à quel point l'hypothèse était plausible et envisageable. Elle se calma soudain, atterrée.

— Vous avez compris, reprit Maxime. Je ne prétends rien, et n'en suppose pas plus. Mais mon métier est de l'envisager. Je voulais savoir, c'est tout. Encore une question. Où est le père d'Émilie ?

— Disparu, il y a bien longtemps. Mais ne vous y trompez pas Lieutenant, ça ne peut pas être lui le tueur. Il ne sait même pas que j'ai eu un enfant de lui, et je ne l'ai jamais revu depuis.

— Bien, je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Je vous laisse rejoindre Émilie.

Olivia se retourna vers sa fille et une larme perla à son œil avant de ruisseler avec paresse sur sa joue. Maxime la regarda et s'en émut.

— Elle est si belle. Elle vous ressemble beaucoup. Quel âge a-t-elle ?

— Ma princesse a dix ans.

Antoine, qui n'avait cessé de pester à propos de cette affaire, avait fini par trouver refuge dans leur voiture, sa bouteille de whisky à portée de main. Après s'être largement abreuvé, il avait fini par se calmer en voyant Maxime parler avec la mère et la fille dans la cour. Cela le détendait toujours de voir son partenaire faire l'effort de se sociabiliser. S'il n'était pas là pour l'y pousser régulièrement, il se faisait parfois la réflexion que Maxime en serait à présent à n'émettre que des grognements, tel un animal revenant peu à peu à ses origines les plus primitives. Il le vit balayer la cour du regard à sa recherche lorsqu'il l'aperçut assis dans la voiture. Même à cette distance, il put deviner sa mauvaise humeur.

J'ignore ce qui le tracasse à ce point. J'ai l'habitude de le voir maussade, mais là, c'est autre chose.

Lâchant Antoine du regard, Maxime sortit son téléphone de sa poche et composa le numéro du chef adjoint de la brigade.

— Hervé, c'est Max.

— Alors ? Raconte, ça donne quoi ?

— Un homme a été retrouvé mort à son domicile. Nu, le corps peint d'étranges dessins et le sexe arraché. C'est sa compagne et sa belle-fille qui ont trouvé le corps. On est en train de finir les constatations.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Les gars de l'IJ ont trouvé des empreintes, on espère que ça va donner quelque chose. Mais sinon, on n'a rien.

— OK, je me charge d'en parler au patron. À moins que tu veuilles le faire ?

— Non merci, ça ira.

— Vous rentrez ce soir ?

— Non, on va dormir sur place. On va essayer de se dégoter un hôtel sur Coulommiers.

— Ça marche. Tenez-moi au courant de la suite. Bye, Max.

Il allait raccrocher, quand il l'interpella une dernière fois.

— Hervé ?

— Oui ?

— Je sais pas trop comment dire ça, mais je trouve Antoine vraiment de mauvais poil. Je sais ce que tu vas me dire, mais c'est pire que d'habitude. Tu sais ce qui ne va pas ?

Il entendit Hervé soupirer au téléphone avant de lui répondre.

— Tu ne pouvais pas être au courant.

— Au courant de quoi ?

— Tu sais que lui et Françoise ont perdu leur fils Mickaël dans un accident de la route quand il avait à peine dix-sept ans. Eh bien c'était là-bas, à Coulommiers.

— Merde...

— Comme tu dis. Tu comprends son humeur, maintenant.

Une fois leur conversation terminée, Maxime se dirigea vers la voiture, le cœur étreint de compassion pour son irascible équipier. Il connaissait ce genre de souffrance et ne pouvait qu'imaginer la peine qu'il devait éprouver de revenir sur les lieux qui avaient vu la mort de son unique enfant.

Lorsqu'il arriva à sa hauteur, Antoine descendit sa vitre.

— Alors ?

— Elle est enceinte.

— Merde. De qui ?

— T'as pensé comme moi. Elle affirme que Stephen Legros est le père. Mais on n'a rien pour le prouver, et je ne suis pas sûr que le juge soit chaud pour faire un test.

— Et le père de la petite ?

— Envolé. D'après elle, il ne sait même pas qu'elle l'a eue.

— Bref, on n'a rien.

— Rien.

— Et on n'a pas l'once d'un début de piste.

— Non.

Antoine remarqua que son partenaire ne pouvait retenir un léger sourire.

— Ça te plaît, hein ?

S'abstenant de répondre, Maxime se releva du capot de la voiture où il s'était assis et alla rejoindre Daniel, que l'on voyait arriver le nez

plongé dans son minuscule calepin.

— Alors ?

— J'ai pu interroger deux voisins. Des personnes âgées à l'audition et à la vue difficiles. Elles n'ont ni vu ni entendu quoi que ce soit.

— Quelque chose à dire sur le couple ?

— Non. Ils ne les voyaient presque jamais dehors.

— J'imagine qu'il n'y a pas de vidéosurveillance dans le coin ?

— Ah ça, non. On ne peut pas être dans un endroit plus paumé. La ville la plus proche est Coulommiers et il n'y en a pas non plus. Bienvenue à la campagne.

— Je crois qu'on a fini ici. Va falloir attendre les résultats de l'IJ et croiser les doigts. On passera au collège demain pour parler aux collègues de la victime.

— Je peux faire autre chose ?

— Oui, si tu veux bien prévenir ses parents.

— Entendu.

Maxime allait faire demi-tour quand il s'arrêta.

— Ah oui, tu connais un hôtel où on peut aller ?

Encore dans la voiture à ruminer, Antoine s'ébroua brusquement. Il tenta comme il pouvait de reprendre le contrôle de ses émotions, mais rien n'y fit. Il ne put empêcher ses larmes de couler. Combien de fois avait-il maudit la vie ? Combien de fois déjà l'avait-il injuriée de lui avoir enlevé son fils ?

Mickaël, fauché à l'aube de l'âge adulte. Il effectuait l'apprentissage de son futur métier dans une menuiserie de la région, et un soir, alors qu'il regagnait en scooter la pension où il dormait, il avait perdu le contrôle de son engin en plein virage avant de venir percuter un platane. Tué sur le coup, ne laissant derrière lui que deux parents à jamais inconsolables.

Refusant de s'apitoyer plus longuement, il sortit de la voiture. En voyant Maxime encore en conversation avec Daniel, il en profita pour poursuivre ses investigations. Il appela un des membres de leur unité, spécialiste en informatique et nouvelles technologies.

— Salut Bruno, c'est Antoine.

Bruno Zakou-Bissy, policier d'origine camerounaise, était le geek de la DRPJ. Technicien aux doigts de fée, ses collègues le comparaient souvent pour l'embêter à Pénélope de la série *Esprits criminels*. La comparaison se voulait flatteuse, car il n'avait pas son pareil pour épulcher, décortiquer, fouiller, et pour finir trouver la plus précieuse des informations pouvant permettre la résolution d'une enquête.

— Antoine ? Alors, comment ça se passe ton escapade en amoureux avec Maxime ?

— Tu sais que tu vas me faire crever de rire ?

— Ça va, je déconne mec, qu'est-ce que je peux pour toi ?
— Tu pourrais faire une recherche sur notre macchabée ? Tout ce que tu trouveras, passé judiciaire, comptes bancaires, relevés téléphoniques, réseaux sociaux, bref, tu connais la chanson.
— Sans problème, il te faut ça pour quand ?
— Hier.
— OK, comme d'hab'. Ça roule ma poule, je m'y colle tout de suite.
— T'es un ange, je t'envoie son identité. Je te ramènerai des fleurs, promis.

Leur échange eut la vertu de lui redonner le sourire, ce que ne manqua pas de noter Maxime qui le rejoignait.

— Quoi de neuf ?
— Je viens d'appeler Bruno.
— T'as mis super boy sur le coup ? T'as eu raison, y a pas meilleur que lui pour remuer la merde.
— Et de ton côté ?
— Je crois avoir fini. Daniel m'a donné l'adresse d'un hôtel.
— Ici ?
— À Coulommiers. Mais on peut rentrer, si tu préfères.

Antoine prit une grande respiration, puis expira lourdement en même temps que ses épaules se relâchaient.

— Non, ça ira.

Alors qu'ils désertaient les lieux, laissant derrière eux le sinistre hameau, Maxime remarqua à l'autre bout de la cour un jeune garçon d'une dizaine d'années en train d'observer la maison du drame. Cela l'interpella, car même à cette distance éloignée, il put déceler sa tristesse. Il regarda à son tour en direction de la maison pour voir ce qu'il observait ainsi, et lorsqu'il voulut reporter son attention sur le garçon, il constata qu'il avait disparu.

Les deux policiers, malgré un système GPS déployant toutes ses ressources pour les guider, eurent néanmoins du mal à trouver l'hôtel que leur avait indiqué Daniel. Il était presque dix-neuf heures, et l'appétit grandissant d'Antoine ne cessait de croître, dégradant ainsi le peu d'entrain qui lui restait.

Sur le point d'abattre une nouvelle fois son poing sur le tableau de bord, il aperçut enfin l'hôtel au détour d'un virage. Il marquait l'angle d'une rue, sa triste façade épousant ainsi la courbe de la chaussée. La peinture de sa devanture, d'une teinte ocre défraîchie, lui donnait des airs de vieil hôtel de passe des années 1980. Ses hautes fenêtres à petits carreaux étaient toutes surmontées d'un store en toile au tissu à bandes bicolores, n'accentuant qu'un peu plus le poids de ses années. De grosses lettres indiquant son nom trônaient à son sommet, elles-mêmes sur le point de se détacher au péril des passants osant arpenter le trottoir en dessous.

Un minuscule écriteau peint à la main indiquait l'emplacement du parking. Un porche se découpait dans la façade, permettant ainsi l'accès à la cour intérieure. Antoine manqua de peu d'arracher une aile à la Laguna en s'y engageant puis se stationna. Ils récupérèrent dans le coffre leurs sacs qu'ils tenaient toujours prêts pour l'occasion.

Une fois à la réception, un homme à l'allure aussi triste que son établissement leur donna les clés de leurs chambres avant de leur indiquer d'une voix sans vie l'heure du petit-déjeuner. Antoine n'avait cure des horaires de ce repas bien trop éloigné, se souciant davantage de celui qu'il aurait déjà dû commencer.

— On peut manger dans votre taule ?

— Non monsieur, mais vous avez une pizzeria qui se trouve à quelques mètres sur le trottoir d'en face.

— Ça fera l'affaire. Tu viens, Max ?

Maxime était depuis longtemps passé en pilotage automatique, se contentant de suivre fidèlement son partenaire, l'esprit absorbé par leur affaire. Ils déposèrent à la hâte leurs affaires dans les chambres, avant de redescendre au rez-de-chaussée et de regagner l'extérieur par la porte principale. Antoine, ayant déjà oublié les explications du

réceptionniste, huma l'air d'un nez expert avant d'annoncer, sûr de lui :

— Par là.

Maxime ne dit rien, sachant parfaitement que son équipier ne se montrerait guère loquace tant qu'une assiette copieuse ne se trouverait pas devant lui. Ce fut ce qui, heureusement pour la pérennité de leur enquête, arriva quelque vingt minutes plus tard.

Le serveur, un adolescent au visage couvert d'acné, leur apporta d'un pas pressé deux monstrueuses pizzas. Terrifié après s'être fait admonester deux fois sur la lenteur de son service, il déposa les assiettes encore brûlantes d'une main tremblante. Accro de romans d'heroic fantasy, il avait l'impression d'incarner un garçon de salle dans une auberge moyenâgeuse en train de servir leur pitance à un ogre et un assassin. Que penser effectivement de cet homme à la corpulence comparable à celle d'un fût de bière, à la voix forte et de méchante humeur, et de cet autre lui faisant face, silencieux comme la mort, le visage couturé de cicatrices et au regard de démon.

Le serveur n'avait pas encore servi son assiette à Maxime qu'Antoine attaqua d'un solide coup de fourchette sa pizza. Malgré la brûlure, il engloutit la première moitié de celle-ci en trois bouchées, faisant descendre le tout avec un pichet de vin rouge bon marché. Maxime le regarda, fasciné par tant de vie, tant de passion.

— Ah, ça va mieux. Tu manges pas, Max ?

— Pas très faim, je te remercie.

En cette fin de journée, les marques cuisantes sur son visage commençaient à le lancer terriblement. La fatigue physique, alliée à celle du stress, annihilait inexorablement sa volonté lui permettant de repousser la douleur toujours présente. Ainsi, chaque soir, un feu infernal ravageait sa peau tel un incendie de forêt.

Un an plus tôt, il ne parvenait pas à la soulager autrement qu'en ingurgitant tout au long de la journée alcool et médicaments. Peu après avoir connu Stéphanie, il s'était aperçu qu'il se plongeait dans tous ces antidouleurs non seulement pour lutter contre sa souffrance physique, mais également pour s'abrutir, s'empêchant ainsi d'être dévoré par la culpabilité qui le rongait à propos de sa sœur. Sa partenaire d'une enquête avait su lui démontrer qu'il n'était pas le responsable qu'il croyait être. Depuis lors, sa peine allégée, il tentait de contrôler sa dépendance aux cachets et se forçait à rester lucide la journée. Mais lorsque le soir arrivait, d'autres démons s'emparaient de lui. Ceux de la nuit. Ceux du monde qu'il aimait arpenter. Un monde théâtre de son combat contre le mal.

Ayant difficilement grignoté une part de sa pizza, il poussa l'assiette vers Antoine qui ne se fit pas prier pour l'accepter. D'un signe de main, il commanda néanmoins une troisième vodka au serveur.

- Bon, je t'écoute Max, qu'est-ce qu'on a selon toi ?
- Difficile à dire.
- Tu ne ressens rien de spécial sur celui-là ?
- Si justement, mais je n'arrive pas à le définir exactement, c'est étrange. Quoi qu'il en soit, si tu te demandes si nous avons affaire à un cinglé, oui, sans aucun doute.
- Tu ne crois pas à un meurtre passionnel ? Un collègue qui aurait pété les plombs ? Une dette de jeu ?
- En fait, toutes ces hypothèses sont plausibles. Et l'une d'elles sûrement valable. Mais ce qui doit nous inquiéter, c'est si celui ou celle qui a fait ça va recommencer. Et qui sera sa prochaine cible.
- Il ou elle ? Tu penses qu'une femme aurait pu faire ça ? Tu penses que c'est le joli petit lot de cet après-midi qui a fait le coup ?
- Peu importe ce que je pense, mais reconnais que c'est possible. Même s'il fallait une force particulière pour lui arracher son appareil génital.
- Son appareil génital ? Tu veux dire ses couilles et sa bite, oui ! Et tu peux me dire comment on persuade un mec de se dépoiler pour se faire ensuite castrer et taguer la gueule ?
- Par jeu, ou bien encore sous la menace d'une arme. Ce qui compte, c'est que dans ces conditions, une femme aurait très bien pu commettre le meurtre. L'autopsie devrait nous éclairer quand elle nous révélera de quelle manière il est mort.
- Tu crois que notre tueur ne va pas s'arrêter là ?
- Je ne sais pas. Mais s'il ne recommence pas, ça nous laisse du temps pour enquêter et pour l'interpeller. Sur la scène de crime, j'ai ressenti deux choses. La première, c'est l'impression que le tueur avait procédé d'une main experte et sûre, qu'il n'avait pas tremblé.
- Ce qui implique qu'il n'en était pas à son galop d'essai.
- Oui. La seconde, c'est que je pouvais vraiment sentir le plaisir qu'il avait pris à commettre son crime, comment il avait dû ensuite jouir du tableau final, et de sa perfection.
- Donc deux bonnes raisons de penser que ça va continuer. Tu penses vraiment qu'il a déjà tué ?
- Oui. Peut-être pas de cette façon, mais oui.
- J'appellerai Bruno pour qu'il nous fasse une recherche dans le SALVAC au cas où.

Il repoussa son assiette.

— Bon, je résume. Ce matin, le prof de techno reste au plumard pendant que la petite bombe locale avec laquelle il vit le laisse pour aller bosser. La bimbo a une fille dont on ignore tout du père et elle est enceinte. La victime serait le géniteur, mais on n'en est pas sûr. À son retour chez elle, elle découvre son mec qui s'est fait charcuter version Picasso déstructuré. Tout ce qu'on a trouvé, c'est un peu de

terre et une série d'empreintes. Les voisins n'ont rien vu ni entendu. Bref, pas de mobile apparent, pas de suspect, pas de témoin. J'ai bon, là ?

— Oui. Mais sois patient. On a fait tout ce qui pouvait être fait sous le signe de l'urgence. Je suis sûr que la suite des investigations va nous apprendre autre chose. L'autopsie, d'abord. Ensuite, il nous reste encore à vérifier les alibis et à aller entendre ses collègues au collège. D'ici un jour ou deux, on devrait avoir les retours d'analyses de Benjamin, le responsable de l'IJ, et de Bruno.

— Mouais.

Maxime n'osait l'avouer à son partenaire, mais il était persuadé que le tueur allait à nouveau frapper. Comme il le lui avait expliqué, peu importait pour l'instant le mobile ou les motivations du tueur. Ce qui le préoccupait vraiment, c'était qu'il avait ressenti la jouissance extrême qu'il avait éprouvée, et il se doutait qu'il ne saurait se passer d'une telle drogue. Il en était certainement déjà dépendant. Ce qui l'inquiétait, c'était qu'il frappe encore, mais dans un autre lieu, une autre région, et peut-être d'une façon qu'ils ne sauraient identifier ou reconnaître.

Il revit dans un flash morbide les images de la scène de crime. Ce qui l'avait fasciné, c'était les étranges arabesques figurant sur le corps. Il imaginait très bien le tueur, un pinceau à la main, en train d'accomplir son rituel. L'avait-il exécuté avec grâce et lenteur, concentré et possédé par sa tâche, ou au contraire, sa main avait-elle opéré avec des mouvements violents et rageurs ?

Ces dessins sont-ils la clé de tout ? Ont-ils réellement une importance, ou le tueur a-t-il laissé libre cours à son délire du moment en apercevant les pots de peinture à proximité ? Ce qui m'intrigue, c'est qu'il lui a rempli la bouche de peinture noire, jusqu'à ce qu'elle déborde. J'ai l'impression que c'est le seul geste vrai de la scène, que les peintures sur son corps ont ensuite été faites pour cacher son véritable but. J'ai le sentiment qu'en faisant ça, il voulait le punir. Mais le punir de quoi ? De ce qu'il a fait, ou de ce qu'il était ?

Face à tant d'interrogations, il ragea de ne pouvoir accomplir plus, tributaire de la suite de leurs investigations. Il commençait à se faire tard et il avait hâte d'être au lendemain pour poursuivre leur travail. En attendant, il le savait, un autre travail l'attendait.

Comme presque chaque soir, une fois l'esprit embrumé par l'alcool, il ne pouvait se retenir de sortir dans la nuit. Parcourir les rues apaisait les brûlures de son âme damnée. Il le savait, l'expiation de ses fautes passait par son inévitable combat contre le mal. Depuis son affrontement avec le tueur en série, il ne cessait de se répéter que ce mal qu'il exérait tant avait fini par prendre indubitablement racine en lui. Il se persuadait alors que ce qu'il faisait lui apporterait

l'absolution de ses fautes, le pardon de ce qu'il était, de ce qu'il incarnait, du moins l'espérait-il du plus profond de son être.

À quoi servait sinon qu'il lutte encore, qu'il continue de traquer le mal où qu'il se trouve, le débusquant dans les recoins les plus sombres. Il ne voulait pas croire que son combat était vain. Il avait besoin de ce défouloir à toutes les pulsions violentes qui l'habitaient. Si sa lutte devait prendre fin, de quelle façon évacuerait-il les démons qui le possédaient ? Il n'osait envisager, ni même mettre un mot sur ce qui l'attendrait alors, sûr de ce qu'il deviendrait.

Il repensa une nouvelle fois aux propos du psychopathe. Il avait essayé de le convaincre qu'il n'était pas si différent, qu'il était son successeur désigné. Il se refusait de devenir comme lui, un assassin. Il avait été tout ce qu'il abominait le plus. Il était le mal absolu.

Au fond de lui, il savait que la vérité était plus complexe. Si le meurtrier était devenu le monstre qu'il avait connu, c'était parce d'autres l'avaient rendu comme ça. D'autres monstres eux aussi.

Est-ce donc comme ça que tout arrive ? Le mal n'est-il qu'une maladie contagieuse, un flambeau que les hommes se transmettent par la violence et la haine ? Devient-on le mal une fois trop exposé à son contact ?

Après avoir raccompagné Antoine à sa chambre, il retourna dans la sienne juste pour ingurgiter de nouvelles rasades de vodka, et enfiler son sweat noir à capuche sous laquelle il dissimula son visage défiguré. Il parcourut ainsi rue après rue, à la recherche de créatures nocturnes écumant comme lui l'obscurité.

Face à l'absence de cible, ses pensées s'égarèrent, se focalisant toujours sur le même point de son passé, véritable pôle d'attraction de chacun de ses rêves.

Stéphanie.

Elle lui manquait. Cela avait été si dur de la quitter. Même s'il savait et se répétait sans cesse qu'il avait accompli pareille torture pour son bien à elle, jamais de sa vie il n'avait dû prendre une décision si difficile.

Il n'avait pu couper tout lien, tout contact, aussi s'enquérir-il régulièrement par le biais de ses anciens collègues de ce qu'elle devenait, où elle travaillait et si elle se portait bien. Voilà tout ce qui lui restait d'elle. De pitoyables prises de renseignements.

Il se conforta une fois de plus dans la justesse de ses choix en se disant qu'elle non plus n'avait pas cherché à le recontacter, sans doute trop vexée et humiliée par son inexplicable comportement.

Ses pensées prirent fin en même temps que ses pas qui l'avaient inconsciemment reconduit à l'hôtel. Sachant sa nuit définitivement infructueuse, il remonta jusqu'à sa chambre et se posa sur son lit, encore brûlant de colère.

Jeudi

Partis depuis un peu plus de trente minutes de leur hôtel, ils filaient maintenant sur l'autoroute en direction de Paris. Antoine, désabusé par ce que l'établissement avait osé leur vendre comme un petit-déjeuner copieux, conduisait comme s'il cherchait à remonter le temps. Il zigzaguait à toute vitesse entre les voitures presque à l'arrêt. Les provinciaux s'agglutinaient en masse pare-chocs contre pare-chocs, forcés de subir ce rituel quotidien pour se rendre à leur travail. Malgré un départ aux aurores, Antoine et Maxime n'échappèrent pas à la cohue, et c'est à grand renfort de sirène qu'ils se frayèrent un chemin jusqu'à leur destination.

L'IML.

D'aspect aussi sinistre que la besogne qu'il abritait, coincé entre deux voies de circulation et engoncé sous un pont, l'endroit ne révélait guère par ses extérieurs les avancées technologiques qu'il abritait. Vieux bâtiment de brique rouge, il assistait chaque jour au flux ininterrompu de voitures défilant le long de ses murs, sans qu'aucun des chauffeurs ne soupçonne ce qu'ils longeaient.

Coutumiers des lieux, les deux inspecteurs avaient eux aussi leur propre rituel. Antoine, qui n'appréciait guère la médecine moderne, en profita pour s'éclipser à pied en direction de la gare de Lyon pour aller manger. Maxime, lui, s'engagea par le sas vitré à la recherche de la bonne salle de travail, espérant ne pas être trop en retard. Contrairement à Antoine, il aimait assister aux autopsies. Sans se l'avouer, le découpage morbide et sanglant des chairs possédait des vertus apaisantes à son mal-être. La normalité qui régnait ici dans le fait de tronçonner des crânes, d'ouvrir des thorax, de peser des organes ou encore de mesurer des intestins, l'aidait à mieux accepter sa vie faite de violence et d'images comparables.

Dès qu'il trouva la salle, il entra vêtu de l'équipement élémentaire de protection, puis adressa un petit signe de tête aux officiants. Il connaissait le praticien et son assistant pour avoir déjà travaillé avec eux au préalable. Voyant ce qu'ils allaient commencer, il s'en voulut

d'avoir manqué une grande partie de l'examen.

Le médecin légiste s'empara d'un scalpel propre, puis découpa avec précision le cuir chevelu du mort avant de le retourner sur le sommet de son crâne. Il attrapa ensuite la scie à os électrique que lui tendait l'interne pour découper d'une main experte la boîte crânienne. Une fois fait, il la tira vers le haut, jusqu'à ce qu'elle se décolle avec un bruit de succion écœurant. Le cerveau ainsi libéré, ils purent procéder à son examen, recherchant avec minutie toutes traces d'hémorragies. Visiblement satisfait, le légiste parla à voix basse à son second, qui une fois muni de plusieurs contenants en plastique, commença une série de prélèvements. Il jeta ensuite son masque et ses gants avant de rejoindre Maxime d'un pas fatigué malgré l'heure encore matinale.

— Bonjour, Lieutenant. Parlons peu, mais parlons bien. J'ai une longue journée qui m'attend et je sais votre temps aussi précieux que le mien. Je vous écoute, posez vos questions.

Il connaissait ce médecin pour son irascibilité. Il s'empressa donc de profiter de sa soudaine bonne volonté.

— Merci, doc. Des commentaires sur l'heure de la mort ?

— Je n'ai rien trouvé qui puisse contredire les conclusions de mon confrère qui a travaillé sur place, donc je maintiens l'heure supposée : neuf heures du matin.

— Causes du décès ?

— Il est mort des suites d'une absence de coagulation multiviscérale et d'un choc hémorragique. En raison de la présence de petites taches rouges sur sa peau et de saignements de nez, que vous ne pouviez distinguer sous la couche de peinture, je pense à une hépatite fulminante.

— Et cette hépatite serait due à quoi ?

— Si c'est une hépatite toxique, à un empoisonnement peut-être. J'extrapole plus que je ne le devrais. Nous sommes dans le cadre d'un homicide et seules les analyses toxicologiques pourront affirmer ou infirmer cette hypothèse. Mais si c'est bien un poison, il a été ingéré, et pas injecté.

— Du poison ?

— Oui, mais nous ignorons lequel pour l'instant. Comme je vous l'ai dit, il faudra attendre le retour des analyses toxicologiques. Je ne sais pas si ça peut vous être utile, mais il est mort quelques minutes après l'ingestion, ce qui me laisse perplexe. La dose induite devait être extrêmement massive, car une insuffisance hépatite aiguë n'entraîne jamais de décès dans d'aussi brefs délais.

Maxime eut du mal à rester concentré. De nouvelles interrogations germaient les unes après les autres dans son esprit.

— Pouvez-vous m'en dire plus sur sa blessure ?

— Comme je vous l'ai dit, elle n'est pas la cause de la mort.

Heureusement pour lui, l'émasculatation a été réalisée post mortem. Le tueur a commencé par découper la peau tout autour de la zone concernée, puis une fois l'épiderme tranché, la verge et les testicules ont été arrachés.

— Et pour la peinture qu'il avait dans la bouche ?

— Là aussi, on a rempli sa cavité buccale alors qu'il était mort, nous n'avons retrouvé aucune trace du liquide dans son estomac ou ses poumons. Autre chose ?

— Une dernière. Êtes-vous capable de dire si les peintures ont été faites de son vivant ou non ?

— Vous êtes plus précis et tenace que certains de vos collègues, j'apprécie. Au moins, on a le sentiment de ne pas se décarcasser pour rien. Mais non, je suis désolé, je suis incapable de vous répondre. Si les peintures avaient été appliquées largement après le décès, alors que la rigidité cadavérique était fortement avancée, j'aurais peut-être pu vous éclairer, mais dans ce cas de figure, je ne peux vous dire si elles ont été faites juste avant ou juste après la mort.

Il regarda sa montre.

— J'espère que vous n'avez plus de questions Lieutenant, car je ne vois pas quoi vous dire de plus.

Maxime n'ajoutant rien, il quitta précipitamment la salle, non sans s'être débarrassé au préalable du reste de son attirail.

Empoisonné. Avec quoi ? Comment ? Est-ce qu'il a ingéré ce poison sciemment, ou est-ce que quelqu'un le lui a caché dans un aliment, une boisson ?

Les questions continuèrent d'affluer et il préféra lui aussi sortir de l'institut, espérant que l'atmosphère polluée du parking l'aiderait à y voir plus clair. Il retrouva Antoine assis sur le capot de la voiture en train de finir les restes d'un sandwich et lui répéta les premières conclusions du légiste.

— Empoisonné, tu dis ? Merde, alors. J'imagine que ta petite cervelle surchauffe déjà à bloc, alors me fais pas languir et balance tes hypothèses.

— Tu as raison, trop de questions. Le poison, déjà. Ça nous avancera sûrement drôlement. Est-ce qu'il est facile de se le procurer, et où le trouve-t-on ? Le légiste dit qu'il l'a ingéré, mais comment ?

— Tout doux Max, c'est bien toi qui m'as dit d'être patient, alors relax. Mais je te connais, c'est pas ça qui te turlupine le plus.

— Non. La question qui tourne en boucle dans ma tête, c'est : est-ce qu'il connaissait son meurtrier ?

Ils étaient sur le point de quitter le parking de l'institut quand Maxime, voyant l'air à nouveau préoccupé d'Antoine, lui demanda :

— Tu veux qu'on fasse un crochet par Élancourt ? C'est pas si loin.

— Merci Max, mais j'ai appelé Françoise tout à l'heure, elle comprend.

— Tu lui as dit où on bossait ?

— Non. Je n'ai pas envie de lui faire revivre des souvenirs déjà trop présents que moi-même je n'arrive pas à gérer. Je sais que tu t'es aperçu que j'étais d'une humeur de chien depuis deux jours, et je me doute aussi que tu sais pourquoi, un des mecs du groupe a bien dû te le dire.

— Oui, c'est moi qui ai cherché à savoir. Je m'inquiétais.

— Bah maintenant tu sais, alors n'en parlons plus.

Cela clôtura leur conversation alors qu'Antoine s'engageait les pneus crissant sur la trois voies. Dans ce sens-ci, la circulation fut nettement moins dense et ils firent le retour en un temps record. L'heure de midi était proche, et lorsqu'ils arrivèrent dans le centre de Coulommiers, ils choisirent de passer au commissariat.

Celui-ci, loin des structures modernes que certaines villes en plein essor offraient à leur police, ressemblait plus à une maison de village, où seules des fenêtres grillagées et une enseigne à peine visible le différenciaient de ses bâtisses voisines. Construit à l'angle d'une rue commerçante, il se tenait face à l'église de la ville, comme si, en des temps anciens, on avait voulu vous rappeler qu'éviter un des bâtiments pouvait vous mener à l'autre.

Antoine se stationna à cheval entre une place de parking réservée aux handicapés et un trottoir, en digne représentant parisien.

— T'abuses, lâcha un Maxime moqueur.

— M'en branle blanc-bec, c'est qui le patron ici ?

Une fois à l'intérieur, ils furent surpris par l'agitation qui régnait. Ils progressèrent difficilement parmi la foule jusqu'à l'accueil, chacun usant de ses propres armes. Antoine se servit de sa corpulence pour écarter les gens sans ménagement, et Maxime se faufila tel un serpent au cœur d'une jungle étriquée.

Ils eurent du mal à comprendre les indications du policier de faction, mais une fois assimilées, ils s'engagèrent dans un vieil escalier de bois qui les conduisit en quelques marches au niveau supérieur. Là aussi, une effervescence similaire animait l'étage.

Après avoir exhibé leurs cartes professionnelles, on leur indiqua la porte d'un bureau au fond d'un couloir à peine éclairé. Le parquet d'époque grinça sous chacun des pas lourds d'Antoine, rendant peu discrète leur arrivée dans le bureau de Daniel.

— Entrez les gars, je suis à vous tout de suite.

Le jeune OPJ s'affairait debout devant un bureau recouvert d'un désordre sans nom, un combiné de téléphone dans une main, l'autre déjà occupée à pianoter sur son ordinateur. Une minute plus tard, il raccrocha, essoufflé.

— Voilà, je suis à vous. Excusez-moi, mais depuis ce matin, on n'a pas eu une minute.

— Vous préparez la venue du pape ou quoi ? le railla gentiment Antoine.

— Un drame familial. Une mère et ses deux enfants ont été retrouvés morts ce matin à leur domicile. Asphyxie au gaz carbonique. Un problème de vieille chaudière apparemment. Benjamin était sur place, mais il devrait pas tarder à arriver.

— C'est pour ça que tout le commissariat est dans cet état ? On croirait que vous préparez le débarquement.

— À notre étage, oui. Il s'avère que la femme était la sœur du maire, alors c'est le branle-bas de combat général. Mais au rez-de-chaussée, c'est parce que c'est jour de marché. C'est toujours la même chose, chaque jeudi matin, on voit débarquer une cohorte de plaignants pour vols, escroqueries et arnaques en tout genre.

Une voix caverneuse les fit soudain se retourner.

— C'est vous qu'êtes garés comme des merdes sur le trottoir d'en face ?

Benjamin, le colosse réunionnais, arborait un fier sourire, content d'avoir pu faire sursauter deux policiers aussi aguerris. Maxime sourit à son tour.

— Salut, Ben.

— Ça va les gars ?

— Et toi ?

— Un peu défoncé. On n'a pas trop débandé depuis hier, mais ça va, on se plaint pas. J'ai le retour de vos premières analyses avec moi si ça vous intéresse, mais je suppose que oui.

— Déjà ? rétorqua Antoine, étonné de la rapidité de la prestation.

— Et vous croyez quoi, les mecs ? C'est pas parce qu'on est des culs-terreux qu'on bosse moins vite que vous, les Parigots. Tiens, prends-moi ça Daniel s'il te plaît.

Il tendit à son collègue une grosse boîte en plastique contenant des échantillons, puis ainsi libéré, il put ouvrir sa sacoche en cuir qu'il tenait dans l'autre main. Il déverrouilla la boucle dorée et sortit un épais rapport qu'il posa sur le bureau avant de s'asseoir lourdement sur une chaise. Il attrapa de deux doigts une paire de lunettes jusque-là dissimulées à l'intérieur de sa poche de chemise, les enfila, reprit le dossier en main, puis commença d'un ton professoral.

— Tout d'abord, les empreintes. Celles qu'on a retrouvées sur le corps de la victime n'ont rien donné, inconnues au fichier. On a tout de même comparé avec celles de sa compagne, mais ça ne correspond pas. La peinture, ensuite. Comme on s'en doutait, elle provient bien de l'atelier, le tueur ne l'a pas amenée avec lui. Ce qui m'amène aux symboles. D'après nos recherches, ça ne correspond à rien d'existant,

mais notre banque de données n'est pas sans faille. J'en viens maintenant à l'analyse de son ordinateur et de son téléphone. Là aussi, rien de suspect ni d'anormal. Désolé.

Les narines d'Antoine se dilataient déjà de frustration.

— Putain, t'as pas au moins un truc de positif à nous dire ?

— Plus ou moins, j'y viens justement. La terre qu'on a retrouvée, c'est pas une terre comme les autres.

Maxime leva un sourcil, soudain intéressé.

— Vas-y, explique.

— Après l'avoir analysée, il s'avère que sa matière organique fraîche ainsi que sa matière humique, qui composent et définissent en grande partie l'humus, sont tout à fait particulières. Comment vous dire ? La transformation par décomposition des débris organiques, d'origine végétale ou animale, abandonnés sur le sol et enfouis dans le sol, conduit à l'apparition de matière humique. Elle se compose d'hémicellulose, de lignines, de...

— Benjamin ?

— Oui, pardon. Bref, ces relevés nous indiquent que le tueur, avant de se rendre sur la scène de crime, a fait un passage dans les bois.

— Les bois ?

— Oui. Seul le sol d'une forêt peut nous donner une telle composition. On a déjà comparé avec la terre du jardin ou encore celle des bas-côtés autour de la maison, rien ne correspond.

La démonstration du technicien fut loin de convaincre Antoine.

— Le tueur est passé dans les bois, et alors ? T'as vu le bled paumé où c'est arrivé ? Y a que de ça, de la forêt aux alentours.

— Je sais. Je suis désolé, mais je n'ai rien de mieux à vous proposer pour l'instant.

— Je vais m'en griller une dehors. Si vous faites encore une découverte capitale, appelez-moi.

Il quitta le bureau énervé, une cigarette déjà en bouche. Maxime le regarda sortir comme une tornade avant de se retourner vers ses collègues.

— Faites pas attention. Vous avez fait du super boulot tous les deux, merci. Dis-moi Ben, si on te ramenait des échantillons de terre, tu serais en mesure de nous dire si c'est bien la même que celle retrouvée dans la maison ?

— Normalement, oui. Mais elle peut être la même sur une zone de forêt très étendue, alors ne vous attendez pas à pouvoir définir un secteur restreint.

— T'as une carte de la région, Daniel ?

L'OPJ plongea aussitôt la main dans un des tiroirs de son bureau puis sortit une carte de la circonscription qu'il déplia.

— Comme tu peux le voir Max, la forêt, c'est pas ce qui manque. En

partant de Speuse, on peut aussi bien rejoindre le village de Boissy-le-Châtel que d'autres communes environnantes comme Aulnoy ou Saint-Germain-sous-Doue. C'est une vraie cuvette, tu peux même remonter jusqu'à Coulommiers.

— On va devoir se contenter de ça. Tu pourrais me faire une recherche sur les associations de chasseurs du coin ? Vois s'il existe des cabanes de chasse ou des abris. Regarde aussi du côté des eaux et forêts. Tout ce qui se rapporte de près ou de loin à ces bois. Je sais que je te demande beaucoup et que c'est pas ta seule affaire à traiter, mais ton travail peut se révéler déterminant.

Le regard flamboyant, il se leva pour rejoindre Antoine.

— Le tueur ne va pas s'arrêter là.

— Attends-moi, Marion !

— T'as qu'à courir plus vite !

Sans même se retourner, la jeune fille sprinta à travers les bois, zigzaguant entre les arbres tel un insaisissable feu follet. Elle n'attendit pas sa cadette, trop heureuse de retrouver enfin leur territoire de jeu après toutes ces années qu'elles avaient passées terrées dans leur triste mansarde. Elle continua de courir, ses longs cheveux blonds volant au vent, un sourire radieux illuminant ses traits d'enfant.

Malgré ses treize ans, elle était depuis longtemps une femme, ainsi en allait le monde qui l'avait vu naître. Elle assumait quotidiennement la peine qui lui incombait, secondant fidèlement sa mère dans son rôle de ménagère dévouée. Aînée d'une fratrie de six enfants, elle avait été bien trop vite mise face à ses responsabilités de soutien de famille, surtout en ces temps particulièrement difficiles. Alors que ses jeunes frères et sœurs avaient le droit de jouer une fois leurs tâches ou devoirs accomplis, elle se voyait contrainte de continuer à aider sa mère.

Son père était le métayer d'une petite exploitation agricole appartenant au château, et il se dévouait à son travail corps et âme. Le régisseur n'était pas tendre avec lui, le rabrouant sans cesse du manque de productivité de son bétail ou de ses récoltes, le traitant même parfois de paresseux face aux manques de bénéfices que dégageait son exploitation. Pourtant il ne l'était pas. Toujours parti bien avant l'aube, ils ne le voyaient réapparaître qu'une fois la nuit largement tombée. Ils ne l'entendaient jamais se plaindre, que ça soit de son patron, de son travail, ou même de sa condition. C'était un homme simple, bon, et fidèle à sa famille. Voyant ainsi son père s'user au labeur, et sa mère faire de même à la maison, Marion n'avait jamais eu le cœur de tenter de se soustraire à ses obligations, accomplissant avec entrain les diverses tâches.

Mais depuis deux jours que l'annonce avait été faite à la radio que leur département était à nouveau sûr, déserté par les Allemands en déroute, leurs parents, eux aussi grisés par la nouvelle, les avaient tous dispensés du moindre travail. Même s'ils savaient les temps durs, ils étaient conscients que leurs enfants n'avaient que trop souffert de la guerre. Par chance, ils n'en avaient pas connu l'horreur, car les combats les avaient en partie

épargnés. Seules quelques escarmouches avaient eu lieu dans leur campagne, et ils remerciaient le Seigneur de ne pas avoir connu les affres des batailles.

Aujourd'hui, en ce 27 août 1944, le temps était à la joie et à la libération. Le fermier était comme toujours parti tôt pour s'occuper des vaches et des champs, mais il avait demandé à sa femme d'organiser pour le soir un bon repas, promettant de rentrer plus tôt afin de festoyer avec sa famille. Marion avait insisté pour aider sa mère à le préparer, mais elle n'avait rien voulu savoir. C'était à coups de balai qu'elle l'avait chassée de la maison pour l'obliger à aller jouer avec ses frères et sœurs.

Alice, la cadette, s'était fait une joie de voir sa grande sœur les rejoindre. Plus jeunes, elles avaient été très complices. Mais les obligations de son aînée l'avaient inexorablement éloignée d'elle, la plongeant dans une profonde solitude. Alice, esprit mutin épris de liberté, avait grandement souffert du confinement imposé par la guerre. Elle aurait même parfois préféré inverser son rôle avec celui de sa grande sœur, espérant qu'ainsi noyée sous le travail, elle ne penserait plus à désertier le domicile familial à la recherche d'espaces de liberté. Son père, connaissant bien les dangers d'un tel conflit, les avait presque toujours gardés à l'intérieur. Leur mère les cachait au moindre bruit de voiture, redoutant toujours une rafle. Alice reconnaissait que la peur de ses parents les avait sûrement tous sauvés. Ils étaient maintenant libres. Libres de vivre.

Quelle joie elle éprouvait de voir ainsi sa grande sœur battre la campagne, elle aussi trop longtemps retenue captive ! Alice riait, faisant écho à sa sœur qui la distançait un peu plus à mesure qu'elle agrandissait sa foulée. Elles avaient depuis longtemps dépassé les limites de jeux autorisées, mais en cette journée d'exception, rien n'aurait pu les retenir.

Elles dépassèrent la grande prairie où paissaient les vaches du châtelain, traversèrent un premier sous-bois, puis un second, avant de rejoindre un chemin de terre menant au sommet de la vallée. Elles quittaient par cette voie le cœur de leur domaine, désirant se rapprocher d'un soleil dont elles n'avaient depuis trop longtemps pas profité.

À bout de souffle, Alice rattrapa enfin sa sœur. Elle s'était arrêtée au bord d'un ruisseau pour y boire. Arrivée à sa hauteur, elle s'accroupit à son tour, recueillant l'eau fraîche dans ses mains en coupe.

— Ouah, elle est trop bonne, pas vrai ?

— Oui. J'avais oublié, comme tant d'autres choses.

— T'en fais pas Marion, c'est fini tout ça. Les Allemands sont partis, on a gagné !

Marion regarda sa petite sœur s'amuser avec l'eau, tout simplement heureuse. Ne pouvant résister à la tentation, elle l'éclaboussa d'un revers de main.

— Hé ! Fais attention, ma robe !

La cadette baissa les yeux vers ses habits, et quand elle vit qu'ils étaient

déjà couverts de terre suite à leur course folle à travers bois, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. Un rire enfantin et joyeux, rempli d'une innocence enfin retrouvée. S'ensuivit alors une magnifique bataille d'eau qui ne prit fin que lorsqu'elles s'écroulèrent sur le sol, se tenant le ventre à force de rire. Comblées, elles restèrent là un moment, allongées côte à côte et se tenant la main, le regard levé vers le soleil qu'elles apercevaient à travers les frondaisons. Elles savourèrent cet instant, silencieuses, seulement bercées par les gazouillis des oiseaux qui eux aussi semblaient avoir senti la fin du conflit.

Brutalement, les bruits cessèrent. Pendant une seconde, seul le vent soufflant à travers les branches se fit encore entendre, puis elles crurent distinguer des éclats de voix.

— Tu entends ?

Marion s'était déjà redressée, tous les sens aux aguets.

— Chut.

Une détonation retentit, suivie immédiatement d'une autre. Plusieurs s'enchaînèrent, résonnant et claquant dans la forêt où plus aucun autre son ne se faisait entendre. Puis ce fut le silence. Un silence surnaturel. Un silence de mort.

Seuls attablés dans l'arrière-salle d'un restaurant, Antoine et Maxime pouvaient ainsi débattre sans la crainte d'oreilles indiscrètes. La gargote leur offrait sous son plafond bas et ses larges poutres apparentes l'intimité nécessaire à leur débriefing.

— Non, mais tu rigoles, Max ? Tu peux me dire ce qu'on a appris ce matin ? Rien. Des empreintes digitales non fichées et un peu de terre pouvant provenir d'un peu partout dans la région. Nous voilà bien avancés.

— Pas forcément. On sait maintenant que notre tueur n'a encore jamais été arrêté, ou que ses empreintes n'ont jamais été retrouvées sur une scène de crime.

— Alors quoi ? Il vient de commettre son premier meurtre ?

— Comme je te l'ai expliqué, j'en doute. Il y avait trop d'assurance dans ses actes, trop de maîtrise dans ses gestes.

— Cet enfoiré laisse ses empreintes derrière lui sans se soucier qu'on puisse les relever. Il se croit sûrement trop intelligent pour se faire choper.

— Peut-être, en effet.

— Mais ça peut très bien être un pauvre taré qui vit reclus dans les bois et qu'est sorti de sa forêt pour massacrer la première personne chez qui il se pointe.

— J'envisageais la chose possible, figure-toi. Que cette créature ait pu surgir de nulle part, complètement obsédée, laissant ainsi de nombreuses traces derrière elle, à peine consciente de ses actes dans sa folie meurtrière. Mais je ne le crois plus à présent. Si ça avait été le cas, le corps aurait été bien plus mutilé, et la scène de crime aurait été un vrai carnage.

— Parce que tu trouves que se faire arracher les couilles, c'est pas assez gore pour toi ?

— Je ne pense pas qu'il l'ait fait dans une crise de folie passagère. Rappelle-toi ce qu'a dit le légiste. On lui a d'abord découpé la peau autour du sexe, pour pouvoir ensuite le lui arracher plus facilement. Deux choses intéressaient le tueur : prélever ce trophée en privant la victime de ses attributs, et le faire de façon violente. Il a orchestré cet

arrachage, se facilitant ainsi la tâche par son incision préalable. Tout reflète le contrôle. Et puis il y a le poison également. Un tueur fou ne débarquerait pas chez toi pour te forcer à ingurgiter du poison, pour ensuite attendre patiemment ta mort et mettre en scène ton corps. Non, l'acte est pensé, réfléchi, et de ce fait, probablement prémédité.

— Tu penses qu'il connaissait la victime ?

— C'est ce que je n'arrête pas de me demander. La porte n'était pas verrouillée, alors on ne sait même pas si Stephen Legros a ouvert à son assassin. Si le tueur a réellement prémédité son acte, qu'est-ce qui l'empêche d'avoir repéré au préalable sa victime, observant le moindre de ses gestes, ses manies, ses habitudes, et de s'introduire chez elle afin d'y déposer le poison ? Non Antoine, notre tueur est bien un monstre, mais il est organisé, structuré, lucide dans ses actes, et totalement maître de lui malgré sa démence. Il laisse des traces, car il est sûr qu'elles ne nous mèneront pas à lui. Il est confiant, et éprouve sans doute un énorme sentiment de supériorité par rapport à nous.

— Qu'est-ce qui l'empêche de recommencer, alors ?

— Rien. Mais c'est peut-être sa trop grande confiance en lui qui l'amènera à commettre une erreur de trop, et à ce moment-là, nous serons là.

Le regard d'Antoine se perdit soudain dans le vide.

— Tu parles souvent de lui comme d'un monstre, d'une bête.

— Oui, parce que c'en est une. Il n'est pas comme toi ou moi. Il n'a pas commis ce crime que par vengeance, ou pour je ne sais quel autre mobile habituel. Il l'a fait parce qu'il aime ça. Il aime cette violence, ce sang, ce rapport à la chair. Je le vois très bien se repasser en boucle chaque seconde du meurtre, se délecter de chaque image, chaque sensation. C'est comme une drogue pour lui. Il s'en repaît encore et encore, jusqu'au moment où revivre ses actes ne lui suffit plus, où la jouissance diminue, le poussant indubitablement à réitérer son crime. Mais il est conscient de son état, il sait tout cela, il se connaît. Il sait combien de temps le plaisir que lui a procuré son crime va durer. Peut-être est-il déjà en train de planifier le prochain. Voilà ce qu'il est pour le moment, assez fort et sûr de lui pour organiser ses meurtres.

Antoine resta un moment songeur, digérant tranquillement les propos de son collègue.

— Tu me fais chier Max avec tes délires, tu vas finir par me filer la gerbe et me couper l'appétit.

— Te couper l'appétit à toi ? Je me demande bien ce qui le pourrait.

— Putain arrête, j'ai l'impression d'entendre Française.

Maxime, observant son équipier dévorer son repas avec entrain, repensa à ce qu'il venait de lui dire.

Est-ce qu'il s'aperçoit que lorsque je certifie que le tueur n'est pas comme lui ou moi, je le dis plus pour me convaincre ? N'est-ce pas ce que je suis en train de devenir malgré moi ? Lucide et maître de mes actes la plupart du temps, sauf lorsque je suis confronté au mal suprême, et qu'à ce moment-là, seule compte sa destruction. De n'importe quelle façon. Je ne ressens alors que de la haine et de la colère, attendant qu'elles se nourrissent de la violence de mes actes. Suis-je donc si différent ?

De plus en plus fréquemment, la bataille que se livraient dans son esprit Stéphanie et le tueur d'Avignon faisait rage. L'une, confiante en ses actes, en son envie de protéger autrui et en sa foi de justice, lui pardonnait ainsi son recours de plus en plus régulier à une violence incontrôlée, l'amendant même. L'autre, cette incarnation du mal, qui elle non plus n'avait pas choisi de devenir cet être immonde assoiffé de sang, le poussait à enfin réaliser son potentiel. À cesser de lutter contre ce qu'il savait être, à ne plus refréner les pulsions qui l'animaient, mais au contraire, à épouser enfin la sombre voie qui l'attendait.

Dès leur repas terminé, ils partirent en direction de Boissy-le-Châtel. Cette fois-ci, ils s'engagèrent dans le bourg en tournant au premier feu. Après une centaine de mètres, ils se mirent à longer un mur très haut. Ce vestige du temps entourait le terrain du château ayant donné son nom au village. Un vaste parc arboré le dissimulait des vues, à tel point que de nombreux habitants finissaient leurs vies sans jamais avoir pu le contempler.

L'enceinte arrivant à son terme, elle céda la place à un mur tout aussi haut, mais abritant cette fois l'école primaire. Ils arrivèrent à ce moment-là au principal carrefour du bourg, la grande place devant eux regroupant tout ce qui comptait de lieux d'importance pour ses habitants. L'école jouxtait la mairie qui elle-même faisait face à la poste. S'ensuivaient une imposante église du XIII^e siècle, puis enfin le lieu qui motivait leur visite en ce début d'après-midi. Le café du village.

Sa devanture, faite d'une fragile porte en bois et de grandes vitres, dissimulait les clients par la pléthore d'autocollants publicitaires collés dessus. Ils firent un bond dans le temps en redécouvrant des marques d'alcool ou de cigarettes depuis un moment disparues. Le voyage ne s'arrêta pas là.

Ils poussèrent la porte et virent que même à l'intérieur tout respirait le passé. L'épais nuage de tabac brun qui flottait dans l'air malgré la stricte loi en vigueur. L'odeur fortement anisée qui semblait imprégner les murs encore plus que l'haleine des deux vieux paysans aux visages cramoisis qui les dévisageaient.

Le bar était lui aussi d'un autre temps. À une époque où les débits

de boissons tendaient à ressembler de plus en plus à des boîtes de nuit branchées, celui-ci arborait fièrement la patine de son bois usé par les innombrables ronds de verre ayant laissé leurs traces indélébiles. Au fond de la salle, un baby-foot se disputait la place avec un flipper hors d'âge. Le barman, vêtu d'un tee-shirt blanc et d'un gilet noir, les regardait en astiquant d'un geste mécanique un verre à pied avec un torchon usagé.

Soupçonneux de cette incursion dans son bar par deux étrangers, il les accueillit d'une voix sèche.

— Je vous sers quelque chose ?

Antoine, parfaitement à l'aise dans ce lieu et plus réactif que Maxime qui en était encore à analyser l'endroit de son regard froid, s'avança vers la frontière de bois.

— Un ballon de rouge et un café.

Le barman, un homme sec frisant la quarantaine d'années, prit tout son temps pour servir les deux consommations. Ce que ne fit pas Antoine une fois son verre de rouge posé devant lui, car il l'avalait d'une traite.

— Mets-lui son petit frère.

La descente du policier sembla lui plaire. Un semblant de sympathie apparut enfin sur son visage qui se déridait.

— De passage dans la région ?

— Oui, pour le boulot. Mais je te le dis tout de suite, on préférerait ne pas être là. Ce sont de mauvaises circonstances qui nous ont conduits ici.

Antoine sortit de sa poche un billet de vingt euros qu'il posa à plat sur le bar, puis il exhiba sa carte professionnelle. L'homme, nullement surpris, rétorqua :

— Vous êtes là pour le meurtre de Stephen ?

— Oui, et on aimerait bien parler au patron des lieux. C'est toi ?

— Oui, c'est moi. En fait, avec votre dégain à tous les deux, je me demandais si vous étiez flics ou si vous alliez me braquer. C'est vraiment moche ce qui est arrivé à Stephen, pire que ça même. Si vous êtes là, j'imagine que vous avez des questions à me poser. Allez-y, je n'ai rien à cacher.

Antoine darda sur lui un regard dur pour juger de sa sincérité.

— Olivia Rousseau nous a déclaré qu'elle travaillait ici hier matin, tu confirmes ?

— Oui. Elle est arrivée au bistrot à sept heures trente, comme tous les matins après avoir déposé Émilie à la garderie. Elle est ensuite repartie à midi, toujours pour aller chercher la petite, et voilà. D'habitude, elle revient l'après-midi, mais pas cette fois...

— Qu'est-ce qu'elle fait ici, exactement ?

— Elle me seconde. Elle m'aide un peu pour tout, à vrai dire. Le

service, la caisse, le ménage, la compta même. Elle fait du très bon travail. J'avoue que je ne pourrais pas me passer d'elle.

Maxime revint parmi eux et s'intéressa enfin à l'échange entre son partenaire et le propriétaire de l'établissement.

— Vous connaissiez Stephen Legros ?

— Oui. Avant d'emménager avec Olivia, Stephen occupait l'appartement au-dessus du café.

— C'est vous qui lui louiez ?

— Oui. C'est pas bien grand et je le loue pas cher, mais ça met un peu de beurre dans les épinards. Au début, Stephen n'avait pas l'intention de rester. Il avait pris ça en provisoire, parce que sa mutation au collège de Rebais s'était faite à la dernière minute. Il cherchait à se rapprocher de son lieu de travail.

— Qu'est-ce qui l'a arrêté dans ses démarches ?

— À votre avis ? Il est de suite tombé amoureux d'Olivia, un véritable coup de foudre. Il a été comme subjugué.

L'arrivée bruyante d'Olivia, qui déboula de l'arrière-cour les bras chargés d'une caisse de sodas, masqua cette dernière remarque.

Maxime, qui ne s'était pas laissé distraire par cette entrée fracassante, fixait toujours le barman des yeux. Il nota avec intérêt le regard que ce dernier porta à sa belle employée. Cela ne dura qu'une fraction de seconde, mais il en prit bonne note.

Ce fut maintenant à son tour de s'intéresser à elle, et lorsqu'il tourna la tête dans sa direction, il fut surpris de croiser son regard. Alors qu'elle remerciait son patron de la décharger de son fardeau, elle glissa furtivement vers lui une œillade attentive. Craignant qu'on la surprenne, elle reporta son attention vers Antoine qui l'observait également. Ce dernier sembla comprendre ce à quoi il venait d'assister, aussi se retourna-t-il subitement vers son partenaire.

Maxime le fixait déjà de ses iris enflammés, aussi n'insista-t-il pas. Des explications pourraient attendre.

— Bonjour, Inspecteurs.

Elle s'approcha d'Antoine la tête basse, comme si la présence des deux policiers venait de lui rappeler l'horrible drame qui venait de détruire sa vie.

— Mademoiselle Rousseau, la salua Antoine.

— Vous êtes là pour l'enquête ? demanda-t-elle de sa voix enfantine.

— Oui.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Pas encore, mais nous vous informerons si nous découvrons quoi que ce soit.

Il la réconforta en posant une main paternelle sur son épaule, puis s'adressa de nouveau au patron.

— Je ne t'ai pas demandé ton nom ?

— Philippe Perlot.

— OK, merci pour tout, Philippe. Il faudra que tu passes au commissariat de Coulommiers pour enregistrer ta déclaration. Demande le lieutenant Daniel Aucher, il s'en chargera. Voici ma carte. Lieutenant Journet, mais appelle-moi Antoine. Si un truc de bizarre te revient, hésite pas.

— D'accord, sans problème, vous pouvez compter sur moi.

Antoine vida son deuxième verre et sortit retrouver Maxime qui avait déjà quitté les lieux. Il le rejoignit à leur voiture, une cigarette coincée entre les dents.

— Bon, ben ça nous fait au moins un suspect en moins, on progresse. La petite était ici à l'heure du meurtre et ce ne sont pas ses empreintes qu'on a retrouvées sur le corps de la victime.

Maxime ne répondit rien, une fois de plus absorbé par ses réflexions.

— Putain Max, tu déconnes. Tu la crois coupable ?

Pas de réponse.

— Oh merde, tu fais chier. Allez vas-y, crache le morceau.

— Ce n'est peut-être pas elle qui l'a découpé, mais qu'est-ce qui l'empêche de l'avoir empoisonné ? Après tout, qui mieux qu'elle pouvait à loisir placer du poison où elle le voulait ?

— Et qui serait le complice selon toi ?

— Je ne sais pas, mais je n'écarte pas cette possibilité.

Antoine n'ajouta rien et finit sa cigarette en silence avant d'envoyer son mégot valser sur la route d'une pichenette. Soudain, il pouffa en secouant la tête.

— Tu sais quoi, bordel ? C'est que ça se tient tes conneries. Je suis bien content d'avoir ton esprit tordu sur ce coup-là, crois-moi.

Il s'allumait déjà une deuxième cigarette lorsqu'il fit un signe du menton à son partenaire.

— C'est pas la petite, là-bas ?

Seule au milieu de la place, les mains accrochées aux sangles de son cartable qu'elle portait sur le dos, Émilie se tenait droite tel un phare au milieu d'une mer d'enfants. Alors que les autres bambins quittaient l'école en courant pour rejoindre leurs parents ou pour s'amuser avec leurs camarades, elle restait là sans bouger. Sa présence était si discrète, si effacée, qu'elle paraissait irréelle, comme appartenant à un autre monde qui serait venu se superposer à celui-ci.

Ses longues mèches brunes tombaient devant ses yeux noirs sans vie, la rendant plus fantomatique encore. Le cœur serré de la voir empreinte de tant de mélancolie, Maxime s'empessa de la rejoindre. Il

voulait lui parler, mais il avait peur. Peur que s'il la touche, sa main passe au travers comme si elle n'était faite que de brume.

— Bonjour Émilie, tu te souviens de moi ? Nous nous sommes parlé hier devant chez toi. Je suis policier.

Sans répondre, elle leva la tête vers lui. Elle maintint un moment son regard plongé dans le sien, comme pour juger si lui aussi était bien réel. Après quelques secondes, elle sourit timidement et hocha la tête.

Il écarta d'un doigt ses longs cheveux.

— En voilà un joli sourire. Ça te va très bien, tu sais ? Cette après-midi, je suis venu parler à ta maman à son travail. Son chef dit qu'elle est formidable, tu dois être drôlement fière d'elle. Et je suis sûr qu'elle doit être très fière d'avoir une aussi gentille fille que toi. Vous devez bien vous entendre ?

La dernière remarque doucha soudainement son sourire. Elle sembla se poser mille questions, notamment sur l'attitude qu'elle devait avoir, et sur ce qu'elle pouvait répondre à pareille interrogation.

Il s'aperçut de son dilemme et s'empressa de reprendre.

— Dis-moi Émilie, tu as des amis à l'école ? Il doit bien y avoir quelqu'un avec qui tu t'entends bien ?

Ses traits s'adoucirent et son visage s'illumina de nouveau avant qu'elle ne hoche encore la tête.

— Il faudra que tu me le présentes un jour, ça doit être quelqu'un de très gentil aussi.

Le miracle qu'il n'attendait plus se produisit, presque persuadé que la fillette s'était réfugiée dans un éternel mutisme.

— Oui.

Son cœur se serra pour cette petite créature à la vie brisée qui luttait pour reprendre sa place dans un monde qui l'avait sans doute profondément déçue. Il ne put s'empêcher de la comparer une nouvelle fois à sa sœur. Il savait qu'Émilie se tenait en équilibre au bord d'un précipice, et il se refusait qu'elle aussi bascule dans le gouffre de la folie, s'emmurant dans le silence à tout jamais.

Une voix qu'il n'attendait pas le sortit soudain de sa mélancolie.

— Émilie, ça va ma chérie ? Oh, pardon mon cœur, maman est en retard.

Olivia se précipita auprès de sa fille et tomba à genoux pour l'embrasser. Maxime se sentit soudain mal à l'aise, jugeant sa place inopportune. Il les laissa partager ce tendre moment et s'éclipsa sans un bruit pour rejoindre son partenaire.

Alors qu'il allait monter dans la voiture, il jeta un dernier coup d'œil dans leur direction. Olivia le regardait alors qu'elle quittait la place avec sa fille dans les bras. Il ne l'entendit pas, mais il sut lire le

mot qu'elle lui adressait.

— Merci.

La fin de l'après-midi se déroula presque sans intérêt pour les deux policiers, limités qu'ils étaient par l'avancée de leur enquête. Malgré la succession d'auditions, de recoupements en tout genre et de résultats de laboratoire prometteurs, ils n'arrivaient pas à progresser, le meurtre du professeur ne leur ayant pas laissé suffisamment d'indices à exploiter.

Maxime bouillait intérieurement. À mesure que la nuit tombait sur la capitale briarde, une rage grandissante enfla en lui. Encore une fois, il ne put s'empêcher de quitter sa chambre d'hôtel à pas de loup, tel un lycan répondant à l'appel d'une lune envoûtante.

Ils étaient passés au commissariat à leur retour de Boissy-le-Châtel avec le vain espoir que des avancées avaient pu être réalisées en leur absence, mais rien n'avait été découvert. Ils s'étaient ensuite quittés après avoir dîné, Maxime prétextant un besoin d'isolement. En cela, il n'avait guère menti à son partenaire. Même s'il aimait particulièrement Antoine, il conservait ce besoin primaire de solitude. Ce besoin de se couper des autres, de ne pas les laisser s'approcher trop près de lui, honteux de ce qu'il était, de ce qu'il devenait. Longtemps resté allongé sur son lit, il avait encore bu plus que de raison, cherchant par l'alcool à apaiser ses tourments, à endormir ses souffrances. La vodka coulait à présent telle une rivière de feu dans chacune de ses artères enflammées. Il eut soudain le sentiment d'étouffer, trop à l'étroit dans ce minuscule espace.

Le sang pulsa à ses tempes et tirailla sa peau déjà bien trop sensible. Prêt à exploser, il enfila à la hâte son sweat et alla dans la salle de bains. Il ouvrit d'une main tremblante le robinet et s'aspergea d'eau froide, espérant ainsi apaiser le feu de ses cicatrices. Les mains fermement agrippées de chaque côté du lave-mains, il redressa la tête. La face dégoulinante d'eau comme après un orage d'été, il contempla un moment son reflet. Il observa ses yeux d'un bleu à présent presque blanc, espérant qu'en plongeant ainsi dans son propre regard il pourrait y trouver une réponse, un chemin à suivre. Apeuré de ce qu'il risquait de découvrir tapi au fond de son être, il ferma les paupières, refusant ainsi d'affronter ses démons. Ce fut le cœur brisé qu'il choisit de leur céder une fois de plus.

Quelques secondes plus tard, il quittait sa chambre d'hôtel, le visage dissimulé par son ample capuche. L'air glacial qu'il inspira à pleins poumons l'apaisa aussitôt. Enfermé dans son étroit dortoir, l'oxygène lui avait manqué, et il avait été à deux doigts de la rupture. Ces deux jours passés à enquêter, à enchaîner les espaces clos, avaient refréné ses appétits de liberté. Il se compara à un animal de cirque dressé à

être ce qu'il n'était pas, échappant enfin à la surveillance de ses gardiens. Même s'il savait que cette nouvelle nuit de traque se révélerait à coup sûr infructueuse, il décida malgré tout d'étendre son secteur de recherche. Il s'était contenté la veille au soir d'arpenter le centre-ville, il comptait à présent pousser plus loin ses errances, espérant ainsi trouver un défouloir à la colère qu'il avait accumulée.

Sur le point de se mettre en route, il fut interrompu par la sonnerie de son téléphone. Inquiet de cet appel tardif, il s'empressa de sortir son portable et répondit sans regarder l'écran.

— Oui ?

— Bonsoir, Delonge.

La voix était sèche et autoritaire, comme toujours. S'il avait pris le temps de regarder de qui émanait l'appel, il n'aurait sans aucun doute pas décroché. Il ravala le dégoût que lui inspirait l'inévitable communication et répondit.

— Mon Commandant.

— Trouvez-vous normal que je sois obligé de vous appeler, vous ou cette baleine de Journet, pour obtenir des informations sur votre enquête ?

— J'ai rendu compte hier à Hervé des premiers éléments. Si je ne vous ai pas appelé, c'est parce que nous en sommes toujours au même point.

— C'est-à-dire ?

Il savait ce qu'il voulait lui faire dire. Il voulait qu'il avoue leur échec, qu'il puisse se rengorger de leur inaptitude à coincer le meurtrier.

— C'est-à-dire qu'on avance doucement. Nous sommes toujours dans la première phase des investigations. On interroge les suspects éventuels, les témoins, on prend note des retours d'analyses, des résultats d'autopsie.

— Autrement dit vous n'avez rien ?

Refusant de lui céder ce qu'il attendait, il s'exhorta au calme. Savourant l'absence de réponse de son subordonné, le commandant continua, mais d'une voix plus intéressée à présent.

— Parlez-moi des signes retrouvés sur le corps ?

— Les signes ? Mais comment est-ce que...

— Qu'est-ce que vous croyez ? Vous pensez que parce que vous êtes à l'autre bout du secteur, je suis incapable de me tenir informé ? Vous auriez tort de me sous-estimer, Delonge. Je vous écoute.

— On ne leur a trouvé aucune signification pour le moment.

— Vraiment ?

— Oui. Ni nous ni l'équipe locale, pas même les gars du labo. À vrai dire, je ne pense pas qu'ils aient un sens particulier.

Ce fut maintenant au tour de son supérieur de marquer une pause,

comme s'il analysait cette nouvelle information.

— Et la compagne de la victime ?

— Elle a un alibi, et les empreintes digitales relevées sur le corps ne lui appartiennent pas.

— Bien, entendu. Je vous laisse à vos occupations, mais ne m'obligez pas à me tenir de nouveau informé. Rendre compte fait aussi partie de votre travail.

Le commandant s'empessa de raccrocher, l'empêchant ainsi de lui asséner une quelconque remarque, sans doute fier d'avoir remporté cette joute verbale. Il s'en moqua et prit cette fois-ci soin de mettre son téléphone sur silencieux avant de le ranger. Humant l'air tel un prédateur en chasse, il s'élança d'une foulée légère, complètement absorbé par la traque qui l'attendait.

Comme chaque vendredi matin, appliquant avec une inaltérable routine le même rituel, le docteur Georges Martineau arriva à son cabinet à neuf heures passées. Cette matinée avait pour lui un avant-goût de week-end. Sa fidèle secrétaire ne viendrait pas, car elle posait toujours cette matinée de récupération, et à moins d'une urgence, il n'aurait pas de patient, son autre confrère présent sur le village s'occupant des consultations de fin de semaine. Il s'était donc arrêté à la boulangerie du bourg s'acheter quelques viennoiseries pour s'offrir un deuxième petit-déjeuner gourmand. Âgé de soixante et onze ans, il avait depuis longtemps cessé de se préoccuper de ses problèmes de surpoids. C'était maintenant sans complexe qu'il portait son énorme ventre. Il était bien placé pour connaître les risques encourus à aimer ainsi la bonne chère, mais lorsqu'il était arrivé sur le territoire depuis son Espagne natale en 1994, il s'était fait un devoir de s'adapter à sa terre d'accueil en honorant sa célèbre gastronomie. Il savait que ses artères devaient être fortement obstruées de cholestérol et autres dépôts, mais il n'en avait cure. Il jugeait avoir vécu une vie suffisamment enrichissante pour maintenant ne plus se soucier d'économiser quelques années sur son capital décès.

Au volant de sa Mercedes, il s'engagea sur sa propriété. Elle se trouvait le long d'une petite route de village, bordée d'un mur recouvert de lierre. L'entrée était large et ne possédait pas de portail, permettant ainsi un libre accès au parking de son cabinet à tous ses patients. La maison se décomposait en deux parties.

La plus proche de l'entrée était dédiée à son travail. On retrouvait sur la première façade une petite porte à peine visible en raison du lierre toujours plus envahissant, avec sur le côté l'écriteau propre au corps médical : « Sonnez et entrez. »

À l'intérieur, un couloir menait à deux portes. Une immédiatement sur la droite conduisait à la salle d'attente, et l'autre au fond permettait au médecin de faire ressortir ses patients directement de sa salle d'examen.

Comme à son habitude, il prit soin de jeter un coup d'œil dans la salle d'attente pour vérifier qu'elle était en bon ordre. Satisfait de

constater que les vieilles revues étaient correctement rangées, il poursuivit son chemin jusqu'au cœur même de son cabinet.

Salivant d'envie, il s'affala sur son imposant fauteuil de cuir noir qui ploya sous sa charge. D'une main presque tremblante, il sortit du sac en papier taché par le gras un pain au chocolat encore tiède. Dès qu'il sentit la viennoiserie fondre sur sa langue, il se coula un peu plus profondément sur son siège, ronronnant comme un chat obèse. Il pivota ensuite lentement et contempla son jardin. Il savoura chaque seconde de ce moment privilégié, jusqu'à ce que la sonnette du cabinet retentisse.

— Je le savais. C'était trop beau pour être vrai.

Son premier réflexe fut d'envoyer promener l'opportun, mais tout le monde dans le village savait que ce n'était pas son jour de garde. Si quelqu'un avait fait le déplacement jusqu'ici, c'était sans aucun doute pour une urgence. Accomplissant un effort surhumain, il s'extirpa du fauteuil et se dirigea vers la salle d'attente, non sans avoir au préalable englouti d'une bouchée le reste de son pain.

La main sur la porte, il s'assura qu'il n'avait plus de miettes sur sa chemise, puis ouvrit. Tout d'abord surpris en découvrant son visiteur, il se reprit rapidement et jeta un regard soupçonneux au reste de la salle comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

— Ah, c'est vous. Qu'est-ce que vous voulez ? Vous savez que je ne reçois pas aujourd'hui.

La voix de son visiteur se fit souffrante, presque suppliante.

— Je sais, mais j'ai trop mal docteur. Il faut que vous m'auscultiez, s'il vous plaît. Je suis passé chez l'autre médecin, mais il y avait trop de monde, je vous en prie.

Se remémorant une fois de trop son serment d'Hippocrate, il souffla, résigné.

— Allez-y, entrez.

La personne se leva avec difficulté, puis progressa jusqu'à lui la main sur le ventre, comme pour apaiser d'insoutenables douleurs. Il la laissa le dépasser avec lenteur, et eut soudain l'impression qu'elle se redressait derrière elle.

Il referma la porte, puis ce qu'il ne faisait jamais, donna un tour de clé afin d'être sûr de ne pas être dérangé pendant la consultation. Il savait qu'il n'aurait jamais dû laisser rentrer ce visiteur, mais sa conscience l'empêchait de l'ignorer, même s'il savait qu'il n'avait rien à faire ici.

— Venez, allongez-vous.

Il indiqua la table de soins puis lui tourna le dos afin d'aller récupérer ses instruments. Le crissement du cuir le fit se retourner d'un geste vif. Son patient avait juste bougé ses jambes.

Georges fut surpris de sentir un filet de sueur froide couler entre ses

omoplates. Ses tempes ruisselaient également et son cœur battait sourdement. Il s'exhorta au calme et prit plusieurs lentes inspirations pour retrouver son sang-froid. Il ferma les yeux une seconde, les rouvrit, puis se retourna afin d'aller l'examiner. Avec des gestes lents et sûrs, il glissa dans ses oreilles les embouts du stéthoscope, saisit de deux doigts la membrane encore froide, puis s'approcha.

Hésitant, il eut un moment d'arrêt. C'était comme si en avançant, l'air s'était soudain fait plus froid. Il leva les yeux vers son patient. Juste avant que celui-ci ne l'enjoigne à poursuivre d'un sourire forcé, il crut déceler un voile de noirceur dans son regard qui disparut brusquement comme par enchantement.

S'imaginant perdre la tête et accusant son excès de sucre matinal, il posa le cercle métallique sur la poitrine découverte et écouta. Il ne trouva aucun souffle. Il déplaça la membrane, se concentra en fermant les yeux, mais n'entendit toujours rien. Petit à petit, il remonta vers le haut du torse, jusqu'à ce que, croyant son matériel défectueux, il le jette à ses pieds, énervé et de plus en plus stressé. Il rapprocha son oreille de la poitrine, plus près, encore plus près, jusqu'à ce qu'il vienne s'y coller. Dès qu'il toucha la cage thoracique, elle se souleva comme une forge reprenant vie et il put enfin y déceler le souffle d'air qu'il cherchait.

Le regard ainsi tourné vers le sol, il ne vit pas le visage derrière lui se rapprocher encore et encore. Pas plus qu'il ne vit la bouche pourvue de dents avides s'ouvrir en grand pour se refermer sauvagement sur son cou.

Incapable de supporter une telle douleur, il hurla. Ses doigts fendirent l'air dans l'espoir de griffer ou de faire lâcher prise, mais la mâchoire s'était refermée tel un piège à loup aux dents d'acier. Ses cris se réduisirent rapidement à des gargouillis à mesure que son sang chaud s'échappait à gros bouillons de son artère sectionnée. Encore conscient, il sut qu'il était gravement atteint et qu'il ne lui restait que peu de temps avant de sombrer. Il devait endiguer l'hémorragie. Pris de panique, ses jambes cédèrent sous lui. Sa masse, bien trop importante, entraîna le reste de son corps au sol. La morsure cannibale n'avait toujours pas failli, et il sentit la peau de son cou se déchirer alors qu'il s'écroulait.

La torture lui arracha un nouveau cri aigu. Il tomba à quatre pattes sur la moquette déjà inondée de sang, une main collée à sa gorge cherchant vainement à stopper le flot trop abondant. Puisant dans ses dernières réserves, luttant de tout son être pour s'accrocher à la vie qui le quittait peu à peu, il rampa. Pas après pas, effort après effort, il finit par atteindre la porte vitrée qui menait à son jardin. Il savait qu'il devait plus que jamais se hâter. Les pulsations qu'il sentait au creux de sa main diminuaient, et le liquide qui y ruisselait se tarissait. Réalisant

trop tard qu'il désirait plus que jamais vivre et qu'il se trouvait encore bien trop jeune pour mourir, il hurla sa rage à la face de l'assassin et tenta de se relever.

Il tendit sa main libre, et du bout des doigts, parvint à saisir la poignée de la porte. Tirant de toutes ses forces, il força ses jambes à le hisser vers le haut afin d'atteindre ce qu'il espérait tant, la liberté. Liberté qui lui échappa lorsqu'enfin debout, une main vive comme l'éclair munie d'un de ses propres scalpels, lui trancha d'un coup sec les tendons d'Achille. N'ayant même plus la force de crier, il s'écroula tel un puissant pachyderme, vaincu au combat après avoir reçu une trop grande quantité de blessures. Il s'affaissa lourdement au sol, son visage ensanglanté collé à la vitre glissant jusqu'à se figer à jamais en un angle improbable.

Vendredi

Sirotant le reste d'un café brûlant assis sur le capot de la Laguna, Antoine regarda arriver son partenaire.

Il a la tête des mauvais jours. Bien que je me demande parfois s'il en a une pour les bons. Ses cernes sont encore plus noirs que d'habitude, mais ça renforce le bleu de ses yeux, on le croirait presque maquillé. Mon Dieu, il est effrayant.

— Salut, Max.

— Salut, Antoine.

— T'as une putain de gueule, ce matin. Où est-ce que t'as encore passé la nuit, bordel ?

Il le renifla soudain.

— Oh merde Max, tu pues la vodka à trois kilomètres.

Maxime leva les yeux, ses traits déformés par la colère. La brusquerie de sa réaction, ajoutée aux éclairs de glace que lançaient ses yeux trop clairs, firent se redresser Antoine sur le capot, comme s'il se mettait sur la défensive. Maxime s'en aperçut et son attitude s'adoucit immédiatement, honteux d'avoir provoqué un tel réflexe chez son ami.

— Excuse vieux, mais c'est encore un peu tôt pour ta franchise habituelle.

— Putain, déconne pas Max, tu pars en couille. On a une enquête à boucler ici, et l'autre empaffé nous attend au tournant, tu le sais aussi bien que moi.

Maxime gronda, les poings serrés.

— J'en ai rien à foutre de l'autre enculé, il peut crever. Si je me bouge le cul et que je dors pas, c'est pour coincer ce meurtrier, pas pour sa gueule de con.

Antoine leva les mains en signe d'apaisement.

— Tout doux Max, tout doux. Je sais que tu te donnes à fond, c'est pas ce que je voulais dire. Mais arrête de te laisser ronger comme ça, arrête de t'impliquer autant, ce truc va te bouffer, tu m'entends ? Tu vas finir par y laisser la peau, c'est ça que tu cherches ?

— Je ferai ce qui doit être fait.

La dispute, rare entre les deux équipiers, laissa planer un lourd silence que Maxime fut le premier à briser.

— Il m'a appelé, d'ailleurs.

— Qui ça ?

— Le commandant.

— Goulet ? Mais pourquoi il t'a appelé ? Il s'occupe jamais de nos enquêtes, sauf quand elles sont finies et qu'il peut s'en attribuer les lauriers.

— Je sais, c'est ce que je me dis aussi. Il m'a pourri parce qu'on ne lui avait pas rendu compte, qu'il voulait être tenu au courant de nos avancées en permanence, tu vois le genre.

— C'est nouveau ça. Putain, il sait plus quoi faire pour nous faire chier.

Ils terminèrent la conversation sur ce constat et quittèrent le parking de l'hôtel. Ils firent route dans le plus grand silence, la voiture avalant à grande vitesse la douzaine de kilomètres qui les séparaient de Rebais. Ils se rendaient au collège où avait exercé Stephen Legros. C'était plus à présent un travail de routine, une énième vérification à effectuer, sans grand espoir que cela puisse les mener quelque part. Face à l'absence totale d'avancées, ils ne pouvaient malheureusement négliger aucune piste. L'audition de l'entourage professionnel de la victime en faisait partie.

Arrivés dans l'agglomération, ils n'eurent d'autre choix que de rentrer l'adresse de l'établissement dans le GPS. Pas plus gros que Boissy-le-Châtel, le village comptait à peine trois mille âmes. Ils se dirigèrent vers le plateau, puis s'engagèrent sur une route à sens unique bordée de terrains de basket, de pétanque, de football, qui succédaient à de nombreuses aires de jeux pour enfants. Le tout céda finalement la place à de vastes parkings destinés aux cars de transport scolaire. Le collège était entouré d'une haie fraîchement taillée, elle-même dissimulant un grillage pas assez haut pour empêcher les élèves de s'évader entre deux cours.

Ils trouvèrent à se garer sur un parking voué au stationnement du personnel enseignant et administratif. Antoine marcha comme à l'accoutumée d'un pas preste vers les bâtiments alors que Maxime en était encore à observer l'ensemble, scrutant chaque détail afin de s'abreuver des lieux, de sonder son atmosphère et l'aura qui s'en dégageait. Il cherchait encore une fois à laisser son instinct le guider.

Après avoir effrayé quelques collégiens en leur demandant leur chemin, ils finirent par trouver le bureau du principal. Ils surent qu'ils étaient arrivés lorsqu'ils aperçurent la mine défaite de plusieurs élèves, assis sur un banc étroit et serrés les uns contre les autres pour se rassurer. Le bloc se composait des bureaux de la secrétaire, du

conseiller d'éducation, et du bureau du principal et de son adjoint. Une fois leurs cartes professionnelles exhibées, l'assistante les introduisit sans délai, paniquée par ces oiseaux de mauvais augure.

L'espace était simple, égayé seulement par une plante verte desséchée. Le chef d'établissement, un homme de grande stature portant des lunettes et une moustache fournie, les accueillit chaleureusement.

— Bonjour messieurs. Allez-y prenez place, je vous en prie.

Ils obtempérèrent, seul Antoine luttant pour caler son postérieur dans ce siège aux dimensions d'adolescent.

— J'ai appris pour la mort de M. Legros, c'est horrible. Un garçon si jeune.

Le bruit d'un ballon claquant contre la vitre retentit et il s'empressa de cogner à la paroi de verre derrière lui en menaçant du doigt les maladroits qui avaient osé tirer.

— Excusez-moi, mais j'ai parfois l'impression de faire un travail semblable au vôtre. Plus que je le voudrais. Que puis-je faire pour vous, inspecteurs ?

Leur binôme fonctionnant mieux ainsi, Antoine prit la parole, Maxime se bornant à observer les réactions de leur interlocuteur.

— M. Legros n'est pas décédé de mort naturelle, nous sommes là pour enquêter sur lui, sur son travail.

— Pas de mort naturelle ? fit-il soudain horrifié. Vous voulez dire qu'on l'a tué, qu'il a été assassiné ?

— Oui.

Il lui laissa quelques secondes pour se remettre puis enchaîna.

— Nous aimerions que vous nous parliez de lui.

— Oui, bien sûr. Stephen est arrivé chez nous après l'obtention de sa titularisation, c'était en septembre 2012. C'était un jeune homme sympathique, sans histoire. Il s'était même très bien intégré au reste de l'équipe.

— Pas de conflits avec ses collègues, avec les élèves ?

— Pas à ma connaissance, non. Mais vous devriez demander à Helena.

— Helena ?

— Helena Urban. Une enseignante, elle aussi professeure de technologie. Ils sont du même âge et je crois qu'ils s'entendaient bien. Sa mort l'a d'ailleurs particulièrement bouleversée. Il faudrait que vous voyiez également Mlle Lepage, c'était la collègue avec laquelle il passait le plus de temps. Mais c'est dommage, elle est en stage, elle reprend mardi prochain.

— Est-ce que vous lui connaissiez des soucis d'argent, des problèmes de cœur ?

— J'avoue que non. Je pense que j'en aurais entendu parler. Les

enseignants sont de vraies pipelettes. Ils ne peuvent rien garder pour eux en salle des profs.

Antoine jeta un œil en direction de Maxime, mais il vit tout de suite qu'il n'avait pas de questions à formuler.

— Bien, merci monsieur le Directeur. Il nous faudrait également la liste de tous les employés de l'établissement.

— Ma secrétaire vous donnera tout ça, autre chose ?

— Oui, une dernière, pouvez-vous nous indiquer où trouver cette Mlle Urban ?

Ils reprirent leurs pérégrinations dans les couloirs couverts de mosaïque multicolore, évitant comme ils le pouvaient les groupes d'élèves surexcités.

— Salle 3C, tu crois que c'est là ? demanda Antoine.

— C'est ce qu'il a dit.

— Ah, mais t'écoutes des fois quand même.

— Gros malin. Dis-moi, tu ne t'es pas dit que notre victime s'entendait très bien avec la gent féminine ?

— Si. Peut-être pas si fainéant que ça, finalement.

Ils toquèrent.

Après avoir expliqué avec peine la situation à l'inconsolable enseignante, ils commencèrent par l'interroger sur les mêmes points que le principal. Effectivement d'un âge approchant celui de la victime, elle devait être à la base une fort jolie jeune femme. Les traits ainsi dévastés par le chagrin et les larmes inondant sa peau couleur porcelaine ne la laissaient cependant guère paraître à son avantage. Malgré cela, Maxime imagina sans peine les garçons de sa classe se battre pour s'installer au premier rang, fascinés par sa chevelure aux longues boucles cuivrées tombant jusqu'au creux de son dos. Bien qu'elle se tienne recroquevillée, abattue de tristesse sur sa chaise d'écolière, il put voir qu'elle avait de longues jambes qu'on devinait musclées sous ses collants de laine grise.

Une fois son examen terminé, il commença à perdre patience.

— Mademoiselle Urban, regardez-moi.

La dureté de son ton lui fit cesser ses pleurs. Timidement, craignant de se voir à nouveau sermonner, elle releva la tête, levant des yeux de biche aux abois.

Il reprit alors d'une voix plus douce.

— Helena, regardez-moi.

Elle ouvrit de grands yeux vert clair et brillants, encadrés par de longs cils épais. Apercevant son reflet dans le bleu cristallin de ceux de Maxime, elle eut un léger mouvement de recul.

— Vous devez nous répondre, Helena. Si Stephen était votre ami, faites l'effort de nous parler.

— Que voulez-vous savoir ? murmura-t-elle entre deux reniflements.

— Tout, et n'importe quoi. J'ai cru comprendre que vous vous entendiez bien avec lui ?

— Oui. Il était si gentil. Il savait écouter, chose rare pour un homme. On s'est tout de suite bien entendu à son arrivée. Comme on était du même âge, on avait pas mal de centres d'intérêt communs. Il adorait parler de cinéma, des derniers films sortis, des nouvelles séries à télécharger. Il était intarissable sur le sujet. Et puis c'était un bon professeur, très patient avec ses élèves, même avec les plus difficiles.

— Vous voyez une raison pour que Stephen ait été assassiné ?

— Non, aucune. Qui aurait pu lui vouloir du mal ? Je vous l'ai dit, il était si gentil, trop même. Et avec tout le monde. Ses collègues, ses élèves, les parents, tout le monde je vous dis.

— Est-ce que vous vous fréquentiez en dehors du travail ?

— Non. Tout son temps libre, il le passait chez lui avec sa compagne, Olivia.

— Vous la connaissez ?

— Non, mais il en parlait souvent. La pauvre, elle doit être morte de chagrin.

Elle ponctua sa phrase en se vidant le nez dans son mouchoir déjà fort encombré. Maxime, qui s'était agenouillé pour lui parler, se releva sans un regard pour elle, ni même pour son partenaire, puis quitta la salle. Il attendit dans le couloir, le dos collé au mur et les mains coincées derrière les fesses. Il bascula la tête en arrière, réalisant pour la première fois que même le plafond des couloirs était recouvert de cette hideuse mosaïque. Silencieux et pensif, il entendit Antoine remercier l'enseignante avant de le rejoindre.

Les yeux toujours fixés sur la fresque, il l'écouta religieusement.

— Elle me saoule cette enquête, on n'avance pas.

— C'est vrai.

— Putain, tu peux me dire ce qu'on a appris aujourd'hui ? Bah, que personne n'avait l'air d'avoir un motif valable pour buter notre gentil prof.

— C'est vrai.

— Et toi, c'est tout ce que ça te fait ?

Maxime baissa enfin la tête et braqua son regard flamboyant sur Antoine.

— Ne te méprends pas. Tu me connais suffisamment pour savoir que je n'abandonne pas si facilement. C'est toi-même qui m'as encore dit il y a peu de ne pas me laisser bouffer par cette histoire, non ?

— Ça va, ça va. Je sais ce que je t'ai dit.

— Effectivement, notre agneau semble blanc comme neige. Alors de deux choses l'une, ou nous nous fourvoyons complètement à son sujet

et il n'était pas l'ange que tout le monde veut bien nous faire croire, ou bien notre tueur ne le connaissait vraiment pas. Il l'a peut-être choisi sans avoir besoin de le connaître. Cela voudrait dire en tout cas que Stephen Legros correspondait à son profil, à son fantasme. Mais pourquoi ? Nous devons trouver ce qui chez lui a pu l'attirer comme ça ? Qu'est-ce qu'il avait, qu'est-ce qu'il dégageait, pour amener ainsi le meurtrier à quitter sa tanière en plein jour, et à se risquer à la vue de tous pour l'éliminer ?

— Tu le sais ?

— Non, je ne le sais pas Antoine, je m'interroge à voix haute, voilà tout. Il nous manque des éléments. Je suis sûr qu'on passe à côté de quelque chose.

La sonnerie du téléphone d'Antoine déchira l'air au rythme hurlant d'un des tubes d'AC/DC, les sons aigus de la guitare électrique résonnant dans les couloirs vides.

— Oui Bruno, je t'écoute.

Leur technicien de la DRPJ les rappelait enfin.

— Vas-y, balance ce que t'as, Max est à côté de moi, je mets le haut-parleur.

— Salut, Max. Je sais pas si ça va vous aider, mais je n'ai rien trouvé de compromettant sur la victime. Inconnu des fichiers « Police et Gendarmerie ». Rien de particulier à signaler sur ses comptes bancaires, ils correspondent au train de vie d'un prof. Pas de grosses sommes d'argent non plus. En règle avec les impôts, pas de crédits, pas de dettes. Il avait même tous ses points sur son permis. J'ai piraté son compte Facebook et Twitter, rien à signaler. Quelques vieux copains d'école en amis, mais pas de photos. Il se contentait de jouer à des jeux en ligne. Bref, le mec sans histoire. Vous êtes là, les gars ?

— Oui Bruno, excuse. C'est juste qu'on espérait un peu plus, n'importe quoi qui aurait pu nous fournir un début de piste.

— Je comprends, je connais. Mais je peux vous garantir que j'ai creusé dans toutes les directions, le type est blanc comme neige.

— Je peux te demander encore un service ?

— Tu sais que je peux rien refuser à un tandem si charmant.

— Merci ma poule. Je t'envoie la liste des personnels d'un établissement scolaire, c'est le collège où travaillait Stephen Legros.

— Putain les gars, vous savez que je ne bosse pas que sur votre affaire ?

Antoine remit le portable dans sa poche, à son tour désabusé par le manque d'avancées de leur enquête. Pourtant, des meurtres, il en avait connus dans sa carrière. Et des bien plus horribles que celui-ci. Mais dans chaque affaire, ils finissaient toujours par identifier le fond du problème. Un triptyque du crime se révélait toujours. Pouvoir, argent,

sentiments. Un de ces trois motifs était presque toujours à l'origine du crime. Qu'il s'agisse d'une bande organisée voulant étendre son influence, d'un règlement de comptes entre bandes rivales, d'un deal mal négocié, d'un amant trompé ou éconduit, on retrouvait toujours les mêmes origines. Ensuite, le plus dur était de rassembler les preuves matérielles, les témoignages, et d'effectuer les bons recoupements. Mais pour leur affaire, il craignait qu'ils ne parviennent à découvrir aucun de ces motifs habituels. Il savait que pour Maxime, c'était déjà une évidence. Le meurtre avait été gratuit, commis par un esprit détraqué.

Le cours de ses réflexions fut brusquement interrompu lorsque son cellulaire sonna à nouveau.

— Salut Daniel, on est à Rebais, au collège.

Le visage d'Antoine se décomposa soudain.

— Où ça, tu dis ? OK, envoie l'adresse par texto, on arrive.

Maxime se décolla soudain du mur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu vas peut-être obtenir les éléments qui te manquaient.

Les dix kilomètres qui les séparaient de Boissy-le-Châtel défilèrent en quelques minutes, la Laguna filant à une allure folle sur la route départementale. Le village atteint, ils ralentirent pour trouver l'adresse envoyée par Daniel. Quelques centaines de mètres après le panneau d'entrée de l'agglomération, ils s'engageaient dans la bonne rue.

— Là, j'aperçois Daniel.

Le jeune lieutenant agita sa main à leur approche, leur indiquant de se garer le long d'un mur couvert de lierre. Maxime fut le premier dehors.

— Cet endroit me dit quelque chose, on est juste au-dessus de l'école, non ?

— Exact. Tu as un bon sens de l'orientation. Si tu continues à descendre, tu vas trouver le portail d'accès au château sur ta droite, l'école du village juste après, et puis tu passes sous le porche qui te ramène sur la place.

Le temps de la conversation, Antoine les avait rejoints.

— Qu'est-ce qu'on fait là, Daniel ?

L'OPJ s'agita, comme s'il ne savait pas par où commencer.

— Il y a une demi-heure, on a été appelé par le maire en panique. Il venait de recueillir la secrétaire d'un des médecins du village, totalement en crise. Elle lui certifiait qu'on venait de tuer le docteur. Il nous a contactés et je suis venu immédiatement.

— Et ?

Voyant son malaise, Antoine lui tendit la cigarette qu'il venait d'allumer. Daniel la récupéra les doigts tremblants, puis, le teint blafard, continua.

— C'est vraiment moche. Pire que ça même.

— Calme-toi mon gars, respire un grand coup, ça va aller. Pourquoi tu penses que ça a un lien avec notre enquête ?

— Il faut que vous voyiez ça par vous-mêmes. Quand j'ai mis les pieds à l'intérieur, j'ai aussitôt pensé à vous et je suis ressorti pour vous appeler. C'est impossible que ça ne soit pas lié.

— L'IJ est là ?

— Non. Je vous l'ai dit, vous êtes les premiers que j'ai contactés. Je

les ai appelés dans la foulée, ils m'ont dit qu'ils seraient là dans quarante minutes.

— Y a que toi qui es entré ?

— À part la secrétaire, oui. J'ai fait attention à ne rien toucher. Tout est tel que je l'ai trouvé.

Antoine regarda en direction de Maxime et lui fit un léger signe de tête, lui demandant tacitement d'investir les lieux en premier. Maxime approuva d'un hochement de tête, puis s'engagea silencieux sur l'allée de graviers. Il releva la tresse de plastique jaune interdisant l'accès aux non-initiés, puis franchit la porte d'entrée.

— Tu ne vas pas avec lui ? demanda Daniel, circonspect.

— Non, pas tout de suite. Pour ce genre de choses, c'est mieux qu'il soit seul...

Maxime pénétra d'abord dans le vestibule et marqua un temps d'arrêt. Il y avait une porte fermée devant lui et une autre ouverte sur sa droite dans laquelle il s'engagea finalement.

Une salle d'attente. Pas de désordre, tout est à sa place. Les fauteuils sont alignés, les revues correctement empilées, et même les plantes vertes ont été arrosées. Pour l'instant, aucune trace d'effraction apparente.

Il traversa la petite salle et franchit une nouvelle porte, elle aussi entrouverte. Il fut immédiatement saisi par l'insupportable odeur qui régnait. Pourtant aguerri aux pires immondices, il ne put s'empêcher de se couvrir le nez et la bouche. Pas à pas, il pénétra plus avant dans le cabinet avant d'en découvrir l'origine. Face à lui, l'horreur la plus totale. Tel un instantané, l'image violente de la scène s'imprima sur sa rétine. Sur sa gauche, un homme gisait à terre, son corps sans vie affalé dans une mare de sang. Il reposait sur le dos, complètement nu. Sa tête s'appuyait contre une porte vitrée, ses jambes étaient relevées à l'équerre et ses bras collés au sol par le sang figé. Sur le mur derrière lui, il remarqua les mêmes arabesques que sur le corps de Stephen Legros, les mêmes traits décrivant des arcs de cercle semblables à des coups de pinceau hasardeux, comme si un enfant avait laissé libre cours à son imagination. Mais cette fois, il n'y avait pas de peinture. Le sang du médecin avait servi d'enduit.

C'est lui, c'est notre homme. Daniel avait raison, ça ne fait aucun doute.

Le sang, présent en abondance, provenait vraisemblablement d'une unique blessure. Les cuisses démesurément grasses de la victime ne parvenaient pas à totalement cacher la torture déjà connue, vue seulement deux jours plus tôt à quelques kilomètres d'ici. On lui avait aussi arraché les parties génitales.

Le visage du médecin, un homme à l'âge avancé, conservait une expression d'effroi, véritable masque de terreur à jamais figé sur ses traits. Il finit par se détourner du cadavre pour identifier la

provenance de l'odeur pestilentielle.

Ce n'est pas lui qui sent comme ça. Ce n'est pas non plus dû à la décomposition des chairs, on voit qu'il n'est pas mort depuis longtemps, alors quoi ?

Au fond de la pièce, son attention fut attirée par une table d'examen qui trônait de manière impeccable. Derrière cette table, un meuble était recouvert d'un tablier en plastique. Redoutant le pire, il s'approcha. Il se munit au passage de gants en latex qu'il récupéra sur une paille. Précautionneusement, il saisit un coin du tablier, bloqua sa respiration, puis souleva.

Il découvrit alors l'ultime sacrilège.

Sur une balance utilisée d'ordinaire pour peser les bébés, un amas sanguinolent et putride de viscères reposait. Foie, estomac, vessie, reins se disputaient la place trop restreinte avec des mètres d'intestins se lovant parmi eux tel un serpent nauséabond, ses anneaux dégoulinant le long de la balance. L'odeur de déchets humains en lente décomposition était insoutenable.

Instantanément, ses narines se fermèrent et sa respiration se bloqua. Son regard de glace s'illumina, signe de sa colère grandissante et de sa rage naissante, lui permettant comme chaque fois d'affronter n'importe quelle situation, le coupant du monde et le rendant insensible aux agressions externes.

Réalisant ce qui se trouvait sous ses yeux, il se retourna vivement en direction du corps, puis s'y dirigea rapidement. Il remarqua ce qui lui avait échappé lors de son premier examen. La peau de l'abdomen du médecin, qu'il avait crue distendue en raison de sa masse, comportait une fine ligne écarlate à peine visible parmi le carnage. Toujours avec sa main gantée, il agrippa un lambeau de peau de son ventre, puis le décolla. Dans un bruit de succion, la peau se détacha jusqu'à se replier sur son poignet, puis il la retourna jusqu'au pubis du médecin. En lieu et place de ses organes déjà prélevés figurait tout un arsenal métallique. Bien que recouvert de sang et de graisse, il put sans peine identifier le matériel médical servant au médecin pour officier. Stéthoscope, thermomètre, tensiomètre se mêlaient à d'autres seringues, bistouris et abaisse-langue. Le maelström médical lui remplissait la cavité abdominale, remplaçant les organes et viscères qui auraient dû y figurer.

Il fut incapable de détacher le regard de la funeste mise en scène, possédée par la folie meurtrière de leur assassin.

— Putain, ça pue la merde ici !

Antoine venait de le rejoindre.

— Comment tu fais pour pas gerber, Max ? Je suis à deux doigts de dégueuler.

Maxime remit avec soin la peau du ventre en place, ultime éloge

funèbre adressé à la nouvelle victime.

— Et ça c'est quoi ? Oh, merde !

Antoine venait de découvrir la balance pour bébés. Maxime se rapprocha et lui fit face. Il se planta devant son coéquipier, ses yeux bleus luisant dans la pénombre du cabinet mal exposé, comme pour lui communiquer la force et la détermination qui le transcendaient.

— C'est notre homme Antoine, tu en es conscient.

Antoine ne pouvait cacher son trouble.

— Je sais pas, je sais plus. Oui, tu as sans doute raison. Mais qu'est-ce qu'on fout là, Max ? Ça nous dépasse, il faut qu'on refile ça à quelqu'un d'autre.

— Non.

Il n'avait pas haussé la voix, il n'avait pas hurlé. Ses traits n'affichaient même aucune colère. Mais la froideur de sa réponse avait contenu une menace si insidieuse que malgré ses années d'ancienneté, Antoine n'osa émettre le moindre commentaire, la plus infime objection.

— Nous sommes allés trop loin maintenant, Antoine. Nous sommes trop engagés. Personne ne le comprendra mieux que nous, mieux que moi. Je ne le lâcherai pas, jamais, quoi qu'il advienne. C'est comme ça. Je suis comme ça. Mais si tu veux rentrer, je comprendrai. Moi, mon combat est ici.

Ils se retrouvèrent ensuite dehors, Antoine déjà dans la voiture en train de téter discrètement sa flasque de whisky. Maxime, quant à lui, s'entretenait avec Daniel dont les couleurs avaient déjà repris de leur éclat.

— Tu m'as dit que c'est la secrétaire qui a découvert le corps, tu en sais un peu plus ?

— Pas vraiment. J'ai envoyé un équipage la chercher chez le maire, elle ne devrait plus tarder. Elle s'appelle Solange Yvon, c'est tout ce que je sais sur elle pour le moment. La victime s'appelait Georges Martineau, un médecin de village de soixante et onze ans. Il est arrivé en France avec son fils en 94.

— D'où ça ?

— D'Espagne. J'ai fait prévenir le fils, il est en route. J'ai envoyé mes gars interroger les voisins, mais il n'y en a que deux. Tu as vu la taille de la propriété, ils sont éloignés d'une bonne centaine de mètres au moins. Ça m'étonnerait qu'ils aient remarqué quoi que ce soit.

— Tente toujours. Dans ces petits villages, il y a beaucoup de petits vieux dont la seule occupation est de passer la journée le nez collé à la fenêtre, à observer la vie du quartier. C'est triste, mais c'est comme ça. Tu interrogeras dans un premier temps la secrétaire et le fils, puis tu me tiens au courant. Je les reprendrai au besoin. Moi, je m'occupe de

l'IJ.

Comme pour ponctuer ses directives, la fourgonnette des scientifiques fit son apparition au coin de la rue. À peine celle-ci arrêtée, Benjamin, le géant réunionnais, déplia son mètre quatre-vingt-dix de l'utilitaire.

— Ouah, ça fait du bien d'arriver.

— Salut, Ben.

— Salut, Max. On a fait aussi vite que possible. Presque une heure à rouler comme des malades au gyro et au deux-tons. J'ai la tête comme une pastèque.

Une fois de plus, la jovialité communicative du technicien allégea son humeur.

— Alors, dis-moi, qu'est-ce qui nous attend ?

— Je préfère rien te dire. J'ai aussi besoin de ton ressenti. Je te laisse traiter la scène avec tes gars et on en reparle après.

Peu coutumier de ce genre de méthode, Benjamin leva un sourcil interrogateur.

— OK, comme tu veux.

Il s'en retournait déjà vers son équipe, sa légèreté ayant laissé place à un professionnalisme maintes fois éprouvé. Antoine en avait profité pour rejoindre Maxime devant la maison. Il affichait à présent le visage sûr qu'il lui connaissait.

— Je suis avec toi, Max. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Pas grand-chose pour l'instant. Quand les gars de l'IJ auront terminé, appelle Bruno pour le mettre sur le coup.

Il acquiesça sobrement. Il n'y avait plus rien à ajouter. Le visage de son équipier parlait pour lui. Maxime ne lui avait pas menti. Peu importe ce qu'il lui en coûterait, son jeune ami irait jusqu'au bout.

Deux heures d'inactivité, d'observation passive, venaient de s'écouler pour les deux policiers. Contraints et forcés, ils attendaient impatiemment le rapport préliminaire des scientifiques de terrain. Tous les deux assis sur le capot de leur voiture, ils terminaient leur repas fraîchement obtenu d'une liaison à la boulangerie du coin. Antoine finissait son deuxième sandwich, quand arriva enfin le responsable de l'IJ. Maxime attrapa une canette de coca, la décapsula, puis lui offrit à son arrivée. Benjamin l'accepta de bon cœur, puis en avala la moitié avant d'annoncer :

— On a fini, enfin.

Maxime, n'y tenant plus, l'interrogea le premier.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Je vais commencer dans l'ordre. Il n'y a aucune trace d'effraction. Ou la porte du cabinet était ouverte, ou la victime a fait entrer son assassin, c'est au choix. Ensuite, il semble que la première blessure infligée ait été une profonde morsure au cou, entraînant une importante hémorragie.

— Mortelle ?

— Probablement. On lui a également sectionné les tendons d'Achille, mais ce n'est pas fini. Arrive ensuite le meilleur. On lui a ouvert le ventre, puis retiré l'ensemble de ses organes avant de les placer sur la balance pour bébé, mais avant ou après, on lui a tranché le pénis et les testicules, à lui aussi. Pour finir, on lui a rempli la panse de tout un panel d'instruments de médecin généraliste avant de remettre en place la peau avec soin.

— L'heure de la mort ?

— Très récente, quelques heures à peine. Tu verras ça avec le légiste, comme d'hab'.

— Des empreintes ?

— Oui. Dans le cabinet déjà, mais vu le nombre de personnes qu'il traitait, on risque de trouver les paluches de pas mal de patients. Par contre, on en a relevé sur le corps et sur le mur.

— L'arme du crime ?

— On a une idée. On a pu apercevoir un bistouri au milieu des

instruments qu'on lui a fourré dans le ventre. Ça pourrait coller. Mais on peut pas y toucher, ça aussi c'est le boulot du légiste.

— Et pour les dessins sur le mur ?

— Je suis pas expert, mais je dirais que c'est la même patte que pour le premier. Ceux-ci par contre ont été faits avec du sang, et à la main.

Il but une nouvelle gorgée de soda, puis continua.

— On a aussi retrouvé tous ses vêtements empilés dans un coin de la pièce.

— Comment ils étaient ? Soigneusement empilés ou en vrac sur le sol ?

— En vrac, on les avait jetés pêle-mêle comme un vieux tas de linge sale.

— Et ses parties génitales ?

— Disparues, comme pour Stephen Legros.

— Autre chose pour le cabinet ?

— Peut-être. J'ai prélevé de la terre, mais en bien moins grande quantité cette fois. J'avoue que si on n'en avait pas trouvé sur le premier meurtre je ne m'y serais sans doute pas autant intéressé, mais je savais quoi chercher. Sous le bureau, quelques grains à peine. Je suis confiant, elle correspondra peut-être au premier échantillon.

— Elle ne pourrait pas venir des semelles du docteur ?

Antoine venait de se lancer dans la conversation.

— Oh si, comme d'un millier d'autres endroits, mais je vous l'ai dit, je suis optimiste. La deuxième équipe s'est chargée de la perquisite dans la maison d'habitation collée au cabinet, mais sans résultat pour le moment. On vous laisse la place.

Il écrasa la canette vide dans le creux de sa main, les salua de deux doigts sur la tempe, puis s'en retourna vers le reste de son équipe.

— Ben, attends !

Maxime le rejoignit d'un bond.

— Ouais ?

— Un dernier truc, s'il te plaît. Tu vois où se trouve Daniel près du fourgon, là-bas ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu y trouveras la secrétaire et le fils de la victime. Fais en sorte qu'on prenne leurs empreintes, juste au cas où...

Benjamin lui adressa un sourire de connivence et un clin d'œil avant de s'en aller définitivement cette fois-ci. Maxime retourna auprès d'Antoine, lui prit sa cigarette des mains sur laquelle il tira une longue taffe avant de la jeter au loin.

— Hé, qu'est-ce tu fous bordel ? Tu sais combien ça coûte, ces merdes ?

— Justement, je t'enlève un de tes futurs cancers.

- Qu'est-ce que ça peut te foutre de quoi je crève ?
- Je suis en mission, je suis ton ange gardien.
- Ah ouais, et qui t'envoie, Dieu ?
- Pire encore, ta femme.

Antoine lui adressa un doigt d'honneur en même temps qu'il s'en allumait une nouvelle. Il ne put malgré tout s'empêcher de sourire.

- Bon, on fait quoi maintenant trouduc ?
- Daniel a dû faire le plus gros, mais tu veux bien reprendre la secrétaire ? Moi, je m'occupe du fils.
- Ça roule, ma poule.

Solange Yvon, secrétaire dévouée du docteur Martineau depuis sa prise de fonctions en 1994, avait beaucoup de peine à entretenir cette conversation avec Antoine, son visage trop souvent plongé dans un mouchoir.

— Je vous l'ai dit, j'ai été sa seule secrétaire. En vingt ans, il n'a eu que moi, c'est dire s'il comptait à mes yeux.

— Comment était-il ?

— Gentil, simple. Un bon vivant, souvent dans l'excès, vous avez pu le constater. Mais d'une extrême grandeur d'âme.

— Pourquoi, il soignait les gens gratuitement ?

— Ne vous moquez pas, s'il vous plaît. Bien sûr que non, ses soins n'étaient pas gratuits. Mais il était toujours disponible, il faisait beaucoup d'heures, et il était très arrangeant, pour toutes sortes de soins.

— Toutes sortes de soins ?

Elle parut soudain mal à l'aise et se reprit aussitôt.

— Oui. Une fois, vous n'allez pas me croire, il a même soigné le chien d'un patient. Je vous l'ai dit, c'était un vrai gentilhomme.

— Il est arrivé d'Espagne seul avec son fils, il n'était pas marié ?

— J'avoue que je me suis toujours posé la question, mais je n'ai jamais osé lui demander.

— Je croyais que vous étiez proches ?

— Oui, mais il était mon employeur, et je suis bien trop respectueuse pour me permettre une telle indiscretion.

— Savez-vous pourquoi ils ont quitté l'Espagne ?

— Non plus. Le docteur parlait de beaucoup de choses, c'était un grand bavard, mais en ce qui concernait sa vie privée, il en faisait rarement mention.

— Il avait des choses à cacher à votre avis ?

— Non, bien sûr que non. Mais je le sentais triste à l'évocation du passé, alors on n'en parlait pas.

— Dites-moi, en vingt ans de bons et loyaux services, vous avez bien dû voir le docteur se faire un ou deux ennemis, il ne pouvait pas

avoir que des amis.

La secrétaire se tut, réfléchissant un moment. Antoine ignorait si elle fouillait dans sa mémoire à la recherche d'un éventuel souvenir ou si elle se préparait à lui mentir.

— Écoutez, je sais que ça peut paraître bizarre, mais franchement, je ne vois pas.

C'était presque imperceptible, mais plus l'interrogatoire durait, plus il avait l'impression qu'elle lui dissimulait quelque chose. C'était peut-être son imagination, mais il éprouvait cet étrange ressenti.

— Et vous ne l'avez jamais vu enfreindre la loi, céder à la moindre tentation ? Il n'avait aucun vice ? D'aucune sorte ?

La secrétaire se releva, jeta son mouchoir, puis l'apostropha ulcérée.

— Comment osez-vous ? Ne devriez-vous pas enquêter sur le meurtrier, plutôt que sur la victime ? C'est donc ça votre métier ?

Il laissa passer l'orage, soupçonnant fortement que la secrétaire exagérait son brusque emportement pour mieux dissimuler son mal-être. Néanmoins décidé à la pousser plus encore dans ses retranchements, il porta l'estocade.

— Et vous, madame Yvon, où étiez-vous ce matin ?

Son visage vira au rouge cramoisi et elle se mordit les lèvres, sans doute pour retenir les insultes qui menaçaient de lui échapper. Il nota cependant les gouttes de sueur qui perlaient maintenant à ses tempes, ainsi que sa glotte qui ne cessait de déglutir. Sans un regard, elle choisit de ne pas répondre et s'en alla.

Maxime s'était quant à lui dirigé vers la dernière personne arrivée, le fils du docteur. Se tenant seul dans un renforcement, il pianotait avec fureur sur son Smartphone. Il prit le temps de l'observer avant d'aller s'entretenir avec lui. Il n'avait rien de la physionomie débonnaire de la victime. Il était aussi grand et sec que son père était petit et rond. Ses traits revendiquaient sans s'y tromper ses origines espagnoles. Il avait des cheveux noirs comme le charbon qu'il portait mi-longs, et son teint était hâlé même en cette saison. Une barbe de trois jours lui dévorait les joues qu'il avait creuses et de profonds cernes bleu nuit entouraient un regard noir comme ses cheveux. Il ne lui parut pas spécialement accablé par le chagrin, mais plutôt incroyablement stressé.

Il continuait de s'acharner sur son portable quand il se présenta.

— Bonjour.

Surpris, il remit avec dextérité son téléphone dans sa poche avant de faire face à son nouvel interlocuteur.

— Bonjour.

— Je me présente, je suis le lieutenant Maxime Delonge, de la DRPJ de Versailles. Vous êtes le fils de M. Martineau, c'est cela ?

Il lui répondit d'une voix lasse, presque usée.

— Oui. Philippe Martineau, son seul fils.

— Je vous présente mes condoléances. Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour vous ?

— Pour moi ?

Il s'emporta brutalement.

— Vous vous fichez de moi, c'est ça ? Bien sûr que vous pouvez. J'arrive ici en catastrophe parce qu'on m'apprend que mon père a eu un accident. Une fois sur place, on m'interdit de le voir et on m'annonce à demi-mot qu'il a été assassiné. Sur ce, un grand black en tenue d'extraterrestre vient prendre mes empreintes. Et vous me demandez si vous pouvez faire quelque chose ?

Maxime patienta, sans rien répondre. Il ne connaissait que trop bien la douleur que ressentait ce fils à présent orphelin. Aucune de ses paroles n'aurait pu lui apporter le moindre réconfort. Philippe Martineau laissa la colère le désarter peu à peu, un accablement profond la remplaçant inexorablement. Face au regard bleu électrique de ce policier au visage défiguré et à ses allures de malfrat, il se sentit soudainement gêné.

— Excusez-moi, je n'aurais pas dû m'emporter.

— Si. C'est votre droit le plus absolu dans ce genre de circonstances. Laissez-moi vous poser quelques questions et je tenterai de répondre aux vôtres par la suite.

— Je vous écoute.

— Parlez-moi un peu de vous, de votre père, comment vous êtes arrivés en France il y a vingt ans, et pourquoi.

Il leva un sourcil soupçonneux, puis lui répondit.

— Oui, bien sûr. Je suis né en Espagne, tout comme mon père. Nous vivions à Barcelone où il possédait un cabinet, mais autant vous dire qu'il n'avait rien à voir avec ce taudis. Lui, ma mère et moi, dans la plus belle ville du monde. Il y avait tant de choses à faire, tant de choses à voir, tout était si... vivant. À Noël 93, ma mère est morte, emportée dans une avalanche alors qu'elle faisait du hors-piste avec ses copines dans les Pyrénées. Pour mon père comme pour moi, le drame nous a anéantis. Grâce au soutien de mes amis, de ma copine, j'ai pu remonter doucement la pente, mais pas mon père. Ils étaient tout l'un pour l'autre, et même après trente ans de mariage, ils s'aimaient comme au premier jour. Plusieurs mois après, il n'était toujours que l'ombre de lui-même, il ne mangeait plus, ne travaillait plus, alors que pour lui, la médecine était tout. Il avait perdu le goût d'exercer. Et puis un jour, il m'a annoncé que nous partions. J'ai d'abord cru qu'il voulait qu'on change d'appartement, mais non, il voulait quitter le pays, car tout autour de lui, jusqu'à l'odeur de l'air, lui rappelait ma mère. C'est comme ça que nous avons migré pour la

France en août 94.

— Vous vouliez rester ?

— Oui, car ma vie à moi était là-bas. Ma copine, mes amis, tout quoi. Mais je n'avais que vingt-deux ans et pas d'autre famille que mon père, alors je l'ai suivi. Et puis, je ne pouvais pas l'abandonner tout de même.

— Pourquoi à Boissy-le-Châtel ?

— Ah ça, seul mon père aurait pu vous le dire, il n'a jamais voulu m'expliquer son choix. Imaginez la déprime pour moi. Je quittais le soleil et la mer pour me retrouver entouré de vaches sous une grisaille permanente.

— Et pour votre père ?

— Oh, pour lui ? Une véritable renaissance. Il a repris goût à la vie tout doucement, puis s'est remis à exercer. Rien ne pouvait le rendre plus heureux que de soigner les miséreux et les paysans.

— Vous ne semblez pas approuver ces choix ?

— Si, pardon, mais le chagrin me fait dire n'importe quoi. Mon père était une sorte de sœur Marie-Thérèse de la Brie profonde, toujours prêt à aider son prochain.

— Pourquoi ne pas être retourné vivre à Barcelone par la suite ?

— Tout simplement parce que moi aussi j'ai fini par m'y plaire. C'est ici que j'ai rencontré ma femme, Véronique. Et maintenant nous avons deux enfants, Laure et Adèle. La mort de leur grand-père va les anéantir.

— Où vivez-vous ?

— À Crécy-la-Chapelle, un village à trente kilomètres d'ici. C'est parce que je travaille là-bas, avant que vous ne me demandiez. Je suis ingénieur agronome pour une société de moulins à farine.

— Vous étiez encore proche de votre père ?

— Oui, autant qu'on peut l'être. On se voyait généralement chaque week-end et on s'appelait dans la semaine. Il n'était plus tout jeune, alors on prenait régulièrement des nouvelles de sa santé. Il était du genre bon vivant, si vous voyez ce que je veux dire.

— Lui connaissiez-vous des difficultés d'argent ?

— Pas à ma connaissance.

— Des histoires particulières ? Quelqu'un qui aurait pu vouloir s'en prendre à lui ?

— À mon père ? Vous plaisantez ? Je vous l'ai dit, c'était un saint homme ici. Demandez aux gens du village, vous verrez.

— Y avait-il quelqu'un dans sa vie ?

— Une femme ? Non, malheureusement non. On aurait aimé qu'il refasse sa vie, mais il n'a jamais voulu remplacer ma mère. Je me console en me disant que maintenant, ils sont à tout jamais réunis.

— Merci pour votre temps, monsieur Martineau.

— Attendez, vous avez promis de répondre à mes questions. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Qu'est-ce que vous refusez de me dire ?

Maxime plongeait son regard dans le sien, comme pour mieux appuyer la portée de ses propos.

— Comme vous le savez, il a été assassiné. Mais ce que vous ignorez, c'est comment. Croyez-moi, son corps est méconnaissable et vous ne souhaiteriez pas conserver cette image de votre père, cela vous hanterait jusqu'à la fin de vos jours.

— Mon Dieu, souffla-t-il. Et on a une idée de qui a pu faire une telle chose ? Et pourquoi lui, pourquoi mon père ?

Les larmes coulèrent sur son visage émacié.

— Il n'avait jamais fait de mal à personne, à personne.

— Ne vous sentez pas coupable, et ne vous blâmez pas. Personne ne peut prédire quand ce genre de criminels va frapper et pourquoi ils le font. Votre père n'est sans doute qu'une innocente victime s'étant trouvée sur son chemin.

— Mais vous n'avez rien trouvé ? Aucun indice, aucune preuve ? N'importe quoi, je ne sais pas moi. Des empreintes, des traces de pas, de l'ADN ?

Maxime le laissa parler.

— Ou peut-être même des dossiers ?

Cette fois-ci, il tiqua.

— Des dossiers ?

Philippe Martineau sembla soudain gêné.

— Euh oui, le tueur cherchait peut-être quelque chose, de l'argent ? Mon père devait sûrement en conserver dans son bureau, non ? Je ne sais pas moi. Je dis tout ce qui me passe par la tête, mais on ne peut pas tuer quelqu'un comme ça ? Gratuitement, sans raison.

— J'ai bien peur que si.

— Je n'arrive pas à y croire. Je l'ai eu pas plus tard qu'hier soir au téléphone, et tout semblait aller pour le mieux. Il était comme d'habitude.

Maxime choisit de mettre fin à l'entretien.

— Je vous laisse à votre peine. Une dernière question, les noms d'Olivia Rousseau ou de Stephen Legros vous évoquent-ils quelque chose ?

Antoine, s'étant retrouvé sans personne à interroger suite au départ précipité de la secrétaire vexée, décida d'en profiter pour appeler son collègue informaticien à la DRPJ.

— Bruno, c'est Antoine.

— Salut, vieux. Désolé, mais je n'ai pas encore terminé d'éplucher les dossiers de tous les profs.

— En fait, si je t'appelle, c'est pour que tu nous fasses de nouvelles

recherches.

— Encore ?

— Écoute, je sais ce que tu vas dire, mais on a vraiment une sale affaire sur les bras. Un putain de taré est en train d'écumer la région et il faut vraiment qu'on l'arrête avant qu'il ne recommence. Et il y a de grandes chances que tes infos puissent être capitales, voire vitales.

— T'inquiète, je sais. J'ai beau être coincé ici, je suis votre affaire de près, et c'est vrai qu'elle est coton celle-là.

— T'as pas idée.

— Vous avancez ?

— Pas encore.

— Et Max ?

— Tu le connais, il veut rien lâcher. Mais il le chopera.

— Oh ça, je m'inquiète pas. Qui de mieux pour coincer un psychopathe qu'un autre psychopathe.

— C'est ça.

— Allez vas-y, balance tes noms.

— D'abord la victime, Georges Martineau. C'était le médecin du village. Il est arrivé d'Espagne avec son fils en 94, vois si y a rien du côté d'Interpol, on sait jamais. Sa secrétaire aussi, elle s'appelle Solange Yvon.

Après sa conversation avec Bruno, Antoine vit Maxime terminer la sienne avec le fils du docteur. Ils se rejoignirent devant la Laguna, sorte de quartier général mobile improvisé depuis le début de leur enquête.

— Qu'est-ce que ça a donné avec le fils ?

— Difficile à dire. Il a de la peine, mais il cache quelque chose. Je l'ai senti méfiant, sur ses gardes, comme s'il s'attendait à se retrouver accusé.

— Ah bah comme ça, on est à égalité.

— Pourquoi ?

— La secrétaire, c'est un véritable ange de miséricorde dévoué à son cher médecin disparu. Mais lorsque je me suis fait plus indiscret, elle s'est emportée et elle est partie, furieuse et vexée.

— À ton avis ?

— À mon avis, elle s'est cachée derrière sa fausse colère pour partir et éviter de répondre à mes questions. Je pense que c'est une personne bien, mais elle n'est pas à l'aise avec ses mensonges et semble avoir du mal à en supporter le poids. Mais elle finira par cracher le morceau. Il suffirait qu'elle croise ce beau regard de tombeur qui te caractérise pour tout balancer. Faudra aussi vérifier leurs alibis pour les deux meurtres. Qu'est-ce t'en penses ?

Antoine se demanda pourquoi il ne lui répondait pas quand il

remarqua son regard hypnotisé.

— Max ? Putain, tu fais chier.

C'était trop tard. Il s'en allait déjà d'un pas lent vers les lieux du crime et il renonça à toute nouvelle tentative de le faire émerger de sa transe, sachant la démarche vaine. Il savait qu'il ne pouvait résister. Il voulait de nouveau s'approprier les lieux, les ressentir, s'imprégner de leur atmosphère, de l'aura malfaisante qui baignait encore l'espace.

Maxime pénétra à nouveau dans la maison, le monde l'entourant réduit à un brouillard abstrait.

Le médecin, comme chaque vendredi matin, arrive à son cabinet. Il vient d'aller chercher ses viennoiseries, il n'attend donc personne et ne compte pas être dérangé. Sa secrétaire ne vient jamais ce jour-là, son fils n'habite pas ici, et il se croit seul dans la maison. Pourtant, il ne l'est pas. Le tueur est ici. Pourquoi il s'en prend à lui en plein jour ? Pourquoi pas la nuit ? Il savait qu'il ne serait pas dérangé, il connaissait donc les habitudes du médecin.

Il regarda autour de lui.

Comme il est possible qu'il soit tout naturellement venu à son cabinet comme un patient ordinaire. Non, pas comme un simple patient, sinon il l'aurait éconduit. Alors il le connaissait, et il l'a laissé entrer. Mais sous la menace ou de son plein gré ? Qu'est-ce qui pouvait bien les lier tous les deux ?

L'odeur dans le cabinet était encore forte.

Alors il le laisse pénétrer sur son territoire, sur son domaine, il est confiant. Et puis là, alors que son attention se relâche, le tueur frappe, rapide. Vif comme l'éclair, il le mord à la gorge. Le docteur se débat, il hurle, lutte, mais l'animal tient bon, sa prise est indéfectible. Dans un geyser de sang, il emporte avec lui un morceau de chair. Pourquoi un contact si intime ? L'affront est-il si personnel que seul un besoin de sang peut assouvir sa vengeance ? Ou est-ce que ce n'est pour lui qu'un moyen de se nourrir, de combler cette irrépressible envie de prendre la vie, de la sentir couler sous son palais, puis dans sa gorge. Mais il ne l'achève pas tout de suite, il le prive d'abord de tous moyens de fuite, car il veut le voir mourir, cela fait partie de ses besoins. Il est incapable de partir comme ça. Il n'est pas pressé, la façon de tuer compte autant que son résultat, si ce n'est plus. Sa proie gît maintenant à ses pieds. L'agonie est brève. Le flot de sang qui s'échappe de l'artère sectionnée est intarissable. Mais durant tout ce temps, il contemple et savoure la mise à mort l'amenant aux portes de la jouissance. Puis c'est la fin. La fin de son fantasme. Mais peu importe. Il a pris soin de mémoriser chaque image, chaque sensation, afin de pouvoir revivre l'acte encore et encore. C'est pour ça qu'il a pris son temps.

Il baissa les yeux vers les traces qu'avait laissées le corps du docteur.

Il ne part pas, pas tout de suite. Arrive maintenant le moment de la mise

en scène. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui l'empêche de quitter les lieux ? Le meurtre n'est pas son seul but, il ne jubile donc pas que dans l'acte, le message compte aussi. Certainement impossible à comprendre pour nous, il est sûrement très clair pour lui. Il ne se presse toujours pas. Il sait qu'il lui reste encore du temps. Malgré sa démente, il est encore lucide, du moins, il l'est rapidement redevenu. Il s'approche de lui, puis le déshabille. La victime est très lourde, ça a dû lui demander des efforts. Faut-il chercher quelqu'un d'une grande force physique ? Il tranche ensuite la verge d'un geste expérimenté, puis les testicules. Mais sa récolte ne le dégoûte pas, il ne s'en débarrasse pas en la jetant dans un coin de la pièce. Non, il préfère les conserver comme une sorte de trophée. Sûr de lui, il ouvre ensuite la panse du docteur avant d'y plonger les mains. Il retire tout ce qu'il y trouve, découpe, taille, lacère, et prend ce qui vient. Un amas d'organes se retrouve quelques instants plus tard sur la balance. Là aussi, il ne l'a pas choisi par hasard, alors pourquoi ? La balance représente souvent la justice, alors que veut-il nous faire comprendre ? Qu'il est coupable ? À ses yeux sans doute, mais de quoi ? De quoi un médecin de village peut-il se rendre coupable ? Il faudra approfondir le dossier de chacun de ses patients, s'enquérir de leur état. Mais le tueur n'en a pas fini, pas encore. Le vide béant laissé dans l'abdomen de sa victime ne le satisfait pas, il faut qu'il le comble. Il regarde autour de lui, puis y glisse tout ce qu'il trouve à sa portée, tout ce qu'il peut y mettre. Ou bien est-ce cela son véritable message ? Peut-être que seul cet acte a un sens à ses yeux, les viscères ne figurant sur la balance que pour nous détourner de son véritable but. Non, il aurait pu les jeter par terre. Mais pourquoi remplir ainsi son ventre ? Il lui fait payer ses actes, il se venge, peut-être pas de lui, mais de sa profession, du corps des médecins.

Il ne voyait même plus les murs qui l'entouraient. Son regard était absent, signe de son esprit profondément perdu dans les limbes de son imagination perversie.

Malgré tout ce que tu viens d'accomplir, tu n'en as pas encore fini. Ce que tu as fait t'a replongé dans ta transe. Le monde pourrait s'écrouler que tu ne te détournerais pas de cette dernière tâche. Tu plonges les mains dans le sang, puis tu en badigeonnes le mur, traçant des courbes et des arabesques, virevoltant comme un peintre fou. Là enfin, tu t'épuises et tu reviens dans le monde des hommes. Puis tu réalises. Tu ne peux plus sortir dans la rue en plein jour dans cet état, ainsi couvert de sang humain. Alors tu te changes. Donc tu avais prévu d'apporter le nécessaire, tu te connais, tu savais dans quel état de démente te plongerait le meurtre. Tu récupères sans doute un sac discrètement déposé dans la salle d'attente, mais tu es nu, pour ne pas souiller l'espace. Calmement, ton sang-froid retrouvé, tu t'habilles et contemples une dernière fois ton œuvre. Pas pour vérifier que tu n'as rien laissé de compromettant, car manifestement, ça ne t'inquiète pas, mais pour te repaître une dernière fois de ton crime, de ta sauvagerie.

Maxime quitta le cabinet avec un dernier regard pour les lieux du crime, comme pour dire au revoir à cette macabre scène qu'il redoutait de retrouver bien trop tôt. Antoine l'attendait dans la voiture, prêt à partir lui aussi. Alors qu'il ouvrait la portière de la Laguna et s'apprêtait à y monter, il aperçut à nouveau ce petit garçon, celui qui les observait de loin à Speuse sur le meurtre de la première victime.

— Bon, qu'est-ce tu fous Max, tu montes ?

— Attends, laisse-moi une minute, tu veux ?

Il referma doucement la portière puis effectua un petit signe de la main pour saluer l'enfant. Celui-ci parut d'abord surpris, puis effrayé, et il se demanda s'il n'allait pas de nouveau se sauver. Contre toute attente, il lui rendit son salut. Il lui sourit pour le rassurer et avança lentement dans sa direction. Il se tenait à l'angle du mur de la propriété et semblait s'interroger sur la conduite à tenir.

Maxime pressa le pas et le salua :

— Bonjour.

— Bonjour, répondit-il timidement.

Sa voix était tremblante, et aussi jeune que son âge apparent. Il ne devait pas avoir plus d'une dizaine d'années. Petit brun aux cheveux épais et aux beaux yeux clairs, tout en lui évoquait un animal effrayé, prêt à détalier au moindre mouvement suspect.

— N'aie pas peur, tu n'as rien à craindre.

Il bomba soudainement le torse et redressa la tête, comme ces enfants qui voulaient prouver aux adultes qu'ils étaient déjà de petits hommes.

— Mais je n'ai pas peur, dit-il fièrement.

— Ça se voit que tu n'as pas peur, tu as même l'air d'être un garçon très courageux. Quel âge as-tu ?

— J'ai onze ans.

Il perdit quelque peu de sa superbe lorsqu'il détailla enfin son vis-à-vis. Les cicatrices de Maxime, associées à l'éclat surnaturel de ses yeux, provoquaient souvent cet effet.

— Ne crains rien, je ne suis pas un monstre, juste un policier.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé au visage ?
— Un accident quand j'étais jeune. Je m'appelle Maxime, mais tu peux m'appeler Max.

— Et moi Baptiste, Baptiste Patinot.

— C'est toi que j'ai aperçu l'autre jour à Speuse, pas vrai ?

Il baissa la tête, pris en faute et obligé d'avouer.

— Oui.

— Qu'est-ce que tu faisais là-bas ?

— J'y habite.

— Et tu te demandais ce qui était arrivé ?

— Oui, enfin non, c'est parce que je venais voir Émilie.

— Émilie est ton amie ?

— Oui, ma meilleure amie.

— Et tu la connais depuis longtemps ?

— Oui, on est dans la même classe.

— Mais tu as un an de plus qu'elle, non ?

Il détourna le regard, honteux.

— C'est parce que j'ai redoublé.

— Oh ça, ce n'est rien tu sais, moi, j'en ai redoublé plein des classes. Mais dis-moi, Émilie n'est pas là aujourd'hui, alors qu'est-ce que tu fais ici ?

— C'est parce que l'école est finie et que j'ai vu toutes les voitures de police, j'avais peur c'est tout.

— Peur qu'il ne soit de nouveau arrivé malheur à Émilie ?

— Oui, fit-il soudain triste.

— Elle a drôlement de chance Émilie de t'avoir comme ami, tu es un véritable chevalier servant.

— C'est normal, je lui ai promis. Je serai toujours là pour veiller sur elle.

— C'est très noble de ta part. Est-ce qu'Émilie te parle depuis ce qui est arrivé à son beau-père ?

— Plus beaucoup. Elle est très triste, tu... pardon, vous savez.

Il lui ébouriffa les cheveux.

— Oh, mais tu peux me tutoyer. Maintenant que je sais que tu es un chevalier au grand cœur, tu es même obligé de le faire, tu es comme un policier.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. D'ailleurs dis-moi, de policier à policier, est-ce qu'Émilie s'entend bien avec sa maman ? Elle a toujours été triste comme ça ?

— Oh oui, elle adore sa maman, elle est très gentille. Mais c'est vrai que depuis quelque temps, je ne la vois plus beaucoup. Je crois qu'elle n'a plus trop le droit de sortir, et ça la rend triste.

— Et tu sais pourquoi elle n'a plus le droit ?

— Non, elle ne veut pas me le dire.

— Voilà ce qu'on va faire, Baptiste. Je te nomme officiellement mon adjoint.

Le garçon prit la carte qu'il lui tendait, un sourire jusqu'aux oreilles et l'œil humide d'émotion.

— C'est mon numéro. Si quelque chose arrive de nouveau à Émilie, tu m'appelles. Je peux compter sur toi ?

— Oh oui, bien sûr !

— Parfait, alors à bientôt, Baptiste.

Il contempla un instant le petit garçon s'en aller gambadant de fierté jusqu'à ce qu'il disparaisse de son champ de vision à l'angle de la rue, puis s'en retourna vers son coéquipier.

— Qu'est-ce tu foutais avec ce gosse ?

— Je développe notre réseau d'informateurs. Allez, roulez.

Ils abandonnèrent la place pour reprendre le chemin de leur hôtel, l'après-midi était déjà fort avancée.

— Ah tiens, pendant que tu te faisais un nouveau copain, j'ai appelé Hervé pour le tenir informé. J'ai eu de la chance, je suis pas tombé sur le commanche.

— T'as bien fait. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que notre cher patron était d'une humeur exécrable.

— Comme toujours, non ?

— Apparemment, c'est pire que d'habitude, mais personne ne sait pourquoi. Alors il passe ses nerfs sur le premier venu.

— Forcément, on n'est pas là.

— Tu vois, je t'avais dit qu'il passerait à quelqu'un d'autre. Cette mission est peut-être une aubaine finalement. Hervé m'a quand même conseillé de rapidement lui apporter du grain à moudre si on ne veut pas se faire dessaisir. Je lui ai pas raconté de bobards, je lui ai dit que pour l'instant on n'avait toujours rien, je me trompe ?

Maxime soupira, résigné face à l'aveu de leur échec.

— Non, t'as bien fait. Est-ce que quelqu'un sait qu'on ne résout pas ce genre d'enquêtes d'un claquement de doigts ? Qu'on est tributaire de l'événement, des retours d'analyses et j'en passe.

— Tu sais bien que tout le monde s'en fout, ce qu'ils veulent, ce sont des résultats, pour que chacun puisse à nouveau dormir correctement. Personne ne veut savoir qu'un monstre rôde autour de chez lui, près de sa famille, de ses enfants. Je sais que pour l'instant on a fait tout ce qu'on pouvait, mais ça nous fait quand même un deuxième meurtre sur les bras en moins d'une semaine, et pas n'importe quel meurtre.

— Oui, pas n'importe lequel. D'abord ce prof. Il est chez lui, quand il se retrouve empoisonné on ne sait de quelle façon. Comment et par qui, ça on l'ignore. Le tueur ne s'arrête pas là, il faut qu'il lui arrache

les parties avant de le recouvrir de peinture et de s'en servir comme d'une toile humaine. Il est sûr de lui. Il laisse ses empreintes un peu partout, de la terre, et opère en pleine matinée alors que n'importe qui aurait pu le surprendre. Aux dires de tous, sa femme, ses collègues, ses amis, c'est un brave type sans problème. Et puis il y a le toubib. Lui aussi assassiné en plein jour. Pas empoisonné, mais attaqué, mordu, lacéré, et pour finir, vidé comme un animal. Encore une fois, personne ne lui connaît le moindre problème, le moindre ennui.

— Alors qu'est-ce qui a changé entre nos deux victimes ?

— Sa manière de tuer, la mise à mort. Dans ce dernier cas, elle est beaucoup plus violente, plus sauvage. Alors soit notre tueur le connaissait plus intimement et avait de plus grandes raisons de lui en vouloir, soit il évolue.

— Il évolue ?

— Oui. Il progresse, il s'enhardit. Peut-être qu'il se cherche. Il n'a pas encore trouvé la voie qui lui convient, celle qui lui apportera la jouissance extrême dans sa manière de tuer.

— Putain, mais à ce rythme-là, ça sera quoi la prochaine fois ?

— C'est ce qui m'inquiète. Mais il existe plus de points communs que de différences, et c'est ce qui devrait nous aider à l'arrêter. Il a frappé deux fois le matin. Pourquoi à ton avis ?

— Parce qu'il avait repéré ses victimes, et qu'il savait qu'il les trouverait chez eux à cette heure.

— Oui, ou bien parce que c'est le seul créneau dont il dispose. Il travaille peut-être de nuit, ou encore l'après-midi. Il a peut-être une famille, des enfants, et c'est le seul timing qu'il a pour ne pas éveiller les soupçons. Il n'a pas tué de la même façon, mais sa mise en scène est identique. Elle lui est propre, c'est sa signature.

— Les peintures, tu veux dire ?

— Oui. On ignore ce qu'elles représentent, mais pour lui, elles ont un sens. C'est sa façon de justifier ses actes aux yeux du monde, de faire passer son message, ses souffrances, sa peine. Le profil des victimes est assez proche. Deux individus sans histoire, aimés de tous. Alors qu'est-ce qui l'a attiré chez eux ? Leur mode de vie, leur bien-être qu'il jalouse, leur innocence ?

— C'est vraiment tout ce qui les rapproche. Ils n'ont pas le même âge, pas le même physique, ils ont des emplois et des vies bien distincts, et n'ont à première vue aucun passé commun.

— Oui, mais notre tueur ne s'arrête pas à ça, parce qu'il ne les voit pas comme nous. Il distingue et perçoit chez eux des éléments, des sensations qui nous sont étrangers. Il a peut-être développé une empathie du bien.

— Mais dans ce cas-là, si c'est l'innocence qu'il vise, il pourrait frapper n'importe où, n'importe quand, et surtout...

— Oui, n'importe qui.

La nuit est tombée, ça y est, et malgré les lumières de la ville, elle est d'un noir d'encre. Comment pourraient-elles de toute façon percer le brouillard épais qui s'est abattu sur les rues ? Je ne sais pas pourquoi je suis là, dehors, à errer après je ne sais quelle chimère.

Le combat intérieur de Maxime était toujours aussi vivace.

Si tu le sais, tu ne le sais que trop bien même. Ce sont tes démons qui t'ont encore poussé à sortir, à quitter le nid douillet de ta chambre d'hôtel alors qu'ici il fait froid et humide.

Il déambulait au hasard des rues, à nouveau dévoré par une colère, une rage brûlante qui n'avaient d'égales que la souffrance qui lui ravageait le visage. Cette fois, encore plus que les autres nuits, la douleur était insupportable. Empli de dégoût pour lui-même, pour sa faiblesse, pour son incapacité à empêcher ce monstre de frapper à nouveau, il n'avait même pas pu se réfugier dans la douce torpeur de l'alcool ni même tenté de s'abrutir avec le moindre cachet.

C'est ma punition pour le mal qui m'habite. Et ce mal, je dois le nourrir, le nourrir avec un mal encore plus sombre que le mien. Je dois apaiser mes démons, et cette nuit y est propice, j'en suis certain.

Il s'était d'abord dirigé vers les quartiers les plus sensibles de la ville, souhaitant plus que tout y faire une mauvaise rencontre, quelle qu'elle soit, afin d'assouvir ses pulsions. Il n'avait croisé que quelques petites frappes en mal de délinquance juvénile. À son approche, malgré leur assurance, ils avaient préféré s'enfuir devant ce masque de mort qui arpentait la nuit à une heure aussi tardive. Déçu, il avait ensuite rebroussé chemin, se rapprochant ainsi du centre-ville aux allures de plus en plus fantomatiques.

Il descendait un axe qu'il n'avait pas encore emprunté quand ses pas le conduisirent sur un grand parking désert. Il attira tout de suite son attention, car tout l'arrière était bordé de ténèbres insondables. Il se rapprocha, pour réaliser que ce mur de noirceur était en fait constitué de rangées d'arbres et d'épaisses frondaisons. Une clôture de bois et de métal ainsi qu'un mince ruisseau en délimitaient l'accès. Il s'agissait du parc municipal.

Des bois, à nouveau. C'est de cela qu'il faut que je m'imprègne, que je

m'inspire, parce que ce n'est pas mon milieu, mais le sien. Le mien n'est fait que de béton et d'acier, de routes et d'immeubles, alors que lui opère dans un autre domaine qui m'est étranger.

Agrippant le haut d'une grille, il se propulsa d'un bond avant de retomber de l'autre côté avec la souplesse d'un chat. Il huma l'air, tendit l'oreille, puis jugeant les lieux propices à son humeur, ôta sa capuche tel un héros masqué se sentant à l'abri dans son repère.

L'endroit avait quelque chose d'intemporel. Il devinait les nombreux parterres de fleurs qui le composaient, les allées soigneusement entretenues, les haies correctement taillées. Dans une telle obscurité, ce décor prenait des formes aussi fantastiques qu'irréelles. Il marcha à travers le parc quelques minutes avant de s'asseoir sur un muret de pierre qui bordait une fontaine endormie.

Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je suis ? Voilà à quoi j'en suis réduit chaque nuit ? Ce sont là les seuls choix qui s'offrent à moi ? M'enivrer dans ma chambre d'hôtel jusqu'à oublier les brûlures de mes cicatrices, pour finir par sombrer dans un coma volontaire ? Ou errer comme un misérable, épris de justice et de vengeance ?

Il repensa aux paroles du tueur d'Avignon, à sa confrontation avec lui. Tout lui paraissait si simple à l'époque. Il était le mal incarné, et lui, le défenseur d'un bien et de valeurs qu'il pensait nobles. Mais celui-ci, à l'article de la mort, avait semé en lui de sombres graines, le faisant douter de la justesse et du bien-fondé de son combat.

Il ne pouvait pas avoir raison, il se trompait. Nous n'étions pas pareils, mais différents. Tout nous opposait.

Ce qui lui était le plus difficile à admettre, c'était que le psychopathe n'avait pas cherché à nier ce qu'il était ni ce que ses souffrances et sa haine l'avaient conduit à devenir. Il assumait ce qu'elles avaient fait de lui, comment elles l'avaient transformé. Il était le mal parce qu'on avait fait de lui cet être maudit et abominable. Il ne se cherchait pas d'excuse, il était juste ce qu'il était. Vaincu, il l'avait poussé à embrasser ce destin qu'il refusait tant, à accepter cette violence qui l'habitait et le contrôlait.

Non, je sais ce que je suis. Je ne suis pas comme lui. Ce que je veux moi, c'est débarrasser le monde de toute cette vermine, de ces monstres qui peuvent s'en prendre à n'importe qui. Je connais la voie que je dois emprunter pour réussir, et elle est faite de violence et de haine. Si le prix à payer est celui de mon âme, j'y suis préparé. Je suis et je resterai maudit par la vie, privé d'un amour que je ne connaîtrai jamais, d'une famille et d'un bonheur qui me resteront interdits. Mais quelqu'un doit faire face. Quelqu'un doit se dresser contre ce mal qu'il faut combattre. Et à ce mal, je ne connais qu'un seul adversaire. Un mal encore plus grand.

Son cruel constat, ce choix de vie qu'il se refusait, le conduisit inexorablement vers une image qu'il tentait d'oublier, de gommer de

son esprit endolori. Celle de Stéphanie. Il la revit sourire, le regard emplí non pas de pitié, car il ne l'aurait supporté, mais de compassion et de tristesse. Elle avait su lire en lui. Et ça ne l'avait pas effrayée. Elle le comprenait et avait foi en son jugement. Elle aussi, il l'avait déçue, abandonnée comme sa sœur, préférant mener seul son combat, loin de toute faiblesse et de toute distraction sentimentale. Il se l'avouait à présent, il avait eu peur. Peur de cette vie qui s'offrait à lui, de ce destin qui semblait enfin se montrer clément. En la laissant, il avait ainsi renoncé à toute chance de rédemption, de pardon.

Rejetant cette insupportable mélancolie et refusant de s'apitoyer sur son sort, il laissa la colère à nouveau le gagner et le consumer, ses yeux s'enflammant comme deux braises qu'elle alimentait.

Il fut soudain distrait par un bruit qu'il avait cru entendre. Un son qui détonnait dans ces lieux et à cette heure. Celui d'un rire. Deux rires en réalité. Un second venait de faire écho au premier.

Subrepticement, il quitta son assise de pierre pour s'élancer au milieu des arbres. Il progressa parmi eux, le pas souple et léger, avançant de masque en masque. Plongé dans l'obscurité la plus totale, il se rapprocha de l'écho.

À quelques dizaines de mètres de lui se dessinait un chemin sombre bordé de platanes. À l'entrée, deux jeunes filles dont la gaieté laissait deviner une soirée un peu trop arrosée s'apprêtaient à s'y engager. Enjouées, elles se tenaient bras dessus, bras dessous, riant aux éclats au souvenir du moment passé.

Il continua de les observer, admirant leur innocence et leur confiance, insouciantes des dangers potentiels. Rassuré, il s'adossa au tronc d'un chêne séculaire et les regarda s'avancer. Alors qu'il posait l'arrière de son crâne contre l'écorce, un mouvement attira son attention. Plongée au cœur des ténèbres et dissimulée derrière un large sapin, une ombre guettait.

Il reconnut immédiatement cette attitude, celle d'un animal attendant sa proie. La silhouette, à mesure que les filles se rapprochaient, commença à s'agiter, trépignant sans doute d'impatience face au forfait qui l'attendait. Sachant ce qui allait se produire, il remit sa capuche et s'élança. Craignant d'arriver trop tard, il sprinta à travers les arbres, aussi furtif et rapide qu'un félin. Malgré l'horreur du drame à venir, il ne put s'empêcher de se réjouir. Sa soif allait enfin pouvoir être étanchée, son besoin de violence assouvi. Il savait ce qui se tenait là-bas, dissimulé et sur le point de frapper. Un prédateur, comme lui. L'ivresse de la chasse embrasa ses sens, décuplant sa colère et sa haine. Sa haine de ce mal tapi dans l'ombre à la recherche d'innocence.

Pourtant vif comme l'éclair, il sut qu'il arriverait trop tard. Il était encore trop loin de la scène qui débuta malgré lui. Les deux jeunes

filles, deux adolescentes d'une quinzaine d'années, ne virent pas leur assaillant fondre sur elles. Surgissant de côté, il poussa violemment l'une d'entre elles à terre alors que d'un revers de main il frappait l'autre à la tempe, l'envoyant à son tour rejoindre son amie effondrée au sol. Le visage de l'agresseur s'éclaira soudain sous la lune qui perceait enfin le brouillard, et elles hurlèrent d'effroi devant ce masque de vice où elles purent lire le triste sort qui les attendait.

Une grimace de désir lubrique déformant ses traits, l'homme sortit un couteau à la lame luisante et affûtée qu'il agita sous leurs frimousses effrayées. Terrorisées et paralysées d'effroi, elles étaient incapables de fuir, condamnées à rester là, prostrées. Elles auraient pourtant dû crier, hurler, appeler à l'aide, mais la peur donne des ailes aussi bien qu'elle fige dans une étreinte de glace indéfectible.

Le violeur se rapprocha, sa main armée fendant l'air et menaçante, tandis que l'autre s'affairait déjà à déboutonner son jean. S'il n'avait pas été si sûr de lui, s'il n'avait pas cru être le seul à ainsi arpenter la nuit, il aurait pu apercevoir une forme floue se ruer à sa rencontre, tel un fauve fondant sur son repas à venir.

Maxime, possédé, déboucha de derrière l'arbre le plus proche avant de s'élancer d'un bond sur sa proie. Dans les airs, il arma son coude et percuta de toutes ses forces la tête du pervers. Celui-ci n'eut pas le temps de réaliser ce qui se passait qu'il s'envolait déjà un mètre plus loin, sa lame propulsée à quelques pas.

En moins d'une seconde, Maxime fut sur lui. Sans attendre, il lui envoya un puissant coup de pied dans la mâchoire qu'il entendit craquer, les os brisés l'empêchant de hurler. Dans le même temps, il s'accroupit au sol, récupéra le couteau et le lui planta dans la cuisse. Privé de la parole, l'agresseur hurla des sons incompréhensibles, véritables borborygmes de souffrance.

Délaissant un instant son gibier, il s'intéressa aux deux jeunes victimes.

— Ça va, les filles ?

Trop choquées pour pouvoir encore parler, elles opinèrent du chef.

— Alors allez-y, rentrez chez vous sans perdre de temps.

Il se retourna ensuite vers le bourreau devenu victime.

— Il faut qu'on parle, lui et moi.

Les deux amies se regardèrent puis se relevèrent en toute hâte avant de courir à perdre haleine vers la sortie la plus proche. Transportées par l'adrénaline, elles ne ralentirent le rythme qu'une fois le parc loin derrière elles. Terrifiées, elles se retournèrent une dernière fois vers les bois, redoutant de voir leur assaillant en sortir pour s'élancer à leur poursuite. Mais rien ne vint. Le seul son qui perça à travers l'épais brouillard fut celui d'un cri qui déchirait la nuit.

Samedi

Ceinture déjà bouclée et moteur tournant, Antoine trépignait d'impatience au volant de la Laguna. Lorsqu'il aperçut enfin l'ombre de son jeune partenaire, il l'interpella vivement.

— Magne-toi Max, bordel ! J'ai pas envie de choper les bouchons !

Maxime monta dans la voiture, un bonnet de laine noire vissé sur le crâne et un gobelet de café à la main. Antoine ne se donna pas la peine de lui demander s'il avait passé une bonne nuit, la mine sombre de son équipier l'informant implicitement. Par contre, il porta un intérêt tout autre aux écorchures rouge vif qui marquaient chacune de ses phalanges.

— Ça a été ta nuit ?

— Courte.

— Mal dormi ?

— On va dire ça.

Ils n'échangèrent pas d'autres paroles jusqu'à l'institut médico-légal. Ils se présentèrent cette fois ensemble, Antoine n'ayant pas souhaité esquiver l'autopsie.

— Salut doc, qu'est-ce qu'on a raté de dégueu ?

Antoine, vieux loup de la Police versaillaise, connaissait depuis longtemps les médecins qui pratiquaient à l'institut. Il fut soulagé de constater que le légiste n'était pas le même que pour la première autopsie. Celui-ci, un médecin d'une quarantaine d'années aux allures de surfeur basque, était plus sympathique que son collègue.

— Bonjour, Antoine.

— Salut. Laisse-moi te présenter Max, mon partenaire.

— Enchanté. Désolé, je ne vous serre pas la main...

Il avait effectivement les mains déjà fort occupées, à demi plongées dans l'abdomen de leur dernière victime.

— Tu nous briefes ?

— Que dire que vous ne sachiez déjà ?

— Je sais pas moi, les causes de la mort pour être sûr ?

— Sans véritable surprise. Mon défunt collègue est mort des suites

de ses blessures, bien trop graves et trop nombreuses. La plaie à son cou, même si elle n'a été que la première, lui aurait été fatale de toute façon. La morsure, dont nous avons pu réaliser un moulage, lui a sectionné l'artère carotide. Il s'est vidé de son sang en quelques minutes. Il n'avait aucune chance. Je pense qu'on lui a ensuite sectionné les tendons d'Achille dans le seul but de l'immobiliser, afin qu'il meure sur place. Malheureusement, le pauvre homme n'était pas encore mort lorsqu'on lui a ouvert le ventre, mais ça a au moins eu le mérite de l'achever et de mettre fin à ses souffrances.

— Une idée de l'arme utilisée ?

— Oui. Il y a fort à parier qu'il s'agisse du bistouri retrouvé dans ses entrailles, comme le pensaient vos collègues de l'IJ. Cela correspond aux blessures qui ont été pratiquées avec une lame extrêmement fine et coupante. Nous étions en train d'inventorier tout ce qu'on lui a placé dans l'abdomen à la place de ses organes internes.

Il fit signe à son assistant qui lut la liste qu'il avait rédigée.

— Nous avons trouvé un bistouri, huit abaisse-langue en bois, un tensiomètre complet, un thermomètre rectal, quatre seringues vides, un stéthoscope, un marteau à réflexes, et des forceps.

— Des forceps ? Chez un généraliste ?

Le légiste reprit la conversation.

— Oui. Mais ça ne me surprend pas. Si vous saviez le nombre de disciplines médicales que doit maîtriser un médecin de campagne, vous seriez surpris. Vous ne verrez jamais certains paysans mettre un pied dans un hôpital, ils ne jurent que par leur médecin de village. Et puis notre bon docteur n'était pas tout jeune, il a donc connu cette génération de patients assez longtemps.

— Des empreintes ?

— Des tas. Vos hommes sont passés tout à l'heure, je leur ai confié tous les instruments.

— Et pour les organes ?

— Une chose est sûre, votre tueur n'est pas de la partie, ou alors il ne veut pas qu'on le croie. Un enfant de dix ans n'aurait pas fait pire. Tout a été découpé, tranché et débité comme si on avait vidé un poisson. Aucune technique là-dedans. Quant aux organes, ce sont ceux d'un homme obèse de soixante et onze ans, rien de plus. Mon assistant finissait de les peser justement. C'est bon Vincent, tu peux les remettre et refermer.

— Et pour ses attributs ?

— Même chose que pour le reste, une incision sauvage et brutale. On lui a découpé par un large cercle le pénis et les testicules. Mais pas assez profondément, il a fallu les arracher pour les lui ôter.

— Avant ou après lui avoir ouvert le ventre ?

— Après. Je peux même vous dire qu'il était déjà mort.

- Quelle merde.
- Oui, j'avoue que là, tu as fait fort.
- C'est pas moi, c'est le petit, il les attire...

Antoine avait voulu dérider son partenaire avec ce sarcasme, mais Maxime n'y réagit pas. Il se demanda même s'il les avait seulement écoutés, entièrement absorbé par la contemplation du cadavre.

Le légiste leva un sourcil interrogateur vers Antoine, mais il lui fit comprendre d'un geste de laisser tomber.

- Docteur, venez voir !

La voix de l'assistant dénotait un certain effroi, mais le légiste soupira comme s'il en avait l'habitude.

- Qu'est-ce qu'il y a Vincent, il n'est pas mort ?

Lorsqu'il vit que son assistant ne se donnait même pas la peine de lui répondre, trop occupé à examiner la dépouille gisant sur la table en inox, il s'avança pour le rejoindre.

- Là, regardez.

L'interne, la tête presque plongée dans la cavité abdominale du cadavre, désigna la surface intérieure de la peau de son ventre qu'il tenait entre deux doigts.

- Fais voir ça.

Il se munit de lunettes à effet grossissant ainsi que d'une petite lampe au rayon puissant. À son tour, il se saisit de l'arrondi de peau flasque et l'examina.

Inconsciemment, Maxime et Antoine se rapprochèrent.

- Vous avez trouvé quelque chose ?

— Sans aucun doute, oui. Je suis partagé entre me maudire d'avoir raté ça et féliciter mon élève. Sans doute devrais-je faire les deux. Tenez, approchez-vous et regardez. Là, vous voyez cette marque ?

Il pointa du doigt une étrange petite marque noire de forme arrondie. Antoine colla son nez presque dessus.

- Et ?

- Et elle n'a rien à faire là, croyez-moi. On dirait que...

Il se pencha un peu plus, renifla la peau, ferma les yeux comme pour faire appel à ses souvenirs, puis renifla à nouveau, véritable œnologue du corps humain. Il lâcha la peau qu'il tendit à son assistant avant de se précipiter sur une étagère. Il renversa plusieurs fioles, secoua des petites bouteilles, avant de revenir satisfait avec un flacon contenant une solution bleu océan.

- Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Antoine, curieux comme un enfant.

- Un réactif.

- Un réactif ?

- Oui, si je ne me trompe pas...

Il déposa une goutte sur la marque.

- C'est bien ça.

— Quoi ? s'exclamèrent en chœur Antoine et l'assistant.

— C'est une brûlure.

Ils restèrent sans voix, attendant qu'il leur explique.

— Le symbole que vous voyez là a été réalisé par empreinte, sans doute avec un fer chaud. Votre tueur a laissé sa marque.

Maxime s'avança, hypnotisé, glissant sur le carrelage aseptisé de la salle d'opération. L'éclat de ses yeux était si intense qu'ils parurent soudain translucides. Plus rien ne comptait pour lui. Rien à part cette petite tache sombre, ultime preuve volontaire laissée à leur attention. À nouveau, le tueur s'adressait au monde qui l'entourait.

— Attendez, fit le légiste. Je vais en faire un cliché qu'on va ensuite agrandir sur l'ordinateur.

L'interne lui apporta un reflex ultra-sophistiqué. Il fit ensuite crépiter le flash sous plusieurs angles, puis inséra la carte mémoire dans son PC. L'image se dessina progressivement sur l'écran haute résolution, avant d'apparaître enfin avec netteté. Les quatre hommes se serrèrent au coude à coude devant le moniteur, leur tête se tordant sous divers angles afin de mieux comprendre le symbole.

Les hypothèses allèrent bon train, mais Maxime n'y prêta pas attention. Tout ce qu'il voyait là, c'était un identifiant, une appartenance, une marque. La marque du démon.

— Qu'est-ce que tu penses là, Max ? commença Antoine, déjà fatigué par le *brain storming*. On croirait un estomaqué de Rottweil. Moi, je vois un soutien-gorge et mon cibale.

Le légiste se pencha vers elle le réprimandant.

— Ça ne t'aidera pas de voir ça. Moi, je vois surtout un visage.

— Moi aussi, avança timidement l'interne. On peut presque distinguer des oreilles, une barbe, un menton, et peut-être même un sourire.

— Et ton avis, Max ? Un message ?

— Je ne sais pas. Un message a généralement pour vocation d'être compris, alors que là, nous sommes passés à deux doigts de le manquer. C'était vraiment discret, alors peut-être pas.

— Quoi d'autre, alors ?

— Une signature. Par ce signe, il ne tente pas de communiquer avec nous, il ne cherche pas à ce que nous le comprenions, à ce que nous saisissions ses actes qu'il pense légitimes. Je ne pense pas qu'il tente de se justifier, mais plutôt de s'approprier les mérites. Ce sont les siens, ses crimes, et lui seul sait pourquoi. Il ne veut pas qu'on les lui vole, comme un peintre signant son œuvre, un sculpteur apposant sa griffe.

La réflexion laissa tout le monde dubitatif avant qu'il ne continue.

— Docteur, le corps de la première victime, Stephen Legros, est-il encore dans vos murs ?

— Oui, pourquoi ? Oh, mon Dieu, vous pensez que pour lui aussi nous avons pu passer à côté d'une marque ?

— On ne peut pas écarter cette hypothèse. Mais maintenant, vous savez quoi chercher.

— J'avoue que j'espère que nous la trouverons. Pour le bien de l'enquête, et aussi pour faire un peu descendre mon éminent confrère du piédestal sur lequel il s'est perché. Vincent, va chercher le corps s'il te plaît, on va s'y mettre tout de suite. Pas question de commettre deux fois la même erreur.

Antoine et Maxime s'apprêtaient à repartir quand il les arrêta.

— Attendez, j'avais quelque chose pour vous. Votre première victime est bien morte empoisonnée.

— Vous savez comment ?

Il leur tendit une chemise cartonnée.

— Tout est dans ce rapport. Mais la chose est peu commune, croyez-moi. Je n'avais jamais vu un tel cas. Il a ingéré une forte dose liquide d'amanite phalloïde. Je ne sais pas comment s'y est pris l'auteur, mais il a réussi à synthétiser une solution d'une concentration si pure que la mort a été presque instantanée. C'est du jamais vu. Le cas va faire école.

Antoine fut le plus prompt à réagir.

— Amanite phalloïde ? Mais c'est un champignon ?

— Exactement. Et pas des moindres. Également connu sous le nom de Calice de la mort, il est l'un des plus vénéneux. De la famille des *Amanataceae* et du genre des amanites pour être plus précis. On le trouve un peu partout en Europe, particulièrement dans les forêts humides et à cette saison. Il est même célèbre. On l'accuse d'être incriminé dans la mort des empereurs Claude et Charles VI.

— Les bois...

Maxime n'avait murmuré que pour lui-même.

— Qu'est-ce tu dis, Max ?

— Les bois. Après la terre, un champignon mortel maintenant. Tout nous y ramène. On ignore l'identité de ce monstre, ni même ce qu'il est ou s'il tente réellement de nous faire comprendre quelque chose, mais quoi qu'il en soit, la clé du mystère se trouve là-bas, quelque part au cœur de la forêt.

Cela faisait bientôt une heure qu'ils avaient quitté l'IML, et ils commençaient enfin à apercevoir les prémices de la Brie. Maxime n'avait d'yeux que pour le paysage qui défilait derrière sa vitre.

Des arbres, des forêts à perte de vue. Il n'y a que ça ici, alors où chercher ? Par où commencer ?

— Tu penses à la forêt ? l'interrompt Antoine. Moi aussi. D'abord des traces d'une terre riche provenant d'un sous-bois, puis maintenant ce champignon mortel. Tu as vu les cartes que nous a montrées Daniel, autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Je sais.

— Mais putain, c'est quoi ce tueur ? Le Bigfoot local ? Alors il va, il vient comme bon lui chante, en pleine journée, et personne ne le voit ? On est où là, dans *X-Files* ?

— Oui, quelque chose ne va pas. S'il avait tué au cœur de la nuit, profitant de l'obscurité pour frapper, nous ne serions pas surpris que personne ne l'ait vu ou n'ait même croisé sa route. Mais en agissant deux fois dans la matinée, c'est...

— La merde ? Fantastique ? Surnaturel ? Me dis pas de conneries, Max.

— Non, j'allais dire surprenant.

— Surprenant ? Bah t'as le sens de l'euphémisme, toi. C'est carrément louche, ouais. Bon, tu veux faire quoi maintenant ?

— Retourner voir Olivia, pour vérifier ce qu'elle faisait hier matin pendant le meurtre du docteur. On devrait la trouver au bistrot à cette heure.

— Tu la crois mêlée à tout ça ?

— Non, mais à défaut d'autre chose, il faut bien qu'on élimine toutes les pistes ou les suspects potentiels, t'es pas d'accord ?

— Si, t'as raison. C'est juste que j'en peux plus de cette ville.

Maxime le regarda, ses énormes mains crispées sur le minuscule volant. C'était la première fois qu'il abordait le sujet, qu'il lui laissait une ouverture. Il ne pouvait pas laisser passer une telle occasion d'apaiser ses déboires.

— Trop de souvenirs, c'est ça ?

— Oui, beaucoup trop.

Il crut qu'il allait s'arrêter là, mais il continua.

— C'est parfois tellement dur. Je sais que je peux en parler avec toi, que tu me comprends, parce que toi aussi t'es passé par de mauvais moments. Tu sais à quel point on peut détester la terre entière, cherchant en vain un responsable qui ne viendra pas, pour finir par s'accabler de tous les maux.

En entendant la soudaine confession de son partenaire, il ne put s'empêcher de repenser à sa propre histoire. Comment sa sœur avait été agressée par sa faute, puis blessée.

— Oui, je le sais. Mais je sais aussi que le deuil passe d'abord par le pardon, le pardon qu'on s'accorde à soi. Tu n'y es peut-être pas encore prêt, mais penses-y. Toi et Françoise, vous ne méritez pas de vous infliger une telle torture. Vous êtes des gens bien, et votre fils n'aurait pas supporté de vous voir souffrir autant.

— Oui, t'as sûrement raison, mais personne ne devrait survivre à ses enfants. Personne.

Antoine n'avait pas ralenti l'allure, au contraire. Ils avaient parcouru les vingt derniers kilomètres en seulement quelques minutes. Ça ne l'empêcha pas d'être surpris par l'éclair qui les éblouit à l'entrée de Boissy-le-Châtel.

— Oh, les enfoirés ! Flashés par nos propres collègues, y a plus de respect.

Maxime, bien qu'amused par la situation, reprit son sérieux lorsque son téléphone sonna.

— Oui ?

— Lieutenant Delonge ? C'est Vincent, l'assistant légiste. Le docteur est occupé, mais il m'a chargé de vous dire que nous n'avions rien trouvé sur le corps de Stephen Legros.

— Aucune marque ?

— Pas la moindre.

Maxime coupa la communication, songeur.

— Attends Antoine, ne tourne pas tout de suite, j'aimerais qu'on retourne à Speuse sur la première scène.

— Qui c'était ?

— L'assistant du légiste. Ils n'ont rien trouvé.

— Et tu penses que si la marque ne se trouve pas sur le corps de la victime, on va la retrouver chez lui ?

— Oui, il faut qu'on vérifie. Si on ne trouve rien, ça voudrait dire qu'elle n'était destinée qu'à Georges Martineau.

— Ce qui signifierait qu'il était particulier pour le tueur.

— Oui.

Antoine tourna donc au feu suivant, traversa le premier groupe de maisons perdues sur le plateau, dépassa le stade municipal, puis amorça la longue descente qui menait dans la triste vallée. Étant le premier jour du week-end, ils s'étaient attendus à trouver une vie de quartier plus active que lors de leur premier passage. Pourtant, même un samedi, le hameau avait des allures de ville fantôme.

Ils se garèrent dans la cour devant la maison d'Olivia. À part la Golf noire du précieux voisin, il n'existait aucune autre trace de vie. Ne voulant pas effrayer Olivia et sa fille si elles se trouvaient malgré tout à la maison, Maxime sonna.

Pas de réponse.

Comme il le soupçonnait, elle devait être encore à son travail. Il tourna la poignée de la porte et ne fut pas surpris de la trouver ouverte. Elle leur avait dit qu'elle la laissait toujours ainsi. Malgré la légitimité de leurs recherches, ils avancèrent à pas de loup tels deux cambrioleurs en maraude. Ils ne s'attardèrent pas dans le salon toujours en désordre et allèrent directement dans la véranda.

La pièce était encore lumineuse à cette heure, et ils n'eurent pas besoin de leurs lampes pour examiner l'atelier. Le corps avait été depuis longtemps enlevé, mais des traces de sang avaient à jamais marqué l'établi de bois. On pouvait encore sentir la puissante odeur de nettoyant industriel utilisé pour les faire partir.

Sans se concerter, ils se répartirent les lieux. Antoine scruta avec attention chaque armoire, chaque placard et chaque meuble qui ornaient les murs. Maxime se chargea d'examiner l'établi, ultime lieu de repos du professeur de technologie. Plus agile et plus souple, il n'eut aucune difficulté à se glisser en dessous, ne laissant aucun recoin au hasard.

Ils passèrent ainsi une vingtaine de minutes à tout examiner, sans résultat. Antoine avait depuis longtemps déserté la pièce. Il fumait une cigarette dans le jardin collé à la verrière quand il entendit son équipier annoncer d'une voix glaciale.

— Je l'ai, Antoine. J'ai trouvé la marque.

Il jeta aussitôt son mégot et se précipita à l'intérieur.

— Où ça ?

— Là, regarde.

Antoine commença par se baisser, puis finit par se mettre à quatre pattes. S'ils n'avaient su ce qu'ils cherchaient, jamais ils n'auraient pu l'apercevoir. À peine visible, la même marque que dans le ventre du docteur était dessinée sur le bois, sous la table, à l'angle que le tablier formait avec un des pieds.

— Elle aussi, faite au fer rouge.

— Comme pour le docteur.

— Comme pour le docteur, confirma Antoine.

Maxime aida son partenaire à se relever et en profita pour lui subtiliser son paquet de cigarettes au passage.

— Qu'est-ce tu fous ?

— Viens, on va s'en griller une.

Maxime patienta le temps que les premières bouffées de nicotine l'apaisent, les yeux fixés vers un ciel couleur d'encre.

— Maintenant on est fixé. Ça ne concerne pas seulement Georges Martineau. Quoi qu'on en pense, ils sont liés. D'une façon ou d'une autre, ils le sont, c'est certain. On ne trouvera peut-être jamais ce qui les rapproche, mais pour notre assassin, ils sont semblables. Coupables même. C'est ça que nous devons trouver. Comment est-ce qu'il les perçoit, qu'est-ce qu'il voit chez eux que nous ne voyons pas ?

— En tout cas, t'avais raison. C'est pas un message, c'est bien trop planqué pour. Tu m'as convaincu avec ta signature. La griffe du maître en quelque sorte. Mais pourquoi ? Est-ce qu'il a peur qu'on le copie, qu'on le plagie ?

— D'une certaine façon, il y a un peu de ça. Mais il peut aussi agir au nom de ce symbole.

— Comment ça ?

— Admettons que la marque ne soit pas sa signature. Elle représente peut-être à elle seule une entité pour laquelle il agit. Pense aux nazis. Lorsqu'un des leurs tuait et apposait la croix gammée sur les lieux de son crime, ce n'est pas le tueur qui était important, mais le symbole par lui-même, et l'idée qu'il véhiculait.

— Alors notre lascar agirait au nom de ce symbole ?

— Pourquoi pas ? Je ne fais qu'envisager toutes les options qui s'offrent à nous, rien de plus. Quoi qu'il en soit, si celui-ci existe, il faut qu'on l'identifie. Fais une photo et envoie-la à Bruno, moi j'appelle les gars de l'IJ pour qu'ils se ramènent ici avec tout leur matos.

Lorsqu'Antoine et Maxime quittèrent les lieux, Benjamin et deux membres de son équipe s'affairaient déjà à sortir de grosses valises d'équipement de leur fourgonnette.

— C'est bon, j'ai eu Bruno, informa Antoine. Il nous jure que si ce signe se trouve quelque part sur le Net, il le trouvera. Espérons juste qu'il ait plus de chances que nous. Tu veux toujours aller interroger la petite ?

Son partenaire ne lui répondant pas, il démarra et partit en direction du village.

Maxime n'avait même pas entendu les paroles de son ami, la tête baissée sur l'instantané que venait de leur donner Benjamin. Antoine le regarda en coin et s'inquiéta une nouvelle fois de son sort. Il se demandait dans quel monde il s'évadait lorsqu'il était dans cet état.

Il n'eut pas à s'interroger longtemps. Ils arrivaient déjà sur la place du village. Il dépassa l'église puis vint s'échouer devant le bistrot.

— Hé Max, réveille-toi, on est arrivé.

Pas de réaction.

— Comme tu voudras.

Maxime ne l'entendait toujours pas. Il était parti.

Parti loin dans les méandres de son esprit torturé. Ne réagissant même pas lorsqu'Antoine l'abandonna dans la voiture, il posa alors le bout de son index sur le papier glacé montrant leur dernière preuve. Lentement, il se mit à en dessiner les contours, puis les lignes, d'abord du plus large, pour finir par le particulier et l'extrêmement petit. Il voulait comprendre. Il voulait saisir le sens caché de ce signe aussi étrange que complexe, car de sa signification dépendait sûrement la vie d'autres innocents.

Antoine le laissa à ses réflexions, sachant que ses transes pouvaient parfois durer longtemps. Sans s'en offusquer, il entra dans le bistrot. Le patron, seule personne visible dans l'office, ne semblait pas avoir bougé depuis leur dernière visite. Il se tenait toujours au même endroit, dans les mêmes habits, à astiquer le même verre, avec le même torchon.

— Bonjour, patron.

— Bonjour, répondit-il du bout des lèvres. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— On vient voir Olivia, elle est là ? On aurait deux ou trois questions à lui poser.

— Rapport au meurtre du toubib ?

— Ah ça mon gars, ça ne regarde que nous. Bon, elle est là ou pas ? Son attitude antipathique commençait à entamer sa patience déjà fort limitée.

— Non.

— OK. Alors tu vas peut-être pouvoir nous rencarder. Est-ce qu'elle bossait hier matin ?

— Elle aurait dû, mais elle n'est pas venue. Aujourd'hui non plus d'ailleurs.

— Tu sais pourquoi ?

— Pas vraiment. Elle m'a appelé ce matin pour me dire qu'elle ne se sentait pas bien et qu'elle allait à l'hôpital faire des examens. J'en sais pas plus.

— Et pour hier ?

— J'en sais rien, pourquoi ? Y a un truc que je devrais savoir ? Ses interrogations restèrent sans réponse, Antoine avait déjà déserté les lieux, le laissant à nouveau seul avec son verre et son torchon.

Maxime sortait de la voiture, s'apprêtant à rejoindre son partenaire, quand il le vit sortir du café.

— Te donne pas cette peine, elle est pas là.

Il leva un sourcil interrogateur pour encourager Antoine à poursuivre.

— Le patron dit qu'elle n'est pas venue bosser hier non plus. Elle l'a appelé ce matin pour dire qu'elle allait à l'hosto passer des examens.

— Elle n'a pas dit quelles sortes d'examens ?

— Apparemment non, mais vu la flèche, je suis pas sûr qu'il aurait pigé de toute façon. Tu penses à sa grossesse ?

— Oui. Quel hôpital, Coulommiers ?

Antoine soupira alors qu'il montait dans la voiture.

— Pourquoi, tu crois qu'il y en a un autre dans le coin ?

Antoine n'eut aucune peine à apprendre à l'accueil de l'hôpital qu'une patiente du nom d'Olivia Rousseau avait bien été admise en obstétrique ce samedi à 8 h 14. Renseigné, il retourna ensuite voir Maxime, resté en retrait aux abords du bâtiment.

— Ça ne nous avance pas pour hier, on ne sait toujours pas ce qu'elle faisait.

— Il n'y a pas trente-six façons de le savoir.

L'hôpital, composé d'un seul bloc de plusieurs étages, avait des allures de vieil hospice. Sa façade était noircie par le temps et certains pans de murs étaient couverts d'une épaisse mousse humide. L'intérieur ne brillait guère non plus par sa modernité. Les lieux avaient sans doute été neufs un jour, mais plus probablement dans les années 1970.

Ils déambulèrent dans les couloirs aux peintures autrefois criardes qui viraient à présent au pastel. Ils arpentèrent un carrelage usé et noirci lui aussi, mais plus par les innombrables allers-retours des chariots et des brancards que par le passage du temps.

Après s'être perdus à plusieurs reprises dans le dédale médical, ils trouvèrent enfin le bon service. Ils surent immédiatement qu'ils étaient arrivés à destination lorsqu'ils entendirent les hurlements des nourrissons.

Postée telle une gardienne des lieux, une infirmière assez corpulente se tenait derrière un comptoir. Elle paraissait très occupée par ses tâches administratives, mais ils réalisèrent qu'ils ne pourraient franchir son barrage sans éveiller ses soupçons. Son œil noir scrutait les environs tel celui d'un cerbère.

— Tu t'en charges ? demanda Maxime.

— Ben voyons.

— Comment pourrait-elle résister à ton incroyable charisme animal ?

— Je t'emmerde.

— Donne-moi dix minutes.

Résigné, Antoine afficha son plus beau sourire et s'avança vers elle.

— Bonjour.

Ses mains qui s'affairaient sur la pile de dossiers se figèrent, puis elle releva lentement la tête, détaillant sans gêne son interlocuteur. Devant la mine joviale d'Antoine et à sa carte de police habilement déployée, sa mauvaise humeur s'envola pour laisser la place à une mine plus sympathique.

— Bonjour, vous allez bien ? recommença Antoine.

— Très bien, merci.

Elle portait autour du cou une collection de fétiches colorés qui offrit à Antoine une entrée en matière idéale.

— Ils sont jolis vos colliers. Vous les faites vous-même, je suppose ?

L'infirmière, dont la dureté avait déserté le visage, rougit du compliment et s'empressa de les glisser sous le col de sa blouse.

— Je ne disais pas ça pour que vous les cachiez, je n'ai même pas eu le temps de vous dire lequel je préférerais.

Voyant que son partenaire jouait son rôle à la perfection, Maxime en profita pour se glisser dans le couloir du service sans que son interlocutrice le remarque. Ne sachant dans quelle chambre chercher,

il se permit un rapide coup d'œil dans chacune d'elles.

Des femmes au ventre sur le point d'exploser succédèrent à d'autres ayant déjà accouché. Le couloir était animé de nombreux cris de bambins hurlant leur insatiable faim. Il régnait également une forte odeur d'antiseptique.

Il trouva enfin l'objet de ses recherches dans la cinquième chambre. Aussi belle que dans son souvenir, la jolie veuve était allongée sur son lit, le dossier relevé lui permettant de feuilleter un magazine de mode.

Il l'observa quelques secondes. Ses longs cheveux fins tombaient en une soyeuse cascade sur la peau dorée de son visage. Ses yeux noirs, encadrés de longs cils, brillaient de douceur et de quiétude. Il regarda ses mains délicates et enfantines tourner avec langueur les pages de papier glacé. Elle était vêtue d'un fin pull noir dont le col en V laissait apparaître la naissance de sa poitrine pommelée. Les coudes posés sur un jean bleu délavé, elle releva soudainement la tête, comme si elle avait détecté sa présence.

— Lieutenant ?

— Bonjour, Olivia.

— Entrez, je vous en prie.

— Je ne veux pas vous déranger.

— Non, au contraire, ça me fait du bien de voir quelqu'un. Je m'ennuie à mourir ici.

— Vous êtes toute seule ?

— Émilie doit être en train de jouer quelque part dans les couloirs, mais sinon, oui. Qu'est-ce qui vous amène, Lieutenant ?

— Je préfère que vous m'appeliez Maxime.

— Comme vous voulez Maxime.

Malgré son teint hâlé, il crut percevoir quelques touches de rouge empourprer ses joues. Se sentant trahie, elle se reprit aussitôt.

— Vous l'avez arrêté, c'est ça ? Oh je vous en prie, dites-moi que ce monstre n'est plus en liberté. J'ai tellement peur vous savez, pour moi, pour Émilie. Chaque nuit, je peine à m'endormir, et au moindre bruit, je me réveille en sursaut. J'ai peur qu'il revienne.

— Je comprends. Malheureusement non, nous ne l'avons pas arrêté.

— Mais pourquoi êtes-vous là alors ? demanda-t-elle, subitement soupçonneuse.

— Je suis désolé, mais je dois faire mon travail. Et ce travail passe par vérifier les faits et dire de tout l'entourage de la victime, y compris les plus proches, à savoir vous.

— Mais je croyais vous avoir déjà dit que je travaillais quand c'est arrivé ?

— Je sais, mais il y a eu un nouveau meurtre, et je dois connaître votre emploi du temps d'hier matin.

— Vous parlez du meurtre du docteur, c'est ça ?

Ses traits trahirent sa déception.

— Alors vous me soupçonnez encore ?

— Non, mais je vous l'ai dit, ça fait partie de mon travail.

Elle souffla alors que ses épaules se relâchaient.

— Je ne vous en veux pas, je comprends. Je sais que ça ne doit pas être facile pour vous non plus. Affronter au quotidien toute cette misère, cette violence, ça doit parfois vous peser.

Elle releva timidement la tête, puis soutint son regard azur, le fixant de ses jolis iris noirs et humides. Il n'aurait su dire quoi, mais à cet instant, quelque chose passa entre eux, curieux mélange de tristesse et de compassion où leurs âmes fusionnèrent une seconde.

Ce fut à son tour d'être gêné, et il esquiva l'embarras en se relevant du siège où il avait pris place pour aller se camper devant la fenêtre, son regard se perdant dans le triste horizon.

— Quelque chose ne va pas avec le bébé ?

— Apparemment tout va bien, mais c'est en effet la raison de ma présence ici. Hier matin, j'ai eu de violentes douleurs au ventre, et je suis allée chez une voisine infirmière, c'est une amie. Comme ce matin ça n'allait pas mieux, elle m'a conseillé d'aller à l'hôpital pour être sûre. J'attends les derniers résultats, mais le gynéco m'a dit que ce n'était rien. C'est pour ça que je ne suis pas allée travailler. Et je ne voulais pas dire à Philippe que j'étais enceinte.

— Philippe, c'est votre patron, c'est ça ?

— Oui. J'avoue que j'ai peur de sa réaction s'il l'apprend, alors je préfère attendre le dernier moment pour le lui dire. Vous trouvez ça bête sûrement ?

Il se retourna pour la regarder et lutta pour ne pas s'émouvoir de sa fragilité.

— Non. Vous vous protégez, c'est tout. Vous et Émilie.

— Merci de me dire ça Maxime. Je n'ai pas grand monde à qui parler.

Il sentit que quelque chose d'autre lui brûlait les lèvres, quelque chose qu'elle n'arrivait pas encore à lui confier.

— Je dois y aller Olivia, mais avant de partir, j'ai besoin de savoir.

— Oui ? s'empressa-t-elle de répondre.

— Comment s'appelle votre amie infirmière à Speuse ?

Antoine, à présent affalé sur le bureau de l'accueil, dialoguait avec passion, racontant sans doute un de ses nombreux faits d'armes du passé. Maxime devait le reconnaître, il savait tenir son auditoire en haleine. D'autres personnels s'étaient joints au débat, comme autant de spectateurs conquis par la diatribe de ce conteur né. Il put donc quitter le service sans être inquiété, personne ne l'ayant même remarqué.

Une fois arrivé aux ascenseurs, il envoya un SMS à son équipier pour lui signifier son départ. Il attendit sur un vieux banc métallique, l'esprit encore perturbé par son entrevue avec Olivia. Il plongeait le visage entre ses mains, déstabilisé par la vague de désir qu'il avait éprouvé au contact de la jeune veuve. Pas d'un désir charnel et érotique, mais plus une envie de la consoler et de la tenir dans ses bras pour la protéger de toute agression extérieure. Il connaissait à présent ce sentiment qu'il savait identifier. La dernière fois qu'il avait ressenti quelque chose d'approchant, c'était avec Stéphanie. La vision de son visage enflamma brusquement ses sens alors que les remords affluaient.

Accaparé par ses souvenirs, il ne sentit pas la légère présence approcher. Il lui fallut encore quelques minutes de calme pour enfin la percevoir et relever subitement la tête.

— Émilie ?

Il se redressa sur son siège.

— Je suis impressionné, tu es très forte. Je ne t'ai même pas entendue approcher.

La petite fille au visage toujours aussi mélancolique et au teint pâle se tenait collée à lui, les bras pendant le long de son corps fragile. Elle portait une robe de coton blanc aux fines bretelles et un gilet de laine gris. Ses cheveux noirs lui tombaient devant le visage et elle conservait la tête baissée, observant son propre reflet dans ses souliers noirs vernis.

— Je suis sûr que tu es très douée à ce jeu, continua Maxime pour la distraire. Et tu sais comment je le sais ? C'est mon copain qui me l'a dit. Mon copain Baptiste, tu le connais ?

Elle releva ses grands yeux noirs, et durant une seconde, il crut y voir une étincelle de joie briller furtivement à l'évocation de son ami.

— Je l'ai rencontré hier. Il m'a dit que tu étais sa meilleure amie, et qu'il serait toujours là pour toi. Tu en as de la chance, moi j'aurais bien aimé avoir un copain comme ça quand j'avais ton âge.

Il la regarda et son immuable tristesse lui serra le cœur. À cet instant plus qu'à tout autre, elle lui rappela sa sœur qui s'était pareillement plongée dans le mutisme à la suite de son agression.

Lentement, la colère remplaça sa peine pour se muer ensuite en une rage profonde. Il haïssait ce tueur qui avait osé lui prendre son innocence. Sans s'en rendre compte, ses mains se serrèrent sur les accoudoirs et ses doigts blanchirent, ses tendons menaçant de rompre sous la trop forte pression.

— Oh putain Max, tu m'en dois une sur ce coup.

Il se détendit brusquement en reconnaissant la voix qui tonnait. Antoine arrivait dans son dos, discret et subtil comme à l'accoutumée. Le temps qu'il se retourne pour lui faire comprendre sa maladresse,

Émilie avait disparu, envolée.

De retour sur le parking de l'hôpital, la nuit était tombée. Maxime lui raconta sa conversation avec Olivia.

— Alors elle dit qu'elle était chez une copine ?

Il regarda sa montre.

— Viens, on va manger. On vérifiera ça demain.

Leur voiture quitta le parking presque désert, ses phares éclairant les emplacements vides que les familles des patients avaient fuis le soir venu. Un épais manteau de brouillard était tombé sur la ville, comme une véritable chape de plomb, semblant charrier avec lui tout ce que l'obscurité comptait de malfaisant. Maxime regarda anxieux les structures urbaines devenir de plus en plus floues, redoutant que par une nuit si propice le mal se déchaîne.

Ils sortirent de table quatre heures plus tard, particulièrement repus et passablement enivrés. Maxime, ses instincts de chasse et son besoin de violence rassasiés par sa précédente nuit, éprouva une fatigue grandissante à l'approche de son lit. Ils marchaient sur le trottoir les menant à leur hôtel, Antoine particulièrement volubile après une triple tournée de digestifs. Maxime l'écoute, distrait, la bonne humeur de son compagnon apaisant ses démons pour le moment endormis.

Ils étaient presque arrivés à la réception lorsque son téléphone sonna. Le nom de l'appelant lui arracha une grimace.

— Mon Commandant ?

— Vous me cherchez, Delonge ?

— Pardon ?

— Quand je vous demande de m'appeler pour me rendre compte en temps réel de votre enquête, qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

Voyant la rage grandissante s'emparer de son collègue, Antoine lui fit signe de se détendre, l'exhortant au calme d'un signe de main.

— Antoine a appelé Hervé hier, je pensais qu'il vous l'aurait dit.

— Dites-moi Delonge, qui dirige ce service ? C'est le capitaine Lemaître ou moi-même ? Non parce que d'un seul coup, j'ai un doute.

— Ce n'est pas de ma faute si votre adjoint ne veut pas vous parler.

— Ne le prenez pas sur ce ton, Lieutenant.

— Je le prends comme je veux. Sinon, pour l'enquête, on progresse, mais doucement.

— Des suspects ?

— Non, mais on a trouvé une marque sur les deux meurtres.

— Une marque ?

— Un symbole peut-être, mais inconnu de nos services pour le moment.

— Parlez-moi de ce symbole.

— Le premier a été découvert marqué au fer rouge sur la peau de Georges Martineau. Le second, on l'a trouvé chez Stephen Legros, gravé dans le bois.

— Vous n'avez rien trouvé sur sa signification ?

— Non, mais on cherche.

— À quoi est-ce qu'il ressemble ?

— C'est difficile à expliquer. Un truc tribal, plutôt abstrait. Demandez à Bruno, on lui en a envoyé une copie.

La tonalité retentit soudain. Il se demanda s'ils avaient été coupés, mais voyant que le commandant ne le rappelait pas, il comprit que celui-ci avait écourté la conversation, visiblement satisfait.

— Qu'est-ce qu'il voulait encore, ce con ?

— Je ne suis pas sûr.

— Qu'est-ce qui lui prend en ce moment ? Il s'est découvert une conscience professionnelle ou quoi ?

Maxime ne l'écoutait déjà plus, se dirigeant d'un pas préoccupé vers l'hôtel. Pour lui aussi, l'attitude de son supérieur avait quelque chose de dérangeant.

Marion et Alice se tenaient toutes les deux tapies au plus près du sol, collées l'une à l'autre et n'osant esquisser le moindre geste.

— Ne bouge surtout pas, chuchota Marion.

Alors qu'elles croyaient le danger éloigné, elles entendirent des éclats de voix entre les arbres. Des sons gutturaux et incompréhensibles. Des hommes criaient et s'interpellaient. Elles aperçurent une silhouette se faufiler dans les fougères, bondissant de bosquet en bosquet, une terreur non feinte tatouée sur son visage en sang. Elles reconnurent les uniformes.

— Les Allemands... murmura Alice, pétrifiée.

Un groupe de soldats courait à une dizaine de mètres d'elles, détalant devant un invisible ennemi. D'autres voix résonnèrent au loin, mais qu'elles reconnurent cette fois.

— Des Français. Les FFI sûrement. Bien fait, qu'ils les exterminent tous !

Elles observèrent les envahisseurs germaniques s'enfuir dans la plus grande débâcle, les balles de fusil faisant éclater l'écorce des arbres autour d'eux. Ils ripostèrent, plus pour couvrir leur retraite que pour chercher à stopper les résistants maquisards lancés après eux comme une meute de chiens enragés.

La fumée qui s'échappait de leurs armes produisit d'épais nuages blancs qui flottèrent dans les bois, transformant les hommes en ombres indistinctes. Elles attendirent sans bouger que les derniers combattants disparaissent avant d'oser relever la tête.

— Tu en vois encore ?

— Non, je crois que c'est bon. Ils sont partis.

Marion se redressa avec peine, les muscles courbaturés par la posture qu'elles avaient trop longtemps conservée. Elle regarda une dernière fois où s'étaient enfuis les Allemands, tendit l'oreille, puis rassurée, fit signe à sa sœur de se relever à son tour. Sans se concerter, leur premier réflexe fut d'épousseter leurs robes, conscientes de leur état maintenant que l'ivresse de leur escapade avait disparu.

— Tiens, tiens, tiens... Mais qu'est-ce que nous avons là ?

Surprises, elles se retournèrent dans un même mouvement. Elles faisaient à présent face à trois hommes, à la tenue débraillée et à la mine mauvaise, leurs fusils jetés nonchalamment sur l'épaule. Des Français. Deux se

tenaient en retrait, reluquant d'un œil lubrique les deux fillettes, alors que le troisième, sans doute le meneur, complétait la pointe de ce triangle pervers.

— Qu'est-ce t'en penses, René ?

— Des espionnes, non ?

Alice fut la plus prompte à réagir.

— Mais qu'est-ce que vous dites ? Nous sommes toutes les deux françaises. Nous habitons la ferme dans la vallée.

Marion ne dit rien. Elle avait immédiatement compris les intentions de ces trois soudards, et elle savait d'avance tout débat inutile. Elle préférait se concentrer sur le moment propice à leur évasion.

— Et toi, Ange ?

Le dernier à parler, un ersatz de combattant à la grosse bedaine, lécha sa lèvre supérieure qu'il avait de sectionnée par une immonde cicatrice.

— Moi, je dis que cette foutue guerre nous a tout pris, et rien donné. Alors on mérite sûrement une petite récompense.

— C'est jour de paie, les gars.

René, qui venait de prononcer la sentence, s'avança à grands pas vers les fillettes. Déjà prête, Marion lui lança aussi fort qu'elle put son pied dans l'entrejambe, puis se rua sur les deux autres. Elle sut en entendant le gémissement de l'homme qu'elle avait visé juste. Elle plongea toutes griffes dehors sur les deux violeurs restants, oubliant sa terreur, uniquement mue par le désir de protéger sa petite sœur.

— Cours Alice, cours ! Va chercher de l'aide !

N'attendant que ce stimulus pour réagir, la jeune fille s'élança aussi vite qu'elle put. Elle fonça tête baissée, les mains tendues devant elle pour écarter les branches basses qui lui fouettaient le visage. Rapidement désorientée par la peur qui lui étreignait le cœur, elle ignora dans quelle direction s'engager. Tout ce qui comptait à cet instant, c'était de fuir.

Ce fut lorsqu'elle commença à sentir sa vue se brouiller qu'elle se rendit compte qu'elle pleurait. Elle n'arrivait pas y croire. Ce qui aurait dû être un des plus beaux moments de leurs vies se révélait à présent leur pire cauchemar. Elles qui avaient craint toutes ces années l'assaillant, se retrouvaient aujourd'hui menacées par ceux-là mêmes qui étaient censés les protéger.

Refusant de se laisser aller, et trop inquiète pour sa sœur restée en retrait, elle essuya ses larmes de sa manche déchirée et reprit sa progression de plus belle. Elle se retrouva soudainement plongée dans un champ de ronces qui lacérèrent ses petites jambes, déchirant ses collants jusqu'au sang.

Son cœur battait à tout rompre, sa respiration était de plus en plus difficile, l'air lui manquant. Ses longs cheveux la gênaient, venant sans cesse se coller sur ses yeux. Alors qu'elle pensait à ralentir pour reprendre son souffle, un cri perçant et déchirant retentit. Un cri qui n'avait plus rien

d'humain. Un cri de douleur, de peine, et absent de tout espoir. C'était celui de sa sœur. Refusant de l'abandonner à ses tortionnaires, elle s'élança à nouveau, repoussant tous les signaux de douleur que lui envoyait son corps meurtri.

Elle ignorait depuis combien de temps elle déambulait ainsi, au hasard de la forêt, mais la nuit était à présent tombée, froide et humide. Perdue, épuisée, elle ne distinguait plus que des ombres, qui au fil de sa frayeur lui apparaissaient de plus en plus menaçantes, comme si les branches des arbres se transformaient en de monstrueuses mains tentant de la stopper dans sa course. L'adrénaline l'avait depuis longtemps désertée, et l'espoir de sauver sa sœur lui apparaissait de plus en plus mince.

Inexorablement, le désespoir la gagna et la submergea en une vague de tristesse absolue. Résignée, elle voulut se laisser tomber au sol, quand ses jambes se dérochèrent sous elle alors qu'elle amorçait une pente à peine visible. Incapable de lutter contre la gravité, elle chuta pour rouler dans le dévers de plus en plus accentué.

En se relevant avec peine, elle réalisa qu'elle était tombée dans une tranchée. Elle était descendue si loin que seul le sommet de son crâne affleurerait encore entre les fougères. Plongée dans l'obscurité, elle crut se retrouver face une impasse lorsqu'une paroi rocheuse se dressa devant elle. Elle allait faire demi-tour quand un souffle d'air chargé d'humidité lui lécha le visage. Tendant les mains, elle réalisa qu'un trou béant perforait la roche comme une gueule s'ouvrant sur les abysses. Effrayée, partagée entre deux mondes, elle ne savait quel choix adopter. La forêt et ses monstres ou la bouche des enfers. Croyant distinguer un bruit derrière elle, elle plongea dans le noir.

Tremblante de la tête aux pieds, elle tenta de se rassurer, refusant de fermer les yeux et affrontant bravement la noirceur qui venait de l'avalier. Les mains toujours devant elle pour se protéger et éviter de finir le crâne fracturé, elle avança lentement, pas à pas, faisant glisser ses souliers sur le sol terreux. Elle se força à respirer plus calmement puis s'arrêta. Craignant qu'une bête sauvage ait fait de la grotte son repère, elle tenta de percevoir un son, un bruissement, n'importe quoi qui aurait pu la guider sur la décision à prendre. Ne décelant rien, elle fit un tour sur elle-même, espérant que ses mains rencontreraient enfin un obstacle solide.

Ce qu'elles firent en butant sur une masse imposante. Sur le point de hurler, elle se raisonna en reconnaissant ce qu'elle venait de toucher. C'était du bois. Avec application, elle tâtonna l'objet de forme cylindrique pour finalement conclure qu'il s'agissait d'un tonneau. Surprise, elle se demanda si elle n'était pas dans une cave de contrebandiers. Elle continua son examen digital et finit par saisir un petit objet qu'elle reconnut aussitôt. Elle l'identifia sans peine, car son père avait été un jour payé avec par un soldat allemand qui lui avait échangé contre un kilo de farine.

Il s'agissait d'une lampe, et plus particulièrement d'une lampe à friction.

Tenant dans la paume de la main, il suffisait d'actionner plusieurs fois sa pédale pour que la dynamo située à l'intérieur produise une chiche lumière. Enthousiaste, elle se hâta de pomper. Sa petite main n'avait pas suffisamment de force pour dérouiller le mécanisme grippé et elle dut user de la deuxième pour y parvenir. Après trente secondes d'effort, la lampe se mit doucement à briller, jusqu'à produire un faisceau suffisamment puissant pour discerner son environnement. Tel un soleil dans la nuit, le petit objet illumina aussi bien la pièce qu'il réchauffa son cœur. Il n'y avait pas de monstres avec elle.

Rassurée, elle regarda ce qui l'entourait. Des caisses étaient entreposées un peu partout sur le sol argileux. Beaucoup de caisses en bois taguées de l'aigle impérial. À n'en pas douter, l'endroit servait de cache aux soldats allemands, qui mis récemment en déroute par l'armée américaine, avaient été contraints d'abandonner les lieux sans en emporter le contenu. Peu intéressée par les caisses d'armes, elle scruta la pièce à la recherche de nourriture et d'eau. La lampe étant peu efficace, elle dut sans cesse la réamorcer afin de conserver un mince rayon lumineux.

Balayant une nouvelle fois le volume du regard, elle finit par arrêter son mouvement sur une autre ouverture. Bien plus grande que l'entrée du repaire, elle semblait aussi plus naturelle. Les Allemands avaient dû involontairement mettre au jour l'entrée de cette autre grotte alors qu'ils aménageaient leur cachette. Elle se fit soudain la réflexion qu'à moins d'y être obligée, rien ne pourrait la faire pénétrer dans ce nouvel abîme.

Elle allait reprendre son inspection, quand sa lampe se figea sur un objet tant convoité, posé là sur une énième caisse de fusils. Seule et abandonnée, une gourde militaire reposait sagement comme pour la défier de s'en saisir. Soulagée, imaginant son destin se prolonger de quelques heures grâce à sa découverte, elle avança vers elle pas à pas, son faisceau l'éclairant avec peine. La larme à l'œil, elle s'approcha pour s'en saisir, quand une énorme main crasseuse s'en empara.

Paralysée d'effroi, elle sentit son cœur se briser lorsqu'une autre main se posa sur son épaule.

— Tu nous as fait courir, fillette. C'est pas bien, ça. On va être obligé de te punir.

Une autre voix résonna alors.

— J'espère que tu es aussi douce que ta sœur.

— T'es sûr qu'il sera là ?

— C'est lui qui me l'a dit.

— On peut pas dire qu'il compte ses heures le gamin, avoua Antoine en parlant de leur collègue Daniel.

— Étais-tu si différent au début de ta carrière ?

Antoine sourit béatement à l'évocation de ses débuts dans la Police, se remémorant sans doute de plus belles années.

— Je crois bien que j'étais pire même, confia-t-il souriant. Y avait rien à faire pour que je quitte le boulot, impossible. J'étais accro. Mais tout ça est bien loin, les années ont passé. C'est différent maintenant. Je dois être blasé sans doute.

— Dis pas de conneries. T'as pas changé. Qui est-ce que Françoise appelle sans arrêt pour lui dire de se magner de rentrer ? Qui est-ce qui se pointe avant tout le monde au boulot, même les week-ends ? T'as ça dans la peau Antoine, tu l'as toujours eu.

— Peut-être. Et peut-être que je fais ça pour oublier certaines choses.

Maxime refusa de le voir replonger dans la mélancolie.

— Allez viens, Daniel doit déjà nous attendre.

— À huit heures trente, un dimanche matin ?

— On fait le pari ?

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le commissariat, ils furent surpris de ne pas trouver une ambiance dominicale, mais la même effervescence que la fois passée. Ils se rappelèrent que ce dimanche était aussi jour de marché, signe de grande agitation pour la population locale.

Sans un mot pour le planton de faction, ils se rendirent à l'étage. Contrairement au rez-de-chaussée, il était désert. S'orientant au son d'un photocopieur débitant un grand nombre de pages, ils marchèrent jusqu'à une pièce à la porte entrouverte.

Maxime la poussa lentement, pour découvrir leur confrère en train de se battre avec de grandes cartes.

— Salut, Daniel.

Il se retourna, surpris.

— Oh, salut les gars.

— Tu t'en sors ?

— Oui, enfin presque. Je serais pas contre un petit coup de main. J'ai emprunté ces cartes à la mairie, et j'aimerais bien leur rendre en bon état. Ça n'a déjà pas été facile de leur prendre.

Antoine s'avança et les lui arracha des mains.

— Allez donne ça, je vais te le faire. Qu'est-ce que tu fous avec ça, d'ailleurs ?

— C'est par rapport à ce que vous m'avez demandé. J'ai fait toutes les recherches possibles pour savoir s'il existait des cabanes de chasse ou des relais des eaux et forêts sur les bois de Speuse, mais il n'y a rien dans les environs. J'avoue que je suis un peu déçu, je m'étais accroché à cette possibilité.

— Te bile pas avec ça, mon gars. Tu verras, les enquêtes, c'est quatre-vingt-dix pour cent d'échecs et dix pour cent de chance.

— Voilà qui est encourageant. C'est pas ma journée, on dirait.

— Pourquoi, qu'est-ce que t'as eu d'autre ?

— Rien d'extraordinaire, mais il s'est passé un truc intéressant ce matin. Deux gamines sont venues nous signaler qu'on avait voulu les agresser il y a deux nuits dans le parc municipal.

— Et alors ?

— En fait, elles étaient encore tellement choquées qu'elles ont eu du mal à tout nous raconter dans l'ordre. Vendredi soir, elles sortaient d'une soirée, et comme il était tard et que leurs parents n'étaient pas au courant qu'elles avaient fait le mur, elles ont choisi de couper à travers le parc. Ça n'a pas raté. En pleine obscurité, un taré leur a sauté dessus pour essayer de les violer.

— Comment elles s'en sont tirées ?

— C'est ça le plus dingue. Un autre mec a surgi de nulle part et a neutralisé leur agresseur en deux temps trois mouvements. Puis il leur a dit de partir, de rentrer chez elles, parce qu'il n'en avait pas fini avec lui. Elles ont détalé comme des lapins.

— Vous avez retrouvé le type ? Le violeur, je veux dire.

— Non. Je l'imagine mal venir déposer plainte après ça.

— Et votre héros masqué ?

— Bah, d'après les filles, c'est ce qu'il était. Elles n'ont pas bien vu son visage, il était dissimulé sous une capuche. Mais même avec ça, elles jureraient avoir vu ses yeux, et elles disent qu'ils étaient blancs. Vous imaginez ? Bref, le patron apprécie moyen ce genre de trucs, et devinez qui a hérité du dossier ?

Incapable de se retenir plus longtemps, Antoine lança un regard inquisiteur et lourd de reproches à Maxime.

Putain le con, c'est lui, ça fait pas un pli. C'est pour ça qu'il a cette gueule-là depuis trois jours. L'enfoiré, voilà où il passe ses nuits. Mais à quoi tu penses bordel, Max ? Et si tu te fais choper, tu diras quoi hein ?

Rien du tout, car ça sera la case prison direct, ou pire même, un aller simple chez les dingues.

Voyant son partenaire fulminer, Maxime sut qu'il avait compris. Ne voulant pas céder à la provocation, et refusant de se justifier, il lui tourna le dos, faisant semblant de s'intéresser à des dossiers éparpillés sur le bureau. Daniel, qui semblait ne rien avoir remarqué de l'échange silencieux entre les deux équipiers, continua comme si de rien n'était.

— Benjamin m'a envoyé un mail. Ce sont les résultats des analyses chez le docteur Martineau. Attendez, je les ai imprimés, faut juste que je les retrouve.

Il alla à son bureau et commença à soulever des piles de documents en tout genre. Un véritable capharnaüm régnait sur son espace de travail. Antoine, dont la colère était déjà retombée, ne put s'empêcher de sourire.

— Là, les voilà ! claironna enfin Daniel. Alors, concernant les empreintes de Philippe, le fils du docteur, et de Solange, la secrétaire, il n'y a pas de correspondance avec celles retrouvées sur la scène de crime. Ensuite, toujours avec les empreintes, celles qui justement ont été relevées sur le corps de Georges Martineau sont bien les mêmes que pour le meurtre de la première victime. Il note aussi qu'elles figurent bien sur l'arme du crime supposée, à savoir le bistouri caché dans le ventre du docteur. Je ne sais pas si ça va vous aider, mais vous savez au moins que c'est bien le même tueur pour les deux meurtres. Bien que personne n'en ait jamais douté, non ?

— Non.

— Ensuite, il indique que la terre qu'il avait prélevée à proximité du corps est bien la même que celle retrouvée chez la première victime. Voilà une confirmation de plus.

— Reste à trouver ce que peut être ce fichu symbole, marmonna Antoine d'une voix bourrue.

— Un symbole ? Quel symbole ?

— Merde, c'est vrai qu'on t'a pas vu depuis l'autopsie.

Antoine lui expliqua patiemment leurs dernières avancées, comment ils avaient d'abord découvert la marque sur le corps du docteur puis la seconde au domicile d'Olivia. Il n'en fallut pas plus à Maxime pour se replonger dans les méandres inextricables de l'enquête.

Ça ne va pas, on n'avance pas. On est maintenant sûrs qu'il s'agit bien du même tueur, et après ? Je ne comprends pas. Comment est-ce qu'il peut agir avec autant d'insouciance, autant de certitude ? Est-ce qu'il ne se contrôle plus, au point de ne pas voir les dangers qu'il court à tuer en pleine journée, et de laisser ses empreintes partout sur la scène et l'arme du crime ? Rien ne semble pouvoir le toucher ni l'atteindre. Il va et vient,

frappe à sa guise, prend son temps sur les lieux du meurtre, allant même jusqu'à peindre ses délires avec du sang.

Il enragea un peu plus.

Non, ce n'est pas ça, ça ne se peut pas. Il est conscient de tout ce qu'il fait. Il n'est pas fou. Les marques qu'il laisse en sont la preuve. En fait, c'est le seul indice qui le trahit. Quel tueur prendrait le temps de faire chauffer un fer, de le porter à incandescence, pour ensuite l'apposer sur un endroit secret, connu de lui seul et mûrement réfléchi. C'est là qu'il commet une erreur. Il veut qu'on le croie hors de contrôle, mais il ne l'est pas. Ce qu'il veut, c'est nous entraîner sur de fausses pistes. Mais pourquoi ? Pour nous embrouiller ? Qu'est-ce qu'il veut nous cacher ? Sa tanière ? On est presque sûrs qu'il vit quelque part dans ou aux abords d'une forêt, mais ça ne semble pas le déranger que nous le sachions. Alors quoi ? Son identité ? Apparemment, ça non plus ça ne paraît guère le préoccuper vu les empreintes qu'il a laissées. Quelle est la seule chose en fait qu'il ait tenté de nous dissimuler ?

Il se redressa.

Sa marque. C'est la seule chose qu'il a cachée. C'est elle et elle seule qui le définit. Il s'est trouvé un substitut, un symbole qui lui permet d'exister, mais bizarrement, il ne souhaite pas qu'il soit connu du monde.

S'il ne se reconnaît que dans cette marque, pourquoi ne pas l'afficher au grand jour, pourquoi ne pas la revendiquer ? Est-ce que cette marque le trahirait ?

Possédé par ses réflexions, il se jeta sur un ordinateur relié au net afin de tenter de l'identifier. Il éplucha ainsi des dizaines de pages web, cliquant sur chaque lien, chaque rubrique ésotérique, voguant de site en site, certains dévoilant parfois des images à la limite de l'insoutenable. Après deux heures de recherches fiévreuses, il perdit patience, refusant pourtant de s'avouer vaincu.

— C'est pas croyable. À croire que ce symbole n'existe pas.

— C'est peut-être le cas, avança Antoine hésitant.

— Comment ça ?

— On est tous parti du principe que s'il apposait et cachait cette marque, c'est qu'elle signifiait quelque chose et qu'elle risquait de le démasquer, non ?

— Continue.

— Mais si elle n'était connue que de lui ? Et s'il l'avait créée ?

— Mais pourquoi la cacher, alors ?

Antoine secoua la tête, lui aussi désorienté par tant de mystères.

— J'en sais rien Max, mais je peux te dire que si on met la main sur cet enfoiré, je te jure qu'il nous dira pourquoi.

Il réalisa soudain le feu qui brûlait dans les yeux de Maxime.

— Hé, tout doux. Je vois déjà à ton regard à quoi tu penses. Si tu crois que je te laisserai seul avec lui, tu rêves. À propos de ça,

d'ailleurs...

Il se retourna pour être sûr qu'ils étaient bien seuls puis gronda à voix basse :

— À quoi tu joues, putain ? Et me regarde pas comme ça, je sais que c'est toi le type du parc.

Maxime ne chercha pas à lui mentir, sachant qu'il connaissait très bien ses déboires au même titre qu'il excusait les siens.

— Et t'aurais voulu que je fasse quoi ? Que je laisse les petites se faire violer ?

— Arrête, tu sais très bien que ce n'est pas ce que je veux dire. J'en ai rien à foutre de cet enculé, et je suis bien content que tu l'aies coincé. À vrai dire, je veux même pas savoir ce que t'en as fait. Mais bordel, tu peux pas continuer à jouer au justicier comme ça toutes les nuits. Tu vas finir par te faire choper, ou pire même, te faire buter.

Le visage de Maxime s'assombrit.

— Il m'arrivera ce qui doit m'arriver.

— Et ta sœur ? Et Lucie, tu y as pensé dans tout ça ?

— Ne la mêle pas à ça Antoine, gronda-t-il à son tour.

— Et pourquoi ? C'est ta seule famille, elle n'a que toi. Qu'est-ce que tu crois qu'il lui arriverait si elle apprenait que tu t'es fait saigner en voulant jouer aux héros ? Je vais te le dire moi, vu que tu fais celui qui ne veut pas comprendre. Elle en mourrait.

Maxime explosa.

— Je t'interdis de dire ça, tu m'entends ?

Antoine reprit d'une voix plus calme, plus douce.

— Mais c'est pourtant ce qui arrivera, Max. Elle n'a que toi, et tu n'arrêtes pas de me dire que son état s'améliore. Après toutes ces années d'efforts et de souffrance, comment peux-tu mettre ça dans la balance ? Le risque en vaut-il vraiment la peine ? Le destin d'une ou deux crapules est-il plus important à tes yeux que celui de ta sœur ?

Maxime avait à présent le visage baigné de larmes brûlantes, s'échappant telle de la lave en fusion de ses yeux volcaniques.

— Pas leur destin à eux non, mais celui de leurs victimes. Des pertes qui peuvent être évitées, à condition que quelqu'un agisse. Je sais les risques que j'encoure Antoine, crois-moi. Je sais que je pourrais perdre Lucie, et ça me ronge tous les jours un peu plus. Mais je ne peux pas lutter, c'est plus fort que moi. Comment pourrais-je continuer à vivre en sachant que de telles pourritures continuent de se promener tranquillement en liberté ? J'aurais donné n'importe quoi pour qu'une telle personne empêche Lucie d'être agressée et voit sa vie à jamais détruite, brisée d'avoir vu son frère prendre une vie pour sauver la sienne.

— Mais est-ce que tu le fais vraiment pour ça Max, ou est-ce pour combler ce besoin de violence que la culpabilité a fait naître en toi ?

Un silence s'installa alors qu'il voyait le combat intérieur qu'il menait. Voulant à tout prix le distraire de peur qu'il explose, il se leva et sortit de sa poche les clés de la voiture.

— Allez, viens. On va aller interroger la copine d'Olivia, l'infirmière, voir si elle est bien passée chez elle vendredi matin.

Malgré les indications d'Olivia, ils eurent toutes les peines à trouver la bonne maison.

— Là, annonça Maxime. Le nom sur la boîte aux lettres, c'est ça, Chloé Laurent.

Antoine se gara comme à l'accoutumée, la voiture posée à moitié en crabe entre la chaussée et le trottoir, manquant de justesse d'écraser au passage trois nains de jardin. Une fois devant le portillon, il écrasa avec son gros doigt la sonnette. Ils patientèrent quelques minutes, puis entendirent la porte se débarrer.

Elle s'ouvrit pour laisser découvrir une belle et grande jeune femme exhibant de longs cheveux bouclés aussi noirs que ceux d'Olivia. Sans paraître surprise, elle arbora un large sourire, dévoilant des dents à l'émail éclatant. Elle portait une blouse de travail dont la blancheur accentuait celle de son teint.

— Bonjour. Vous devez être les inspecteurs ?

— C'est bien ça, fit Antoine avec un sourire charmeur. Mais qu'est-ce qui vous fait dire ça ? Nous pourrions très bien être des...

Amusée, elle le coupa aussitôt.

— Des quoi ? Des vendeurs d'aspirateurs ? Des Témoins de Jéhovah ? Je ne veux pas vous vexer, mais vous avez vraiment le physique de l'emploi, et puis Olivia m'a déjà parlé de vous.

— Vraiment ? Vous l'avez eue au téléphone récemment ?

— Non, pas depuis hier matin, lorsque je lui ai conseillé d'aller à l'hôpital se faire examiner.

— Vous confirmez donc qu'elle est passée chez vous vendredi matin ?

— Oui, bien sûr. Mais entrez, je vous en prie, sinon on va faire jaser tout le quartier.

Il regarda autour de lui.

— Le quartier ? Vous plaisantez, il n'y a pas âme qui vive ici.

— Ça c'est ce que vous croyez, mais ils sont tous planqués derrière leurs rideaux en train de nous observer, croyez-moi. Allez, venez.

Ils la suivirent sans mot dire à l'intérieur, une modeste maison en tout point semblable à celle de son amie. Ils s'installèrent au salon, où Antoine ne manqua pas de s'affaler bruyamment, Maxime préférant rester debout en retrait. La décoration, contrairement à l'extérieur et ses abords, était moderne, les murs blancs contrastant avec le mobilier noir et chrome. De nombreux tableaux étaient accrochés un peu

partout, représentant tous des paysages nocturnes, certains de centres-villes animés, d'autres de campagnes isolées, mais tous adroitement mis en valeur par un éclairage subtil.

— Vous peignez ? demanda soudainement Maxime, sorti de sa transe.

Les joues légèrement rosies, elle se retourna pour lui répondre.

— Oui, mais je n'ai guère de talent. Disons que c'est une sorte d'antistress.

Antoine tenta de recentrer le débat sur lui, sachant l'étrange fascination que pouvait parfois exercer son collègue.

— Ces toiles sont de vous ?

— Oui, la plupart.

— Vous êtes trop modeste, elles sont magnifiques.

— C'est vous qui êtes gentil. La véritable artiste, c'est Olivia, pas moi, dit-elle avec une pointe d'amertume.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Depuis l'école primaire. Nous étions dans la même classe à Boissy-le-Châtel.

— Cela fait de vous de très vieilles amies.

— Oui. Nous avons longtemps suivi le même cursus, puis la vie nous a éloignées avant de nous réunir de nouveau lorsque je suis venue travailler ici. Nous sommes maintenant différentes, chacune ayant suivi sa propre voie, mais le destin a voulu que nous partagions encore une passion commune, la peinture.

— Et vous êtes infirmière, c'est ça ?

— Infirmière libérale, oui.

— Est-ce que ça vous arrive souvent de recevoir une copine pour une consultation en obstétrique ?

— Non, bien sûr que non, répondit-elle sur la défensive. Mais Olivia reste une amie, alors lorsqu'elle a débarqué vendredi matin en souffrant le martyre, vous vouliez que je fasse quoi ?

— Justement, dites-moi, qu'avez-vous fait ?

Antoine avait abandonné le ton du badinage pour celui plus direct d'un réel interrogatoire.

— Ce que je pouvais. Je l'ai allongée sur le canapé et je lui ai dit de se calmer, de se relaxer, qu'elle réagissait sans doute mal au décès de Stephen.

— Et ensuite ?

— Elle a fini par se détendre, et les douleurs ont disparu.

— Vous vous souvenez de l'heure ?

— Oui, il était sept heures trente. Je m'en souviens, parce qu'elle allait emmener Émilie à l'école quand ça lui a pris. Du coup, c'est moi qui ai accompagné la petite pendant qu'elle restait là.

— Combien de temps êtes-vous partie ?

— Un quart d'heure, le temps de faire l'aller-retour. Quand je suis rentrée, elle n'avait pas bougé d'un centimètre et dormait paisiblement. Je crois qu'elle avait surtout besoin de repos. Vous imaginez le stress qu'elle vient de subir ?

— Oui, parfaitement.

Il jeta un bref coup d'œil à Maxime histoire de voir s'il voulait ajouter quelque chose, mais il était trop absorbé par la contemplation des tableaux.

— Bien, je vous remercie, mademoiselle Laurent. Tenez, voici ma carte, si jamais quelque chose de louche se produisait dans le hameau, n'hésitez pas à m'appeler.

— Entendu, je n'y manquerai pas.

Elle les raccompagna sur le pas de la porte, Antoine dissertant sur l'exode rural qui voyait la mort de petits villages tels que celui-ci. Maxime prit son temps pour quitter les lieux, notant le surprenant contraste qui existait entre le salon et la cuisine qu'il venait d'apercevoir où des pots de peinture chevauchaient la vaisselle entassée.

Ils attendirent d'être dans la voiture pour débriefer. Une fois n'étant pas coutume, Maxime commença.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Que j'en veux une comme ça quand je serai trop vieux pour me sortir du lit. Quel canon, hein ?

— Oui, peut-être.

— Putain, y a des fois où tu me fais vraiment flipper.

— Alors ?

— Ben oui, son histoire se tient et corrobore ce que nous a dit Olivia. Qu'est-ce tu veux d'autre, interroger la gamine ?

— Non, bien sûr que non.

En quittant les lieux, ils passèrent au ralenti devant la maison de la première victime. La place était à nouveau déserte, hormis la Golf noire du voisin, isolée tel un îlot sur une mer de graviers.

Allongé sur son lit, Maxime regardait fixement l'écran de son téléphone. Cela faisait déjà un moment qu'il hésitait quand il se décida enfin à composer un numéro de son répertoire. Il entendit les premières tonalités. Vu l'heure tardive, il espérait presque que personne ne décroche. Elles finirent néanmoins par s'interrompre pour laisser la place à une voix surgie du passé.

— Allô, Maxime ?

— Bonsoir, Florian.

Psychiatre spécialisé dans l'étude des comportements dangereux, il avait grandement assisté Maxime lors de sa dernière affaire. Il était plus encore. Il était également le praticien qui s'occupait de sa sœur. Ils s'étaient rencontrés un an auparavant et ils avaient depuis créé des liens d'amitié. Tous deux confrontés au même psychopathe, ils avaient souffert de leur aveuglement dans une enquête commune, ce qui avait sans doute contribué à les rapprocher. Malheureusement, comme tout ce qui était lié à son passé, Maxime l'avait abandonné, lui et d'autres, pour se consacrer à sa nouvelle vie, et surtout, à son nouveau territoire.

— Max. Ça me fait drôlement plaisir de t'avoir, comment vas-tu ?

— Égal à moi-même.

— J'aurais espéré mieux que ça.

Florian connaissait ses déviances pour en avoir longuement parlé avec lui. Il ne lui en voulait pas d'être parti, comprenant très bien son besoin d'exil.

— As-tu trouvé ton équilibre ?

— Plus ou moins. Disons que je ne me défonce plus autant qu'avant. J'arrive à tenir mes démons à distance la journée, mais la nuit...

— Reste la nuit. Je comprends.

— Comment ça se passe au centre ?

— Nous avons relevé notre niveau de sécurité, tu imagines bien pourquoi. Quant aux patients, rien ne semble pouvoir les atteindre. Lucie va bien, rassure-toi. Elle continue de faire des progrès de jour en jour. C'est parfois imperceptible, mais moi je m'en rends compte, au même titre que toi aussi quand tu la verras. Elle accepte maintenant

de se promener chaque jour dans le parc, et nous arrivons même parfois à discuter, ou du moins à partager un moment ensemble. Ma compagnie ne l'effraie plus.

Maxime ne put s'empêcher de sourire à l'évocation des heureuses nouvelles. Être loin de sa sœur lui déchirait chaque jour le cœur, mais il savait son retour au pays encore trop prématuré. Savoir que son ami était quotidiennement à ses côtés apaisait ses souffrances.

— Tu ne me dis pas que ma place devrait être là-bas, pour la soutenir et la protéger ?

— Quel ami serais-je si je me permettais de tels jugements ? Si tu es parti, c'est que tu le devais, un point c'est tout. Toi seul seras à même de déterminer quand tu pourras rentrer. Tu veux mon avis ? Tu as raison. Tant que tu n'auras pas fait la paix avec toi-même, ne reviens pas, parce que Lucie le sentira. Tu connais la puissance de son empathie, elle lira en toi comme dans un livre ouvert. Je sais que tu ne veux pas qu'elle réalise ce que tu as pu devenir, ça la blesserait trop.

Un silence.

— Merci, Florian.

Un nouveau silence, plus long cette fois. Maxime peinait à formuler cette nouvelle demande et Florian lui laissa tout le temps pour.

— Tu as de ses nouvelles ?

— Oui. Stéphanie m'appelle régulièrement. Elle va bien, elle aussi. Elle a eu du mal à reprendre le boulot au début, mais là je pense que c'est bon, elle a retrouvé son rythme. Si tu te demandes si elle t'en veut, je pense que non. Elle te comprend. Elle ne t'a toujours que trop bien compris, c'est pour cela qu'elle t'a laissé partir sans rien dire. Mais au fond d'elle-même, je sais qu'elle espère toujours.

— Qu'elle espère quoi ? demanda-t-il torturé.

— Que tu vas revenir, ou du moins la rappeler. Je pense que c'est pour ça qu'elle m'appelle si souvent, elle doit s'attendre à ce que je lui parle de toi, que je lui apprenne une bonne nouvelle.

— Je ne peux pas, pas encore. J'ai encore trop à faire ici. Elle a failli mourir, et je ne veux pas qu'une telle chose se reproduise.

— Je sais, et elle le sait. Elle aurait juste besoin de l'entendre.

Malgré la distance, Florian sentit son ami s'enfoncer dans ses songes, aussi changea-t-il de ton et de sujet.

— Bon, dis-moi, sur quoi tu bosses en ce moment ?

— Justement, c'est pour ça que je t'appelle. J'aurais besoin de tes lumières, et surtout d'un regard neuf sur l'affaire.

— T'as encore confiance en mon jugement ? T'es sympa.

À lui aussi, leur dernière enquête avait grandement coûté. Trompé et abusé par un criminel sanguinaire, il avait perdu confiance en ses capacités. Comme pour Maxime, seul le temps saurait guérir ses

blessures.

— Déconne pas Florian, pas toi d'accord ?

— Pardonne-moi, simple délire d'auto-apitoiement. Vas-y je t'écoute, raconte-moi.

Il lui expliqua avec précision l'affaire sur laquelle ils enquêtaient, n'omettant aucun détail, aussi sordide soit-il. Il lui ménagea respectueusement quelques minutes afin qu'il procède à sa propre analyse.

— Qu'est-ce que t'en penses ?

— Laisse-moi d'abord te dire ce que je sais, et je te donnerai mon avis ensuite. L'empoisonnement est le processus meurtrier favori de la gent féminine. Au fil des siècles, bon nombre d'entre elles se sont ainsi illustrées. Cléopâtre, Circé, Agrippine, pour ne citer que les plus célèbres. Ou d'autres encore comme Belle Gunness ou Genene Jones. Le poison est l'arme de la femme, car pour certains, il symbolise la faiblesse, voire la lâcheté. Pour d'autres, cela s'explique du fait que depuis la nuit des temps, les femmes sont les guérisseuses des clans, dont l'art les amène à connaître plus que quiconque le pouvoir et les vertus des plantes et de tout ce que la nature produit de dangereux ou bénéfique. Vraie ou fausse, l'histoire parle d'elle-même. À quatre-vingts pour cent, les femmes utilisent le poison pour tuer. Vient en deuxième position l'arme à feu, et puis loin derrière, quelques cas d'étranglement, de matraquage ou encore d'arme blanche. Parlons ensuite de la castration qui a eu lieu sur les deux meurtres. La symbolique parle d'elle-même. Le pénis et les testicules sont les attributs masculins par excellence, et leur ôter revient à attaquer leur virilité, ce qui fait d'eux des hommes. En leur arrachant, le tueur les réduit à l'état d'êtres hybrides, de créatures asexuées, nous indiquant par où ils ont péché.

— Il leur reproche un crime sexuel ?

— Non, pas forcément. Il leur reproche leur qualité d'homme. Peut-être étaient-ils de mauvais maris, ou de mauvais pères. Quoi qu'ils aient pu faire ou ne pas faire, ils ne se sont pas montrés à la hauteur, ils ont été décevants. Le crime ne les vise peut-être pas eux directement, mais juste ce qu'ils représentent : des hommes.

— Donc impossible de savoir si le tueur les connaissait.

— Cela me paraît difficile à affirmer avec ce que tu viens de me dire. Sans doute les a-t-il repérés, pistés, pour analyser le moindre de leurs faits et gestes, mais ça, tu l'auras déjà deviné. Donc on peut dire que quelque part, il les connaissait. Il avait développé une certaine forme d'intimité. Sa haine envers eux a dû s'accroître à mesure qu'il les observait, jusqu'à le conduire à l'explosion, à la libération de ses fantasmes.

— Crois-tu qu'il soit hors de contrôle ?

— Pas encore, non. Ces deux meurtres ont nécessité patience et préparation, et il semble être maître de ses actes.

— Même pour les étranges dessins qu'il a laissés derrière lui ?

— Je pense, oui. Il faudrait un contrôle d'une rare puissance pour qu'il arrive à tuer de sang-froid, pour ensuite s'abandonner à sa folie, et enfin recouvrer une pleine maîtrise de ses actes. La chose est rare, pas impossible, mais rare.

— Tu n'as pas l'air convaincu, qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

Florian marqua une pause lourde de sens avant de reprendre.

— Même si j'ai du mal à l'admettre, et d'ailleurs tu es la seule personne à qui je le confie, j'ai perdu confiance en mon jugement, et tu sais pourquoi. Le temps efface et guérit beaucoup de choses, et celle-ci n'y fera pas exception, mais en attendant, le constat est là. C'est donc avec la plus grande réserve que tu dois entendre ce que je vais te dire.

— Tu me connais. Tu sais que je ne prendrai pas ton avis comme une vérité absolue, mais il compte pour moi. Je t'écoute.

— Le poison et la castration.

— Oui ?

— Si je voulais faire accuser une femme, je ne m'y prendrais pas autrement.

— Et voilà la dernière.

Perclus de fatigue après une journée de travail harassante, Stéphane souffla en refermant l'enclos métallique. Il venait de rentrer la dernière de ses onze vaches et il ne lui restait plus qu'à les traire. Une tâche qu'il accomplirait un peu plus tard dans la soirée et qui marquerait la fin de son labeur quotidien. La mission ne s'avérait jamais périlleuse. Ses bêtes connaissaient par cœur ce rituel et elles guettaient même souvent ce moment, espérant ainsi retrouver un fourrage sec et la chaleur de l'étable. S'il faisait le bilan de sa journée, il n'avait pas à en rougir, comme aucun agriculteur de sa connaissance. Levé bien avant l'aube, il était parti aux champs avec ses ouvriers, lui au volant du tracteur et eux conduisant les bennes. Ils étaient en pleine saison des betteraves et ne pouvaient se permettre le moindre relâchement.

De retour à la ferme dans l'après-midi, il avait d'abord nettoyé ses machines avant de s'occuper de ses animaux. Quelques têtes qu'il gardait plus par sentimentalisme que par véritable rentabilité ou profit.

Il se souvenait encore du temps où enfant, son père possédait plus du triple de terres, dédiant ses champs aux cultures des céréales. Les enclos jouxtant l'immense corps de ferme pullulaient de veaux, vaches et moutons. Sa mère s'occupait d'une basse-cour débordant de vie, où canards et oies disputaient la place aux plus nombreuses poules, le tout militairement encadré par deux épagneuls français avec qui il chassait chaque week-end en compagnie de son père. Et puis les temps avaient changé. La concurrence européenne avait vu la mort de leur exploitation. Ses parents, déjà fatigués par l'âge et une trop longue vie de travail physique, n'y avaient pas survécu. Il s'était retrouvé seul, unique héritier du domaine familial et contraint la mort dans l'âme de revendre les deux tiers de la propriété. Il avait dû se séparer de la majorité des terres et de la quasi-totalité des bêtes, sans pouvoir se résoudre à arrêter pleinement cette activité qui lui rappelait tant son enfance. C'était pour lui une sorte d'exutoire, de bain de jouvence qu'il prenait à se plonger ainsi dans des actes et des gestes mille fois

répétés par le passé en compagnie de ses parents.

Comme ce temps lui manquait.

Il délaissa l'immense hangar de tôle et rejoignit dans la nuit son petit carré de liberté à lui, un banc de pierre trônant seul à la limite de son terrain et jouissant d'une vue magnifique sur la vallée qui s'étendait sous lui. Il avait fini plus tard que prévu et ne verrait donc pas le soleil se coucher.

Il respira à pleins poumons l'air frais de cette soirée d'octobre. La lumière de l'étable dans le dos, il devinait la forêt s'étendant en contrebas plus qu'il ne la voyait. Seules les lumières lointaines de la ville brillaient encore à cette heure tardive. Voilà ce qui le rendait heureux. Le sentiment d'un travail bien fait, accompli à la force de ses mains, un air pur humant bon l'odeur de la campagne, et le bruit. Ou plutôt l'absence de bruit. Surtout en cette soirée de célibat.

La chose était suffisamment peu commune pour ne pas manquer de la souligner. En ce soir du dimanche 11 octobre, Stéphane était seul. Du moins provisoirement. Il goûtait ce moment de quiétude avec délice, sa femme et ses enfants l'ayant laissé seul pour le week-end. Il avait obtenu ce moment de paix de manière peu catholique, mais à présent, il n'en éprouvait plus la moindre honte. Des instants comme celui-ci, il n'en avait guère connu ces derniers temps. Non pas qu'il s'en plaignît outre mesure, il aimait sa vie comme elle était. Mais il n'y avait pas de mal à se montrer parfois un peu égoïste, se dit-il pour se déculpabiliser. Catherine, sa femme depuis bientôt trente-trois ans, avait prévu de longue date de passer ce week-end chez sa mère à quelques kilomètres d'ici. Il savait qu'elle s'inquiétait pour elle et elle voulait que les enfants passent un peu plus de temps avec leur grand-mère. Il trouvait cela très bien et n'y voyait aucune objection, mais lui n'avait pas envie d'y aller. Il avait donc prétexté une surcharge de travail telle qu'il ne pouvait se rendre avec eux chez la belle-mère. Il soupçonnait Catherine de ne pas être dupe, mais en bonne épouse qu'elle était, elle avait feint de compatir.

Il ne l'aimait que davantage pour ça. Malgré toutes ces années de difficultés et de vache maigre, elle lui était toujours restée fidèle, ne l'avait jamais abandonné, soutien matrimonial indéfectible même dans les pires moments. Ils s'étaient rencontrés au lycée agricole de Coulommiers alors qu'ils préparaient tous les deux un certificat d'aptitude professionnelle. Ils étaient sortis ensemble rapidement, et deux ans plus tard, alors qu'ils quittaient l'établissement avec un diplôme en poche, leur amour n'avait fait que se renforcer, les conduisant même jusqu'à monsieur le maire sitôt leur majorité atteinte.

Il avait ensuite naturellement rejoint l'exploitation familiale pour aider ses parents, et Catherine avait tenu à venir travailler avec lui,

alors qu'elle aurait pu sans peine trouver un poste dans n'importe quel autre domaine. Ils avaient dédié leurs premières années de vie active uniquement à la ferme, et avaient attendu d'avoir dépassé la trentaine pour voir naître leur premier enfant. Un fils.

Un temps qu'ils avaient largement rattrapé depuis. Dix ans plus tard, leur famille comptait deux garçons de plus. Ils ne s'arrêtèrent pas en si bon chemin. Ils souhaitaient un dernier enfant avant que sa femme ne soit trop vieille pour en avoir, et le destin les avait une nouvelle fois bénis, mais pas de la façon dont ils espéraient. Après une fratrie de trois garçons, ils avaient en effet secrètement souhaité avoir enfin une petite princesse. Mais à peine trois mois auparavant, Catherine donnait naissance à des jumeaux, et bien entendu, deux garçons. Y repenser le fit sourire. Il n'aurait guère de soucis à se faire pour voir son nom perdurer au fil des âges.

Lui qui était fils unique pouvait fièrement se rengorger d'avoir accompli son devoir familial pour ne pas perdre la lignée des Masson. À quarante et un ans, il était comblé par la vie. Mais avec une telle famille, il n'y avait guère de place pour soi.

Satisfait de son week-end de solitude, il était malgré tout impatient de les revoir le lendemain lorsqu'ils rentreraient. Il se fit même la réflexion que d'une manière ou d'une autre, il se débrouillerait pour rendre la pareille à Catherine, qu'il lui offrirait à elle aussi son week-end sans les garçons.

Plongé dans la contemplation du paysage nocturne qui s'offrait à lui, il n'était réceptif à rien d'autre de son environnement. Pourtant, s'il avait été plus attentif, il aurait pu discerner les lourds pas s'approcher prudemment, chacun s'enfonçant pesamment dans la terre humide juste derrière lui. Il ne vit donc pas venir l'imposante silhouette dans son dos. Trop tard pour lui. Il sursauta impuissant lorsqu'une bouche énorme vint se poser au creux de son cou.

— Nom de Dieu, Bucéphale ! Tu as failli me faire mourir de peur !

Le cheval, comme semblant vouloir se faire pardonner, avança docilement la tête dans le giron de son maître à la recherche de caresses.

— Holà, doucement mon beau, doucement.

La monture, un frison, avait surgi tel un démon de la nuit. Sa robe, d'un noir d'encre, semblait aspirer l'obscurité pour encore mieux se fondre dans les ténèbres. Il fut heureux d'avoir de la compagnie, surtout celle de son fidèle et vieil ami.

Alors qu'il n'avait pas encore trente ans, il avait un jour rassemblé puis dépensé une grande partie de ses économies pour s'offrir cette superbe bête. Rare en France, il avait été la chercher sur son territoire d'origine, la Hollande. Pas une seconde il n'avait regretté cette dépense. Depuis enfant, il avait toujours rêvé d'avoir un cheval noir.

Lorsque le dernier des chevaux de son père était mort de vieillesse, il y avait vu là un signe. Catherine avait un temps rouspété pour tout cet argent qu'elle jugeait dépensé inutilement, mais elle aussi avait fini par s'attacher à lui. Bucéphale, membre à part entière de la famille depuis douze ans, avait pour habitude d'aller et venir librement au sein de la ferme. Inquiet sans doute de ne voir personne deux jours durant, il venait chercher réconfort et caresses.

— Alors mon beau, à toi aussi ils te manquent ? Eh bien tu n'es pas le seul. Mais rassure-toi, demain à la même heure, tu en auras déjà plein les oreilles. Et puis...

Il suspendit sa phrase, coupé par ce qui venait de se passer.

— Oh c'est pas vrai, pas encore.

Il se retrouva subitement plongé dans l'obscurité la plus complète. Sachant le problème récurrent, il choisit de patienter. Ces coupures d'électricité de saison ne duraient généralement guère plus d'une minute.

Quand soudain, Bucéphale trépigna, ses puissants sabots frappant le sol meuble. Le sentant étrangement nerveux, il lui flatta les flancs pour l'apaiser. Stéphane commença à s'inquiéter. La panne perdurait. Si l'électricité ne revenait pas, il ne pourrait pas traire ses vaches ce soir, ce qui l'embêtait grandement. Il allait être bon pour aller démarrer son groupe électrogène pour qu'il prenne le relais.

— Là, tout doux Bucéphale. Mais qu'est-ce qui t'arrive, tu n'as quand même pas peur du noir ?

Il voulut poser sa tête contre son cou quand les vaches se mirent à meugler. La chose ne l'aurait pas inquiété outre mesure en temps normal, sauf qu'il connaissait par cœur chacun des sons que ses animaux avaient l'habitude d'émettre, et celui-ci n'en faisait pas partie. Quelque chose les faisait paniquer. Il entendit même certaines percuter la barrière métallique de l'étable. Il prit peur pour ses bêtes et s'élança vers le hangar qu'il distinguait à peine dans le noir. Seule une trentaine de mètres le séparaient du bâtiment, et lorsqu'il arriva à mi-course, les vaches cessèrent leur meuglement sauvage aussi soudainement qu'il avait commencé. À présent, plus aucun son ne s'échappait du hangar et un silence de mort régnait tout autour. Il trouva même ce silence angoissant, oppressant, presque surnaturel, comme si cette nuit d'obsidienne avait aspiré toute forme de vie existant aux alentours de la ferme.

Il avança encore de quelques pas, mais il avait perdu son assurance malgré sa connaissance des lieux. Il n'aurait su le définir, mais en cet instant, il avait l'impression de ne pas être seul.

— Il y a quelqu'un ? hasarda-t-il, hésitant sur la conduite à adopter.

Face à l'absence évidente de réponse, il se rabroua intérieurement, maudissant sa soudaine couardise. Mais il était trop tard. Les graines

du doute avaient germé dans son esprit apeuré et sa trop fertile imagination finit de l'inquiéter. Sans pouvoir se contrôler, sa respiration se fit plus rapide et saccadée, et il put sentir les battements de son cœur sourdre au travers de son tee-shirt trempé de sueur.

Mais qu'est-ce qui te prend mon vieux ? Allez avance, t'es à peine à dix mètres du générateur. C'est forcément un renard ou une autre bête qui est passé par là, voilà tout.

Il parvint à se remotiver et une fois sa lucidité retrouvée, il se dirigea vers le local de secours. Malgré la pénombre, il n'eut aucune peine à se repérer, sa connaissance des lieux ayant largement été éprouvée en quarante ans. Aveugle sans l'être, il déverrouilla la porte, pénétra dans le réduit, puis actionna le groupe de secours en le basculant sur le mode automatique. Une fois le bouton pressé, la machine détecta l'absence d'électricité et démarra d'elle-même pour y pallier. Quelques secondes plus tard, la lumière ardemment désirée jaillit. Il se retourna vers l'étable avec lenteur et précaution, s'apprêtant à y découvrir quelque maléfice, mais il fut vite rassuré en constatant l'absence d'anomalie. L'adrénaline accumulée reflua dans son sang et il sentit ses mains trembler encore quelques secondes avant de cesser tout tressautement involontaire.

Il souffla par la bouche pour se donner du courage puis alla voir ses vaches. Arrivé près d'elles, il réalisa avec soulagement qu'elles se portaient bien. Comme si rien ne s'était produit, elles brouaient paisiblement, la tête presque entièrement enfouie dans les épaisses meules de foin. Il fit ensuite un tour sur lui-même pour vérifier que tout allait bien et fut immédiatement satisfait. Tout semblait à sa place. Ressentant soudain l'irrésistible besoin d'une cigarette, il tâta les poches de son jean à la recherche de son paquet. Il maugréa en se souvenant qu'il l'avait laissé dans la cabine de son tracteur.

Il s'apprêtait à s'y diriger quand il entendit le moteur du groupe électrogène s'emballer, brouter, pour finir par se couper. La lumière s'éteignit aussitôt, le plongeant à nouveau dans le noir. Pestant, il marcha rapidement jusqu'à la remise et s'y engouffra. Il eut beau appuyer sur tous les boutons et interrupteurs possibles, rien ne se passa. Rageant, il ressortit du local la tête basse afin de ne pas se cogner contre l'encadrement. Bien malgré lui, il se retrouva dans la même situation que tout à l'heure. Sentant la panique le gagner à nouveau, il se mit à chercher une solution.

Il savait où trouver de la lumière. Une lampe torche pendait au poteau central qui soutenait la structure du hangar. Elle lui servait généralement à mettre le nez dans le moteur de ses engins, et il savait qu'elle fonctionnait. Il s'avança donc à sa rencontre quand un terrible cri retentit. Immédiatement glacé d'effroi, il tourna lentement la tête en direction de l'horrible plainte. Émise depuis l'extérieur, elle

semblait provenir de son petit coin de paradis, du banc de pierre qu'il venait de quitter.

À l'indéfinissable hurlement succéda un bruit sourd qui fit trembler le sol jusqu'à lui, remontant le long de sa colonne vertébrale pour finir par hérissier le moindre de ses poils. À présent transi de la plus effroyable des peurs, il déglutit avec peine, comme si avaler cette boule épaisse revenait à repousser ses démons au plus profond de lui. Ne quittant pas des yeux l'étendue d'herbe, il se déplaça en pas chassés pour récupérer la lampe. Il manqua de justesse de s'ouvrir le crâne sur l'angle de la poutrelle et ne dut son salut qu'à un miraculeux réflexe. Trouvant enfin ce qu'il désirait, il se saisit de la torche et l'alluma.

Divine bénédiction, elle s'alluma au premier essai. Il dirigea d'abord le faisceau devant lui, mais la lampe était trop peu puissante pour lui révéler ce qui avait pu produire ce cri à vous fendre l'âme. Se contentant d'éclairer ses pas, il quitta le hangar en direction du banc. Pourtant impatient de résoudre ce mystère, il n'arriva à contrôler son corps qu'avec peine, tout en lui le poussant à prendre la fuite.

Il avança à pas glissés, un pied chassant l'autre, comme si aucun d'eux ne voulait prendre de l'avance sur l'autre de peur de ce qui les guettait non loin de là. Vingt mètres avaient déjà été parcourus lorsqu'il devina dans le rond de lumière une étrange forme.

Relevant sa lampe, il tenta d'analyser l'objet.

Muet d'effroi, consterné par l'horreur, il tomba à genoux, la torche lui échappant pour aller rouler plus loin sur l'herbe. Même ainsi, son faisceau éclaira encore l'insupportable scène. À quelques pas devant lui gisait la carcasse de Bucéphale. On lui avait tranché la gorge au niveau du poitrail. Le sang avait coulé en abondance, imbibant la pelouse jusqu'à lui. Le cheval s'était éteint les flans sur le sol, son œil encore ouvert en une ultime mise en garde pour son maître.

Assis à genoux, Stéphane ne put réprimer la nausée qui le cueillit. Il se plia en deux et dut prendre appui sur le sol, ses mains à présent plongées dans la mare de sang. Les hoquets se succédèrent, mais il ne parvint pas à vomir. La salive s'écoula lentement de sa bouche en un long filet pour finir par se mêler à la flaque d'hémoglobine.

Malgré ses yeux embués de larmes, il crut distinguer autre chose derrière le corps gisant de son pauvre animal. Il sécha ses joues d'un revers de main puis tenta d'affiner sa vue en plissant les yeux. Il se figea de stupeur quand il réalisa que ce qui se trouvait à la lisière du cercle de lumière était une paire de chaussures.

— Qu'est-ce que...

Il allait se relever quand un éclair de métal fendit l'air avant de lui provoquer une immense douleur. Tailladé dans ses chairs, il hurla avant de s'effondrer sur le sol, les deux mains tenant sa cuisse lacérée.

On venait de lui sectionner le quadriceps et il sentait déjà le sang chaud et humide affluer sous ses doigts. La souffrance était telle qu'il ne tarda pas à voir de petits points lumineux briller devant ses yeux. Refusant de s'évanouir, il serra les dents de toutes ses forces jusqu'à recouvrir un semblant de contrôle. Craignant plus que jamais pour sa vie, il bascula sur le ventre et se mit à ramper. Peu aguerri à ce genre de technique et torturé par sa blessure, il ne progressa que centimètre par centimètre.

Le puissant moteur qu'était sa peur parvint cependant à le faire avancer. Au bout d'une minute sans nouvelle attaque, il se prit à espérer et voulut relever la tête pour réaliser la distance qu'il lui restait à parcourir. Il ne s'était fixé qu'un seul et ultime but, atteindre le vieux téléphone de la grange. Hors temps et enfoui sous une épaisse couche de poussière, il n'en était pas moins fonctionnel. Stoppant ses efforts un instant pour reprendre son souffle, il leva les yeux vers le bâtiment pour se donner du courage.

Son regard n'eut pas le temps d'atteindre la ligne d'horizon souhaitée qu'un violent coup sur le crâne finit de le mettre hors d'état, les restes de sa conscience vacillante plongeant irrémédiablement dans le néant.

Il n'aurait su dire combien de temps il resta dans les limbes, mais lorsqu'il rouvrit les yeux, la première chose qu'il sentit fut la douleur à sa jambe. Les nerfs de sa cuisse le tordirent de douleur, lui arrachant une nouvelle grimace. Par réflexe, il voulut porter les mains à sa blessure, mais il en fut incapable. Paniqué, il tenta de recouvrer ses esprits en s'ébrouant. La mémoire des événements passés lui revint en un violent flash-back.

La coupure d'électricité. L'obscurité. Bucéphale mort. Une attaque surgie de nulle part. Puis plus rien.

Affolé, il regarda autour de lui pour constater qu'il était assis sur le sol de sa grange, le dos appuyé contre le poteau central, les mains solidement attachées dans le dos. Le premier réflexe animal qui lui vint fut de hurler sa rage à la face du monde.

Son cri retentit dans l'obscurité, provoquant un nouvel élan de panique chez les bovidés. Mais de réponse ou de secours, il n'en reçut aucun. Il était seul. Seul avec ses bêtes, sa souffrance et son assaillant.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Répondant à sa plainte, une voix sombre et rocailleuse résonna dans la pénombre des lieux.

— Tu ne le sais donc pas ?

— Qu'est-ce que vous dites ? Je n'ai jamais fait de mal à personne !

— Innocent, vous croyez tous l'être, mais moi je sais. Oui, je sais...

Réalisant qu'il avait affaire à un dément et qu'il ne pourrait le raisonner, il s'agita dans un ultime sursaut d'espoir, jetant ses

dernières forces dans la bataille. Il tira sur ses liens, remua les bras dans tous les sens, balança son corps de gauche à droite pour espérer gagner un peu de jeu dans ses mouvements, mais rien n'y fit. Il était trop solidement attaché. Il tenta de se remettre debout pour affronter la créature du mal qui se tapissait là quelque part, mais lorsqu'il prit appui sur sa cuisse, il s'effondra en hurlant.

La voix, qui n'était plus qu'un murmure, lui parvint à nouveau.

— Il est temps à présent.

Il paniqua de plus belle.

— Mais temps pour quoi ? Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Meurtrissant ses rétines trop longtemps restées plongées dans le noir, le faisceau de la lampe l'illumina violemment, l'obligeant à plisser les yeux. Quelques secondes suffirent à ce qu'il s'y habitue et il put apercevoir une silhouette s'approcher de lui.

Des mains puissantes s'avancèrent, déboutonnèrent la fermeture de son pantalon puis le descendirent sur ses chevilles. Les mains s'affairèrent de nouveau puis son caleçon connut le même sort, dévoilant son intimité terrifiée.

— Mais qu'est-ce que vous faites ?

— Je te délivre.

Avant qu'il ne le voie, son odorat reconnut la fragrance qui envahissait soudain l'espace. De l'essence. Puis, comme pour confirmer ce qu'il avait senti, un bidon apparut dans l'auréole de lumière entre les mains de son bourreau. Il n'eut pas le temps de réagir que le carburant froid et puant se déversa sur son bassin dénudé. Pressentant l'ignoble torture qui se préparait, il ne put retenir ses larmes plus longtemps et il éclata en sanglots.

— Pitié, je vous en prie. Quoi que j'aie pu faire, ayez pitié. Je vous demande pardon. J'ai une femme et cinq garçons, et je les aime. Oh, mon Dieu, je les aime plus que tout au monde...

Cette dernière phrase avait été prononcée plus pour lui que pour son meurtrier, ultime adieu à sa famille. La vue brouillée par le désespoir et les larmes, il aperçut néanmoins la flamme d'un briquet jaillir dans le noir, avant de la voir virevolter dans les airs. Son vol parut s'éterniser avant que le briquet ne retombe entre ses jambes, enflammant brutalement l'essence.

Il hurla. Il hurla encore et encore, son cri semblant ne jamais vouloir s'éteindre à mesure que le feu lui dévorait l'entrejambe. De sa vie, il n'aurait cru un jour endurer pareille souffrance, pareille torture. Plus rien ne comptait à présent, plus rien que la douleur. Il priait pour que cette vie qu'il chérissait tant quelques secondes plus tôt veuille bien le quitter sur-le-champ, mettant ainsi fin à son insoutenable calvaire.

Peinant à subsister, le feu s'appauvrit rapidement, puis aussi

brièvement qu'elles étaient apparues, les flammes s'éteignirent. Une fumée âcre aux relents de graisse et de poils brûlés s'échappa de ses chairs carbonisées jusqu'à s'insinuer dans ses poumons.

Plus que jamais et ainsi mutilé, il n'aspira plus qu'à une seule chose : mourir. Souhait qui allait bientôt lui être accordé lorsqu'il entendit le moteur de son tracteur démarrer. L'engin se mit à ronfler dans la pénombre, tout doucement d'abord, puis le moteur monta en régime à mesure que son chauffeur accélérait. Ses phares puissants s'allumèrent alors, perçant ainsi ce qui restait de ténèbres avant de s'avancer lentement vers lui.

Lundi

Après un week-end chargé en pluie et en brouillard, le temps semblait avoir décidé de se montrer plus clément ce matin. Un soleil généreux inondait les parterres de fleurs du parc municipal, faisant luire les pétales colorés encore imprégnés de rosée. En plein jour, et sous un ciel radieux dépourvu de nuage, les lieux prenaient un tout autre visage. Les allées de platanes n'avaient plus rien d'effrayant et dispensaient une ombre recherchée par les mères venues promener leurs bambins. Les vieilles ruines de pierre blanche, si inquiétantes la nuit, offraient à présent des cachettes aux amoureux en mal d'anonymat.

Assis sur la souche d'un chêne, Maxime ruminait. Il ressassait la conversation qu'il avait eue avec Florian. Sa dernière phrase tournait en boucle dans son esprit.

Si je voulais faire accuser une femme, je ne m'y prendrais pas autrement.

Les femmes étaient justement trop nombreuses dans leur enquête. Il ignorait sur laquelle il pouvait porter ses soupçons, ni même qui pouvait bien vouloir nuire à l'une d'elles. Il ne cessait de se le répéter, malgré les indices trouvés sur les scènes de crime, ils manquaient encore d'éléments susceptibles de les mettre sur la bonne voie.

Il avait honte de penser à ce dont ils avaient besoin. S'il voulait arrêter le tueur, il allait falloir qu'il tue à nouveau. Toutes les pistes avaient été exploitées, toutes les hypothèses envisagées, et aucune d'elles leur avait apporté la moindre solution.

Comme si la mort elle-même répondait à ses souhaits inavouables, son portable sonna et afficha une photo d'Antoine.

— Je t'écoute.

— Je suis au commissariat, t'es loin ?

— Non, je suis au parc.

— On passe te chercher avec Daniel. Il y en a eu un autre.

Quelques instants plus tard, Antoine arriva devant l'entrée du parc

au volant de la Laguna avec Daniel comme passager. Maxime se précipita à l'arrière avant qu'il ne redémarre sur les chapeaux de roues.

— Vous me faites un topo ?

Daniel, les deux mains solidement cramponnées à la poignée au-dessus de sa tête, tenta de lui résumer les faits.

— On était au poste en train de faire un point avec Antoine, quand le planton nous a passé un appel. Il avait au téléphone un homme complètement paniqué, baragouinant à propos de son voisin mort d'une façon horrible. Il a de suite fait le rapprochement avec notre enquête. Il faut dire que deux morts aussi spectaculaires en moins d'une semaine, tout le monde est au courant. J'ai pris la communication. Un type criait comme quoi on devait venir immédiatement, que c'était une urgence. Il m'a bien fallu cinq minutes pour le calmer. Bref, il m'a expliqué qu'il était chez lui quand la femme du fermier d'à côté, une amie, l'a appelé en hurlant et en sanglotant. Il n'a rien compris, mais il a réagi au quart de tour et s'est rendu chez eux.

— Et alors ?

— Eh bien même calmé, je n'ai pas tout compris. Il a parlé de sang, de tracteur, d'animaux, mais au son de sa voix, aucun doute que l'affaire est grave. J'avais mis le haut-parleur, Antoine a tout entendu et c'est lui qui m'a dit qu'on devait se dépêcher d'y aller.

— Crois-moi Max, c'est pour nous. Si t'avais entendu la voix de ce pauvre bougre, c'était comme s'il avait vu le diable en personne. J'appréhende déjà ce qui nous attend sur place. Benjamin et son équipe sont en alerte, ils rappliqueront au coup de sifflet. *Idem* pour les patrouilles au commissariat.

Maxime ne trouva rien à ajouter, préférant s'enfoncer dans ses réflexions et dans son siège.

La voilà notre chance, à nous de la saisir cette fois.

Ils traversèrent la ville à toute vitesse et remontèrent une côte interminable qui les conduisit en pleine campagne. D'immenses champs en labours s'étendaient de part et d'autre de la chaussée. Le ruban d'asphalte les traversait telle une rivière de goudron. Malgré un ciel toujours aussi clair, ils ne pouvaient en distinguer la fin, comme s'ils s'aventuraient sur une terre étrangère.

Arrivé dans une cuvette, Antoine ralentit sur les indications de Daniel puis bifurqua sur la droite, suivant la direction d'Aulnoy. Une fois la route départementale abandonnée, ils serpentèrent sur ce nouvel itinéraire, alternant sous-bois et champs de betteraves.

— Mais putain, tu nous emmènes où comme ça ?

— Nous y sommes presque. Ralentis un peu s'il te plaît, je ne voudrais pas rater le bon embranchement. Ce n'est pas un secteur où

nous venons souvent.

Pour une fois obéissant, Antoine leva le pied.

— Là, lui indiqua Daniel. Au croisement, prends à droite s'il te plaît.

Ils dépassèrent d'abord un pré abritant des chevaux, une première ferme, puis une seconde. Alors qu'ils croyaient leur but presque atteint, ils se retrouvèrent de nouveau en rase campagne, heureux de ne croiser aucun autre véhicule sur une route à la largeur de plus en plus réduite. Antoine ne cessait de lancer des coups d'œil mauvais à Daniel, l'accusant muettement de les avoir égarés. Maxime ne s'y abaissa pas, se contentant d'observer les environs, comme s'il allait découvrir quelque chose à ainsi scruter le paysage. Daniel trépigna sur son siège comme un enfant n'osant avouer une faute à ses parents trop sévères.

Sur le point de demander à Antoine de faire demi-tour, il aperçut une silhouette s'agiter au loin. Un homme, debout à côté d'une voiture, leur faisait de grands signes de la main.

— Là !

— Vu.

Antoine poussa le moteur de la Laguna et parcourut la distance en un rien de temps. L'homme, aussi grand que mince, continua de leur faire signe jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent à ses pieds dans une gerbe de graviers.

Son visage hagard et ses traits livides parlèrent d'eux-mêmes.

— C'est vous qui avez appelé la Police ?

— Oui. Je me doutais que vous ne trouveriez pas alors je suis venu vous attendre ici. Venez, suivez-moi.

Il leur tourna le dos sans un mot de plus puis monta dans un utilitaire couvert de boue. Il effectua une marche arrière rapide, puis s'élança sur le chemin situé sur leur gauche. Ils continuèrent ainsi sur la piste cinq bonnes minutes, l'arrière de leur voiture se dérobant sans cesse sur le chemin glissant. Antoine ne cessa de jurer tout du long, dissimulant par là même son stress grandissant à l'approche des lieux du drame. Au détour d'un énième virage, ils distinguèrent enfin le but de leurs recherches.

Dominant le haut d'un plateau, un vaste corps de ferme trônait tel un château sur son domaine. Pour Maxime, toutes les idées qu'on se faisait de ce genre d'endroit étaient rassemblées. Le bâtiment, composé de plusieurs ailes, était couvert d'une toiture paraissant sur le point de s'écrouler. Ses murs de pierre paraissaient cependant solides et épais. Un puits, sans doute à présent plus décoratif qu'usuel, marquait le centre d'une cour où gambadaient librement canards et poules qui fouillaient le sol à la recherche d'une maigre pitance. Une vieille charrue où étaient posées de lourdes vasques servant de pots de fleurs complétait ce tableau rural. Tout ici respirait le passé. Tout sauf

le hangar de tôle situé à cent mètres de là.

Leur guide sortit de sa voiture, puis d'une main tremblante leur désigna le lieu de la scène. Antoine se retourna vers Maxime pour lui dire d'y aller le premier, mais il n'en eut pas l'occasion. Il était déjà parti. Subissant une mortelle attraction, il marchait en direction du hangar.

Ses baskets s'enfonçaient à chaque pas dans la terre détrempée, les semelles émettant un bruit de succion lorsqu'elles se détachaient du sol. Il prit garde de noter tout ce qui se trouvait sur son parcours. Il ne voulait pas manquer le moindre indice. Il s'imprégna de chaque son, chaque odeur, chaque sensation que son corps détectait. Ses sens étaient plus que jamais en éveil, son cerveau gravant tout ce qu'ils lui transmettaient.

Arrivé à l'angle du hangar, il marqua une dernière pause, puis lentement, contourna le rideau de fer. À mesure qu'il quittait l'ombre de la façade, le soleil vint le réchauffer jusqu'à l'aveugler complètement. Plissant les yeux, il força sa vue à s'acclimater à la luminosité. Il leva la main devant lui pour filtrer les derniers rayons et pour enfin prendre toute la dimension du macabre spectacle.

Il remarqua d'abord la dépouille d'un cheval noir comme la nuit. Il était allongé dans une mare de sang à proximité d'un banc de pierre. Juste derrière lui, le terrain descendait à pic dans la vallée. Délaissant ce premier théâtre, il se tourna lentement jusqu'à faire face à l'ouverture béante de la grange métallique. Ce nouveau spectacle finit de le convaincre quant à l'auteur de la scène.

À quelques mètres de lui, un tracteur masquait l'entrée de l'étable. Tel un assassin de métal, son bras articulé était encore levé au ciel comme une ultime provocation. Au bout du bras était fixée une immense fourche d'acier aux nombreuses dents. Le corps d'un homme y était empalé. La tête tombait sur la poitrine, comme si la victime n'était plus qu'un simple pantin abandonné là par un enfant capricieux. Des viscères pendaient sur les piques de métal. Chose curieuse, son pantalon était baissé sur ses chevilles couvertes de sang rouge foncé. À l'horreur de contempler ce corps embroché, succéda une dernière et morbide curiosité. Celle de voir son bas-ventre complètement noirci par une suie étrange. Une suie faite de graisse humaine, dont le sucre avait carbonisé le moindre morceau de peau, et bien plus encore.

Réalisant enfin l'ultime torture, Maxime se sentit perdre pied. Ses yeux s'embrasèrent une nouvelle fois sous la vague de colère qui le submergeait. Le tsunami de haine pure qui se déversa en lui alimenta d'abord sa rage, puis son indéfectible volonté.

Je te trouverai. Je te trouverai et je te tuerai.

— Où est Daniel ?

— Parti à l'hosto interroger la femme.

Maxime et Antoine patientaient devant la maison, l'un adossé à la charrette, l'autre assis sur le puits. Suite à leur découverte, ils avaient battu le rappel de tous les effectifs concernés. Benjamin et son équipe étaient rapidement arrivés sur place et s'étaient aussitôt mis au travail. Ils avaient envoyé des policiers questionner à tout hasard le voisinage le plus proche, mais les habitations se trouvaient au moins à plusieurs kilomètres. Une fois les missions réparties, ils s'étaient eux-mêmes chargés de perquisitionner la maison. Comme ils le soupçonnaient déjà, ils ne découvrirent rien de probant. Rien qui pouvait relier d'une quelconque façon ce meurtre aux précédents.

Aucun des deux ne semblait vouloir briser le silence funeste qui baignait les lieux. C'est Benjamin qui s'en chargea lorsqu'il arriva, le visage fatigué et les yeux cernés de noir.

— Permettez que je pose un cul ?

N'ayant formulé sa demande que pour la forme, il n'attendit pas de réponse et s'assit à côté d'Antoine sur le puits.

— Bon, on a trouvé pas mal de choses, alors je vais essayer de ne rien oublier. Le cheval d'abord. Il a eu la gorge tranchée. Quelqu'un s'est ensuite agenouillé à ses côtés. Le sang a tellement imbibé la terre qu'on a retrouvé des empreintes de genoux et de mains assez profondes. Je vous balance tout ça pêle-mêle, je n'avance aucune chronologie. On a également relevé beaucoup de sang allant du corps du cheval jusqu'à la grange. Ce qui est bizarre, c'est que sur les premiers mètres, l'herbe est écrasée et piétinée, et après ça, elle est à peine foulée. Mais les traces de sang continuent.

— Jusqu'où ?

— Vous voyez le poteau au centre du hangar ? Jusque-là. On a trouvé pas mal de choses à la base. Des cordes de chanvre déjà. Je pense qu'elles ont servi à attacher la victime. On a vérifié, il a de profondes entailles autour des deux poignets. De l'essence ensuite. C'est sûrement à cet endroit qu'on lui a brûlé l'appareil génital.

— Pour l'essence, il est venu avec ou il l'a trouvée sur place ?

— Difficile à dire pour le moment. Il y avait un bidon qui traînait pas loin, mais il faudra qu'on interroge la femme pour savoir à qui il appartenait. On ne sait pas non plus avec quoi il l'a allumé.

— OK. Vas-y, continue.

— Pour finir, on a trouvé une importante quantité de sang toujours au pied du poteau. On suppose que c'est à cet endroit qu'il l'a embroché avec le tracteur, les traces de pneus correspondent. Ah oui, la victime a aussi une profonde entaille à la cuisse.

— Faite avec quoi ?

— À coup sûr avec la serpe qu'on a retrouvée dans l'étable. La lame était couverte de sang.

— C'est avec ça qu'il a tué le cheval ?

— Je ne pense pas. Pour l'animal, la coupure est plus fine. Je pencherais pour quelque chose de plus petit, comme la lame d'un couteau.

— Des empreintes ?

— Oui, comme les autres fois. Sur la serpe, et un peu partout dans le tracteur.

Il regarda ses notes.

— Ah merde, j'allais oublier. L'électricité ne marche plus.

— Et ?

— Quelqu'un l'a coupé intentionnellement. Ce n'est pas une panne de secteur, il y a du courant dans la maison. On n'a pas encore localisé l'endroit, on attend des gars d'EDF. La victime avait pourtant un groupe électrogène en cas de coupure, mais on a vérifié, il a été saboté. Son fil d'alimentation a été sectionné net.

— Il s'est donc retrouvé plongé dans le noir.

— Sûrement, mais on a retrouvé une lampe torche là où le cheval a été tué. On a relevé des empreintes dessus, mais faudra attendre pour savoir si elles appartiennent au fermier ou au tueur. Voilà, c'est tout pour le moment. Mais on continue de chercher.

— Vous n'avez pas trouvé de marque ?

— Comme celle sous la table à Speuse ?

— Oui.

— Non, mais on a pu passer à côté. Pour l'instant, on s'est surtout focalisé sur les premiers relevés, avant qu'il y ait dégradation.

Maxime riva ses yeux couleur de glace sur son ami scientifique.

— Elle est forcément là. Cherchez, et vous la trouverez.

Antoine, plus clément, posa une main paternelle sur l'épaule du géant.

— Vous avez fait du bon boulot. Prends tes gars et faites une pause.

Benjamin se leva sans répondre puis s'en retourna d'un pas traînant vers l'étable, le dos courbé par le poids des trop lourdes responsabilités.

— Sûr que c'est lui, avance Antoine dégoûté.

— Comment en douter ? Une fois de plus, il s'est attaqué à un homme seul chez lui. Ce qui, à nouveau, lui a demandé de repérer sa future victime. Je ne peux pas croire qu'il débarque comme ça à chaque fois, à l'improviste.

— Tu m'étonnes. Trois fois de suite, c'est plus une coïncidence.

— Est-ce qu'il savait que le fermier serait seul tout le week-end, ou bien est-ce qu'il le guette depuis un moment, attendant de saisir l'opportunité ?

— Je vais te dire, pour ce que ça change, le résultat est là. Tu as raison, il sélectionne ses proies. Il les repère, les observe, puis frappe au bon moment. Il est patient cet enfoiré. Pour sûr qu'il n'a pas dû être dérangé, à part peut-être par le cheval, ça expliquerait qu'il lui ait ouvert la gorge.

Maxime acquiesça et poursuivit.

— Il prend confiance en lui. La première fois, il s'est servi du poison. Une arme efficace, mais qui ne demande aucun contact avec sa victime, aucune violence. À part les parties arrachées, il ne lui a rien fait d'autre. Pour le docteur, c'était déjà différent. Il l'a mordu, puis il lui a sectionné les tendons d'Achille pour pas qu'il se sauve. Combien de temps a-t-il joué avec lui avant de le tuer ? Si on n'avait pas retrouvé les mêmes empreintes, on aurait pu croire à un autre assassin tellement la mise à mort était différente.

— Je vois pas où tu veux en venir.

— Il évolue. Dans le sens où il gagne en assurance, mais pas seulement. Il aime ce qu'il fait. Il prend goût à la violence et au sang, mais surtout, il se délecte de plus en plus de la peur qu'il inspire à ses victimes. Faire ressentir la peur à quelqu'un, c'est le contrôler, le dominer. Et ce contrôle lui procure un grand sentiment de puissance. C'est pour ça que le rythme des meurtres s'accélère. Il devient accro.

— Et le rapport avec le cheval ?

— Imagine-le. Il est là dans le noir, quelque part. Il observe le fermier en train de s'occuper de ses bêtes. Il est tard, personne ne viendra le déranger. Mais il a envie de se rapprocher. Qu'est-ce que nous a dit Benjamin ?

— Que l'électricité avait été coupée, et le groupe électrogène saboté.

— Plus de lumière. L'obscurité la plus complète. Alors le paysan prend sa lampe et cherche une solution. Pendant ce temps-là, le tueur lui tourne autour, savourant l'odeur de sa peur qui se fait de plus en plus palpable. Alors il frappe. Il tue son cheval. Le fermier accourt et le trouve agonisant dans son sang. Là, il comprend. Il réalise qu'il n'est pas seul, et qu'un fou rôde sur sa propriété. Il se met à craindre pour

sa vie, parce qu'il sait qu'il est la prochaine victime.

Antoine écoutait Maxime à la fois effrayé par son récit et sa clairvoyance. Durant une seconde, il se dit que s'il devinait si bien ce qui avait pu se passer, c'était parce qu'il aurait sans doute fait pareil.

— Et tout d'un coup, surgissant des ombres, le tueur frappe à nouveau. Il lui entaille la cuisse avec la serpe qu'il a sans doute trouvée sur place, quelque part dans la grange. Il aurait pu le tuer du premier coup. Il lui suffisait de se glisser dans son dos et de lui trancher la gorge comme au cheval. Mais non, il veut le voir fuir comme un animal blessé tentant d'échapper à son bourreau. Il veut pouvoir lire dans ses yeux la terreur qu'il lui inflige. Il l'attache ensuite à un poteau. Il se débat de toutes ses forces, sachant pertinemment le sort qui l'attend, mais les liens sont solides. Alors le tueur accomplit son rituel et s'attaque à sa virilité. Ce symbole qu'il exècre tant. Et on ignore toujours pourquoi. Il ne l'emportera pas avec lui cette fois-ci. Une fois de plus, il a évolué. Voyant ensuite que sa victime va bientôt succomber à ses blessures, il se rue au volant du tracteur, démarre face à lui et avance lentement, jusqu'à finir par l'empaler. S'il prend son temps, ce n'est pas seulement pour terroriser ses proies, mais également pour qu'elles aient le temps de réaliser ce qui leur arrive. Qu'elles comprennent tout ce qu'elles vont perdre, une femme, des parents, des amis, des enfants même.

— Tout ce que lui-même n'a peut-être pas.

— Peut-être, oui. Mais il n'a pas fini. Il pourrait se contenter de le laisser comme ça, mais il veut le mettre en scène. Pas forcément pour nous, il nous a déjà démontré que nous n'existions pas à ses yeux. Mais pour lui. Il est fier de ce qu'il accomplit. Il est en mission. Sans doute croit-il dans sa folie être mandaté par une sinistre entité.

— Putain...

— Comme tu dis.

— Il va donc recommencer ?

— C'est certain. Tout va crescendo chez lui. Sa violence, son assurance, son addiction à la cruauté, et de ce fait, la fréquence des meurtres.

Réalisant le terrible constat, Antoine ne put retenir sa fureur plus longtemps.

— Mais bordel, où est-ce qu'il se cache cet enfoiré ? Qu'on lui fasse la peau une bonne fois pour toutes !

— Tout près, j'en suis sûr. Nous sommes en plein sur son territoire, même. Regarde la carte. Speuse, Boissy-le-Châtel, et maintenant Aulnoy. Et qu'est-ce qu'il y a au milieu de tout ça ?

— La forêt.

Antoine cracha par terre.

— On n'a qu'à organiser une battue et le débusquer, ce fumier.

— J'y pense, figure-toi. Faire appel à l'armée pour passer les bois au peigne fin.

— Bien, bonne idée. Qu'est-ce qu'on attend alors ?

— Ce genre d'opération porte rarement ses fruits. Ça tranquillise la population, rassure les autorités, mais aboutit rarement à une arrestation. À part effrayer notre assassin, cela n'aura guère d'autres effets.

— Et alors ? Si ça suffit à lui faire arrêter ses crimes.

— Il n'arrêtera pas, plus maintenant. Il se terrera un moment, changera peut-être de secteur, mais il n'arrêtera pas. Il n'arrêtera jamais en fait.

Au fil de son récit, Maxime sentit sa colère refaire surface et risquer de lui faire perdre pied. Refusant de la laisser le dominer encore une fois, il s'écarta de la charrette.

— Il faut que je parte d'ici. Je prends la voiture, on se retrouve plus tard.

Peu importait vers où, mais il fallait qu'il roule, et vite. Il ressentait le besoin de s'éloigner de cette scène. Pas parce qu'elle le rebutait, mais parce qu'au contraire, elle l'attirait, le fascinait, véritable pôle d'attraction morbide. Trop longtemps resté plongé dans la contemplation du cadavre, il avait senti affluer ses démons et leur inextinguible soif de sang et de violence. L'effort qu'il produisait ensuite pour les tenir à l'écart diminuait grandement sa résistance quotidienne, si bien que le contrôle qu'il dédiait d'ordinaire à contenir les souffrances que lui causaient ses cicatrices en pâtissait.

Ce fut donc le visage en feu qu'il s'échappa de la campagne profonde pour rejoindre la ville. Il dépassa plusieurs bars et lutta pour ne pas s'y arrêter. Heureusement pour lui, il avait autre chose en tête à cet instant. Il pensait à Émilie.

Elle me rappelle tellement ma sœur. Elle est si jolie, si fragile. Je ne veux pas qu'elle connaisse le même sort et finisse enfermée dans un institut. Son destin doit être différent. Il le faut.

Arrivé sur la place de Boissy-le-Châtel, il se gara à l'ombre d'un érable. Il n'y avait pas âme qui vive dans le centre du bourg. L'heure de midi était proche, mais pas encore suffisamment pour que les mères pressées de récupérer leur progéniture soient déjà là.

Satisfait, il traversa la place d'un bon pas. Il franchit d'abord le long porche jouxtant la mairie, puis une fois de l'autre côté, il longea les grilles de l'école. Il s'arrêta ensuite devant le portail du château et s'assit sur un énorme bloc de pierre qui en délimitait l'entrée. Ainsi posté, il pouvait observer l'intérieur de l'école sans trop se faire remarquer.

Les enfants avaient été libérés en avance et s'égaillaient dans la cour. Il regarda le préau où ils jouaient au foot, la marelle géante dessinée à la craie sur laquelle des filles se défiaient tour à tour, puis les gros pruniers où ils jouaient à chat perché. Il nota que les filles étaient en surnombre par rapport aux garçons, jusqu'à ce qu'il la voie, celle qui occupait ses pensées.

Émilie. Elle était seule, dissimulée dans l'ombre d'un recoin. Vêtue d'une robe rose et d'épais collants de laine de même couleur, elle tenait dans ses bras un ourson en peluche. Son teint était toujours aussi pâle, contrastant avec son regard et sa chevelure noirs comme la nuit. Les autres enfants ne l'embêtaient pas, ils l'ignoraient. Ce qui était peut-être pire. Complètement immobile, on aurait pu la croire presque invisible tant sa présence était fantomatique.

Soudain, un ballon lui heurta le mollet. Un garçon plus vieux qu'elle courut pour le récupérer. Il s'excusa gentiment auprès d'elle, mais il n'obtint malheureusement aucune réaction de sa part. Ni colère, ni sympathie, absolument rien. Il sentit son cœur se serrer.

— Bonjour, Maxime.

Surpris, il tourna la tête pour apercevoir à quelques mètres de lui une petite bouille écrasée entre deux barreaux. Il se força aussitôt à sourire.

— Bonjour, Baptiste.

Il s'étonna de lire de la tristesse dans le regard du garçon.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est Émilie. On n'a pas encore rejoué ensemble depuis la dernière fois.

— Sa maman ne la laisse toujours pas sortir ?

— Non, et quand je la vois à la récréation, elle ne veut pas me parler. Tu crois qu'elle ne m'aime plus ?

Les yeux du petit bonhomme se mouillèrent et il refoula ses larmes, profondément peiné de perdre ainsi sa meilleure amie sans pouvoir réagir.

— Bien sûr que si elle t'aime encore. Mais tu sais, ce qui lui est arrivé est vraiment horrible, alors il va lui falloir du temps pour oublier et réapprendre à sourire. Mais quand elle le fera, il sera très important pour elle de t'avoir à ses côtés.

Piqué au vif, il bomba le torse, toute tristesse oubliée.

— Oh, mais je serai là. J'ai dit que je veillerai toujours sur elle, et une promesse est une promesse.

— Tant mieux, je suis heureux de te l'entendre dire. Ça m'a fait plaisir de te revoir Baptiste, mais je dois y aller, ajouta-t-il en se levant.

— Maxime ?

— Oui ?

- Tu l'as arrêté le méchant qui leur a fait du mal ?
- Soufflant de dépit, il n'osa pas lui mentir.
- Pas encore mon grand, pas encore.

Il retourna au commissariat, l'esprit préoccupé. Les derniers événements ne faisaient qu'ajouter à sa confusion, sans pour autant leur permettre d'arrêter leur tueur comme il l'espérait. L'assassin s'était montré aussi sauvage que les fois précédentes, se moquant des traces qu'il laissait derrière lui, mais sans leur offrir l'indice qu'ils attendaient. Ce nouveau meurtre n'avait apporté que de nouvelles interrogations.

Il croisa Daniel et l'interpella.

- Tu as pu interroger l'épouse de la victime ?
- Oui, mais ça n'a pas été facile. Ils l'avaient bourrée de calmants à l'hôpital. J'ai quand même fini par reconstituer leur emploi du temps.
- Je t'écoute.
- Vendredi soir, elle est partie de la ferme avec ses enfants pour aller passer le week-end chez sa mère à La Ferté-sous-Jouarre, à quinze kilomètres de chez eux.
- Elle y est restée tout le week-end ?
- C'est ce qu'elle m'a dit. Je passerai cet après-midi chez sa mère pour vérifier.
- Quand est-ce qu'elle a eu son mari pour la dernière fois ?
- Hier soir, à 17 h 32 précisément. J'ai vérifié sur leurs portables. Ils se sont appelés quatre minutes. Juste le temps pour lui de demander à sa femme si tout allait bien avec les enfants.
- Elle n'a rien dit d'autre à ce sujet ?
- Non. Pour elle, tout était normal, il était comme d'habitude. Il venait de finir sa journée aux champs et finissait de laver le matériel.
- Est-ce qu'elle a la moindre idée de qui aurait pu faire ça ?
- Non. C'est bien pour ça qu'elle était en pleine crise. Elle ne comprend pas. Elle jure qu'il n'y avait pas plus gentil que son mari. Ce matin, elle est partie de chez sa mère pour aller déposer ses trois garçons à l'école, pour revenir ensuite à la ferme avec les deux derniers, des jumeaux. Elle ne s'attendait pas à le trouver là. Quand elle a aperçu le corps la première fois, elle ne pensait même pas que ça pouvait être lui. J'ai eu du mal à continuer de l'entendre, elle était trop effondrée. J'ai compris qu'elle avait téléphoné à son voisin avant d'aller se réfugier dans sa voiture avec les petits.
- Entendu. T'as pas vu Antoine ? Je l'ai pas trouvé.
- Non, pas depuis ce matin.
- Qui est-ce qu'on a perdu ?

La voix résonna comme un coup de tonnerre dans les bureaux. Ils se retournèrent pour voir Benjamin entrer dans la pièce, les traits

toujours aussi fatigués.

— Antoine.

— Ah oui ? Pourtant je pensais qu'il serait ici. On a quitté la ferme ensemble il y a une demi-heure. Il ne doit pas être bien loin. C'est possible aussi qu'il se soit perdu dans la campagne, j'avoue qu'il m'a fallu un bout de temps pour retrouver mon chemin.

Maxime tiqua. Quelque chose clochait.

C'est pas normal. Je le connais, s'il s'était vraiment perdu, il m'aurait déjà appelé en insultant la terre entière. Et à part ici, je ne vois pas où il pourrait être.

Réagissant à l'instinct, il abandonna ses collègues sans un mot. Benjamin l'interpella néanmoins avant qu'il ne soit totalement hors de vue.

— J'ai trouvé la marque !

Il se figea. Sans se retourner, la main sur la poignée de la porte, il attendit.

— Sur le tracteur. Sur le flan intérieur de la roue arrière gauche. La gomme du pneumatique a fondu sous la chaleur du fer, mais on a reconnu le symbole, c'est bien le même.

Ses derniers mots résonnèrent dans le vide. Il était parti.

Maxime chercha d'abord son partenaire à l'hôtel. Sans succès. Personne ne l'avait vu depuis le matin. Il pensa d'abord à faire le chemin en sens inverse pour la ferme, mais une intuition guida ses pas à quelques mètres de l'établissement.

L'enseignante était discrète, mais il savait repérer ce genre de lieux au premier coup d'œil. Large d'à peine quelques mètres, la devanture du bar était sombre et peu engageante. Sa vitrine était teintée et il était impossible d'en distinguer les occupants. Il poussa lentement la porte, attendit quelques secondes que ses yeux s'habituent à la pénombre ambiante, puis entra.

Il trouva Antoine accoudé au bar, le regard noyé dans le fond d'un verre de whisky. Il s'approcha sans un mot puis s'assit à ses côtés. Il commanda une double vodka sur glace qu'il commença à siroter tranquillement, les yeux fixés sur le miroir qui leur faisait face.

Il dut attendre jusqu'à la moitié de son verre pour qu'Antoine se décide enfin à sortir de son mutisme.

— Putain de merde.

Il ne réagit pas, sachant qu'il ne s'arrêterait pas là.

— J'en peux plus de toute cette merde. Tu peux me dire ce qu'on fout là, Max ? Hein ? Trois macchabées, pas de tueur, pas de témoin, pas de piste. Et nous ? Bah nous on est nul, zéro, on vaut rien.

Son ton devint plus violent et sa voix plus forte. Il était sur le point d'exploser.

— J'en peux plus, je te dis. De toute cette merde, toute cette violence. Regarde cette pauvre femme. Elle se retrouve toute seule avec cinq gamins à élever, et tu peux me dire ce qu'elle va raconter à ses gosses plus tard ? Désolé les enfants, mais votre papa s'est fait brûler la bite et les couilles avant de se faire embrocher par son tracteur. Mais c'était un bon père et un bon mari.

Il était à présent debout, invectivant Maxime de son haleine lourdement chargée.

— Toi t'es là parce que t'aimes ça, mais moi Max, hein ? Moi, tu peux me dire ce que je fous là ? Au lieu d'être auprès de ma femme ? Au lieu de passer du temps avec elle ? À la place de ça, je suis là

comme un connard à tenter vainement d'arrêter un putain de psychopathe alors que je devrais être en famille, avec elle, et avec lui aussi...

Les cris cédèrent la place aux larmes.

— Oh putain Max, comme il me manque. Si tu savais comme il me manque...

Antoine parlait de son fils Mickaël, mort dans un accident de la route non loin d'ici. Voilà quelle était la véritable raison de sa colère. La proximité de l'enquête avec le lieu où il s'était tué était en train de l'anéantir.

Maxime le laissa se vider de ses pleurs trop longtemps contenus, sachant la chose bénéfique et nécessaire. Il se contenta de lui servir un autre verre. Antoine l'engloutit d'une traite, s'ébroua sous l'effet de la brûlure, puis le claqua sur le comptoir avant de plonger son regard dans celui de son partenaire.

— Merci.

— De rien. Toi et Françoise êtes toujours là pour moi, je te rappelle. Le névrosé de l'équipe, c'est moi à la base.

Son autocritique fit sourire Antoine.

— Putain, t'as raison, pauvre taré.

— Je te l'ai dit, je peux terminer cette affaire tout seul. Tu sais que tu ferais mieux de rentrer en plus.

— Et te laisser ici tout seul ? T'es malade ? Tu veux que Françoise me les coupe ?

Ce fut maintenant au tour de Maxime de sourire du paternalisme que lui témoignait son ami. La sonnerie d'un téléphone mit fin à ce moment intime, les ramenant brusquement à la réalité.

— Alors, qui ça va être ? râla déjà Antoine. Benjamin ou Daniel ?

Maxime sortit son Smartphone de sa poche puis regarda l'écran.

— Perdu, c'est Bruno.

Antoine se tut. Si leur collègue informaticien les appelait, c'était obligatoirement pour leur révéler quelque chose d'important.

— Je t'écoute, Bruno. Attends, je mets le haut-parleur, je suis avec Antoine.

— Salut les gars. J'ai un truc qui va à coup sûr vous intéresser.

— Te fais pas désirer.

— Un peu que je me fais désirer. Moi aussi j'ai droit à mon quart d'heure de gloire. Bon, vous savez que je n'ai rien trouvé sur votre docteur, Georges Martineau. Le brave homme n'a sans doute pas commis la moindre infraction de sa vie, même routière. Par contre, il en va autrement de son fils.

— Pardon ?

— Oui, son fils, Philippe. Vous m'avez envoyé ses empreintes pour le cas où. Inconnu de nos services.

— Pourquoi nous dire ça alors ?

— Attends, j'ai dit « nos » services. Je viens d'avoir le retour d'Interpol, et figurez-vous que Philippe Martineau, arrivé en France en 94 à l'âge de vingt-deux ans, est toujours recherché sur le territoire espagnol pour une série de viols.

Antoine attrapa le téléphone.

— Répète ça ?

— Vous avez bien entendu. Une série de six viols, dans la région de Barcelone, de juin 90 à décembre 93. J'ai vu les photos du dossier, c'est pas joli à voir. Apparemment, le type avait pour habitude de pister de jeunes femmes ayant entre dix-huit et vingt et un ans à leur sortie de boîte. Elles ont toutes été violées une fois rentrées chez elles alors qu'elles vivaient seules. Que des étudiantes. Il y a même une Française dans le lot. D'après le rapport, il les suivait jusqu'à chez elles, et au moment où elles franchissaient le pas de la porte, il les poussait à l'intérieur pour s'enfermer avec elles. Ensuite, il les battait à mort et les violait une fois inconscientes. Un grand malade, je vous dis. Le jugement a été prononcé par contumace. Il a été condamné à trente ans de prison.

— Comment ils ont su que c'était lui ?

— Son ADN. Il avait déjà été condamné pour un délit sexuel plus jeune. Des attouchements sur une copine de lycée. Ils ont bien lancé un mandat international à son encontre à son époque, mais sans résultat. La Police espagnole est même venue interroger son père en France. Ils se doutaient que si le père avait quitté le territoire, c'était sans doute pour planquer son violeur de fils. Seulement, ils n'ont jamais pu mettre la main dessus. Je peux vous dire que mes recherches ont déjà provoqué le branle-bas de combat général en haut lieu. Le big boss est au courant, il est parti avec une équipe l'interpeller à son domicile à Crécy-la-Chapelle.

— Quoi ? Ils vont aller se le faire à trente bornes d'ici ? Et sans nous ? L'enfoiré !

— Tu connais le personnage. Dès qu'il y a moyen de récupérer des lauriers...

— Quelle salope ! Bon, en tout cas, merci pour tout Bruno. S'il y a quelqu'un qui mérite d'être récompensé dans toute cette histoire, c'est bien toi.

— Eh oui les amis, mon talent ne sera reconnu qu'à ma mort, c'est la malédiction des grands de ce monde.

Il raccrocha. Antoine s'apprêtait à s'emporter de plus belle lorsqu'il vit les jointures des doigts de Maxime blanchir à force de trop serrer son verre. Les muscles de ses avant-bras se contractèrent sous la colère qui le dévorait déjà. Il se leva brusquement et sortit avec Antoine sur les talons.

— Déconne pas Max, je sais ce que tu vas me dire. Tu veux qu'on aille le choper avant que Goulet arrive. Tu sais ce qui nous attend si on fait ça.

Maxime ne le regarda pas, ses yeux bleus lançant des éclairs de glace vers une destination connue de lui seul.

— Tu te trompes. Je ne te ferais pas un coup comme ça. Je suis bien conscient qu'il n'attend que ça pour nous gicler. Mais j'ai une autre idée.

— Je t'écoute. Tout ce que tu veux du moment qu'on ne coupe pas l'herbe sous le pied à notre cher patron.

Maxime demanda à Antoine de ralentir puis de se stationner le long du mur couvert de lierre.

— C'est ça ton idée ? Tu penses que Philippe Martineau se planque au domicile de son paternel ?

— Oui. J'entends encore son discours de pauvre fils éploré. La façon dont il s'est apitoyé sur la mort de sa mère, comme quoi son père ne s'en remettait pas, raison pour laquelle ils avaient quitté l'Espagne. Tout était faux. Sa mère est peut-être même encore en vie. Je le revois s'inquiéter de ce que nous avons pu découvrir dans le cabinet de son père ou dans la maison. Ce n'était pas pour savoir si nous avions une piste sur son assassin, mais pour être sûr que nous n'avions rien découvert sur son passé à lui. Il était même énervé qu'on ait pu lui prendre ses empreintes. Cet homme n'est ni fou ni stupide, c'est un prédateur. Depuis cette matinée, il sait qu'à tout moment nous pouvons découvrir la vérité à son sujet. Il connaît certainement la peine prononcée contre lui en Espagne, et maintenant qu'il s'est établi ici, avec une femme et des enfants, tu peux être sûr qu'il fera tout pour nous échapper. Alors, quel meilleur endroit pour lui en ce moment que le domicile de son père ?

— Tu crois que c'est lui notre tueur ? Tu penses qu'il a pu faire ça à son père ?

— Qu'il ait pu faire ça à son propre père ? Oui, bien sûr qu'il en est capable. Ce mec est un malade, un accro à la violence et au sang. On ne se débarrasse pas de ce genre de pulsions, on apprend à les contrôler, c'est tout. Il suffit d'un vecteur, aussi anodin soit-il, pour réveiller à nouveau le monstre qui sommeille en lui. Contrairement à ce que certains aimeraient nous faire croire, on ne guérit pas de ce genre de déviances. Quant à savoir si c'est lui notre tueur, c'est plus qu'improbable. On a déjà comparé ses empreintes avec celles retrouvées sur les lieux des crimes et ça ne correspond pas. Mais il peut y être mêlé, bien que je ne voie pas encore le lien.

— Ça marche pour moi, je te suis.

Ils avancèrent à pas de loup le long du mur qui bordait la propriété. Arrivés à quelques mètres du portail, ils sortirent leur arme sans même se concerter. Maxime se posta à la limite de l'ouverture et observa les lieux quelques minutes avant de continuer. Il cherchait à déceler le moindre signe, le moindre indice qui laisserait à penser que leur suspect se terrait ici.

Il n'en trouva pas. Il n'y avait pas de traces de voiture, les volets de la maison étaient fermés, mais pas ceux du cabinet. Tout paraissait à sa place dans le paysage qu'il scrutait. Ne se laissant pas tromper pour autant, il s'élança de sa cachette pour franchir d'un bond la distance qui le séparait de la porte du cabinet. Il se revoyait quelques jours plus tôt effectuer le même parcours pour découvrir le corps mutilé du docteur.

La porte était fermée. Il commença à malmener la serrure et elle céda alors qu'Antoine le rejoignait en s'écrasant contre le mur. Il patienta quelques secondes pour qu'il reprenne son souffle, puis pénétra dans le couloir.

Il était désert. Il poussa ensuite délicatement la porte de la salle d'attente, comme si cela pouvait déclencher une réaction, puis entra avec Antoine sur les talons. Il le regarda, puis après lui avoir fait comprendre ses intentions d'un signe de tête, il s'engagea seul dans le cabinet.

Une autre scène s'offrit à lui. On aurait pu croire qu'une tempête avait fait rage dans la salle de soins. Tout y était sens dessus dessous. Le chaos ne résultait pas de leur précédente perquisition, mais d'un déchaînement de violence sauvage et incontrôlée. Le bureau avait été retourné. Ses panneaux de bois avaient explosé suite à un contact trop brutal avec le sol. On l'avait ensuite éventré, comme si une bête y avait fait ses griffes. Le reste de la pièce avait connu le même sort. Chaque tiroir, chaque placard, chaque rangement avaient été vidés par terre.

— C'est lui qui a fait ça. De toute évidence, il soupçonnait son père de conserver quelque chose de précieux à ses yeux, quelque chose susceptible de l'incriminer.

— Ou le magot du paternel. Il sait que s'il veut refaire sa vie autre part, il va lui falloir des fonds. Il a sans doute déjà vidé ses comptes, mais ça ne lui suffit pas, il en veut plus.

Ils entendirent soudain un claquement. Lorsqu'ils levèrent les yeux, ils aperçurent dehors un des volets de la maison finir de rebondir contre le mur. La fenêtre de derrière était grande ouverte. Comprenant ce qui se tramait, ils scrutèrent immédiatement le reste de la propriété avant que Maxime ne s'exclame :

— Là ! Au fond du jardin !

Il n'eut pas le temps de reconnaître sa cible, mais il distingua la

silhouette d'un homme enjamber le mur opposé de la propriété, celui mitoyen avec le château du village. Il n'eut pas à donner des instructions à son coéquipier que ce dernier lui rétorquait déjà :

— Je fais le tour avec la voiture. Vas-y, fonce !

Alors qu'Antoine quittait précipitamment la pièce, Maxime s'élança vers la fenêtre. Pressé de rattraper le fuyard, il se retint de se jeter au travers et prit le temps de la déverrouiller. À peine ouverte, il enjamba le rebord et se propulsa de toutes ses forces dans le jardin. Survolté, il franchit en un battement de cœur la distance qui le séparait du château.

Il retrouvait son domaine de prédilection. La chasse. Il était fait pour ça, pour traquer. Dès le départ, il avait eu plus de vingt mètres et une dizaine de secondes de retard. S'il avait dû poursuivre un jeune des quartiers en survêtement et en baskets, il savait qu'il n'aurait eu aucune chance. Malgré son excellente condition physique, il savait qu'un tel retard se comblait rarement. Mais il se doutait que sa proie n'était autre que Philippe Martineau. Il avait dû les apercevoir dans le cabinet de son père et s'était empressé de prendre la fuite. Il avait plus de trente ans et ne lui avait pas particulièrement paru en très bonne forme. Il savait qu'il avait une chance.

Arrivé au bout de la propriété, il sauta par-dessus le mur sans un regard sur ce qui l'attendait de l'autre côté. Le mur n'était pas très haut, mais il surplombait le parc du château. Le terrain était plus bas et il chuta de deux mètres avant d'atterrir avec une souplesse féline sur un tapis de feuilles mortes. Le temps de son vol, il avait eu le temps d'apercevoir sa cible. Il en avait maintenant la certitude. C'était bien le fils violeur qui tentait de s'échapper. Il avait une bonne avance sur lui, mais il vit que sa course n'était pas celle d'un homme entraîné à ce genre d'épreuve. Elle était saccadée, hésitante, sa tête tournant dans toutes les directions à la recherche d'une échappatoire.

Maxime, lui, n'hésita pas. Les yeux fixés sur sa proie, il sprinta dans le sous-bois. Rien sur son visage ne laissa paraître le moindre effort. Ses traits étaient immobiles, sa bouche fermée et son souffle régulier. Il zigzagua entre les grands chênes et commença à gagner du terrain. D'un bond, il traversa l'allée qui allait du portail au château. Les lieux ne semblaient pas habités. Il se doutait pourtant que le domaine devait être surveillé, et il espérait qu'il ne devrait pas en plus affronter un gardien armé.

Ayant fait le même constat, Philippe abandonna le couvert des arbres pour se diriger vers le château. Il avait maintenant atteint le gravier ornant ses abords, ce qui lui permit de reprendre un peu d'avance sur son poursuivant. Maxime le perdit de vue alors qu'il contournait le bâtiment. Refusant de le perdre, il puisa dans ses ultimes réserves et accéléra encore. Sa respiration commençait à lui

brûler la gorge et les muscles de ses cuisses étaient maintenant congestionnés. Il savait qu'il devait dépasser ce cap, cette limite physique, s'il voulait pouvoir fondre sur lui.

Il dépassa à son tour le château et le chercha aussitôt du regard. Il lui fallut perdre de précieuses secondes pour retrouver sa trace. Un mouvement à la périphérie de son champ de vision attira son attention. De ce côté-ci du parc, les arbres immenses laissaient la place à une végétation plus dense, faite d'arbustes et de ronces. Se frayer un passage au travers présentait plus de difficultés et demandait plus de discrétion. Il remarqua des branches basses fouetter l'air, dénonçant implicitement un perturbateur. Les bras tendus devant lui pour se protéger le visage, le violeur luttait comme il le pouvait contre l'antipathique frondaison. Moins soucieux de son intégrité, Maxime s'engagea dans l'obstacle pour vite combler son retard.

Entendant sa percée, Martineau se retourna et l'aperçut. Sans doute mû par une nouvelle poussée d'adrénaline, il plongea en avant et réussit à enfin sortir des buissons. Le mur marquant la fin de la propriété se dressa alors devant lui. Il fonça et sauta pour passer par-dessus, mais ne réussit qu'à s'y accrocher. Il jeta une jambe et crocheta du pied le sommet, puis hissa le reste de son corps. Il s'apprêtait à se jeter de l'autre côté quand la distance le séparant du sol le freina. Le mur donnait sur la rue, mais le trottoir situé sous lui devait bien se trouver six mètres plus bas. Il s'agrippa fermement au rebord, se retourna pour faire face au crépi, puis se laissa pendre à bout de bras avant de se lâcher. À bout de force, il s'écrasa sur le bitume dans un bruit sourd.

Maxime, sur le point de le rattraper dans la jungle d'épineux, le vit avec rage disparaître de sa vue. Ne s'étant nullement ménagé, il avait à présent le visage lacéré, son sang rouge vif contrastant avec le bleu de ses yeux en furie. Il franchit l'obstacle de la même manière, mais en un temps bien plus réduit. Sa réception sur la chaussée fut parfaite, mais il lui fallut un moment pour comprendre la scène qui se déroulait sous ses yeux. Un homme gisait à quatre pattes sur la route, se tenant le crâne d'une main, l'autre en appui sur le goudron. En détresse, il appelait à l'aide.

— Ma voiture !

Alors il comprit. Il tourna la tête à gauche, puis à droite, avant de voir une berline de couleur sombre tourner au coin de la rue dans un tête-à-queue. Il cherchait à son tour une solution quand la Laguna d'Antoine surgit sur sa gauche à pleine vitesse. Il n'eut pas besoin de lui faire signe que ce dernier ralentissait, juste le temps pour lui de monter à bord.

— La 406 !

— T'inquiète, j'ai vu !

Arrivait maintenant le domaine de prédilection d'Antoine. Sa longue carrière au sein de la Police l'avait amené à effectuer un grand nombre de poursuites en véhicule, et s'il peinait à se mouvoir sur la terre ferme, il en allait tout autrement sur quatre roues. Poussant le régime moteur à son maximum, il fit décoller la voiture sirène hurlante. Négociant un virage serré et à contresens de circulation, il parvint néanmoins à jeter un coup d'œil à son coéquipier.

— Ça va toi ?

— Ça ira mieux quand on aura coincé ce fils de pute.

Quittant le centre du bourg, la 406 de Philippe dérapa pour reprendre la nationale. Aussi piètre pilote que coureur, il manqua à plusieurs reprises d'emboutir d'autres automobilistes. Antoine se faufila à la perfection et grappilla peu à peu du terrain. Cinq cents mètres plus loin, le pare-chocs de la Laguna flirtait avec celui de la 406.

Se sentant piégé, Martineau paniqua. Il crut trouver son salut lorsqu'il aperçut une petite route remontant vers les hauteurs du village. Lancé à plus de cent cinquante kilomètres-heure, il braqua aussi fort qu'il put. À une telle vitesse, son inexpérience lui fut fatale. La berline commença à virer puis perdit son adhérence sur l'asphalte. Les pneus crissèrent, hurlèrent, jusqu'à ce que l'inertie de l'énorme masse la fasse basculer sur le côté.

Alors qu'Antoine écrasait de tout son poids les freins tout en prenant garde de garder ses roues droites, ils regardèrent la voiture du suspect s'envoler. Elle enchaîna à une vitesse impressionnante plusieurs tonneaux jusqu'à finir par glisser sur le toit. Heureusement pour le violeur, la route qu'il avait tenté d'emprunter bordait un terrain à l'abandon. Il finit sa course dans l'herbe après avoir labouré la parcelle sur une longue distance.

Remerciant le ciel d'avoir bouclé sa ceinture de sécurité, Philippe, au départ sonné, reprit peu à peu ses esprits. La peur de se voir arrêter et à jamais enfermé finit de le réveiller complètement. Les nombreux airbags s'étaient déclenchés, et il ne paraissait pas souffrir de sérieuses blessures. Son désir de fuir s'empara à nouveau de lui, et il s'agita les mains tremblantes sur le verrou de la ceinture. Elle finit par se déverrouiller et le libéra. Les mains en sang, il s'accrocha à sa porte ouverte avec pour seul horizon un vaste pré.

Son visage s'illumina. La liberté lui tendait les bras. Il commença à se contorsionner pour sortir, quand un fulgurant coup de poing le cueillit en pleine mâchoire, l'envoyant s'écraser au fond de l'habacle. Sur le point de sombrer dans l'inconscience, il fut vite réveillé par la poigne solide qui lui attrapait les cheveux. Hurlant de douleur, il tenta de ruer, mais sentir son cuir chevelu sur le point de se déchirer lui fit abandonner toute résistance, ses mains s'agrippant à celles de son

assaillant pour tenter d'apaiser sa douleur. D'une secousse, il fut arraché de son véhicule et jeté dehors. Il roula sur le dos, puis à moitié hébété, tenta de se relever lorsqu'un coup de genou le cueillit sous le menton. Un rideau opaque lui obstrua la vue et il s'effondra, inerte.

Elle souleva d'abord une paupière, lentement et péniblement. La luminosité pourtant faible de la grotte assaillit sa rétine comme autant de puissants rayons solaires, diffusant en un éclair une vive douleur au fond de son cerveau. Sa vue se troubla et ne lui permit pas de distinguer quoi que ce fût autour d'elle.

Elle fit papillonner la mince membrane jusqu'à ce que les ombres s'illuminent, les contours se forment, et les silhouettes s'identifient. Sa vision s'améliora progressivement, puis les nerfs de son corps meurtri et endolori la bombardèrent de signaux lui rappelant combien elle avait mal, combien elle souffrait. Elle tenta d'ouvrir son autre œil, mais il refusa de lui obéir, comme mort, inextricablement figé dans une gangue de sang coagulé.

C'est alors que tout lui revint.

La libération. La joie de pouvoir enfin retourner dehors après toutes ces années passées à se cacher de l'ennemi. Son escapade champêtre avec sa sœur Marion. Le bonheur éprouvé à réaliser des choses simples telles que courir à travers les champs, s'abreuver les mains en coupe à l'eau de la rivière. Les rires partagés. Comme tout cela avait été bon. L'heureux souvenir fut de courte durée. Il précéda irrémédiablement à l'atroce cauchemar qui se produisit.

Les coups de feu échangés. Les soldats allemands prenant la fuite devant les FFI. Puis les trois bêtes surgissant du néant, tels des fauves affamés. Trois résistants qui se cachaient derrière leurs longues années de combats pour justifier leurs crimes odieux, trouvant ainsi un prétexte à leur sauvagerie inavouée. Alice revit alors sa grande sœur Marion se jeter sur eux à seule fin de lui donner une chance de leur échapper.

Un sacrifice inutile. Ils avaient fini par la retrouver, dans cette grotte servant de cache aux Allemands. L'image de sa sœur plongeant sur les trois soldats humidifia son œil tuméfié et elle sentit une larme couler sur sa joue terreuse. Elle y avait cru. L'espace d'un instant, elle y avait cru. Elle s'était sentie sauvée, libérée et hors d'atteinte, espérant naïvement que sa cachette resterait secrète. Mais ses poursuivants, se comportant plus comme des animaux en chasse que comme des êtres humains, avaient su flairer l'odeur de sa peur.

Elle revit la grosse main apparaître dans le faisceau de la lampe et entendit à nouveau la voix caverneuse résonner dans son dos. Lentement, terrorisée, elle s'était retournée pour faire face à ses prédateurs. Elle n'avait pas eu le temps d'obtenir la confirmation visuelle que c'était bien eux qu'une puissante gifle l'avait projetée sur le sol boueux de la grotte. S'en était alors suivi une cruelle avalanche de coups de poing et de coups de pied. Elle s'était roulée en boule et avait tenté de se protéger comme elle le pouvait, mais la puissance des frappes avait rapidement vaincu ses minces défenses.

Elle n'avait que onze ans, comment aurait-elle pu résister à pareille punition ? Sa pommette avait explosé, plusieurs de ses dents avaient sauté, et elle avait même senti plusieurs côtes se fêler dans un horrible craquement. Impuissante face à l'ignoble traitement, elle avait fini par sombrer dans l'inconscience, ce qui, sur le coup, lui avait probablement sauvé la vie.

Ses tortionnaires s'étaient ensuite désintéressés d'elle pour procéder à un inventaire des lieux. À présent pleinement réveillée, elle les écoutait débattre afin de se partager le butin.

— Non, mais qu'est-ce tu me chantes ? Tu crois quand même pas que je vais laisser pourrir ce matériel ici en attendant qu'un autre se serve à ma place ? Des clous, oui.

Ils discutaient à la lueur d'une lampe à pétrole qui illuminait les lieux.

— Mais réfléchis deux minutes, triple buse ! Qu'est-ce que tu crois qui va se passer pour nos miches si on se pointe au village et qu'on commence à essayer de revendre toutes ces armes ? Ils vont nous prendre pour des collabos, et ni une ni deux on se retrouvera à se balancer au bout d'une corde.

— Ah oui ? Alors tu proposes quoi, monsieur le Génie ?

— Mais regardez ! La grotte, on a déjà eu un coup de bol inimaginable de tomber dessus. Si on n'avait pas vu la gamine y pénétrer, on l'aurait jamais trouvée, alors y a pas de danger qu'on nous pique notre découverte. Moi, je propose de tout laisser sagement ici en attendant que les choses se calment, et puis le moment venu, on viendra tout récupérer avec un camion, et on écoulera gentiment tout ça au marché noir.

— Et qu'est-ce qui me dit, bande d'enfoirés, qu'un de vous deux va pas essayer de me doubler et de vider les lieux tout seul, hein ?

Le plus costaud des trois, celui qui venait de tenter de les dissuader d'emporter les armes, rétorqua, les traits déformés par un rictus malveillant :

— Alors là, je suis d'accord. À partir de maintenant, c'est à la vie à la mort pour nous trois.

— Et la gamine ? s'enquit le plus chétif de tous.

Ils choisirent ce moment pour se retourner dans sa direction. N'ayant

pas anticipé leur réaction, elle ferma trop tardivement les yeux afin d'avoir l'air toujours évanouie.

— Ben justement, elle est réveillée.

— La vache, elle est coriace la môme.

— Tu m'étonnes, avec ce qu'on lui a mis, j'étais sûr qu'elle était canée.

L'homme à la panse bedonnante s'avança vers elle, le regard lubrique et la bouche humide de bave.

— Bah, à défaut de faire un peu d'oseille avec les fusils, on va se faire plaisir autrement...

Voyant que feindre l'inconscience ne marcherait pas, Alice bondit tel un diable à ressort et s'élança vers la sortie. Surpris par la rapidité avec laquelle leur victime s'échappait alors qu'ils venaient de la battre comme plâtre, les trois soudards mirent un temps avant de démarrer à leur tour.

Elle atteignit en quelques mètres le trou dans la roche permettant de retrouver l'air libre. La tête lui tourna subitement et elle tomba au sol pour ramper vers la sortie. Possédée par l'énergie du désespoir, elle activa aussi vite qu'elle put ses petites jambes.

Elle sentit la douceur de l'air frais lui cingler le visage, immédiatement suivi par des odeurs forestières qu'elle ne connaissait que trop bien. Elle inspira à pleins poumons l'humus en décomposition, fragrance aux vertus régénératrices, puis se releva progressivement. Une main noire et calleuse surgit alors du trou telle la griffe d'un démon et lui empoigna la cheville. Elle commença à hurler, mais son cri disparut avec elle, avalé à nouveau par la bouche infernale.

Son premier réflexe fut de se débattre avec fougue, n'osant pas même imaginer ce qui l'attendait aux mains de ses ravisseurs. Ses vaines ruades furent immédiatement sanctionnées. Après l'avoir tirée à l'intérieur de la grotte, le plus gros l'envoya valser aux pieds d'un autre de ses bourreaux contre lequel elle se cogna. Mécontent, il émit un grognement bestial avant de l'empoigner par les cheveux et de la soulever de terre comme si elle ne pesait rien. Elle hurla, agrippa les mains qui lui déchiraient le cuir chevelu puis jeta ses jambes vers l'avant. Elle ne savait pas ce qu'elle espérait, mais ses chevilles rebondirent sur lui avec un bruit mat sans causer le moindre dégât. Plus elle se débattait, plus il semblait y trouver quelque jouissance, un sourire avide découvrant ses dents pourries. Malgré la douleur, elle entendit l'injonction que son chef lui adressa.

— Par ici, je ne voudrais pas saloper notre magot.

Ses pieds reprirent brusquement contact avec le sol, et elle fut traînée dans la direction indiquée. Ils la menèrent vers l'ouverture qu'elle avait découverte avant de se faire attraper la première fois, le trou dans la roche qu'elle s'était juré de ne pas emprunter à moins d'y être obligée. Elle l'était à présent, contrainte et forcée de suivre ces soudards dans cet abysse. Un abysse dont seule la vue la terrifiait. Lentement, inexorablement, elle vit l'ouverture se rapprocher, les ténèbres reculant devant l'éclairage de leurs

lampes.

Paralysée de terreur, elle ne parvint même pas à hurler lorsqu'elle pénétra dans ce nouveau tombeau.

Mardi

La nuit avait été plus que courte pour tous les deux. Après avoir ramené leur suspect au commissariat, ils avaient d'abord subi la colère injustifiée, mais attendue de leur supérieur, furieux et humilié de n'avoir pu récolter toute la gloire de cette opération.

Lorsqu'il avait perquisitionné avec son équipe au domicile de Philippe Martineau et qu'il avait réalisé son absence, pas une seconde il ne s'était attendu à recevoir leur appel pour lui annoncer qu'ils l'avaient interpellé. Il les avait d'abord accusés de tromperie et de fourberie à son encontre, les suspectant d'avoir dissimulé l'information sur sa cachette. Pas un instant il ne crut en leur version du coup de chance au domicile du père assassiné.

Subtil politicien, il n'avait pas tardé à retomber sur ses pattes en convoquant la presse pour faire son propre éloge et mettre en avant son brillant sens du judiciaire qui lui avait permis d'interpeller le criminel. D'intérêt pour le cœur de leur violente enquête, il n'en avait guère montré, ce qui les avait quelque peu déstabilisés vu sa conduite des jours précédents. Maxime s'était retrouvé à deux doigts de lui sauter à la gorge pour calmer ses nerfs à fleur de peau. Goulet, inconscient de l'instabilité mentale de son lieutenant, n'avait dû son salut qu'à Antoine qui l'avait extrait de force de la pièce avant qu'il ne commette l'irréparable.

Après s'être tous les deux calmés, ils avaient débuté l'audition du prévenu. Ils l'avaient poursuivie jusque tard dans la nuit. Martineau avait craqué plusieurs fois, se noyant dans des larmes de regret. Des regrets pour le monstre qu'il avait été autrefois. Il nia cependant tout lien avec leur affaire.

Ils quittaient maintenant l'hôtel en direction du commissariat, l'air morne et le visage usé par la fatigue. Ils marchèrent lentement, peu pressés de se replonger dans la noirceur qu'était leur quotidien.

Maxime fut le premier à rompre le silence.

— Ce n'est pas lui de toute façon, alors inutile de se prendre la tête.

Passons à autre chose et continuons notre enquête. C'est tout ce que nous avons à faire.

— T'en es convaincu ?

— Que ce n'est pas lui ? Ce ne sont pas ses empreintes retrouvées sur les lieux du crime, il a un alibi pour chacun des trois meurtres, alors je ne pense pas qu'il soit lié à notre affaire.

— Il aurait pu nous manipuler, et être tout de même impliqué. Il connaît peut-être le coupable.

— Tu as raison, il pourrait. Cet homme est un pervers sexuel violent, un menteur pathologique, triplé d'un sociopathe qui a appris à dissimuler sa vraie personnalité au fil des ans à sa famille, ses amis et à son travail. Il est donc habile, patient, et il est passé maître dans l'art de corrompre les autres.

— Mais il y a un « mais », n'est-ce pas ?

Maxime s'arrêta sur le pont qui se trouvait à proximité du commissariat, le regard pointé vers la rivière qui s'écoulait paresseusement en contrebas. Il posa d'abord ses mains sur le bastingage en bois puis s'y accouda. Antoine s'adossa à la rambarde.

— Oui, il y en a un. Il y en a même plusieurs.

Après un court silence, il enchaîna.

— Tu sais que je me fie beaucoup à mon instinct.

— Je dirais même que tu ne te fies qu'à lui.

— Oui, c'est plus fort que moi. Il est très présent. C'est comme un moteur. Il me dirige, me conduit. Il m'entraîne même souvent vers des chemins que je ne voudrais pas prendre. Ça va même plus loin que ça. Je ressens le mal, Antoine. Où qu'il soit. Et peu importe de qui il émane. Certains disent que c'est une forme d'empathie. Une empathie du mal.

— C'est la première fois que tu m'en parles.

— Tu n'es en fait que la troisième personne avec laquelle je me lie vraiment d'amitié.

— Depuis que t'es à Paris, tu veux dire ?

— Depuis toujours.

— Bah merde alors.

— Comme tu dis.

— Et qui sont les deux autres ?

— Le premier est un psy avec lequel j'ai bossé à Avignon.

— Et le deuxième ?

— La deuxième. Ma partenaire sur cette même enquête.

Voyant Maxime troublé par son aveu, il crut avoir prononcé des paroles malheureuses.

— Elle est morte, c'est ça ?

— Non, mais elle aurait pu. On en vient à mon deuxième « mais ». Je me suis trompé sur cette affaire. Je me suis laissé abuser par le

tueur lui-même.

— Tu n'as rien ressenti, c'est ça ?

— Non. Mon instinct m'avait trahi.

— Déconne pas. Je connais pas toute l'histoire, mais je suis sûr que t'as tout fait pour l'arrêter. Arrête de vouloir porter toute la noirceur du monde, t'en es pas responsable.

— Je sais, je voulais juste te faire comprendre que mon flair n'est pas infaillible. J'ai appris à mes dépens que je pouvais me tromper.

— Moi, j'ai confiance en toi. Je t'ai jamais vu te gourer sur un type. T'as pas ton pareil pour renifler les pires travers d'un gars. Quand un gus paraît bien sous tous rapports à tout le monde, toi t'es le seul à sentir qu'il est pas normal et qu'il cache quelque chose. Alors si tu dis que c'est pas Martineau, c'est pas lui.

Maxime délaissa la rivière des yeux pour scruter le visage sympathique de son partenaire.

— Merci, Antoine.

— Allez, viens. Faut pas qu'on se ramollisse non plus. On peut tout de même se féliciter d'avoir mis hors d'état de nuire une belle saloperie. Reste à trouver notre gibier à nous, où qu'il puisse se cacher.

— Amen.

Le hall du commissariat était pour une fois désert et ils purent monter sans encombre au premier étage. Même à ce niveau, la place semblait fort calme. Ils se dirigèrent vers le bureau de Daniel, les vieilles lattes de parquet grinçant sous le poids de leurs pas. Antoine poussa la porte de son bureau et ne fut guère étonné de le retrouver en train de se battre avec une montagne de papiers. Leur collègue était volontaire, motivé et on ne peut plus courageux, mais l'organisation et l'ordre ne semblaient pas être son fort.

— Salut, Daniel. Dis-moi que t'as du café quelque part.

— Regarde à côté du frigo, il doit en rester de cette nuit.

Il finit par trouver la cafetière couverte de coulures marron. Nullement perturbé par son état peu ragoûtant, il se remplit une tasse de jus encore tiède, puis posa ses fesses sur l'angle du bureau le plus proche.

— Sur quoi tu bosses ?

— Vous vous rappelez la première fois que vous êtes venus ici ?

— Oui, la sœur du maire venait de mourir avec ses enfants d'une intoxication au dioxyde de carbone.

— Bravo. Seulement voilà, après expertise, il s'avère que la chaudière aurait été volontairement détraquée. Je vous en dis pas plus, j'ai pas bien compris les explications du chauffagiste. Mais d'après lui, il faut que quelqu'un ait directement agi sur l'appareil

pour obtenir un tel résultat. Le procureur vient de m'appeler. D'accident domestique, il requalifie en homicide volontaire. C'est pas pareil, non ?

— Tu m'étonnes.

— Alors depuis ce matin, j'épluche à nouveau le dossier sous toutes ses coutures, histoire de voir ce qu'on a pu louper. Le maire est déjà au courant et a appelé mon patron. Vous imaginez bien que cette affaire devient notre priorité numéro un.

Maxime, qui depuis le début de la conversation ne leur prêtait guère d'attention, s'intéressa aux rapports en question. Quand il entendit Daniel annoncer que le décès de la famille masquait en réalité un meurtre, il ne put s'empêcher de prendre entre ses doigts les clichés des deux jeunes corps sans vie, observant leurs traits paisibles alors que la mort les avait fauchés en plein sommeil. Un sommeil dont ils ne s'éveilleraient jamais.

Savoir qu'un monstre de plus écumait la région, tuant des familles entières pour quelque obscur dessein, réveilla sa colère à peine endormie. Sans s'en rendre compte, ses doigts commencèrent à se refermer comme des serres, repliant les macabres photos sur elles-mêmes.

Un détail stoppa son geste. Pas sur les deux images qu'il tenait, mais sur le tirage réalisé de la chaudière. Le technicien l'avait photographiée sous tous les angles, ignorant lui aussi quelle prise de vue intéresserait les magistrats. L'une d'elles en particulier illustrait l'évacuation des gaz par un large tuyau de métal. Et derrière le conduit, il discerna une ombre. Une sorte de tache.

Pas une tache, une marque !

Le cliché en main, les doigts tremblants sous l'effet d'une rage incontrôlée, il annonça :

— Cette affaire n'est plus votre priorité numéro un, mais la nôtre.

Daniel et Antoine se dévisagèrent comme pour s'assurer d'avoir bien entendu la même chose. Maxime, s'en apercevant, leur fit glisser la photo.

— Là, juste derrière le conduit.

Antoine fut le premier à s'en saisir, Daniel louchant par-dessus son épaule.

— Nom de Dieu de merde, la marque. Il n'y a aucun doute possible.

Ses étranges entrelacs noircis étaient toujours les mêmes. Apposée par la main du tueur, elle les défiait une nouvelle fois.

Il laissa tomber le cliché, atterré lui aussi par cette découverte.

Daniel le ramassa, incrédule à son tour.

— Je n'en reviens pas. Comment est-ce possible ? Ce meurtre a eu lieu la nuit même suivant celui de Speuse. Et moi, je n'y ai vu qu'un simple accident domestique.

— Ne te blâme pas, petit. Tu n'avais aucune raison de mettre en doute ta première théorie. Tu ne savais pas quoi chercher, même nous ignorions encore l'existence de cette marque. Tu l'as peut-être même vue, mais ton esprit n'y a prêté aucune attention, parce qu'il ne savait pas sur quoi se focaliser.

Il se retourna ensuite vers son partenaire.

— Mais pourquoi elle ? Pourquoi cette femme ? Jusqu'à maintenant, il n'a tué que des hommes, s'attaquant clairement à leur virilité et à ce qui la symbolise, alors pourquoi une femme et ses enfants ?

Maxime observait à présent la photo de la mère retrouvée morte dans son lit.

— C'est étrange. Rien ne correspond. Le profil des victimes, tout d'abord. Et sa manière de tuer. Dans ce cas-là, aucune trace de violence ni de sauvagerie, pas de pulsions incontrôlées ni même de rituel sanglant.

— Tu penses que ça pourrait être un autre tueur ?

— Possible, mais les cas de tueurs multiples fonctionnant en tandem sont assez rares. Ce meurtre me paraît moins personnel, moins intime, comme s'il avait été obligé de les tuer. On ne ressent pas d'exaltation, mais plus un devoir, comme s'il les avait tués à contrecœur.

— À contrecœur ? Tu te fous de moi ? Il les a tués, point barre. Peu importe comment, peu importe si ça lui a plu ou pas, mais il l'a fait. Parce que c'est un malade, un taré, et qu'il ne s'arrêtera pas. Sauf si on le flingue.

— Je te dis juste comment je le perçois, ce que je ressens. Tu as raison, il ne s'arrêtera pas. Avec ce meurtre de plus, j'ai en fait le sentiment qu'il tue depuis bien longtemps. Daniel, tu veux bien nous ressortir toutes vos affaires de meurtres non élucidées, même chose pour les accidents domestiques, mais seulement celles où des familles sont victimes ?

Le jeune lieutenant balbutia, mal à l'aise.

— Vous pensez qu'on a pu passer à côté d'autres cas comme celui-là ?

— Oui. C'est un mal ancien qui est à l'œuvre ici. Un mal trop expérimenté, trop sûr de lui, qui est maintenant suffisamment confiant pour faire fi de notre présence, allant jusqu'à nous narguer comme il vient de le faire. Crois-moi, j'ai peur que l'on découvre qu'il tue depuis longtemps, et que pour une raison ou une autre, quelque chose vient de le pousser à sortir de l'ombre.

Deux heures plus tard, le bureau de Daniel déjà peu rangé ressemblait à un véritable champ de bataille. Antoine et Maxime avaient étalé tous les dossiers qu'il avait remontés des archives. Il y en avait tant qu'il y en avait même sur le sol. La pièce ressemblait maintenant à un immense patchwork morbide dédié à la science du médico-légal. Autopsies et scènes de crime se mêlaient et s'accouplaient en une funeste étreinte sur laquelle les inspecteurs louchaient.

— Ça fait un moment qu'on n'a pas vu Daniel, commenta Maxime.

— Ouai, répondit Antoine, une photo à la main. Va savoir, il est peut-être à moitié mort enseveli sous une montagne d'archives.

Il se redressa soudain et tendit son cliché à Maxime.

— Tiens, encore un. Regarde ça, là, sur l'aile avant gauche.

Son partenaire attrapa la nouvelle photo. Elle montrait un grave accident de la route où une mère et ses deux enfants s'étaient encastrés avec leur voiture dans un énorme platane, la carcasse du véhicule enroulée autour de l'arbre intact. Les enquêteurs, pensant constater un tragique accident de la circulation, avaient mitraillé l'épave. Sur un gros plan de la roue avant gauche totalement disloquée, on apercevait un morceau de l'aile de la voiture. Il y avait dessus une forme, un signe, qui n'avait rien à y faire. Encore et toujours le même. La marque. La signature du monstre.

Ils avaient découvert deux autres accidents domestiques ayant causé la mort de familles sur lesquels on pouvait l'apercevoir. Les photos n'étaient pas nombreuses et ils s'estimaient chanceux d'avoir pu la distinguer. Après avoir épluché tous ces dossiers, Daniel avait eu l'idée de remonter les accidents de la route.

Antoine s'affaissa sur le sol puis s'alluma une cigarette.

— C'était le dernier dossier. Avec les accidents, ça nous en fait cinq au total. Cinq sur une période de quatre ans.

— Je suis sûr qu'il y en a d'autres. Nous avons eu de la chance de trouver ces cinq-là, uniquement de la chance. Alors combien en existait-il réellement ? Combien de mises en scène a-t-il orchestrées ? Combien de familles a-t-il massacrées ?

L'affligeant constat imposa un silence qu'aucun n'osa briser durant plusieurs minutes. Ils tournèrent la tête à l'unisson lorsqu'ils entendirent la porte grincer. Daniel se figea sur le pas de la porte, la mine défaite et les bras encombrés d'un énorme dossier.

— C'était lui. Déjà à l'époque, c'était lui.

Maxime se leva promptement, sentant son collègue sur le point de défaillir. Il s'empessa de le soulager de son fardeau et l'aida à s'asseoir. Fraternellement, il posa la main sur son épaule pour lui communiquer chaleur et assurance.

— Raconte-nous.

Le regard perdu dans le vague, il expliqua.

— C'était en 1991. J'avais trois ans. Je ne m'en souviens pas, mais je me rappelle que des années plus tard, mes oncles en parlaient encore aux repas de famille quand ils avaient trop bu. Je revois mes tantes les disputer de parler de choses aussi horribles devant les enfants. À force, ça devenait plus une histoire de croque-mitaine, une histoire qu'on raconte pour effrayer les plus petits. Je l'avais presque oubliée jusqu'à ce que je sois muté ici. Les anciens flics en parlent aussi. Même vous, vous vous souvenez peut-être de l'affaire. Ça avait défrayé la chronique à l'époque. Vous trouverez encore les coupures de presse dans le procès-verbal. « Boucherie à Coulommiers. Une famille assassinée. » Ça s'est passé sur les hauteurs de la ville, dans un quartier assez bourgeois où les maisons sont isolées les unes des autres. La femme s'appelait Marie. Elle vivait seule avec ses trois enfants dans une grande maison neuve que lui avait payée son ex-mari, un riche avocat du barreau parisien. On ignore ce qui s'est passé. Ils ont d'abord trouvé du sang partout au rez-de-chaussée. On pouvait suivre les traces jusqu'au premier, jusqu'à l'étage des chambres. Et là, c'était le carnage. La femme et ses trois garçons étaient morts, tués à l'arme blanche, chacun la gorge tranchée et noyé dans son propre sang. La mère a été retrouvée dans la chambre du plus petit, un bébé d'à peine quelques mois qu'elle recouvrait de son corps, sans doute pour le protéger. Les médias en ont fait leurs choux gras pendant longtemps, mais ils n'ont jamais pu inculper qui que ce soit. Ils ont placé le mari en garde à vue, puis le voisin, et même le beau-père. Pour finir, ce n'était aucun d'entre eux, et ils ont tous été innocentés. Ils n'étaient victimes que de la pression populaire. Personne ne voulait croire qu'un tel monstre puisse encore se balader en liberté, si près de chez eux, de leurs foyers, de leurs familles. Le temps est passé et l'affaire s'est tassée, jusqu'à aujourd'hui. Planche photo numéro trois. Tout en bas à gauche, celle de la chambre de l'aîné, au-dessus de la porte.

Antoine et Maxime se partagèrent l'image, réalisant ensemble la triste signification de cette révélation.

— C'était il y a vingt-trois ans, calcula Antoine atterré.

Maxime se releva et plongea aussitôt sur les dossiers qu'ils avaient déjà longuement examinés. Il prit chaque feuille, chaque photo qu'il retournait, ausculta, mit de côté, avant de les reprendre à nouveau. Il s'agita de plus en plus à mesure que la rage le gagnait, jusqu'à ce qu'il finisse par abattre son poing sur le mur dans un brusque élan de colère, fracassant le placoplatre de son poing avide de sang.

— Redis-moi le sexe des enfants.

— Des garçons, tous les trois.

— C'est à n'y rien comprendre. Il n'y a rien de logique dans tout ça.
— Bien sûr qu'il n'y a rien de logique, argua Antoine, c'est un psychopathe.

— Mais même eux ont une logique, un schéma qu'ils répètent, un point de repère.

Timide, Daniel avança :

— Vous avez bien une idée tout de même ?

— Oui, mais ce n'est pas cohérent.

— Balance toujours, l'encouragea Antoine.

— En partant du principe qu'il s'agisse bien du même tueur. 1991. Un meurtre horrible et extrêmement violent. Une boucherie, comme titraient les journaux. Ça ne pouvait pas être son premier. Vous voyez que sur les photos, il avait commencé par blesser gravement la mère au rez-de-chaussée. Il aurait pu l'achever, mais déjà à l'époque, il prenait plaisir à la voir souffrir. Il la regarda lutter pour sa vie, se traînant dans l'escalier pour aller retrouver ses enfants. Il aurait pu la tuer, mais il attendit, il prit son temps. Il voulait qu'elle voie son fils une dernière fois. Elle devait savoir ce qu'elle va perdre, ou ce qu'elle avait fait de mal. Il voulait qu'elle souffre. Une telle maîtrise ne peut se révéler lors d'un premier meurtre. Alors si c'est bien le cas, depuis combien de temps tue-t-il ? C'était il y a vingt-trois ans. Admettons qu'il a commencé quelques années plus tôt ; à l'âge de vingt ans par exemple, il aurait alors presque cinquante ans aujourd'hui, peut-être même plus, beaucoup plus.

— Mais s'il avait atteint à l'époque un tel degré de cruauté, pourquoi s'arrêter ?

— Il ne s'est pas arrêté. Il a continué de tuer, mais différemment. Discrètement, sournoisement. Quelque chose ou quelqu'un l'a contraint à modifier son mode opératoire, à refréner ses pulsions meurtrières. Et de cette façon, alors que personne ne s'en doutait, il a pu continuer à commettre ses crimes en toute quiétude, personne ne pensant à remettre en doute les causes de ces dramatiques accidents.

— Il y a bien un dénominateur commun à tous ces meurtres ?

— Je le pensais, oui. Les enfants.

— Les enfants ?

— Oui, ce sont tous des garçons. Sur les cinq dossiers d'accident, trois concernent des familles avec au moins deux ou trois garçons. Le meurtre de 1991 de Marie et de ses trois fils renforce cette théorie. Seulement voilà, pour les deux derniers accidents, seule une femme a été victime, et sans enfant. Voilà pourquoi je ne comprends pas. Quelque chose m'échappe. À chaque fois que l'on pense deviner sa logique, ses motivations, un nouveau cas vient réfuter toutes nos convictions.

— Et pourquoi après toutes ces années de tueries passives, de

meurtres déguisés, recommence-t-il à tuer sauvagement ? Pourquoi ce soudain revers ?

— Si seulement je le savais... Ça, plus le fait que pour nos trois derniers meurtres, il tue des hommes, pas des femmes, pas des familles, mais uniquement des hommes. Je pensais vraiment que sa vendetta pouvait tourner autour des hommes, qu'ils soient nourrissons ou adultes. Mais avec le meurtre de ces deux femmes, ça ne tient plus. Et rien n'explique ces changements de comportements.

Ils se turent, comme si le silence dans lequel ils se réfugiaient pouvait leur apporter une quelconque solution. Ils furent brusquement tirés de leurs songes par un policier en uniforme faisant irruption dans la pièce.

— Waouh, qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Daniel se retourna, soudain furieux.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Holà, doucement mon vieux, je passais juste pour dire qu'un dénommé Bruno de Versailles essaie de vous joindre depuis tout à l'heure.

— Bruno ? C'est Antoine. Paraît que t'as essayé de nous joindre ?

— Un peu, mon neveu. Deux heures que j'essaie sur vos portables. Vous êtes où, dans une grotte ?

— Presque. Dans la Brie.

Le technicien ne releva pas le sarcasme.

— Je viens de recevoir les relevés téléphoniques de l'opérateur mobile d'Helena Urban.

— La prof du collège ?

Antoine se rappela aisément la jeune enseignante aux boucles rousses et aux jolis yeux verts.

— Oui. Sur les trois derniers mois, j'ai deux numéros qui ressortent régulièrement et qui devraient vous intéresser. Tout d'abord, celui de Stephen Legros, votre première victime.

— Et alors ? Elle nous a dit qu'ils étaient bons amis.

— De très bons amis alors. Elle l'appelait en moyenne six fois par jour. C'est du harcèlement à ce niveau.

— Admettons, marmonna Antoine, guère convaincu. Et l'autre ?

— Le second numéro est plus surprenant. C'est celui de la deuxième victime, le docteur Martineau.

Bruno marqua un silence pour ménager le suspense.

— Je sais déjà ce que tu vas me dire. Elle a bien le droit d'aller chez le médecin comme tout le monde. Sauf qu'elle habite Rebais et que j' imagine qu'il doit y avoir plus près comme toubib, et que neuf appels en deux semaines entre dix-neuf et vingt-deux heures, ça m'interpelle, pas toi ?

Antoine pouvait deviner le sourire qu'affichait son collègue informaticien, sans doute très fier de sa découverte.

— Je te l'accorde. Va falloir qu'on cause elle et nous. Merci, Bruno.

La conversation terminée, il informa rapidement Maxime, ce qui ne manqua pas de le faire réagir.

— Je suis d'accord avec toi. Les appels à Stephen, passe encore, mais pour le doc, c'est louche.

Antoine se levait déjà.

— Putain, on tient peut-être enfin quelque chose. Qu'est-ce qu'on

attend ? On file au collège ?

— Laisse-moi y aller seul.

— Seul ? Et moi je fais quoi, je vais me faire une séance d'UV en attendant ?

— Vois ce que tu peux trouver sur elle et prépare tes questions, c'est toi qui vas l'entendre.

Antoine leva un œil suspicieux vers son partenaire, se demandant si c'était une bonne chose de le laisser ainsi partir en solitaire.

Devinant ses doutes et appréhensions, Maxime le rassura.

— T'inquiète Papa, je serai sage, promis.

Sur les dix kilomètres de trajet qui le séparaient de l'établissement scolaire, il eut tout le temps de repenser à leur précédent entretien. Ils avaient interrogé l'enseignante quatre jours plus tôt, le surlendemain de la mort de Stephen. Il revoyait ses intarissables larmes inondant ses joues blanches, son attitude prostrée et ses épaules secouées de profonds sanglots. Il avait du mal à se convaincre qu'elle ait pu simuler son chagrin. Sa peine avait l'air sincère, et sa tristesse non feinte.

Non, elle tenait vraiment à lui, beaucoup même. Elle l'a appelé très souvent, mais lui non. Pourquoi ces appels à sens unique ? Y avait-il quelque chose entre eux ? Ça ne devrait pas être trop dur de lui faire avouer de toute façon. Par contre, pour le docteur, c'est plus étrange.

La voiture filait à toute allure, survolant l'asphalte de la départementale et manquant de tordre le cou aux spectateurs bovins qui rumaient sur le bas-côté. Les vitres grandes ouvertes, il appréciait l'air vif qui lui cinglait le visage et endormait le feu de ses cicatrices. S'il avait demandé à Antoine de rester au commissariat, c'était plus par besoin de solitude, et cela, il ne doutait pas que son équipier l'avait compris. Son altercation dans le parc avec le pervers avait un moment assouvi son besoin primaire de violence, mais elle était maintenant trop lointaine. La haine qui le consumait depuis les derniers événements manquait de lui faire perdre la raison. Il fallait qu'il soit seul.

Pourtant éveillé, des images très nettes se superposèrent à sa vue. D'ordinaire, elles l'assaillaient uniquement la nuit, au cœur de ses cauchemars. Mais à présent, à mesure que la traque se prolongeait, elles avaient tendance à surgir même en pleine journée.

Il revoyait toujours la même scène.

Errant de nuit dans les bois, il marchait sur un sol humide et spongieux. Il se dirigeait à la lumière de la lune, sans pour autant parvenir à s'orienter. Il ignorait où il se trouvait, mais cela lui importait peu. Tout ce qui comptait, c'était qu'il était sur sa piste. Il ignorait de quelle façon il se retrouvait au cœur de la forêt, mais il

n'avait aucun doute sur le but de sa présence. Il avait réussi à pister leur meurtrier. Mais l'assassin, après des heures de poursuite, lui échappait encore et encore. Jusqu'à ce que soudain, une forme floue fonde sur lui avec la vitesse et l'agilité d'un léopard bondissant sur sa proie.

Impossible pour lui d'identifier son assaillant. Il n'était et ne restait qu'une ombre, noire et profonde, comme si elle aspirait les ténèbres environnantes pour s'en draper et s'y dissimuler. Un combat à mort s'engageait ensuite. Un duel obscur, celui de deux puissances ténébreuses, de deux champions maudits. Mais alors que les assauts de la bête sauvage touchaient tous au but, lacérant ses chairs jusqu'à ce que son sang éclabousse le tapis de feuilles mortes sur lequel ils s'affrontaient, les siens ne faisaient que brasser l'air, affrontant un vide sans fin, comme si ses poings luttait avec le néant même. Son combat durait comme cela indéfiniment, jusqu'à ce qu'il finisse par se réveiller.

Un klaxon le tira de sa rêverie. Puis un autre, et encore un autre. Jusqu'à entendre une fanfare d'avertisseurs.

Il reprit soudainement conscience, tous les sens en éveil. Il se trouvait toujours au volant de la voiture, mais ne roulait plus. Il était arrêté au milieu d'un carrefour et les colonnes de véhicules arrivant de part et d'autre menaçaient de le couper en deux. Il s'ébroua vivement afin de chasser les bribes du songe puis actionna le gyrophare et la sirène. Pour finir, il démarra et prit la fuite avec précipitation sous les yeux ébahis des automobilistes en colère.

Maxime retrouva sans peine son chemin dans les couloirs colorés du collège, jusqu'à ce que ses pas le mènent à la classe d'Helena. Sans se donner la peine de frapper, il actionna la poignée de la vieille porte en bois. Fermée. Il força un peu plus de crainte qu'elle soit tout simplement difficile à ouvrir, mais elle resta définitivement immobile.

— Pas la peine de vous énerver, il n'y a personne.

Surpris, il se retourna pour faire face à son interlocuteur. Il découvrit une femme au sourire rayonnant et aux formes plantureuses qu'elle exhibait sans pudeur. Réalisant qu'il la dévisageait de son habituel regard mauvais, il s'empressa de corriger son attitude.

— Bonjour. Lieutenant Delonge, de la Police criminelle.

Son annonce doucha la bonne humeur de l'arrivante, son sourire disparaissant pour laisser la place à une moue angoissée.

— Ah. Je suppose que vous enquêtez sur la mort de Stephen ?

— Oui. Et vous êtes ?

— Virginie Lepage.

— C'est vous la prof de dessin qui étiez proche de lui ?

— Oui. Enfin proche, disons que nous étions bons amis. Sa mort est

une tragédie, pour nous tous. En quoi puis-je vous aider, Lieutenant ?

— Je cherche Mlle Urban.

— Helena ? Je ne l'ai pas vue ce matin. Hier non plus, d'ailleurs. Faudrait voir avec l'administration, ils seront plus à même de vous renseigner.

— Entendu, merci. Vous me dites que vous n'étiez que de simples amis avec Stephen, c'est ça ?

— Tout à fait. De bons copains. On rigolait bien ensemble, mais rien de plus, si c'est ce que vous sous-entendez.

— Et pour Helena ? De simples amis également ?

— Lieutenant, la vie privée d'Helena ne regarde qu'elle, c'est à elle qu'il faudra poser la question.

Il cassa la distance entre eux jusqu'à se retrouver à quelques centimètres de son visage.

— Mademoiselle Lepage, Stephen n'est pas la seule victime. Il y en a eu deux autres, et ça ne va pas s'arrêter. Trois victimes, trois personnes, trois vies. Chacune massacrée de façon horrible. Et nous nous battons chaque seconde pour tenter de stopper le monstre qui en est responsable, alors si vous savez quelque chose, dites-le-moi maintenant.

Il avait l'habitude de ce tour de force. La puissance de son regard cumulé au choc de ses cicatrices déstabilisa l'enseignante, et ses mots achevèrent de la convaincre. Elle ne put détacher son regard du sien, comme hypnotisée, lorsqu'elle répondit :

— Pardon, excusez-moi, vous avez raison, bien entendu. C'est juste que je ne veux pas...

— Vous ne voulez pas lui nuire, je sais. Helena avait-elle une liaison avec Stephen ?

— Oui. Mais c'était fini, et depuis quelques mois déjà. En vérité, ça n'a pas duré bien longtemps. Stephen l'a quittée pour Olivia.

— Comment l'a-t-elle vécu ?

— Mal. Très mal. Mais elle ne lui en voulait pas. Elle disait qu'il était juste aveuglé par cette sorcière.

— Cette sorcière ?

— Oui. C'est comme ça qu'elle appelait Olivia. Mais vous savez, quand il s'agissait de Stephen, Helena n'avait plus toute sa tête, elle était raide dingue de lui.

— Merci. Une dernière chose : est-ce que le nom de Georges Martineau vous dit quelque chose ?

— Non.

Ces nouveaux éléments recueillis, il fonça vers le bloc administratif. Arrivé devant la secrétaire, il ne prit pas la peine de lui expliquer les raisons de sa présence et s'engouffra dans le bureau du principal sans

attendre d'avoir été annoncé.

— Lieutenant ?

Il était en entretien avec une élève à la mine décomposée qui se faisait certainement réprimander. Le directeur fit un signe à la collégienne pour lui intimer de sortir. Maxime n'attendit pas qu'ils soient seuls et commença sans perdre de temps.

— Helena Urban, je veux la voir.

Le responsable parut soudain gêné et se hâta d'évacuer les oreilles indiscretes de l'élève. Dès qu'elle sortit, il referma la porte derrière elle avant de déclarer, mal à l'aise :

— Helena ? Est-ce qu'elle a fait quelque chose de mal ? Je suis son supérieur, je veux être au courant.

— Vous voulez que dalle, vous n'avez aucun droit. Dites-moi où elle est ?

Ses joues se colorèrent avant qu'il ne bredouille :

— Eh bien, figurez-vous que... Mlle Urban est absente depuis deux jours.

L'humeur déjà ombrageuse de Maxime se gâta un peu plus, ce qui ne fit que renforcer la dureté de son ton.

— Ça, je le sais déjà. Mais vous savez pourquoi ?

— En fait, non. Nous avons essayé de la contacter, mais sans succès. Nous avons pensé qu'elle devait être malade et garder le lit.

Il s'approcha soudain du directeur, ses yeux clairs menaçants et annonciateurs de danger.

— Son adresse, vite.

De retour à la voiture, il programma le GPS en même temps qu'il informait Antoine par téléphone.

— Je vais aller jeter un coup d'œil chez elle. Je te tiens au jus, annonça-t-il brièvement avant de raccrocher.

— Max, attends !

— Quoi ?

— On a retrouvé des traces d'elle sur une main courante déposée en juillet au commissariat.

— Une main courante ? Pour quel motif ?

— Accroche-toi. Elle signalait des attouchements subis lors d'un examen médical, mais elle ne voulait pas déposer plainte.

— Le nom du médecin ?

— Martineau.

Sur le chemin du domicile d'Helena, il ne cessa de penser à ces révélations.

Elle a eu une liaison avec Stephen et s'est plainte d'attouchements du docteur. Nous avons les connexions, nous avons maintenant les mobiles.

Malgré ça, j'ai du mal à la croire coupable. Je l'ai vue, je lui ai parlé, et pourtant, je n'ai rien décelé de particulier dans son attitude ou dans son regard. Juste une profonde mélancolie. Mais causée par quoi ? Par la perte d'un être cher, ou par le remords d'actes irréparables ?

L'enseignante déclarait habiter un appartement dans une résidence du centre-ville. Il trouva les lieux facilement et stationna sa voiture sur le trottoir d'en face. Situé au bord d'une route passante, le terrain était délimité par une clôture aux épais barreaux verts. Au milieu de cette barrière se trouvaient deux accès. Le premier réservé aux véhicules des résidents, et le second aux piétons. Dans les deux cas, un pavé numérique verrouillait l'entrée. N'ayant guère de temps à perdre, il n'eut pas la patience d'attendre qu'un riverain entre ou sorte pour lui permettre de se faufiler. Il aurait pu sonner chez Helena ou un voisin, mais il préféra ne pas s'annoncer. Jetant un rapide coup d'œil à gauche et à droite, il enjamba la clôture d'un bond. Il était plus de midi et il se doutait qu'on risquait de le remarquer. Il savait qu'il ressemblait plus à un délinquant qu'à un policier, il se dépêcha donc de trouver le bon logement avant de voir débarquer la gendarmerie locale.

Appartement 5 B. C'est bien là.

Avant de frapper, il prit le temps de se poser quelques secondes sur le pas de la porte, espérant ainsi détecter le moindre signe de vie. Hormis la télé du voisin, il n'entendit rien. Il se décida enfin à frapper. Il tendit à nouveau l'oreille, mais il n'y eut pas de réaction.

Rien, pas un bruit. Il recommença, cette fois plus fort. Rien ne se produisit, mais la porte de l'appartement mitoyen s'ouvrit brusquement. Un homme apparut dans l'encadrement et beugla :

— Bon ça va oui ? C'est pas la peine de taper comme ça, elle est pas là Helena !

Le voisin, qui s'était d'abord montré hostile, changea rapidement de comportement lorsqu'il vit le visage de Maxime fondre sur lui.

— Où est-elle ? gronda-t-il, menaçant.

Il n'eut pas besoin d'exhiber sa carte de police, son faciès défiguré suffit à obtenir sa pleine coopération.

— J'en sais rien. Ça fait trois jours qu'on l'a pas vue.

Il finit par sortir sa carte professionnelle afin de dissiper tout malentendu, ce qui ne manqua pas de détendre son interlocuteur, qui se demandait sûrement comment allait finir cet échange.

— Vous savez où elle peut être ?

— Je crois qu'elle a un frère dans le coin, mais je n'en sais pas plus.

Revenu à l'extérieur du bâtiment, il appela Bruno à Versailles.

— Son frère, tu dis ? Quitte pas, je regarde. Voyons voir... Oui, j'ai bien un Urban qui habite pas loin. Urban Franck.

Les secondes passèrent.

— Putain, il a un casier, Max.

— Pour quoi ?

— La liste est longue. 2001, agression. 2003, violences sur agent. 2004, encore agression. Plusieurs cette année-là. La vache, j'ai encore cinq faits similaires jusqu'en 2007.

— Et après ?

— Depuis, plus rien. Le calme plat. Il a l'air de se tenir à carreau.

— Ou il ne se fait plus prendre.

— Aussi.

— Et quand il était mineur ?

— C'est ce que je suis en train de regarder. Des délits identiques, mais il n'a jamais été condamné, tu connais le système.

— Il vit seul ?

— Je l'ignore. Seule famille connue : Helena Urban, sa jeune sœur.

— OK, envoie l'adresse et préviens Antoine.

Il s'en voulait d'avoir demandé à Bruno de prévenir son équipier à sa place, mais cette lâcheté lui ferait gagner du temps. Il savait qu'Antoine tenterait de le dissuader de se rendre sans aucun renfort sur place.

Sans plus attendre, il partit en direction de l'adresse que lui avait donnée Bruno. Saint-Denis-lès-Rebais, l'agglomération voisine. À peine eut-il quitté l'une qu'il pénétra dans l'autre. Mais de changement de paysage, il n'y en eut aucun. Les platanes continuèrent de défiler, délimitant la chaussée telle des sentinelles de bois. Les habitations se firent rares un moment, laissant la place à un inquiétant sous-bois où il s'engagea, l'obscurité régnant un moment dans ce tunnel naturel. Une fois de l'autre côté, la vie reprit peu à peu, les maisons se multiplièrent, jusqu'à ce qu'il arrive au cœur même du village.

Une vieille église marquait l'endroit. Le GPS lui indiquant qu'il était proche, il choisit de laisser la voiture sur le parking de l'édifice, juste devant une supérette qui était sans doute l'unique commerce de la commune. Les lieux étaient calmes, déserts. Une brume épaisse et humide traînait encore paresseusement dans la rue, pénétrant de son contact froid les chairs et les os.

Il souffla dans ses mains puis remonta sa capuche. Peu soucieux des éventuels regards curieux, il leva son sweat-shirt pour vérifier le bon placement de son pistolet. Rassuré et prêt, il marcha le long de la route qui quittait le village. Deux cents mètres plus loin, il atteignait son objectif.

Rapidement, il vit qu'aucune approche discrète n'était possible. La maison, de taille moyenne, s'élevait sur un étage. Elle était située au milieu d'un terrain qui s'étirait tout en longueur jusqu'à plonger au cœur des bois.

La forêt, encore.

Un portail en bois rongé par l'humidité barrait l'accès à la maison. Une cloche rouillée et un écriteau prévenant d'un chien méchant le décoraient. L'ensemble avait quelque chose de mort, de lugubre, comme si toute vie était absente des lieux. Il scruta les fenêtres du rez-de-chaussée, puis celles des étages, mais ne distingua aucun

mouvement. Pas de lumière non plus.

Il testa la poignée du portail. Il était ouvert. Il poussa la porte lentement, attendant de voir si un molosse surgissait la bave aux lèvres. Il avança finalement et se déplaça à pas de loup.

L'atmosphère le gênait, l'intriguait, comme s'il craignait de réveiller quelque chose de tapi ou d'endormi.

Une fois sur le pas de la porte, il put à loisir scruter l'intérieur de la maison par la porte-fenêtre qui se trouvait à côté. Là encore, il ne décela rien ni personne. Un canapé en cuir encadrait un large écran plat. Derrière, une salle à manger formait l'angle de la pièce qu'elle partageait avec une cuisine américaine. Il continua son examen des lieux et remarqua un éclairage. Là où la cuisine rejoignait le salon, un aquarium était encastré dans le mur, seul signe de vie du rez-de-chaussée. Quelque chose l'interpella, et il lui fallut de longues secondes avant de définir quoi exactement. À l'intérieur de l'aquarium, il n'y avait aucun poisson. Hormis quelques herbes en plastique et un sol de sable coloré, il n'y avait rien. Pourtant, il était éclairé. L'étrange paradoxe le rassura néanmoins.

Je suis au bon endroit. Quelque chose de mauvais réside ici.

Retardant son entrée, il décida de faire d'abord le tour de la maison afin de mieux cerner le danger qui le guettait. Il ignorait encore quel ennemi se terrait là, mais il savait sa présence indésirable.

Il jeta un coup d'œil à gauche et à droite, puis décida d'opter pour cette dernière direction. Il longea le mur de crépi blanc et contourna la façade. Sur la suivante, il n'existait pas la moindre ouverture. Il ne craignait plus d'être aperçu, mais sa progression se trouva cependant perturbée par l'amas d'objets en tout genre qui s'épalaient sur l'étroite bande de terre. Il enjamba avec précaution une tondeuse, un vélo, une brouette et des jouets laissés à l'abandon.

L'angle du mur était maintenant proche. Prudent, il décrivit un large cercle afin de découvrir progressivement cette nouvelle partie de la propriété. Il s'écarta un peu plus et continua de pivoter sur la gauche, jusqu'à apercevoir complètement l'arrière de la maison.

Une terrasse au carrelage bombé et fissuré par le gel hivernal s'étendait devant lui. Précautionneusement, il posa un premier pied dessus, puis un autre. Le sol était irrégulier et glissant. Il dépassa un premier volet puis retrouva une porte-fenêtre similaire à la première. Elle offrait une vue sur la cuisine.

La pièce était grande, mais il n'y vit toujours aucun signe de vie. Pas de vaisselle sale dans l'évier ni sur la table. Pas de déchets ou d'emballages trahissant la moindre présence. Son attention fut une nouvelle fois attirée par l'aquarium.

Lorsqu'il posa son regard dessus, il eut un brusque mouvement de recul en réalisant que des yeux globuleux et difformes l'observaient

par-delà les parois de verre. Surpris eux aussi, ils disparurent en un éclair. Voulant pousser son avantage, il s'apprêta à poser la main sur la poignée de la porte-fenêtre lorsqu'une masse froide et dure se posa sur sa nuque. Un contact qu'il ne connaissait que trop bien. Celui du canon d'une arme qu'on pointait sur lui.

Sa respiration se bloqua, puis une puissante et profonde colère l'anima. Pas contre son agresseur, mais contre lui-même. Il s'en voulait de s'être ainsi laissé surprendre. Ce que son adversaire ignorait, c'était le peu d'intérêt qu'il portait à sa vie. Ce genre de menace ne l'arrêterait pas, sauf si son attaquant décidait de l'abattre sur-le-champ.

Attendant une libération qui ne vint pas, il finit par lever lentement les mains en un apparent signe de reddition, puis se retourna. Sans surprise, il contempla un visage aux traits familiers. L'homme, d'une trentaine d'années, avait des cheveux roux et des yeux verts identiques à ceux de sa sœur. Il n'avait par contre rien d'angélique. Seuls une profonde animosité et un rictus mauvais déformaient ses traits.

Maxime se demanda pourquoi il n'était pas encore mort, car il ne décela aucune hésitation, aucun doute dans la résolution de son adversaire.

— T'es qui ?

Il observa attentivement son adversaire. Son regard immobile et sûr de lui. Sa main gauche pendant le long de son corps, mais prête à agir si besoin. La position de ses pieds, largement espacés et décalés afin de garantir un meilleur équilibre. Puis sa main enserrant le magnum d'une poigne ferme.

Il chercha une faille dans son attitude. Il remarqua que son index n'était pas en contact avec la détente du pistolet, mais appuyé le long du pontet. Voilà de quoi il avait besoin. Cela lui offrirait peut-être le temps nécessaire à une riposte. Il allait devoir jouer serré. Il savait que se tenait en face de lui un redoutable combattant.

Franck Urban réitéra sa question.

— T'es qui, putain ?

Je ne dois pas lui répondre. Ce mec est un violent, un habitué des combats, mais également un nerveux. Il n'a pas l'habitude qu'on lui résiste. Je dois jouer là-dessus. Il faut qu'il perde le contrôle, juste une seconde.

Sans le voir venir, il reçut un violent coup au visage. L'acier de l'arme lui fendit l'arcade, libérant une grande quantité de sang. Il ne cilla pas, n'émit aucun râle ni aucune plainte. Le seul changement visible fut son regard. Répondant à ce déchaînement de violence, ses yeux flamboyèrent telles deux billes de glace. Ils renvoyèrent un feu froid à leur bourreau qui ne put retenir un léger mouvement de recul.

Sans même s'en rendre compte, Maxime se mit à sourire. Le résultat qu'il souhaitait obtenir fut un succès. Il était effrayant. Les cicatrices

de son visage ainsi noyées de sang, ses yeux bleus maintenant luminescents, il avait l'air de tout, sauf d'un représentant de l'ordre. Son apparence désarçonna Urban qui ne vit d'autre alternative que de frapper à nouveau le dément qui lui faisait face.

— Je te jure que tu vas parler enculé, gronda-t-il avant d'armer son bras pour le frapper à nouveau.

En une fraction de seconde, Maxime fut sur lui. Vif comme un serpent, il saisit d'abord l'arme. Il imprima un mouvement de rotation vers l'extérieur, et comme Urban n'avait pas lâché le pistolet, il lui tordit le poignet en un angle impossible. Malgré tout aguerri, celui-ci riposta alors que son arme volait sur la terrasse. De son poing libre, il envoya un crochet du gauche qui fit mouche.

Maxime non plus n'en était pas à son premier combat. Toute sa vie n'avait été qu'une succession d'affrontements en tout genre. Il encaissa le coup sans broncher, attendant de voir où atterrissait l'arme avant de répondre. Rassuré de la voir hors d'atteinte, il fit de nouveau face. Il aurait pu tenter de sortir la sienne, mais ses appétits de prédateur avaient soif de sang. Il ne pouvait lutter contre cette fierté primitive qui le poussait à affronter l'homme à mains nues afin de savoir qui sortirait vainqueur de cette lutte à mort.

Urban était déjà en position de garde de boxeur, les coudes collés au corps et les poings fermés. Maxime pratiquait un autre art, celui de l'efficacité et du sang.

Son adversaire était plus grand que lui et disposait d'une meilleure allonge, il pourrait donc difficilement lui asséner un coup de pied dans les parties, coup souvent décisif et imparable. Il devrait attendre en position défensive qu'il attaque le premier afin de le contrer. Il était même prêt à encaisser d'autres coups.

Les deux adversaires se tournèrent autour tels deux gladiateurs se préparant à lutter à mort au cœur de l'arène. Comme prévu, Urban attaqua le premier. Il envoya une série de directs qu'il esquiva avec peine tant il était rapide. En restant ainsi sans l'attaquer, il comptait lui faire de nouveau perdre patience. Il finirait par commettre une faute qu'il pourrait exploiter.

Urban lui lança un coup de pied de face suivi d'un crochet qui balaya l'air à un cheveu de son visage. Il avait réussi sa parade de peu, mais le travail commençait à payer. Il s'énervait de plus en plus et ses assauts se faisaient de plus en plus sauvages et moins techniques.

Le moment qu'il attendait arriva enfin. Furieux de se voir ainsi refuser le combat, Urban sauta le poing levé pour s'abattre sur lui. Réagissant en un éclair, Maxime fit un pas de côté qui le sortit de l'axe de son adversaire. Urban retomba alors avec plus personne en face de lui. Maxime lui porta alors un coup de pied sec et vif sur l'extérieur du genou. Inexorablement, ses appuis se déroberent et il partit vers

l'avant. Habilement, il effectua une roulade pour échapper au policier puis pivota pour l'affronter à nouveau. Mais dans le court laps de temps qu'avait nécessité sa cabriolet, Maxime avait réduit la distance qui les séparait.

Lorsque Urban se retourna, il reçut un puissant coup de poing dans la trachée. L'effet fut immédiat. Privé d'oxygène, il porta les mains à sa gorge pour mieux respirer. Il n'eut pas le temps de terminer son geste que Maxime lui asséna un violent coup de tête, suivi d'un balayage. En une seconde, il se retrouva au sol, le visage en sang et ne pouvant plus respirer.

Maxime exultait. Tout son être vibrail. Voilà pourquoi il était né. Les combats. La violence et le sang. Sans doute aurait-il dû naître à un autre siècle. Sa place aurait été plus appropriée à des temps plus barbares. Le regard fou, il tourna autour de sa victime. Une victime qui n'en était pas une et qui avait sans doute été bien plus souvent dans la peau du bourreau. Il méritait de payer. Il méritait de souffrir. Ils le méritaient tous. Oubliant ce qui faisait de lui un être humain, il était à présent possédé par ses démons. Mû par tout ce qui existait de mauvais en lui, il se rapprocha le pied levé, prêt à faire exploser le crâne du suspect.

— Non ! Arrêtez !

Une supplication à vous fendre l'âme venait de raisonner. L'appel déchira les ténèbres de son esprit et fit peu à peu resurgir la lumière. Alors Maxime se rappela. Il se rappela pourquoi il était ici. Pour arrêter un meurtrier, non pour en devenir un. Il était un justicier, pas un criminel. Regardant Helena se précipiter pour bercer son frère aîné, il refréna ses terribles pulsions et redevint peu à peu maître de ses actes.

Une fois sa lucidité pleinement retrouvée, il appela Antoine afin de rameuter des renforts.

Il n'avait guère fallu de temps à Antoine pour rappliquer sur place accompagné de Daniel et des techniciens de l'IJ. Ils s'étaient immédiatement mis au travail, transformant la maison en véritable scène de crime à la recherche de preuves pouvant incriminer Helena et son frère Franck.

Antoine venait de s'isoler avec Maxime afin de débriefier son intervention. Inutile de préciser qu'il avait commencé par rudement sermonner son équipier pour sa fougue et son attitude solitaire. Mais il savait les remontrances de pures formes. Maxime avait toujours agi ainsi, et il se doutait qu'il n'en serait jamais autrement.

— N'empêche, t'as une gueule, finit-il par dire en souriant.

— Faut voir l'autre.

— Oh, mais je l'ai vu, petit malin, et c'est pas beau à voir. Bon,

qu'est-ce que t'en penses ? Helena a couché avec la première victime avant de se faire jeter, puis s'est fait tripoter par la deuxième. Et son frère est un putain de taré ultra-violent au lourd passé judiciaire. Ça fait beaucoup, non ?

— Je te l'accorde.

— Mais ?

Maxime se passa la main sur son visage fraîchement nettoyé par les secours dépêchés sur place.

— Attendons. D'abord on les entend, histoire de voir comment ils se justifient, ensuite on voit ce que Benjamin et son équipe vont dénicher.

— Ça marche. On les ramène au commissariat tout de suite ?

— Je préférerais faire ça ici. Helena est encore très perturbée, j'aimerais qu'on en profite.

— OK. Je pense qu'il vaut mieux que ce soit toi qui t'occupes d'elle et moi du frère. J'aimerais pas que vous me fassiez un autre round.

Maxime se glissa dans la chambre où était retenue l'enseignante, puis fit signe aux deux policiers qui la gardaient de les laisser. Il referma la porte derrière eux. Il détailla ensuite la jeune femme assise sur un lit en bataille, les joues encore rougies et humides d'avoir trop pleuré. À nouveau, il se demanda si elle était vraiment effondrée par ce qui venait de se passer, ou tout simplement bonne actrice.

— Vous vous ressemblez vraiment avec votre frère.

Elle leva vers lui ses grands yeux verts aux longs cils épais.

— Oui. C'est ce que tout le monde nous dit depuis que nous sommes enfants.

— Je suis désolé de l'avoir blessé.

— Non, vous ne l'êtes pas, et moi non plus. Franck n'a eu que ce qu'il méritait. C'est tout ce qu'il comprend de toute façon, la violence.

— Pourquoi m'a-t-il attaqué selon vous ? Pour vous protéger ? Ou pour autre chose ?

— Pour me protéger.

— Pourquoi vous protéger ? Que faites-vous ici, Helena ? Pourquoi n'êtes-vous pas dans votre appartement à Rebais ? Pourquoi n'êtes-vous pas allée travailler cette semaine ? Qu'est-ce que vous cachez ?

Il s'était rapproché du lit à mesure qu'il augmentait le débit de ses questions, jusqu'à la dominer de toute sa taille, l'intimidant physiquement et psychologiquement.

— À moins que ça ne soit vous qui cherchiez à le protéger ? C'est cela, Helena ? Qu'a-t-il fait ? Qu'a fait Franck ?

Son ton se durcit encore.

— Dites-le-moi. Est-ce qu'il a fait quelque chose pour vous ? Est-ce qu'il a tué pour vous ?

— Non !

Elle cria en même temps qu'elle s'accrochait au sweat-shirt de Maxime. Effondrée, elle appuya son front contre son abdomen et y enfouit son visage ruisselant de larmes.

Incapable de s'émouvoir de son attitude, il prit son visage entre ses mains avant de la forcer à lever la tête. Il plongeait ensuite son regard de glace au cœur du sien, puis continua lentement.

— Parlez-moi. Dites-moi la vérité. Qu'est-ce qui s'est passé avec Stephen et le docteur ?

Elle resta immobile un moment, les yeux toujours rivés sur lui, verts et bleus s'affrontant dans un duel silencieux. Puis, comme si elle semblait avoir obtenu la réponse qu'elle souhaitait, elle déserta son regard puis se recula sur le lit.

— J'aimais Stephen. Je l'ai aimé dès son arrivée au collège. Nous avons flirté un moment. Nous nous tournions autour comme deux adolescents, mais aucun n'osait faire le premier pas. Ce jeu de séduction a duré plusieurs mois, puis nous sommes sortis ensemble, et plus encore. J'étais comblée, une vraie gamine. Jusqu'à ce qu'il la rencontre. Olivia. C'était comme s'il était tombé sous son charme, comme si elle l'avait envoûté.

Il comprenait maintenant le surnom de sorcière donné à Olivia.

— Et puis un jour, il m'a dit que c'était fini. Sans explication, sans justification. C'était juste terminé. J'ai bien tout tenté pour le récupérer, pour le raisonner, mais non, il n'avait d'yeux que pour elle. Elle et sa sale gamine. Non, mais vous avez vu comme elle est flippante cette môme ? Toujours à vous dévisager sans prononcer le moindre mot, comme si elle pouvait lire en vous.

Son expression changea soudain.

— Vaincue, j'ai dû laisser ma place. Mais Stephen m'avait fait un dernier cadeau sans le vouloir. Un bébé.

Ce fut au tour de Maxime de s'asseoir sur le lit. Il se posa à ses côtés, buvant la moindre de ses paroles, se demandant où le conduiraient ses révélations. Il choisit de rester muet et de ne pas l'interrompre, préférant garder pour plus tard les questions qui lui brûlaient les lèvres. Elle continua de débiter sa confession, la tête baissée vers le sol et le regard perdu dans on ne savait quel souvenir.

— Oui, un bébé.

Un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Le plus beau des cadeaux, non ? Mais j'avais beau être éperdument amoureuse de lui, je me refusais de m'en servir pour le ramener vers moi. S'il décidait de revenir, je voulais que ce soit par amour, et pas pour assumer sa paternité.

— Vous ne lui avez rien dit ?

— Non, il n'a jamais su.

Il redoutait de poser la question.

— Et le bébé ?

Son sourire disparut.

— Le temps que je m'épuise à récupérer Stephen, le délai d'avortement légal était passé. Le fœtus avait plus de trois mois.

Il commençait à comprendre.

— Alors j'ai demandé de l'aide à la seule personne en qui j'avais confiance, même si je redoutais sa réaction. Mon frère. Sa première fut de vouloir aller le tuer. Puis il a essayé de me persuader de garder le bébé. Mais je m'y refusais. Je ne voulais pas d'un enfant sans père. Alors, il m'a présenté à une de ses copines qui avait été dans le même cas. C'est comme ça que j'ai connu le docteur Martineau.

— C'est pour ça que vous l'avez appelé si souvent ?

— Oui. C'est lui qui m'a fait avorter. J'étais à quatre mois de grossesse. Pour l'acte en lui-même, je n'ai rien eu à dire ni à lui reprocher. Il avait été très professionnel et tout s'était parfaitement déroulé. Il savait vous mettre en confiance et se montrer rassurant.

— Pourquoi être passée au commissariat par la suite, alors ?

Victime d'une soudaine colère, les yeux d'Helena s'embruèrent et les veines de ses tempes se gorgèrent de sang pour battre plus fort sous la fine peau blanche.

— Il a demandé à me revoir pour un examen de routine, histoire de voir si je m'étais bien remise de l'opération.

Elle marqua une pause, comme pour se donner le courage d'annoncer ce qui allait suivre.

— Et... comment vous expliquer une telle chose ? Ce gros porc m'a tripotée. C'est affreux, j'ai si honte de vous avouer ça. C'est si difficile à expliquer. Vous savez, de nos jours, une femme connaît par cœur ce genre d'examens. On découvre son premier gynéco à l'âge de seize ans, alors vous imaginez bien que dix ans plus tard, on sait exactement ce que va faire le praticien, quels gestes il va prodiguer, les endroits qu'il va toucher et de quelle façon. Mais ce pervers, il laissait ses gros doigts s'attarder sur des zones où ils n'avaient rien à y faire. Je l'entends encore me glisser d'une voix rassurante : « Détendez-vous Helena, là, laissez-vous faire, tout va bien se passer. » Sur le coup, je pensais me faire des idées, j'essayais de me convaincre que j'avais imaginé tout ça. Mais après y avoir longuement repensé, j'ai réalisé que j'avais bien été victime de ce salaud, alors j'ai voulu que ça se sache, afin que d'autres femmes ne subissent pas la même chose. Après tout, de quoi était-il capable ? Peut-être avait-il déjà commis bien pire même. Je lui étais reconnaissante d'avoir pu m'avorter, mais ça ne lui permettait en rien de se permettre ce qu'il a fait. En rien.

Maxime s'attendait à la réponse qui allait suivre, mais il était obligé de lui poser la question.

— Pourquoi ne pas avoir porté plainte ? Pourquoi avoir juste signalé les faits au commissariat ?

— Pourquoi ? Vous pensez que je ne souffrais pas suffisamment ? À mon chagrin, j'aurais dû en plus ajouter l'affront d'une humiliation publique ? En exposant ainsi mon aventure avec Stephen, ma grossesse, puis mon avortement illégal ?

Il réfléchissait à toute vitesse. Il cherchait un moyen de mettre en doute sa version des faits, mais il ne trouvait pas. Il comprenait pourquoi elle leur avait caché son histoire avec Stephen, son amour pour lui, sa grossesse. Les appels incessants s'expliquaient, pour lui comme pour le docteur. Restait cependant un point à éclaircir.

— Pourquoi vous être terrée ici ? Pourquoi votre frère m'a-t-il attaqué ?

Elle leva à nouveau la tête vers lui, une détresse sans nom dans le regard.

— Mais parce que j'ai peur, tout simplement.

— Peur de quoi ? D'être suspectée ?

— Oui, mais pas seulement. Lorsque j'ai appris la mort du docteur, avec quelle cruauté on l'avait assassiné, je n'ai pu m'empêcher de craindre pour ma vie.

— Mais pourquoi ? Pourquoi le tueur s'en prendrait-il à vous ?

Elle était à présent totalement affolée et au bord de la crise de nerfs.

— Mais regardez ! L'homme que j'aimais le plus au monde a été assassiné ! Le docteur qui a pratiqué mon avortement a été exécuté ! Comment savoir que je ne suis pas la prochaine ?

Elle se jeta sur lui, hystérique.

— Vous devez me protéger, vous m'entendez ? Vous devez me protéger !

Maxime retrouva Antoine dans le jardin, assis sur une vieille balançoire faisant face au sous-bois qui s'étendait en contrebas de la propriété. Il fumait une cigarette, le halo de fumée planant autour de son visage lui donnant des allures spectrales. Perdu dans ses pensées, il ne l'entendit même pas approcher.

— Ça va ?

— Mouais. Faut bien, non ?

Maxime ne sut que lui répondre et s'assit sur la nacelle restante.

— Je viens de finir avec Helena.

— Alors ?

Point par point, il lui narra en détail le récit de la jeune femme, jusqu'à ce qu'il l'abandonne en pleine crise dans la chambre.

— Le frère m'a servi la même histoire. Ou ils ont rudement bien répété leur petit scénario...

— Ou ?

— Ou c'est tout simplement vrai.

— Et toi, t'y crois ?

Antoine envoya valser son mégot d'une chiquenaude avant de se gratter la tête, songeur.

— Tu sais quoi ? Dans ma foutue carrière, on m'en a servi des bobards, mais je dois avouer que je l'ai cru, cet enfoiré. Même s'il avait un bon motif pour tuer Stephen et le docteur. Rien que pour se venger du mal fait à sa sœur.

— Moi aussi. Je la crois.

Daniel descendit la pente de la maison et les rejoignit d'une allure toujours aussi pressée et nerveuse.

— Mauvaise nouvelle. On a vérifié leurs alibis pour les trois meurtres, et ça ne peut pas être eux. Même le frère a su se justifier. Bon, ça ne va tout de même pas l'empêcher de se retrouver devant le juge pour coups et blessures à agent.

— Et Benjamin, il a trouvé quelque chose ?

— Non, rien du tout. Mais ils n'ont pas encore terminé. Par contre, pour leurs empreintes, je peux déjà vous dire qu'elles ne correspondent pas avec celles retrouvées sur les lieux des meurtres.

— Merci, Daniel.

— De rien, mais j'aimerais pouvoir faire plus pour tout vous dire. Je commence à en avoir marre de n'être que spectateur dans cette affaire. À part ramasser les corps, vous pouvez me dire ce qu'on a fait depuis le début ?

Il regarda les deux inspecteurs chevronnés avec une lueur de défi, puis ses épaules retombèrent comme s'il s'en voulait de ce brusque élan de colère.

— Je suis désolé. Je ne sais pas pourquoi j'ai réagi comme ça. C'est juste que...

— Juste que cette histoire commence à tous nous faire perdre la tête, lança Antoine. Alors, te bile pas avec ça. Remonte voir ton équipe et terminez ici.

— Et vous ?

— Je pense qu'on va retourner voir de plus près le cabinet de ce cher médecin...

Lorsqu'ils quittèrent la maison, ils empruntèrent à nouveau d'étroites et sinueuses routes de campagne, alternant vallons et plaines entre deux hameaux perdus. À mesure que le temps passait et qu'une chaussée dévastée défilait sous les pneus de la Laguna, Maxime s'aperçut que l'humeur d'Antoine ne faisait que se dégrader. Il ne cessait de s'agiter sur son siège, comme si aucune position ne lui convenait, et les jointures de ses mains blanchissaient tellement il serrait fort le volant. Il s'apprêtait à dire quelque chose afin de le

détourner de ses pensées lorsqu'il arrêta la voiture sur le bas-côté. Sans un mot, il descendit puis se dirigea vers le fossé attendant. Il le rejoignit, silencieux et curieux. Il observa Antoine contempler la rangée d'arbres s'étendant en contrebas et qui délimitait un champ en labours. Surpris, il vit une larme perler au coin de son œil avant qu'il ne bredouille, la voix chancelante.

— Je me rappelle de tout comme si c'était hier. Le téléphone qui sonne en pleine nuit. Françoise qui décroche, la voix encore endormie, mais malgré tout inquiète. Le trajet sur la route, dévorés par l'angoisse de ce qui nous attendait. Et puis son corps à l'hôpital, le visage couvert de sang et les membres fracturés. Françoise qui se met à hurler devant le corps sans vie de son fils. Je suis ensuite venu sur les lieux de l'accident, seul. Je devais savoir, je devais... voir. C'était là, juste en bas. Lorsque je suis arrivé, la dépanneuse essayait tant bien que mal d'extraire le deux-roues encastré derrière deux rangées d'arbres. J'essayais de comprendre ce qui avait pu se passer. D'après les analyses de sang, il n'avait pas bu. Mais la chaussée était glissante et les gendarmes m'ont dit qu'il y avait souvent des sorties de route à cet endroit. Voilà comment en quelques heures notre vie a basculé. Nous venions de perdre notre sang, la chair de nos chairs. Notre fils, Mickaël.

Maxime posa une main amicale et chaleureuse sur son épaule puis se retira discrètement, le laissant seul avec son chagrin et son deuil sans doute à jamais inachevé.

Lorsqu'ils reprirent la route, rien ne laissait paraître chez Antoine qu'il ait pu s'abandonner à sa peine. Seule une froide détermination pouvait se lire sur son visage.

— Je suis sûr que la secrétaire savait. Tu l'as vue comme moi, elle vouait une admiration sans bornes à son cher médecin. Impossible qu'il ait pu pratiquer ses interventions sans qu'elle soit au courant.

— Allons d'abord à son cabinet jeter un œil sur ses dossiers, on enverra ensuite une équipe la chercher.

— Je te jure, des fois, la vie me dégoûte. À croire que personne n'est jamais ce qu'il semble être. Même ce bon vieux bâtard de toubib à qui tout le monde donnait le Bon Dieu sans confession se révèle être un putain de pervers. On comprend mieux maintenant pourquoi le fils est un taré de violeur. À croire que c'est dans les gènes.

Maxime murmura du bout des lèvres, plus pour lui que pour son partenaire.

— Le gène du mal...

— Bordel, c'est à qui cette caisse ?

Ils venaient de se stationner dans la cour du docteur et ne s'attendaient pas à trouver quelqu'un sur place. Le docteur mort, son fils en prison, il ne restait guère d'option.

— Tu crois que c'est elle ? demanda Antoine.

— Si c'est le cas, je ne vois pas ce qu'elle fait là.

Agissant par réflexe, Maxime souleva son tee-shirt afin d'empoigner son Sig qu'il dégaina. Il n'attendit pas Antoine et pénétra dans le cabinet tel un chien de chasse parti débusquer un gibier.

La porte réservée aux patients était ouverte et la salle d'attente déserte. Il se glissa dans le bureau du médecin pour découvrir sa secrétaire, Solange Yvon, les bras encombrés d'épais dossiers. Elle ne l'avait pas entendu arriver. Il rengaina son arme en silence et en profita pour l'observer à la dérobée. Antoine fut moins discret lorsqu'il arriva.

— Tiens, tiens, on dirait qu'on tombe à pic, non ?

Surprise, elle poussa un cri de frayeur, lâcha les dossiers et manqua de s'étaler sur la moquette encore imbibée du sang de son employeur.

— Mais vous êtes fou ! Vous avez failli me faire mourir de peur !

— Vraiment ?

Maxime laissa Antoine conduire les débats. Il savait qu'après avoir revécu la mort de son fils, il aurait besoin d'évacuer ce trop-plein de tension d'une manière ou d'une autre. En cet instant, la secrétaire serait le défouloir idéal.

— Et on peut savoir ce que vous faites ici ?

Un moment décontenancée, elle recouvra rapidement ses couleurs et un aplomb inébranlable.

— Mais parfaitement. Je n'ai rien à cacher, figurez-vous. Si je suis là, c'est pour honorer la mort du docteur. Maintenant que son fils est en prison, qui va s'occuper de tout ça ? Le docteur était un homme très ordonné, il serait fort contrarié de savoir son bureau dans un tel état. Alors je suis venu mettre un peu d'ordre. Une façon pour moi de lui adresser un dernier adieu en quelque sorte. Cela me fait du bien. Voyez ça comme une sorte de thérapie si vous préférez.

— Oh, mais je vous comprends ma petite dame. Je vous comprends tellement bien que je vais même vous aider, vous permettez ?

Alors qu'Antoine s'avavançait les bras tendus, elle recula, paniquée.

— Mais vous n'y pensez pas ? Ces dossiers relèvent du secret médical, vous ne pouvez pas les consulter.

— Secret médical, vraiment ?

L'attitude d'Antoine changea soudainement. Il s'était bien amusé à la tourner ainsi en dérision, mais son apparente bonne humeur laissait à présent place à une colère des plus bouillantes.

— Ça suffit maintenant !

— Pardon ?

— Vous foutez pas de ma gueule. Si vous êtes ici, c'est pour faire le ménage derrière le docteur, pour effacer toutes les traces de ses pratiques illégales, et pas pour autre chose.

Malgré un maquillage appliqué en couches épaisses, son teint adopta une pâleur cadavérique et une sueur froide commença à perler à son front.

— Mais pas du tout. Je vous l'ai dit, je venais juste ranger un peu avant de...

— On sait tout, Solange. Le docteur pratiquait des avortements alors que le délai légal était depuis longtemps dépassé en France.

Vexée, elle devint aussi rouge que lui, refusant de laisser bafouer la mémoire du docteur.

— Et alors ? S'il le faisait, c'était pour le bien de ces femmes. Il leur venait en aide, au contraire. Elles n'avaient pas les moyens de se rendre dans les pays voisins où le délai est plus long et la pratique encore légale. Ce n'était même pas pour l'argent, il ne leur demandait presque rien.

Sa persistance finit de mettre Antoine hors de lui et il hurla lorsqu'il fondit sur elle.

— Un saint homme, vous dites ? Vous en êtes sûre ? Est-ce que vous saviez que certaines femmes avaient porté plainte pour attouchements ? Non ? Vous l'ignoriez ? Impossible, vous allez me dire ? Que quoi ? Que le gentil docteur soit lui aussi un putain de détraqué sexuel comme son violeur de fils ?

Elle perdit soudain de son assurance.

— Non, vous mentez. Pas Georges...

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Vous ne le défendez plus ? Pourquoi Solange ? Vous saviez ce qu'il faisait à ces femmes ? Est-ce qu'il vous racontait le plaisir qu'il prenait à les examiner ? De quoi d'autre l'avez-vous protégé encore, hein ? De quoi d'autre ?

Elle s'était recroquevillée à mesure qu'il déversait sa rage, les yeux à présent baignés de larmes et le corps secoué de spasmes bien réels. Antoine se tenait au-dessus d'elle tel un taureau enragé prêt à charger.

Son souffle était court et son front couvert de sueur. Maxime se rapprocha pour lui signifier insidieusement que cela suffisait, qu'ils avaient eu ce qu'ils voulaient.

Daniel était en train d'interroger la secrétaire, leur laissant ainsi le temps d'éplucher la pile de dossiers médicaux qu'elle avait tenté de soustraire à leur attention.

Trente-sept dossiers. Trente-sept femmes avortées. À la lecture des premiers, ils avaient constaté que chacun comportait encore une copie de l'échographie. Ils n'avaient trouvé cependant aucun appareil pour les pratiquer. Il n'y en avait ni dans le cabinet ni dans la maison. Solange avait fini par avouer que le docteur était également propriétaire d'un petit studio dans le village et qu'il s'en servait pour visiter sa clientèle non déclarée.

Distants d'à peine un kilomètre, ils s'étaient rapidement rendus sur place et avaient perquisitionné les lieux. Ils avaient alors découvert l'échographe recherché ainsi que tout le matériel nécessaire pour pratiquer les avortements. Ils n'avaient trouvé aucun autre dossier, car Solange venait de les récupérer au moment où ils l'avaient surprise dans le cabinet. Elle était passée une dernière fois sur place afin d'être certaine que plus rien de compromettant ne pouvait l'incriminer. De retour au cabinet, ils avaient donc commencé à étudier avec soin chaque patiente, espérant ainsi qu'un nouveau lien avec leur affaire s'imposerait à eux.

— T'en es à combien ? demanda Antoine, impatient.

— Sept, et toi ?

— Pas mieux, mais je désespère pas. C'est forcément là, juste sous nos yeux. Un indice, une preuve, un lien. Je ne sais pas moi, mais n'importe quoi qui pourrait relier nos trois meurtres.

— J'ai aussi envie d'y croire, mais pour l'instant, je ne leur trouve aucun point commun. Des femmes d'âge, de milieu social et d'ethnie différents. Il ne faisait pas de différence, il ne les choisissait pas.

— Tu te trompes, elles ont au moins toutes un point commun.

Maxime leva un sourcil interrogateur, étonné que son collègue ne l'ait pas informé plus tôt de sa découverte.

— Ce sont toutes des femmes, claironna-t-il, satisfait de son trait d'esprit, avant de s'esclaffer face à la mine déconfite de Maxime.

— Pauvre naze...

Antoine se remettait difficilement de sa boutade, les yeux à présent humides de larmes de joie. Alors qu'il reprenait la lecture d'une fiche devant lui, son sourire s'effaça lentement pour céder la place à un effarement non feint.

— Putain Max, tu vas pas le croire.

Maxime eut un regard bien moins amical cette fois-ci, ses yeux de

glace exprimant combien il goûtait peu l'humour de son équipier.

— Fais pas chier avec tes conneries, Antoine.

Pour toute réponse, il fit glisser la liasse de papiers jusqu'à lui.

— Je déconne pas, regarde le nom. Il semble que ta petite copine ait aussi eu recours au service du vieux cochon.

Maxime se saisit du premier feuillet qu'il parcourut avec attention.

— Olivia.

— C'est la première, avança Antoine en le tirant de ses pensées.

— La première à quoi ?

— Que l'on peut rapprocher de deux meurtres sur trois.

— Oui, mais on a déjà vérifié pour elle. Pas les bonnes empreintes, et elle avait un alibi dans les deux cas. Mais t'as raison, c'est la seule pour le moment.

Ils reprirent leur examen quand Antoine annonça dix minutes plus tard.

— Ça par contre, c'est intéressant.

Avant que Maxime ne l'interroge, il se hâta d'expliquer.

— Le nom de cette femme, on l'a déjà vu. Tu te rappelles quand on a épluché les affaires non élucidées au commissariat, celles où on a retrouvé la marque sur les photos de l'enquête ? On avait identifié plusieurs cas, et tous concernaient des mères de famille. Tous sauf deux. Deux femmes sans enfant. Et voici l'une d'elles.

— Tu te souviens du nom de la seconde ?

— Oui, c'était Claire Caron.

Ils s'empressèrent de feuilleter le reste des dossiers. Une poignée de secondes plus tard, ils étaient chacun parvenus au terme de leur pile respective. Ils avaient les doigts tremblants et le regard fiévreux, comme si aucun ne souhaitait prendre la parole le premier de crainte de ce qu'il devait annoncer.

Antoine s'y risqua malgré tout

— Je l'ai, mais ce n'est pas tout. J'ai deux autres avortements pour Olivia.

Ses yeux bleus luisant dans la pénombre du cabinet, Maxime rétorqua.

— Et moi un.

Quelques minutes passèrent dans un silence pesant, chacun prenant soin de remettre de l'ordre dans ses idées. Malgré ces quelques découvertes, trop de mystères planaient encore sur leur enquête.

— Excuse-moi Max, mais faut que je débrieife tout ça à voix haute pour être sûr de ne rien oublier. On apprend que notre cher toubib n'est peut-être pas la victime qu'on veut bien nous faire croire. Il pratique des avortements en toute illégalité, et à l'occasion, se livre à des attouchements sur ses patientes. Dans ses dossiers, on retrouve la trace des deux femmes qui nous posaient un cas de conscience pour

les affaires non élucidées comportant la marque. Pourquoi elles, pourquoi ici ? Et dans tout ça, notre chère et resplendissante veuve qui a avorté déjà quatre fois. Se faire avorter une fois pour le délai légal dépassé, je veux bien, mais quatre ?

Il ne répondit pas.

Antoine a raison. Quatre fois. Pourquoi ? Pourquoi attendre si longtemps ? Est-ce pour une histoire d'argent ou de droits ? Non, après tout, elle pouvait avoir recours au médecin, mais sans attendre si longtemps. Alors pourquoi ? Elle a à chaque fois attendu cinq mois pour avorter. Qu'est-ce que cette attente représentait pour elle ? Qu'est-ce qui se passe au bout de cinq mois ?

Maudissant sa lenteur d'esprit, il harangua son partenaire.

— Regarde sur les dossiers concernant Olivia, et dis-moi le sexe des fœtus ! La sexualité est mentionnée en bas du cliché de l'écho !

Il s'exécuta aussitôt et parcourut rapidement les feuillets.

— Garçon pour le premier et... garçon pour le deuxième, et toi ?

— Garçons, pour les deux.

— Ben merde alors. Qu'est-ce que t'en penses ? Tu crois qu'elle choisit leur sexe ? Elle ne voudrait que des filles ? C'est pour ça qu'elle attendrait cinq mois pour se faire avorter ? Et pour sa nouvelle grossesse, à ton avis ? On n'a pas trouvé d'écho pour son bébé, alors quoi ?

Maxime lança sur le sol les dossiers des deux femmes à la marque.

— J'ai vérifié. Pour elles aussi, enceintes de garçons.

— Putain, mais qu'est-ce que c'est que ce délire...

Maxime abandonna Antoine dans la pièce en fouillis, assailli par un besoin brutal de prendre l'air. Il sentait un nuage de noirceur envelopper leurs dernières découvertes et ses démons ne manquèrent pas d'y réagir. Sa peau le tirailla, son sang se mit à bouillir, et un irrépressible besoin de violence le cueillit. Parvenu à l'extérieur, il ferma les yeux et se força à se calmer. Il retrouva peu à peu ses facultés et put à nouveau réfléchir.

Les garçons, encore. Tout dans cette affaire semble tourner autour de la dualité filles/garçons. Les meurtres d'abord. Trois hommes, dont l'un père de cinq garçons. Puis les affaires retrouvées avec la marque. Trois mères dont on a déguisé la mort en accident, trois mères de famille tuées avec leurs enfants, tous des garçons. Et puis ces deux femmes, retrouvées mortes, seules, sans mari ni progéniture. Et voilà qu'elles réapparaissent ici, dans le cabinet du docteur. Comme Olivia, qui se fait avorter à quatre reprises. Elles attendaient toutes des garçons.

Trop de mystères hantaient ce village et sa région. Il avait beau réfléchir, il ne voyait pas ce qui leur échappait. Il s'apprêtait à rentrer retrouver Antoine lorsqu'il aperçut une silhouette familière se dissimuler derrière le mur de la propriété. Ravi de cette distraction, il

s'empresse de la rejoindre.

— Bonjour, Baptiste.

Le jeune garçon sortit de sa cachette, soulagé d'avoir affaire à son ami policier. Néanmoins intimidé, il ne cessait de jeter des regards craintifs aux alentours, ses doigts jouant nerveusement avec le collier qu'il portait autour du cou.

— Bonjour, Maxime.

— Quelque chose ne va pas ?

— Si, si.

— Tu m'as l'air bien préoccupé pourtant.

Il regarda sa montre. 13 h 50.

— Tu vas en classe ?

— Oui, mais j'ai franchement pas envie. Je préférerais vous aider ici. Vous faites quoi ?

— Rien de particulier, mon grand. On range un peu les affaires du docteur, c'est tout.

— Je pourrais vous aider à ranger.

— On devrait peut-être t'embaucher, ça ne pourrait pas être pire après tout.

La joie illumina brusquement les traits de Baptiste alors qu'il crachait la médaille qu'il suçotait.

— Oh oui, ça serait super !

Il ébouriffa les cheveux de sa jeune recrue, touché par son attitude.

— Il est joli ton collier, qu'est-ce que c'est ?

— Oh, ça ?

Le garçon saisit le minuscule cercle de plâtre entre ses doigts et l'exhiba fièrement.

— C'est un porte-bonheur. C'est Émilie qui me l'a offert. Elle m'a dit qu'avec ça, il ne pourrait jamais rien m'arriver.

— C'est un cadeau très précieux dis donc, tu en as de la chance.

Il s'empara à son tour du médaillon et le détailla. Peint en bleu ciel, il représentait une face de lune aux joues rebondies et au sourire jovial. Comme soudain brûlé par son contact, il lâcha l'objet avant de reculer, chancelant.

Antoine, qui venait d'arriver, vit tout de suite que quelque chose n'allait pas.

— Max ? Qu'est-ce qui se passe ?

Troublé et le regard perdu, il murmura.

— C'est une lune...

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu me racontes ?

— La marque. Elle représente la lune.

Il sortit son smartphone de sa poche et fit défiler ses photos jusqu'à faire apparaître la marque. Il modifia son orientation sur l'écran, puis l'exposa à Antoine, médusé.

— Pas un de merde.

— C'était pourtant si évident. L'œuf nous regardait les yeux depuis le début.

— La vache. Comment t'as compris ça ?

— Lorsque Baptiste m'a montré son médaillon. C'était une petite lune souriante, un porte-bonheur que lui a offert sa mère.

Antoine se retourna vers le garçon, celui-ci se cachant plus trop quelle attitude adopter face à la réaction des deux poètes.

— Bravo, mon grand, on peut dire qu'on te doit une fière chandelle. Fais-moi un peu voir ce bijou.

Baptiste le montra à nouveau fièrement.

— Nom de Dieu !

Ce fut maintenant Antoine qui crâna de stupéfaction. Baptiste recula effrayé, craignant d'avoir commis une faute irréparable. Mais Antoine s'était déjà détourné de lui, saisissant Mathieu à la veste avant de l'entraîner vers la voiture.

— Tu peux m'expliquer ce qui se passe ?

— Le médaillon, je l'ai déjà vu.

Antoine roulait à tombeau ouvert, la Laguna filant et slalomant dans le flot de la circulation de ce début d'après-midi.

— Tu te rappelles quand on est allé à l'hôpital pour interroger Olivia ? Elle était en consultation en gynéco. À l'entrée du service, il y avait un cerbère en blouse blanche qui montait la garde. Tu m'as envoyé distraire cette infirmière grand format pour que tu puisses t'infiltrer sans problème.

— Oui, je m'en souviens très bien, et alors ?

— Je ne savais pas comment l'aborder et j'ai remarqué qu'elle portait tout un tas de breloques autour du cou, plein de colliers genre New Age, tu vois ? Quand je lui ai fait la réflexion qu'ils étaient sympa, elle s'est empressée de les planquer sous le col de sa blouse. Ça ne m'a pas paru anormal sur le coup, j'ai pris ça pour de la pudeur. Mais lorsque Baptiste m'a fait voir son collier, je me suis souvenu. Elle avait le même, Max ! Exactement le même, j'en mettrais ma main à couper. Et plus je me rappelle, plus j'ai la certitude que tous les autres représentaient eux aussi la lune, dans des versions plus ou moins stylisées. Maintenant que je sais ça, je me dis que son attitude que je prenais pour de la gêne ou de la timidité dissimulait peut-être toute autre chose en fait. En tout cas, je veux vérifier.

Maxime ne dit rien, consentant pleinement à son raisonnement. Il pensa même à un autre point qu'Antoine n'avait pas soulevé. L'infirmière travaillait dans un service dont la spécialité se trouvait être au cœur même de leur enquête : la maternité. Se rappelant autre chose, il s'empressa de composer un numéro sur son téléphone.

— Daniel ? C'est Max. Prends une équipe et filez au domicile d'Olivia à Speuse, puis emmenez-la dans vos locaux. Si elle vous demande pourquoi, dis-lui que c'est pour lui présenter des photos de suspects. Fais-la patienter, on vérifie un truc et on arrive.

Il raccrocha et se tourna vers Antoine.

— Il faut qu'elle nous apporte des éclaircissements sur ses relations avec le docteur. Y a trop de choses qu'elle ne nous a pas dites.

— Oui, notre cher petit ange n'est peut-être pas la blanche colombe qu'on a bien voulu croire.

L'hôpital se découpa sur l'horizon, ses murs délabrés toujours aussi austères. Une minute plus tard, ils couraient presque dans les couloirs, pressés de confronter leurs intuitions à la réalité. Ils arrivèrent enfin à la maternité, particulièrement déserte à cette heure. Antoine, essoufflé, se dirigea vers le bureau des infirmières alors que Maxime décidait de fureter au hasard des chambres.

D'un coup d'œil, Antoine vit que leur suspecte ne figurait pas parmi les trois employées présentes.

— Bonjour, lieutenant Journet, Police Judiciaire. Je suis à la recherche d'une de vos collègues. Je ne connais pas son nom, mais je peux vous la décrire. Dans les un mètre quatre-vingts, plutôt massive, brune avec des cheveux courts.

À la façon dont les infirmières se regardèrent, il sut tout de suite qu'elles voyaient parfaitement de qui il parlait. Aucune n'osant prendre la parole, ce fut finalement la plus jeune qui lui répondit.

— C'est Geneviève, mais vous ne la trouverez pas là aujourd'hui, c'est son jour de repos.

De retour dans la voiture, Antoine expliqua à Maxime.

— Geneviève Blanchard. Ça fait plus de vingt ans qu'elle bosse dans ce service. Devine où elle habite. Je te le donne en mille, Boissy-le-Châtel. Tiens, c'est son adresse.

Le GPS bipa, indiquant la proximité des lieux.

Maxime coupa le signal alors qu'ils s'engageaient dans une étroite allée de graviers.

L'impasse conduisait à une petite place en terre où trois maisons de village se tenaient, uniquement séparées les unes des autres par un grillage souple et une bande de gazon mal entretenu.

— 48, c'est là.

Debout devant le portail à la peinture blanche écaillée, Maxime scrutait les trois façades. Presque identiques, il sentait pourtant quelque chose émaner de celle située devant lui. Quelque chose de néfaste, comme si une sinueuse noirceur s'écoulait par chaque ouverture, chaque interstice, avant de refluer sous la lumière du soleil.

Ne disposant d'aucune contrainte légale pour pénétrer dans la maison, ils furent obligés de sonner au portillon dans l'attente d'une réponse. Antoine s'excita sauvagement sur le bouton, mais ils ne décelèrent rien qui puisse laisser supposer qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur.

— Apparemment, personne.

Maxime leva vers lui un regard enfiévré, presque possédé. Se doutant de ce qu'il s'appêtait à faire, il lui assura son soutien

immédiat.

— T'as raison, on s'en branle.

Parfaitement synchronisés, ils dégainèrent leur SIG avant de pousser le portillon non verrouillé. L'allée qui conduisait à la maison était bordée de nombreux pots en terre cuite ou en pierre, mais ils ne contenaient plus que des fleurs fanées ou desséchées, donnant aux lieux un aspect lugubre. Ils montèrent ensuite prudemment les marches menant au perron, Maxime en tête. Arrivé devant la porte, il frappa.

Les secondes passèrent.

Ne détectant toujours aucune présence, il posa sa main sur la poignée et la tourna. Fermée. Il ne prit pas la peine de regarder Antoine. Maintenant qu'ils avaient attaqué leur investigation, plus rien ne les arrêterait. Sentant la porte fébrile, il recula de deux pas, puis donna un violent coup de pied. Un craquement résonna en même temps que le bois usé par les ans cédait. La porte s'ouvrit à la volée. Le canon de son pistolet pointé droit devant lui, il pénétra dans la maison, Antoine sur les talons.

Ils prirent pied dans le salon, puis le balayèrent avec leur arme. Personne. Ils marquèrent néanmoins un temps d'arrêt avant de continuer leur progression. Ils ne savaient comment réagir face à la décoration du séjour. Tout était rose, du sol au plafond. Un rose criard et vulgaire. Même le mobilier avait été peint de cette couleur. Il n'y avait aucun livre, aucun bibelot, aucun tableau. Les seuls objets à occuper les lieux étaient des poupées. De belles et grandes poupées de porcelaine datant du siècle dernier et à présent objets de collection. Ils se sentaient épiés, observés. L'ensemble procurait une sensation des plus étranges, comme s'ils venaient d'être rapetissés pour se retrouver dans une maison pour enfants où les occupants dardaient sur eux leurs yeux d'espions.

Sur le coin droit du salon, un escalier en colimaçon menait à l'étage. Voyant qu'une autre pièce se trouvait plus loin devant eux, ils décidèrent de fouiller intégralement le rez-de-chaussée avant de s'engager plus haut.

Ils délaissèrent l'étrange salon pour s'engouffrer dans une minuscule cuisine. Les lieux changèrent, mais pas l'atmosphère. Même ici, on avait appliqué avec soin la même décoration. Toujours ces poupées posées un peu partout, tantôt affalées sur une étagère, tantôt entre deux appareils électroménagers.

Revenant sur leurs pas, ils commencèrent leur ascension vers le niveau supérieur. N'arrivant pas à se défaire de son mal-être, Maxime était plus que jamais vigilant. Il craignait de voir surgir à tout moment un diable fou, une marionnette démoniaque qui collerait à la perfection avec ce décorum angoissant.

Arrivés en haut, seul un couloir s'étendait devant eux. Rose lui aussi. Il n'offrait que deux choix possibles. Deux portes toutes les deux ouvertes. Maxime adressa un bref signe de tête à son partenaire puis s'engagea seul dans la première, Antoine s'attelant simultanément à la découverte de la seconde.

Maxime s'engouffra dans la pièce avec une souplesse maintes fois éprouvée, ses réflexes et son instinct décuplés par l'adrénaline. Il était prêt à réagir à n'importe quelle situation, n'importe quelle attaque. Pourtant, le spectacle figurant dans ce nouveau volume le désarçonna.

La pièce semblait dédiée au travail, car un grand bureau et de nombreuses bibliothèques l'occupaient. Là encore, la couleur bonbon dominant tout, il eut la sensation de se trouver dans un royaume imaginaire. Mais ce ne fut pas ce qui le déstabilisa le plus. Des toiles d'autres couleurs dénotaient sur les murs. Certaines bleues ou vertes, d'autres encore noires ou rouges, cependant toutes avaient pour objet le même dessin. Le même symbole.

La lune.

Pleine ou à moitié. De face ou de profil. Concrète ou abstraite. Tantôt peinte de jour sur un ciel bleu naissant, et tantôt sur un ciel nocturne encadrée d'étoiles scintillantes. Fasciné, il était à présent persuadé qu'ils avaient pénétré dans l'antre de la folie. Son regard hypnotisé passait d'un encadrement à l'autre, totalement absorbé par ce qu'il contemplait.

Ce fut un cri qui le sortit de sa béatitude. Un appel en réalité. Celui d'Antoine dans la pièce d'à côté. Redoutant un traquenard, il pénétra prudemment dans l'autre pièce. Elle aussi peinte en rose, elle servait vraisemblablement de chambre à l'infirmière. Antoine l'attendait debout en face du lit, le doigt pointant le mur opposé.

Maxime regarda ce que lui désignait son ami. Dans cette pièce, il n'y avait qu'un seul tableau. Beaucoup plus grand que les autres, il était aussi large que le lit. Sur un fond blanc se détachait une esquisse qu'il ne connaissait que trop bien à présent. Un symbole pour son auteur. Une marque pour leur tueur.

— C'est elle, Antoine.

— Je sais.

— Le monstre que nous cherchons, ce n'est pas un homme, mais une femme. Geneviève Blanchard est notre tueur. Tout s'explique. Les symboles féminins, le poison utilisé pour tuer Stephen, une arme généralement employée par les femmes.

— Et la castration.

— Oui. Il ne s'agissait pas d'un amant éconduit ou revanchard, mais bien d'une punition féminine. Stephen Legros, Georges Martineau, Stéphane Masson. Tous les trois le pénis et les testicules arrachés. Tous les trois punis. Mais pourquoi ? Quelles raisons avaient-elles de les tuer ? Et toutes ces femmes et leurs garçons, pourquoi ?

— Je ne sais pas. Peut-être qu'elle ne peut pas avoir d'enfant.

— Oui, mais dans ce cas, pourquoi cette vendetta sur les garçons ? Pourquoi pas les filles également ?

— Et pourquoi la lune ? Pourquoi signer tous ses meurtres avec cette marque ?

— Sans doute y voit-elle un symbole de féminité là aussi. Regarde la maison. Du rose, partout. Et des poupées. Comme si une petite fille à l'esprit dérangé habitait ici. Je n'ose imaginer l'enfance qu'elle a pu avoir. Regarde la folie qui règne ici. Tu l'as sentie, toi aussi. Elle a beau être une femme, elle reste un monstre.

— Où est-ce que tu crois qu'elle est ?

— Nous ne sommes pas dans son antre. Rappelle-toi le champignon mortel, les traces de terre, la proximité de la forêt pour les scènes de crime. Il faut chercher autre part.

— Attendons de faire venir Ben et son équipe, ils trouveront peut-être quelque chose. M'est avis qu'on n'est pas au bout de nos surprises avec cette baraque de cinglée.

— OK, appelle-le. Moi, je contacte le juge pour qu'il émette un mandat à son attention. Il faut qu'on la trouve.

Attendant impatiemment l'arrivée des techniciens de scène de crime, ils décidèrent de mettre à profit ce temps pour mener plus avant leurs recherches. La chambre fut vite fouillée. Elle ne contenait rien pouvant l'incriminer davantage. Ils passèrent donc à l'autre pièce et étudièrent chaque document avec attention.

— La salope ! fit Antoine, dépité avec un classeur ouvert dans les mains. Ce sont des copies des dossiers médicaux des patientes de l'hôpital. Celles qui ont séjourné dans son service en gynéco-obstétrique. Des femmes venues pratiquer une échographie, et d'autres pour accoucher.

— Regarde le sexe des enfants.

Quelques secondes lui suffirent pour constater l'évidence.

— T'as raison, que des garçons.

— Si elle travaille là-bas, c'est parce que ce service représente le meilleur moyen pour elle de repérer ses futures victimes. Ces pauvres femmes arrivent confiantes, rassurées et soulagées de partager ce moment difficile avec un personnel qu'elles croient compétent. Mais comment peuvent-elles savoir qu'au cœur même du lieu qu'elles prennent pour le plus sûr au monde, se cache en réalité leur pire

cauchemar ? Une bête se cachant derrière le masque compatissant d'une infirmière attentionnée. Depuis vingt ans qu'elle exerce là-bas, combien de victimes a-t-elle débusquées de cette façon ?

— Regarde, il y a même une liste de noms.

Antoine commença à parcourir le funeste répertoire avec l'impression d'avoir en main la liste privée de la mort en personne. Son doigt boudiné bloqua soudain sur une ligne.

— Cette femme, c'est une des victimes d'accident où on a retrouvé la marque sur les photos. Et celle-là, c'est Marie, la femme de l'article de journal qui a été retrouvée assassinée avec ses trois garçons. Attends, il y a une autre liste.

Il prit en main un deuxième feuillet qu'il étudia de la même manière.

— Merde Max ! Je reconnais le nom de ces femmes. Ce sont celles qui se sont fait avorter par le docteur Martineau.

— Elle savait que le docteur pratiquait des avortements illégaux. D'une manière ou d'une autre, elle aura consulté ses dossiers et relevé les noms qui l'intéressaient, ceux des femmes ayant avorté d'enfants mâles. Voilà la connexion avec le docteur. J'ignore comment ou pourquoi, mais ses agissements ont fini par lui déplaire, et elle y a mis fin.

— Putain tu m'étonnes ! Il était prêt à exploser tellement elle lui avait fourré d'instruments dans le bide.

Une nouvelle lumière fit jour dans l'esprit de Maxime.

— Pas à exploser, mais à accoucher.

— Quoi ?

— La symbolique Antoine, encore. Si elle l'a tué, c'est pour le punir. Et elle nous le fait savoir par le théâtre macabre de la scène de crime. Rappelle-toi sa position, allongé sur le sol, nu, les genoux relevés et la panse gonflée prête à exploser comme tu l'as dit. Elle l'a mis en scène en train d'accoucher. Elle l'a rempli de tous ses péchés, de toutes ses fautes. Même ses viscères qu'elle avait posés sur la balance pour bébés, comme pour nous indiquer une naissance. Peut-être y voyait-elle une quelconque rédemption.

Antoine reprit son examen des deux feuillets, espérant trouver une piste qu'ils n'avaient pas déjà abordée. Il était presque parvenu en bas de la première liste, celle de l'hôpital, lorsqu'il s'interrogea.

— Et Max, la femme du fermier, elle s'appelait comment ?

— Catherine, pourquoi ?

— Merde, elle est sur la liste tout en bas, et son nom est souligné.

Maxime se leva d'un bond, le téléphone déjà en main.

— Bordel, ce n'est pas le mari qu'elle visait, mais la femme ! Souviens-toi, combien ils ont dit qu'ils avaient de fils ?

— Cinq.

En pénétrant dans ce nouvel abîme, Alice s'attendait à ce que des créatures démoniaques surgissent pour la dévorer, mais les seuls monstres présents se trouvaient déjà avec elle.

Terrifiée, elle réussit malgré tout à observer son environnement. Si la cache des Allemands qu'ils venaient de quitter paraissait ancestrale, ce lieu avait en comparaison des allures préhistoriques.

Les parois de la nouvelle grotte ruisselaient d'eau. Son sol n'était pas régulier, aucun pied de soldats bottés n'étant venu patiner sa surface. Les racines des arbres s'infiltraient profondément et pendaient depuis un plafond voûté situé une dizaine de mètres plus haut. Aucun artifice, aucun mobilier, pas la moindre trace de l'homme ne venait perturber les lieux, comme si les envahisseurs voisins avaient reculé devant une ancienne superstition.

— Là, ça sera parfait, grogna un des trois soudards.

Ce qu'il indiquait était une énorme pierre trônant au milieu de la grotte, une sorte de dolmen sacrificiel utilisé jadis pour honorer des divinités païennes. Elle eut juste le temps de l'apercevoir qu'elle fut jetée dessus. À peine son visage heurta la pierre glaciale que des mains violeuses firent voler en lambeaux le peu de tissu qui la couvrait encore. Ces mêmes mains se firent soudain plus inquisitrices, palpant et griffant chaque centimètre carré de sa peau.

À force de crier, ses cordes vocales finirent par se déchirer. Ayant déjà bien trop pleuré, ses larmes s'étaient taries et ses yeux n'étaient plus que deux puits noirs asséchés. Elle n'était à présent plus qu'une spectatrice de son propre sort, son corps subissant les plus viles infamies.

Elle voulait que toute cette folie cesse, elle ne voulait plus avoir mal, ne voulait plus souffrir. Plus que tout, Alice voulait mourir.

Son esprit abandonna peu à peu son corps, toute velléité de fuite l'ayant maintenant désertée. Résignée, elle leva les yeux vers le plafond de la grotte, espérant ainsi faire disparaître de son champ de vision les visages bestiaux.

C'est là qu'elle la vit.

Somptueuse et majestueuse, illuminant les cieux de son inaccessible pureté. Au sommet de la voûte se trouvait un trou, sorte de lucarne

naturelle à ciel ouvert. Au milieu de ce trou brillait le royal astre nocturne.

La lune.

Le regard à présent posé dessus, elle n'arrivait plus à en détacher son attention. Elle exerçait sur elle une attirance hypnotique, lui donnant même l'impression que sa taille augmentait et qu'elle se rapprochait à mesure qu'elle en détaillait les contours. Petit à petit, elle oublia ce qui l'entourait, ce qu'elle subissait, jusqu'à ce que chaque parcelle de son être fût totalement concentrée sur elle, comme si chacun de ses atomes tentait de fusionner avec.

— Tout va bien, mon enfant.

Avait-elle bien entendu ? Venait-elle vraiment de lui parler ? L'objet céleste venait-il de s'adresser à elle ? L'horreur de la situation venait sûrement d'emporter avec elle ce qui lui restait de raison. Elle avait basculé dans la folie.

— Non ma chérie, tu ne rêves pas.

Impossible. Pourtant, cela lui paraissait tellement réel. Elle décida alors de lui répondre, comme pour tester sa lucidité en cet instant si fragile.

— C'est bien vous qui me parlez ?

— Oui, répondit-elle d'une voix chaude et douce.

La voix d'une mère s'adressant à son enfant, protectrice et rassurante.

— Mais pourquoi me parlez-vous ?

— Je suis là pour te protéger.

— Me protéger de quoi ?

— Tu le sais très bien. D'eux, des hommes.

— Mais comment ?

— Oublie ton corps. Oublie cette enveloppe charnelle. Elle n'est que matière, simple assemblage de tissus, de chair et de sang. Je suis là pour protéger ton esprit, ton être, ce qui fait de toi une si douce et belle jeune fille.

— Je me sens bien avec vous.

— Et il en sera à jamais ainsi, Alice. Je t'ai accordé ma protection, et tu pourras toujours te reposer en mon sein. Je serai toujours un refuge pour toi, un sanctuaire comparable au giron d'une mère.

— Est-ce que je suis morte ?

— Non, tu n'es pas morte. Et tu ne vas pas mourir. Tu es ma fille à présent.

— Mais qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Sois sans crainte, tout viendra avec le temps. Je vais t'aider.

— M'aider à quoi ?

— À te venger.

— Me venger ? Me venger de qui ?

La douceur de la voix céda la place à une colère froide et effrayante.

— D'eux. De ces êtres immondes et barbares. De ces bêtes qui osent se prétendre des hommes, des pères de famille. De tous les hommes.

La bête qu'ils traquaient tournait comme une lionne en cage.

Pour qui se prennent-ils ? Comment osent-ils ? Ils vont voir, ils vont savoir. Savoir que je ne suis pas l'agneau délicat qu'ils ont l'habitude de traquer. C'est moi la chasseuse, celle qui les traque tous, celle en qui le salut réside. Je suis l'Élue !

Brûlante de rage, Geneviève envoya valser les cartes de la région qui jonchaient la planche de bois surchargée. Elles volèrent tels des papillons de papier puis moururent sur la terre humide de sa cachette.

Sa colère ne s'arrêta pas là. Elle semblait au contraire avoir été mise en appétit par cet entremets de violence. La planche servant de bureau vola à son tour, envoyant les bocaux de verre qui étaient dessus se briser sur la roche pour y déverser leur sordide contenu. La planche ne s'écrasa pas sur les cartes. Elle se coinça entre les deux murs proches en cet endroit de son repaire. Voyant là un nouvel obstacle à sa volonté, elle bondit le poing haut et l'abattit sur sa cible de bois.

La puissance de Geneviève était telle que cette dernière n'y résista pas et explosa. Des éclats fusèrent dans toutes les directions, certains se plantant dans la boue, et d'autres dans sa mâchoire.

Les yeux révoltés par la haine, un souffle taurin s'échappant de son épaisse cage thoracique, elle se saisit des échardes avant de les extraire avec lenteur. Elle porta la première esquille devant ses yeux, la fit tourner entre ses doigts, observant le sang qui s'écoulait paresseusement le long du copeau. Sa vue fut comme un onguent pour ses nerfs à vif et elle se calma enfin.

Apprendre le passage des deux policiers à l'hôpital, savoir qu'ils étaient à sa recherche, avait menacé de lui faire perdre tout contrôle, la submergeant sous une vague de rage comme elle n'en avait connue depuis longtemps.

Tu dois te calmer. Tu dois reprendre le contrôle. C'est ELLE qui te teste, ELLE qui te met à l'épreuve. Tu dois te montrer à la hauteur, et ne pas LA décevoir. ELLE veut éprouver ta foi, ton dévouement.

Elle se redressa, le regard fou.

Je suis prête à tout pour ELLE, à tout. Je suis son bras armé, sa main vengeresse, son héraut. L'archange qu'ELLE a envoyé sur Terre pour mettre

fin aux agissements de tous ces démons. Et ma quête ne s'achèvera pas ainsi, pas encore. Je dois d'abord finir un travail inachevé. Je ne peux LA décevoir, pas moi.

Un rictus malveillant déformant son visage rougi par les émotions, elle débuta un rituel maintes fois éprouvé. Elle ôta tout d'abord son jean maculé de terre qu'elle jeta sur une des nombreuses caisses en bois, puis enfila un pantalon marron de style cargo. Elle chaussa ensuite une paire de chaussures de marche aux longs lacets qu'elle noua rapidement. Vêtue d'un simple tee-shirt, elle ne souffrait guère du froid. Elle revêtit tout de même une polaire noire afin de se montrer plus discrète. Elle se dirigea alors vers une étagère où reposaient ses ustensiles préférés. Tel un chevalier s'apprêtant à partir en croisade, elle sélectionna avec soin les armes qu'elle emportait.

Elle prit d'abord un énorme couteau de chasse qu'elle glissa dans un fourreau à sa ceinture. Elle répéta son geste avec deux scalpels en acier chirurgical. Après les avoir mis dans leurs étuis, elle en plaça un dans la poche de son pantalon et l'autre dans sa chaussure. Ainsi parée, elle se sentait prête à mener à bien la mission qui lui incombait, celle qu'on lui avait confiée depuis qu'elle était enfant. Elle vérifia une dernière fois la bonne mise de ses lames, puis satisfaite, décida de quitter son repaire pour se mettre en chasse. Une fois tous les éclairages éteints, elle repéra la sortie grâce au rai de lumière qui s'en échappait et l'emprunta à quatre pattes.

Une fois de l'autre côté, elle observa un moment le soleil rival de sa déesse jusqu'à ce que ses rétines ne puissent plus en supporter la brûlure. Soucieuse de préserver l'intimité de son repaire, elle quitta ses abords par une des nombreuses sentes qui y menaient. Elle arpenta ainsi la forêt pendant de longues minutes, serpentant en son cœur jusqu'à ce que ses pas la conduisent là où elle le souhaitait : au pied de sa voiture. Stationnée sur un chemin forestier guère emprunté, on pouvait la croire servant à un chasseur ou à un promeneur.

Victime de sa paranoïa, elle patienta encore un temps aux aguets, avant de finalement se glisser au volant de sa Nevada. Après s'y être pris à plusieurs reprises pour démarrer, elle put enfin se mettre en route vers sa mortelle destination.

Aulnoy

Connaissant par cœur la forêt, jamais elle n'hésita sur la route à prendre. Elle savait parfaitement où aller. Elle progressa lentement. L'humidité permanente des sous-bois risquait à tout moment de faire patiner les pneus de la voiture et de la laisser embourbée.

Elle parvint enfin dans le creux de la cuvette qui séparait les deux communes puis franchit son ruisseau à gué. La voiture était habituée à ce genre de parcours. Elle remonta prudemment la nouvelle pente, puis une fois sur le plateau, elle profita du couvert des arbres pour

continuer son approche discrète.

Elle roula ainsi encore un moment avant de juger sa position satisfaisante. La proximité de son prochain crime la fit saliver, ses yeux noirs brillant d'excitation.

Je suis prête à accomplir ma destinée. Cette chienne m'a déjà échappé une fois, hors de question que ça se reproduise. Je vais sûrement la trouver en train de jouer avec l'un de ses bâtards. Un animal. C'est tout ce qu'elle est. Une paire de mamelles tout juste bonne à nourrir sa maudite progéniture, son engeance du mal. Maintenant que je me suis débarrassée du géniteur, de ce porc de procréateur, je vais pouvoir purifier ce lieu de ses graines maléfiques, et j'accomplirai ainsi SA volonté.

Possédée par son dévouement aveugle, elle entra dans la peau d'un personnage qu'elle ne connaissait que trop bien, celui d'une tueuse sanguinaire, méthodique et patiente. Elle avait récemment perdu le contrôle pendant ses dernières missions, mais après s'être fait remettre sur le droit chemin, elle savait qu'elle ne commettrait plus les mêmes erreurs. Elle se l'était juré.

Elle marcha jusqu'à la lisière du bois puis stoppa. Encore dissimulée par les branchages, elle observa la ferme distante d'une cinquantaine de mètres, guettant toute activité étrangère, toute trace de gêneur qui aurait pu entraver ses plans. Rassurée par la sérénité des lieux, elle quitta le couvert de son abri pour s'élancer, plus mortelle que jamais.

La Laguna filait sur les routes de campagne. Les gens se retournaient sur son passage, certains se retenant de se jeter dans le fossé en la voyant débouler, gyrophare tournant et sirène hurlante.

— On est à mi-chemin ! lança Antoine à Maxime.

— J'appelle Bruno.

Leur collègue informaticien décrocha à la première sonnerie.

— Je t'écoute, Max.

— J'ai besoin de renseignements de toute urgence.

Il détecta immédiatement au son de la voix de Maxime que l'affaire était sérieuse.

— Vas-y, je suis connecté.

— Geneviève Blanchard, infirmière à l'hôpital de Coulommiers. Vit à Boissy-le-Châtel.

— Reste en ligne...

Le temps sembla suspendre son vol dans l'habitable malmené. La voix de Bruno ne tarda pas à se faire de nouveau entendre.

— Je l'ai. Geneviève Blanchard, quarante-huit ans, née en 66 à Coulommiers. Parents inconnus. Infirmière au service de pédiatrie depuis 1989. Réside à...

— À Boissy-le-Châtel. Dis-nous ce qu'on ne sait pas encore.

— Je n'ai rien d'autre sur elle pour le moment. Je peux juste te dire qu'elle n'a pas de casier et qu'elle n'est pas recherchée. Ça m'aiderait si vous me disiez ce que vous cherchez les gars, et pourquoi vous vous intéressez à elle.

— Mais parce que Geneviève Blanchard est notre putain de tueuse ! hurla Antoine qui n'avait rien perdu de l'échange.

Bruno s'électrisa soudain.

— OK, les gars. Laissez-moi creuser plus profond, je vais voir ce que je peux trouver, et je vous rappelle.

Le sentant sur le point de raccrocher, Maxime s'empressa de lui adresser une dernière requête.

— Attends. Trouve-moi le numéro de Catherine Masson. On pense que Geneviève est en chemin pour la tuer, si ce n'est pas déjà fait.

Maxime composait pour la troisième fois le numéro de la veuve, et seule une tonalité sans fin lui répondit. Malgré la conduite explosive d'Antoine, ils n'allaient pas encore assez vite à son goût. Un terrible sentiment d'urgence lui comprimait la poitrine. Il craignait d'arriver trop tard, et de ne découvrir qu'une autre scène de crime à leur arrivée.

La chasse qu'il attendait tant avait débuté.

Ses sens venaient de s'enflammer, répondant instinctivement à l'appel muet de leur maître. Sa température corporelle augmenta, comme si son corps brûlait déjà plus de calories pour se préparer à être durement sollicité. Son cœur battait sourdement dans sa poitrine et il pouvait sentir tous les poils de son corps se hérissier en réponse à la fièvre chasserresse. Ses yeux, reflets glacés de son âme de prédateur, brûlaient d'un feu vif et inquiétant. Il était prêt. Prêt à affronter ce qui allait sévir là-bas. Il était né pour ça. Ou plus exactement, son passé l'avait façonné et préparé à devenir ce qu'il était aujourd'hui. Un chasseur froid et implacable, impitoyable avec tous ceux qu'une société en déclin refusait de juger correctement. Mais lui saurait appliquer la peine adéquate à ce monstre sanguinaire qu'ils traquaient. Trop souvent plongé au cœur de ses sombres pensées, il avait eu amplement le temps d'y songer. Quoi qu'il advienne, il tuerait Geneviève Blanchard.

Le soleil déclinant de ce début de soirée rendit son approche aisée. Idéalement situé dans son dos et rasant, il éblouirait quiconque chercherait à l'apercevoir. Filant ventre à terre, elle progressa de cachette en cachette, alternant bosquets et meules de foin à l'abandon.

Parvenue à une vingtaine de mètres du corps de ferme, elle s'arrêta derrière un appentis abritant de vieilles machines agricoles. Malgré son imposante stature, elle put facilement s'y dissimuler pour guetter les alentours.

L'intérieur de la maison était déjà éclairé, ce qui rendit son observation optimale. Elle entendait comme elle voyait les silhouettes des marmots s'agiter, s'égaillant au travers des pièces comme des petits diables. C'était ce qu'ils représentaient à ses yeux. Des démons. Oh bien sûr, ils n'avaient pas encore atteint leur maturité d'homme. Un passage qui verrait disparaître leur innocence trompeuse pour laisser place à leur véritable nature faite d'irrépressibles besoins primaires, ceux-là mêmes qui feraient d'eux de futurs soldats du mal. Un mal qu'elle s'était juré d'éradiquer. Mais avant d'exterminer cette vermine, il lui faudrait d'abord éliminer leur matrice souillée, celle qui avait donné le jour trop de fois à cette engeance déjà condamnée.

Pour avoir longuement étudié durant des semaines les agissements de la famille, elle connaissait maintenant par cœur leurs habitudes. Il était bientôt 19 heures, et après avoir mis à table sa portée, la femme profiterait de ce temps pour aller s'occuper des vaches. Ne sachant si la mort de son mari changerait ce rituel, elle choisit d'attendre pour voir si elle se rendait bien à l'étable.

Là, voilà. Sers donc ta pitance à tes rejetons, qu'ils se gavent. Comment peut-elle ne pas se rendre compte de ce qu'elle a fait, ce qu'elle a mis au monde ? Le démon l'a prise, l'a engrossée, et il la possède encore. Mais son salut est proche. Je vais lui rendre sa liberté, afin qu'ELLE puisse la juger. ELLE seule est à même de prononcer la divine sentence, moi je ne suis que son outil, son épée de justice.

Comme attendu, Catherine Masson laissa ses enfants partager bruyamment leur repas, confiant aux aînés le soin d'arbitrer le dîner. La larme à l'œil, elle les regarda un moment avant de les abandonner

pour ses tâches quotidiennes. Après la mort tragique de Stéphane, elle avait songé à vendre la ferme pour essayer de refaire sa vie autre part. Mais ces lieux étaient tout ce qui lui restait de son défunt époux, aussi s'était-elle rapidement refusé à céder cet endroit qui l'avait vu grandir, et qui comportait tant de souvenirs de leur vie commune. Elle aurait également trouvé cela injuste pour ses enfants. Ils s'étaient bien plus vite remis de l'absence paternelle, distraits par la présence de leurs frères respectifs. Elle n'avait donc pas eu le cœur de les arracher à cet environnement familial qu'ils affectionnaient tant.

Les amis de Stéphane s'étaient tous relayés depuis sa mort pour l'aider dans son travail, mais elle tenait à en assumer la majeure partie. La vie suivait son cours, et elle se devait d'être forte pour ses enfants. Elle les aimait tant. Ils étaient toute sa vie, mais les regarder était souvent douloureux et source de chagrin. Chacun possédait un trait qui lui rappelait sa perte récente. Son plus grand était même le portrait craché de son père.

Les voir se disputer les plats comme si rien n'avait récemment bouleversé leur vie lui mit du baume au cœur, du moins suffisamment pour s'atteler au labeur qui l'attendait. Elle quitta la cuisine, enfila sa paire de vieilles baskets crottées puis sortit dans la cour. Arrivée à l'extérieur, elle ne put s'empêcher de se figer un moment, guettant des sons qui ne viendraient plus jamais, ceux de son mari s'évertuant à nourrir ses bêtes, signalant là qu'il viendrait bientôt se mettre à table.

Elle ignorait pourquoi elle conservait ce rituel. Elle avait entendu dire que les amputés pouvaient encore souffrir de leurs membres perdus des années après l'opération. Sans doute avait-elle subi la même chose. À elle aussi, on avait amputé un membre, et son plus précieux.

Le cœur lourd, mais le pas rythmé, elle se dirigea vers l'étable. Le soleil déclinait, et elle ne tenait pas à y être encore à la nuit tombée. Depuis le meurtre, ces lieux qu'elle aimait jadis plus que tout la glaçaient à présent jusqu'aux os. Accaparée par ses pensées, elle ne prêta guère attention à son environnement. Si elle l'avait fait, elle aurait peut-être entraperçu la silhouette courbée qui venait de la précéder dans le hangar.

Allez viens, rapproche-toi. Ça ne sera pas long, je ne serai pas cruelle avec toi. Je sais que tu es coupable, responsable, mais victime tout de même. Je regarderai ton sang se répandre à mes pieds, mais je n'y prendrai pas plaisir. Il viendra ensuite, lorsque je m'occuperai de ta pourriture de maille, de tes démons de fils.

Tapie dans l'ombre du local de stockage du groupe électrogène, Geneviève attendait, impatiente. Bien qu'elle se refusât à l'admettre, elle savourait déjà la mise à mort qui l'attendait. Elle avait depuis trop

longtemps goûté au sang et à cette jouissance que lui procurait le meurtre. Ce sentiment de puissance absolue, ce pouvoir quasi divin d'exercer un droit de vie ou de mort sur autrui lui procurait des orgasmes inavoués.

Elle vit Catherine approcher à grands pas, la mine sombre et les yeux rougis. La veuve sortit les appareillages électriques permettant la traite des laitières, démêlant cordons et durites avec des gestes marqués par la force de l'habitude.

La voyant grandement concentrée sur sa tâche, elle jugea le moment opportun. L'heure d'achever ce qu'elle avait commencé était venue. Toute trace de blanc avait à présent déserté ses yeux de fauve pour laisser la place à deux billes noires effrayantes. La main tremblante d'excitation, elle dégaina la longue lame d'acier qui lui ceignait la taille, puis avec une souplesse peu commune pour sa masse, elle s'approcha de sa proie le bras prêt à frapper.

Ils quittèrent enfin Coulommiers et s'engagèrent sur le plateau qui bordait la commune. Une poignée de secondes plus tard, Antoine tourna en direction d'Aulnoy. La route, humide et glissante, ne simplifiait guère sa conduite déjà suicidaire. Faisant fi de toute prudence, il enchaîna les dérapages, la Laguna sans cesse à la limite de l'adhérence. Ils continuèrent ainsi à bon train sur plusieurs kilomètres jusqu'à aborder le dernier virage les menant à la ferme. Là, Antoine stoppa quasiment la voiture puis s'engagea avec prudence sur le chemin. En policier expérimenté, il sut se maîtriser et conserver le sang-froid nécessaire à cette ultime phase d'approche.

Ils progressèrent lentement, et surtout silencieusement, le moteur de la Laguna à peine audible. Ils observèrent avec attention leur environnement, tournant la tête à trois cent soixante degrés comme des chouettes durant une chasse nocturne, les pupilles dilatées et prêtes à capter le moindre mouvement. Antoine laissa la voiture mourir sur l'herbe qui bordait la propriété. Ils n'avaient toujours rien décelé d'anormal, rien qui puisse les inquiéter ou leur laisser deviner qu'un terrible forfait se préparait.

Ils débarquèrent arme au poing, refermant délicatement les portières de l'autre main. D'un signe de tête, ils convinrent de progresser avec prudence en direction de la bâtisse principale.

Son pistolet braqué devant lui, Antoine ouvrait la marche. Il n'avait rien détecté de suspect ou d'étrange et risquait à coup sûr de débarquer en pleine scène familiale, mais cela lui était complètement égal. Tout ce qui comptait à ses yeux, c'était de sauver ces gens, pas leur pudeur.

Atteignant enfin la façade principale, il se crispa en apercevant la lumière baignant les pièces du rez-de-chaussée. Là où il aurait pensé surprendre une grande agitation, il fut tendu de voir qu'un calme absolu régnait. Il n'y avait aucun mouvement derrière les rideaux de tulle blanc.

Maxime, quelques pas en retrait, balayait les côtés de leur progression du canon de son SIG. Pour lui, nul doute que le danger surviendrait de là où ils l'attendaient le moins. Il ne voulait laisser

aucune chance à son ennemi de les surprendre.

Alors qu'ils avaient presque atteint l'entrée de la maison, il s'arrêta, le souffle presque coupé, comme si l'air l'entourant venait de disparaître pour le laisser dans un vide spatial.

Le mal. Le mal absolu. Elle est déjà là. Elle nous a précédés. Mais, elle n'est pas là où l'on croit. Elle est...

Son regard de glace plus que jamais étincelant, il effectua un tour sur lui-même, prêt à tirer ou à esquiver une attaque. Ses yeux ne savaient où se poser, cherchant sans cesse la source de son inquiétude. Cette sensation, il la connaissait bien. Cela survenait sans prévenir et le prenait d'abord aux tripes, avant de lui enserrer le cœur dans un étau invisible, comme si la main du destin elle-même tentait de l'avertir d'un danger immédiat.

Puis il aperçut la grange, et il sut.

Sans un mot ni un regard pour Antoine, il s'élança vers le hangar, certain du drame qui allait s'y dérouler. Il courut aussi vite qu'il put et sprinta à perdre haleine. Dès qu'il dépassa l'angle de la structure, il sut qu'il avait eu raison. À une trentaine de mètres devant lui, Catherine s'agenouillait tuyaux en main devant une de ses vaches. Derrière elle, géante meurtrière imposante et menaçante, Geneviève approchait, un énorme couteau levé au-dessus de sa tête.

Geneviève exultait. Elle la tenait enfin. Elle était à sa portée. Celle qui aurait dû mourir quelques jours plus tôt noyée dans le sang de sa progéniture n'était plus qu'à un pas d'elle. À un pas de son bras armé et vengeur. La fermière était de dos et si concentrée sur son travail qu'elle ne l'avait pas entendue approcher. Elle ne pouvait pas lui en vouloir, Geneviève savait qu'elle était très forte à ce jeu. Elle aurait pu prendre son temps et s'amuser un peu plus avec elle, avec sa peur, la terrorisant comme elle avait fait avec son mari, mais non, pas cette fois. Elle voulait en terminer, et vite. Il lui fallait ensuite s'atteler à l'exécution de ses fils, et cela pourrait lui prendre plus de temps.

Déterminée et résolue, elle jubila lorsqu'elle vit Catherine s'agenouiller devant elle, dévoilant et offrant candidement sa nuque. Un sourire carnassier aux lèvres, elle leva son couteau le plus haut possible pour obtenir un maximum de puissance à l'impact.

Alors qu'elle s'apprêtait à abattre sa lame, deux informations lui parvinrent simultanément. La première, celle d'un puissant coup de feu qui lui fit presque éclater les tympons. La seconde, celle d'éclats de bois volant autour d'elle.

Elle se retourna aussitôt. Ses yeux, qui avaient un court instant repris leur couleur originelle, se teintèrent de nouveau d'un noir profond lorsqu'ils aperçurent la raison de cet effroi soudain.

C'est encore lui.

Fulminante de rage, elle était prête à s'élancer vers Maxime pour l'attaquer seulement armée de ses lames, lorsque les détonations redoublèrent, les balles fusant autour de sa tête. Furieuse et plus que jamais meurtrière, elle renonça néanmoins, décidant d'entamer une prudente retraite. Aussi agile qu'un chat, elle effectua quelques bonds en arrière avant de se dissimuler à nouveau dans l'ombre de la bâtisse.

Haineux, Maxime venait de voir sa cible disparaître. Essoufflé par sa course et trop éloigné d'elle, il l'avait ratée à quatre reprises. Certes de peu, mais cela le plongea immédiatement dans une rage absolue. Il venait pourtant de sauver une vie, mais ça ne lui suffisait pas. Seul son échec à mettre à mort son adversaire comptait à ses yeux. Il n'eut pas le temps de s'appesantir que la voix d'Antoine le secouait.

— Max ! Vas-y, chope-la ! Moi, je m'occupe de Catherine !

L'injonction de son ami lui parvint telle une décharge électrique, comme s'il venait de trancher les liens qui le maintenaient cloué sur place. Brûlant d'une colère froide, il s'élança. En une seconde, il combla la distance qui lui avait fait manquer son tir et arriva dans l'étable. La zone d'ombre dans laquelle il avait vu disparaître Geneviève s'éclaircit peu à peu et il s'y engouffra à son tour. Il se retrouva vite devant une petite porte en bois qu'il écarta d'une main, l'autre prête à faire feu de nouveau.

Il pénétra dans le local et contourna le groupe électrogène. Il banda ses muscles, transformant ainsi son corps en une armure de chair, et se prépara à subir une attaque. Mais lorsqu'il bondit derrière le groupe, il ne reçut aucun coup de couteau ni aucun coup d'aucune sorte. Il n'y avait personne. Il vit tout de suite une autre porte qui battait le flanc du hangar. Sans réfléchir, il la percuta et sortit.

Sitôt l'ouverture franchie, il l'aperçut. Déjà à bonne distance, Geneviève courait en direction du bois. En un éclair, il rengaina son arme et engagea la poursuite. Sa foulée à lui était plus courte, mais plus rapide.

C'est pourtant impuissant qu'il la vit être avalée par les épaisses frondaisons. Cette vision décupla sa colère et il trouva les ressources nécessaires pour accélérer encore.

Le moteur d'une voiture démarra.

Il crut devenir fou. Il avait envie de hurler sa rage. Elle allait de nouveau leur échapper. Pas leur échapper, mais lui échapper. Il s'en était fallu de peu pour qu'ils arrivent trop tard et constatent une nouvelle scène de crime. Seule la chance leur avait permis d'arriver à temps, cela, il en était pleinement conscient. Il ne voulait pas encore la tenter en laissant échapper la meurtrière.

Il avait réduit de moitié l'écart le séparant du bois quand il entendit le moteur ronfler. Son régime montait dans les tours et ce surmenage

lui redonna espoir. Il n'était plus qu'à vingt mètres du bois quand le bruit cessa brusquement. Plus rien. Plus un son. Juste un silence de mort qui venait de s'abattre sur la forêt.

Non !

Il craignait qu'elle lui ait définitivement échappé. Il atteignit enfin l'orée de la forêt. En même temps qu'il s'enfonçait la tête la première dans la rangée d'arbustes, il sortit de nouveau son arme et la brandit devant lui. Luttant pour se sortir des buissons, il ne ralentit pourtant pas l'allure. Lorsqu'enfin il quitta les épineux, il se trouva sur un chemin de terre détrempée. Devant lui, des traces fraîches de pneumatiques s'enfonçaient dans une boue épaisse et collante. Une odeur entêtante d'essence brûlée empestait les lieux. Ses yeux remontèrent la piste fraîche pour finalement découvrir un peu plus loin, posée au sommet d'une butte, l'épave d'un vieux break blanc. Auréolée de volutes de fumée blanche, la Nevada gisait au milieu du chemin.

Elle s'est enlisée. Elle a dû partir à pied, il faut que je la retrouve.

Parvenu au véhicule, il jeta un bref coup d'œil à l'intérieur, juste le temps de constater l'absence de sa conductrice. Il parcourut ensuite les alentours du regard, sans rien voir. Il observa d'abord le chemin, espérant voir Geneviève y courir, mais il dut vite admettre qu'elle ne commettrait pas pareille bétise. Non. Son adversaire s'était depuis le début montrée redoutable et il savait qu'il devait être prudent. Il ne devait surtout pas la sous-estimer. Pas maintenant.

Il revint sur ses pas et se dirigea vers la portière côté conducteur. Grande ouverte, elle offrait une large vue sur l'habitacle. À voir le recul du siège, il sut que c'était bien Geneviève qui était à son bord. Mais ce n'était pas cela qui l'intéressait pour le moment. Il s'abaissa à genoux et observa la boue. Sans surprise, elle comportait de profondes empreintes.

Immédiatement, il se retourna dans la direction qu'elles indiquaient. Elles s'enfonçaient dans les bois à seulement quelques mètres de lui. Fermement décidé à mettre un terme à cette poursuite, il abandonna l'épave et se rapprocha de la lisière. Seul le fossé le séparait encore de la forêt.

Il recula d'un pas et s'apprêta à sauter, quand une bûche le frappa de plein fouet à la tempe. Surpris par l'attaque, il reçut le coup avec violence. La massue de bois l'atteignit sérieusement et il s'écroula en contrebas, son corps dégringolant dans le fossé comme un pantin sans vie. Malgré la force du choc, il ne tomba pas inconscient et sut tout de suite ce qu'il venait de lui arriver.

Il s'était encore laissé surprendre. Évoluant dans son habitat naturel, la bête avait su se montrer silencieuse et sournoise. Pour avoir souvent vécu cet état, il savait ce qu'il subissait. Il était KO.

Complètement sonné, il se concentra pour retrouver lucidité et surtout maîtrise de son corps. Ainsi vulnérable, il n'offrait aucune défense sérieuse et pouvait à tout moment subir une nouvelle attaque, qui se révélerait sans aucun doute mortelle.

Il roula sur le ventre et plaqua ses mains sur le sol inégal. Sur le point de pousser pour se relever, il sentit une lame affûtée se plaquer contre sa gorge ainsi offerte.

Il se figea. Statufié, il n'osa même plus déglutir de peur de s'ouvrir lui-même la trachée. Son esprit tenta de réfléchir à toute vitesse pour trouver une solution rapide. En vain. Il était encore groggy, et sa vision toujours floue peinait à se focaliser sur un point précis.

— Tu n'as pas peur, n'est-ce pas ? Je suis sûre que non.

La voix du monstre. Froide et rocailleuse.

— C'est de la colère que tu ressens ? Tu aimerais pouvoir me tuer, hein ?

Il sentit le souffle chaud murmurer à son oreille. Geneviève se tenait accroupie au-dessus de lui.

— Pas aujourd'hui mon petit, pas aujourd'hui. Tu sens comme tu es à ma merci ? Tu sens le fil de ma lame ? Si tu savais comme elle brûle de trancher ta jolie petite gorge. Mais notre heure n'est pas encore venue, non. Je veux quelque chose de plus éblouissant pour toi, de plus immortel. Crois-moi, je vais me surpasser. Mais ne t'inquiète pas, c'est pour bientôt, très bientôt...

Aussi soudainement qu'elle avait débuté, l'attaque cessa. Il sentit la lame se faire plus légère, jusqu'à s'envoler complètement. Il avait récupéré, mais pas encore suffisamment pour espérer la poursuivre ou l'arrêter. Luttant contre la nausée qui l'assailait, il parvint à se remettre péniblement debout, titubant comme un homme saoul. Sa vue était encore trouble, mais il put néanmoins distinguer la silhouette de son bourreau filer à travers bois avec une aisance quasi surnaturelle.

La nuit était à présent largement tombée lorsqu'arriva l'habituelle équipe de renforts. La voiture de Daniel précédait le fourgon de Benjamin et de ses techniciens, eux-mêmes devançant cinq voitures de policiers en tenue venus prêter main-forte.

Antoine leur adressa un grand signe afin qu'ils se dirigent vers eux. Il attendit qu'ils soient stationnés et que tous les chefs d'équipe les aient rejoints avant de dispenser ses ordres. Il s'adressa à eux d'une voix grave qui laissait deviner sa colère.

— Daniel, il faut que tu mettes cette femme et sa famille à l'abri. Geneviève Blanchard a essayé de la tuer pour la deuxième fois, et rien ne permet de dire qu'elle ne va pas réessayer.

Il acquiesça alors qu'Antoine continuait.

— Passons à la suite. Tu m'as amené une carte du secteur ?

— Comme tu me l'as demandé.

Il déplia l'accordéon de papier sur le capot de la voiture.

— OK. Fais-moi voir où on est.

Daniel pointa sans hésiter son doigt sur la carte.

— Là.

Antoine la parcourut à son tour, faisant glisser son index jusqu'à une fine ligne blanche.

— Bien. Je dirais que le chemin où nous l'avons perdue se trouve ici. Il plonge droit dans une cuvette, puis remonte à Boissy-le-Châtel.

Il tapota à plusieurs reprises le nom de la commune, mûrissant ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Bon, les gars en tenue, je veux que vous me ratissiez toute cette zone en partant d'ici. Faites gaffe, les chemins sont boueux. Port du gilet obligatoire pour tout le monde. Vous avez déjà pu constater que nous étions à la recherche d'une femme, mais ne vous y laissez pas prendre. C'est une dangereuse psychopathe, alors ne la sous-estimez surtout pas. Si vous avez un contact visuel, appelez immédiatement des renforts. Et vous indiquerez votre position toutes les vingt minutes ainsi que le secteur reconnu, compris ?

Voyant les hommes opiner, il se tourna ensuite en direction du scientifique.

— À nous, Ben. Vous avez deux sites sur lesquels bosser. Le premier, derrière toi. C'est dans le hangar que Geneviève Blanchard a tenté de tuer Catherine Masson à l'arme blanche. Max lui a tiré dessus à plusieurs reprises, mais je ne crois pas qu'il l'ait touchée.

Le colosse l'observa un moment, visiblement gêné par ce qu'il essayait de dire.

— Vas-y Ben, si t'as un truc à dire, lâche le morceau, c'est le moment.

Malgré son physique impressionnant, il semblait malgré tout intimidé.

— Bah, c'est qu'en temps normal, il faut qu'on saisisse l'arme pour faire des analyses.

Antoine jeta un regard à Maxime resté en retrait dans la cour, puis se retourna, un sourire malveillant aux lèvres.

— Je t'en prie, vas-y. Va lui dire qu'il faut que tu lui prennes son flingue.

Benjamin trépigna, mal à l'aise.

— Tu m'as parlé d'un deuxième site ?

— Ouais, je vais t'y emmener. Suis-moi, c'est un peu plus loin dans les bois.

Ils s'éloignèrent en direction de la forêt, laissant Daniel seul avec Maxime dévoré par ses songes.

Elle m'a échappé, une fois de plus. Elle s'est enfuie, et par ma faute. Il faut que je la retrouve à tout prix. On a peut-être sauvé Catherine, mais je ne supporterai pas de savoir qu'elle a pris une autre vie à cause de moi. Elle ne s'arrêtera pas là. Elle ne s'arrêtera jamais. J'ai échoué. Je la tenais et j'aurais pu mettre fin à tout ça, mais j'ai échoué. Je ne suis en vie que par sa seule volonté, rien d'autre. J'étais complètement à sa merci, et elle aurait pu me trancher la gorge comme on égorge un porc avant de le vider de son sang. Mais non, comme elle me l'a dit, ce n'est pas ce qu'elle veut. Elle veut me voir souffrir. Mais pas uniquement physiquement. Elle veut également me briser. Elle veut que je constate mon échec, mon impuissance à sauver des vies. Les vies qu'elle prend et qu'elle ôte si facilement. Elle veut me prouver sa supériorité. Elle n'a plus aucun sens des réalités à présent. Elle est devenue totalement hors de contrôle. Maintenant qu'elle a quitté son travail et qu'elle se sait recherchée, quels choix lui reste-t-il ? Fuir ? Se cacher ? Peut-être bien, mais je ne crois pas. Elle est tout sauf un animal aux abois. C'est une prédatrice. Et les prédateurs ne fuient pas, ils attaquent...

Ses pensées ne firent qu'attiser sa fureur, sa folie, et le bleu glacé de ses yeux illumina si fort la nuit qu'il put voir Daniel reculer.

Elle a peut-être fui, mais je la retrouverai. Dussé-je aller au bout du monde et y consacrer tout mon temps, toute mon énergie, mais je la retrouverai. L'affrontement auquel elle tient tant aura bien lieu, c'est

inexorable.

Il passa ses mains sur ses cicatrices, son visage en feu lui rappelant combien il était en vie. Il prit plusieurs profondes inspirations, se forçant au calme et à la réflexion.

Elle avait longuement préparé son approche pour le meurtre du fermier et de sa famille, du coup, elle savait par où arriver. Elle savait à quelle distance se trouvait le bois de la ferme. Elle savait qu'elle pourrait tranquillement observer la famille sans craindre d'être découverte. Elle a laissé sa voiture dans le chemin, sans surveillance, et sans craindre qu'on la surprenne. Un chemin boueux qui l'a trahie à son départ. Pourtant, je suis sûr qu'elle ne s'y attendait pas. Elle nous a déjà démontré qu'elle préparait longuement ses meurtres. Pourquoi se garer ici, alors ?

Une décharge le secoua.

Parce qu'elle connaissait bien ces chemins.

Survolté, il se dirigea vers Daniel.

— Tu peux m'éclairer ?

Daniel récupéra une lampe torche dans la voiture et la braqua sur le capot de la voiture. Maxime refit sur la carte le même tracé qu'Antoine avec son doigt pour arriver sur de petits cubes blancs représentant le village de Boissy-le-Châtel. Il décala ensuite légèrement son doigt vers la gauche, jusqu'à une autre agglomération de plus petite taille.

Speuse.

— Dis-moi Daniel, la carte ne montre aucun chemin d'ici jusqu'à Speuse, mais sais-tu s'ils existent ?

— Je n'ai jamais emprunté ce chemin, mais je sais que c'est un vrai labyrinthe là derrière. Mon père m'emmenait parfois pêcher dans le ruisseau qui se trouve dans la cuvette, et je peux te dire que ce ne sont pas les sentiers qui manquent en bas. Alors oui, j'imagine que tu dois pouvoir relier Speuse en partant d'ici. Il faudrait qu'on demande à un des fermiers des environs, il devrait pouvoir facilement nous répondre.

— Non, c'est pas la peine, laisse tomber. Au fait, on n'a pas eu le temps d'en parler, mais comment ça s'est passé avec Olivia ? Elle n'a pas trouvé ça bizarre que vous lui demandiez de la suivre au poste ?

Le jeune OPJ s'agita et son regard fuyant trahit soudain son malaise.

— C'est que... je ne voulais pas t'en parler tout de suite, parce que vous aviez plus important à faire, mais on n'a trouvé aucune trace d'elle, nulle part.

— Comment ça, nulle part ? s'emporta-t-il soudain.

— On l'a cherchée partout. À son domicile, à son boulot, on est même passé à l'école. Rien. Envolée. Mais t'inquiète pas, j'ai laissé une équipe sur place au cas où elle se pointerait chez elle.

L'étrange information éveilla tout de suite ses soupçons, et plus

particulièrement ses craintes. Inconsciemment, il avait développé une certaine affection pour la fragile lolita, mais surtout pour sa triste enfant, Émilie. Sans attendre plus d'éclaircissements, il grimpa à bord de la voiture et fit rugir le moteur.

— Allez, grimpe Daniel, on va chercher Antoine et on file là-bas !

À vol d'oiseau et en coupant par la forêt, ils ne devaient pas être à plus de quatre ou cinq kilomètres du hameau. Mais par la route, il leur fallut traverser à nouveau Coulommiers, allongeant ainsi grandement la distance et le temps perdu.

Maxime conduisait, et d'un point de vue suicidaire, il n'avait rien à envier à Antoine derrière un volant. Daniel, recroquevillé sur la banquette arrière, se concentrait sur la route pour ne pas vomir. Le dédale sinueux des routes de Speuse ne contribua en rien à son mal-être.

Lorsqu'ils déboulèrent sur la place, Maxime revit en pensées leur arrivée une semaine plus tôt pour constater le meurtre de Stephen Legros. Tant d'événements avaient suivi depuis. Mais ce soir, seuls deux véhicules occupaient les lieux. La voiture des policiers en faction chargés de surveiller le domicile d'Olivia, et la Golf de son si attentionné voisin.

Il écrasa les freins et la voiture s'immobilisa dans une gerbe de graviers. Daniel fut le premier à quitter l'habitacle, heureux de pouvoir à nouveau respirer au grand air. Dès qu'Antoine et Maxime l'eurent rejoint, ils se dirigèrent ensemble vers l'équipage de garde.

— Du nouveau ? les interrogea Daniel.

— Que dalle, répondit nonchalamment un jeune policier fraîchement diplômé.

Daniel, pas encore remis de son voyage, vira rapidement du vert au rouge.

— Ça veut dire quoi « que dalle » ? Tu te fous de moi ? C'est ça qu'on vous apprend à l'école ?

Le jeune, qui réalisa trop tard sa bévue, se confondit en excuses bredouillantes.

— Pardon Lieutenant, je voulais juste dire que nous n'avons vu personne depuis votre départ. Aucune voiture n'est passée, rien. On n'a même pas vu une lumière s'allumer.

— Et vous pouviez pas commencer par ça, bordel ?

Antoine s'approcha et l'invita à le suivre loin des oreilles indiscretes de ses hommes.

— OK, je te remercie Daniel. On va prendre la relève avec Max. Prends tes gars, et continuez les recherches sur Geneviève. On te laisse coordonner tout ce bordel. J'ai déjà avisé la hiérarchie, t'as tous les moyens que tu veux : hélico, chiens, groupe d'intervention. Même la Gendarmerie a mis des hommes à elle en renfort pour fouiller les bois au cas où. Alors, vas-y, tu connais mieux le coin que nous de toute façon.

— Mais...

— T'inquiète, tu vas t'en sortir. Allez, file maintenant, chaque seconde compte.

Il bomba le torse de fierté.

— Entendu, je fonce.

Il se retourna en direction des deux gardiens de la paix.

— Les gars, on décolle !

Antoine les regarda partir, puis rejoignit Maxime.

— C'est un bon gars ce petit jeune, je l'aime bien.

Voyant que son partenaire n'était pas d'humeur loquace et qu'il continuait de fixer la maison, il continua.

— J'ai eu Goulet.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'il montait nous rejoindre. Il avait pas l'air convaincu qu'on ait trouvé le bon assassin. Il croit pas trop à toutes ces sornettes à propos d'une marque, d'une tueuse en série et de cette cabale sur ces mères et leurs fils. En plus, il trouve que ça traîne trop.

— Et il croit quoi ? Que ça va aller plus vite avec lui ?

— Je sais pas, il nous avait jamais fait ça avant. Avec lui, va savoir ce qu'il prépare encore...

Cette phrase laissée en suspens mit fin à leur court échange et Antoine rejoignit Maxime dans sa contemplation de la demeure. Il savait son équipier tendu et les nerfs à vif, rien ne servait donc de le brusquer en cet instant. Il pouvait presque voir sa rage suinter par les pores de sa peau.

Finissant par être las de ce silence pesant, il ne put se retenir plus longtemps.

— T'en penses quoi ? Tu crois qu'elle est où la petite avec sa gamine ?

Il savait ses questions purement rhétoriques. Dans de tels moments, peu de choses étaient capables de sortir Maxime de sa léthargie.

— J'espère qu'il leur est rien arrivé. On pourrait aller voir sa copine, l'infirmière à domicile, elle sait peut-être quelque chose, elle.

— Je sais !

Maxime venait de se redresser en même temps qu'il criait. Antoine ne sut comment réagir, mais avant qu'il s'interroge plus longtemps, Maxime l'entraîna par le bras.

— Je sais ce qui me chiffonnait avec cette maison lors de la première fois. Viens avec moi !

N'opposant aucune résistance, Antoine suivit docilement son partenaire. Arrivé devant la porte, Maxime tenta de l'ouvrir en actionnant la poignée avec précaution. Comme à l'accoutumée, elle n'était pas verrouillée.

Maxime en tête, ils pénétrèrent à l'intérieur, traversèrent le salon, puis empruntèrent l'escalier qui menait à l'étage. Les faisceaux de leurs lampes balayaient l'espace de droite à gauche sans trouver matière où se poser. Ils trouvèrent l'exigu couloir désert et s'y engagèrent en file indienne. Maxime, qui semblait comme possédé, ne chercha même pas à jeter un coup d'œil dans les chambres de la mère et de la fille. Son objectif semblait tout autre. Arrivé devant la pièce du fond, il poussa la porte avec empressement avant d'entrer, Antoine sur les talons.

Côte à côte, ils scrutèrent dans la lueur de leurs torches l'étrange fresque dessinée par Olivia sur un grand drap. Ce fut Antoine qui livra le premier son ressenti.

— Merde, tu sais quoi ? Plus je la regarde cette toile, plus je me dis que ce grand œil bizarre avec toutes ces drôles de taches, bah ça ressemble drôlement à...

— Une lune, oui. Mais c'est pas pour ça qu'on est là.

— Je te suis pas.

— Je n'avais pas fait le rapprochement avec la toile avant de la revoir. Je vais te dire pourquoi je suis monté. Je ne sais pas si tu te souviens, mais quand on était là pour le meurtre, je trouvais qu'un truc clochait dans cette maison sans savoir quoi.

— Si, je m'en souviens, et alors ?

Maxime s'avança sans marquer la moindre hésitation vers la toile, puis d'une main sûre s'en saisit avant de l'arracher avec force. Elle se détacha aussitôt du mur avant de venir mourir paresseusement sur le plancher.

À sa place trônait une nouvelle porte.

— Comment est-ce que... bafouilla Antoine, surpris.

— La surface de l'étage est moins longue que celle du rez-de-chaussée, voilà ce qui me tracassait.

Il avait de nouveau ce regard enfiévré.

— C'est l'instant de vérité. T'es prêt ?

Antoine lui répondit en dégainant son pistolet qu'il braqua sur la porte. Soucieux de ce qu'ils allaient découvrir, Maxime se crispa sur la poignée qu'il commença à tourner. Il l'ouvrit à la volée et la fit claquer contre le mur. Il avait dans le même temps dégainé lui aussi son arme, redoutant le danger qui les guettait dans l'obscur réduit.

Ils virent tout de suite que la pièce était de dimensions ridicules et

relevait plus de la cachette qu'autre chose. Profonds d'à peine deux mètres, ses combles n'étaient même pas aménagés, proférant aux lieux une température encore plus froide que le grenier pourtant déjà glacial.

Leur souffle se détachant sur le halo de leur lampe, ils s'avancèrent, prudents.

Devant eux, le toit déclinait en une forte pente jusqu'à rejoindre le sol poussiéreux. Maxime y pénétra en premier et balaya l'espace sur sa gauche. Déçu, il fit vite volte-face. Seul un empilement de cartons bouchait l'espace. Une fois retourné, il faillit percuter Antoine qui venait de s'engouffrer sur la droite. Dos à lui, il le rejoignit épaule contre épaule pour découvrir que là aussi, un stock de cartons se dressait comme les moellons d'un château d'enfant.

Au-delà de ce rempart artificiel s'élevait un décor bien plus sombre. Juste derrière, un sinistre tableau se dessinait sur le mur. Composé de dizaines de photos, un étrange patchwork de papier glacé faisait figure de macabre autel. Sur ces photos, seuls des visages apparaissaient. Des dizaines et des dizaines de visages d'hommes, de femmes et d'enfants. Certaines photos montraient la face de ces gens bien vivants, mais dont l'air terrorisé et apeuré vous glaçait les os. D'autres, plus effrayantes encore, représentaient des personnes sans vie, dont le regard mort et éteint hantait quiconque les regardait trop longuement.

Les deux policiers ne purent détacher leurs yeux de la morbide exposition. Ils n'arrivaient pas encore à définir, à mettre des mots sur ce qu'ils avaient en face d'eux.

Jusqu'à ce que Maxime en désigne un plus particulièrement.

— Là.

Il lui montra un visage qu'ils avaient déjà longuement observé. Dans son cabinet d'abord, puis à la morgue ensuite. La photo du docteur Martineau révélait ses paupières à demi fermées sur un regard dénué de vie, la peau maculée de sang noir et zébrée de veinules bleu sombre.

Antoine acquiesça gravement avant d'en désigner un à son tour.

— Et là. Stephen Legros, mais avant qu'il meure. Le cliché a dû être pris alors qu'il était attaché sur l'établi. Putain, quelle horreur. Il y en a tellement. Pourquoi Max ? Pourquoi ?

— Pour revivre ses crimes. Elle continuera à tuer, parce qu'elle a besoin de ça, de torturer, de détruire. Parce que ce besoin devient plus important que la mission qu'elle s'est fixée, quelle qu'elle soit. C'est pour ça qu'elle les prend en photo. La jouissance que lui procure l'acte est de trop courte durée, alors en attendant de trouver une nouvelle victime, elle vient se recueillir ici. Elle détache une photo du mur, la regarde, puis en un battement de cœur, revit toute la scène. Elle se rappelle la façon dont elle a repéré sa proie avant de la traquer et de

la débusquer. Elle ressent à nouveau sa peur, sa terreur. Elle revoit de quelle manière elle l'a piégée. Comment elle s'y est prise pour la tuer. Elle revoit chaque seconde du meurtre, chaque goutte de sang, jusqu'à ce que la vie abandonne le corps de sa victime. Puis elle passe à une autre photo, encore et encore, jusqu'à ce que, enfin rassasiée, elle quitte ces lieux apaisée, ses pulsions de mort nourries par ses souvenirs.

— Mais pourquoi ces photos sont ici, chez Olivia ?

Maxime lui répondit, presque en transe.

— Je ne sais pas.

Ils reprirent leur inspection des nombreux visages, reconnaissant à plusieurs reprises les femmes qu'ils avaient découvertes dans les archives du commissariat comme victimes de leur tueuse en série. Mais autre chose les intrigua.

Antoine désigna plusieurs clichés à l'aide du manche de sa lampe.

— Tu as vu ces photos ? Celle-là, puis celle-là aussi.

— Oui, j'ai remarqué aussi. Elles datent.

— Putain oui, qu'elles datent. Regarde la teinte et la coloration du papier. Usé, vieilli par le temps. Et regarde les habits des gens, leur style, leurs coupes de cheveux. Il y en a de toutes les décennies. Celle-là, typique des années 80. Ou celle-là encore, plutôt France d'après-guerre. Mon Dieu, mais qu'est-ce que ça signifie ?

Maxime s'apprêtait à répondre quand un infime mouvement les fit se figer. Un des cartons devant eux venait de bouger de manière presque imperceptible. Plus vif qu'un serpent, il fit voler l'emballage en même temps qu'il éclairait ce qu'il dissimulait.

Prostrée comme une enfant et accroupie sur le sol, le visage enfoui entre les cuisses, une silhouette féminine se découpait.

— Lève les mains ! hurla Maxime, prêt à bondir ou à faire feu. Doucement !

Les mains fines se levèrent, obéissantes, puis la tête se redressa, découvrant un visage familier. Les yeux larmoyants et les lèvres tremblantes, Olivia les regarda. Son regard de biche aux abois les déstabilisa un court instant avant qu'Antoine n'intervienne :

— Ne bouge pas ma petite, tu m'entends ?

Maxime continuait de pointer son arme vers elle, le canon seulement à quelques centimètres de son front. Il n'arrivait pas à démêler assez vite les nœuds qui se formaient dans son cerveau à mesure que les questions se soulevaient.

— Qu'est-ce que vous faites là, Olivia ? Qu'est-ce que vous faites cachée ici ? Et c'est quoi d'ailleurs, ici ? Vous êtes mêlée à tout ça ? Vous êtes mêlée à la mort de Stephen ?

Alors que Maxime la bombardait de questions, Antoine continua son examen des photos, espérant découvrir un visage, un indice qui les

aiderait à en apprendre davantage.

— Répondez-moi ! hurlait Maxime, à présent fou de rage.

Sanglotant comme une petite fille, la belle prononça enfin ses premières paroles.

— Je... je ne peux pas. Je suis désolée...

— Comment ça, vous ne pouvez pas ? Qu'est-ce que vous refusez de me dire ? Je sais que ce n'est pas vous qui les avez tués. Alors comment êtes-vous impliquée dans tout ça ? Qu'avez-vous fait, Olivia ?

— Oh, mon Dieu, pardonnez-moi...

Ses sanglots reprirent de plus belle et des spasmes la secouèrent alors que des torrents de larmes coulaient sur ses joues délicates. Antoine, que la comédie commençait à attendrir, manqua de s'étouffer lorsque ses yeux s'écarquillèrent de stupeur sur une photo en particulier.

— Non !

Maxime perçut immédiatement l'urgence dans sa voix. Il se désintéressa d'Olivia pour voir son ami attraper d'une main fébrile une photo sur le mur. Pris à partir d'un polaroid, l'instantané montrait un adolescent riant aux éclats et dont la joie de vivre transparaissait sur le carré noir et blanc. À lui aussi, la vision fit un choc. Un choc dont son partenaire ne parvenait pas à se remettre.

— Non ! Non, c'est impossible... Pas lui... Pas lui !

Maxime connaissait ce visage pour l'avoir vu à maintes reprises trôner dans toutes les pièces de l'appartement. L'appartement où il se rendait chaque fois qu'Antoine et Françoise l'invitaient. C'était bien la photo de leur fils Mickaël que tenait Antoine entre ses doigts.

Soudain, comme secoué par un électrochoc surpuissant, Antoine abaissa son regard vers la seule personne capable de lui apporter des réponses. Bousculant Maxime comme s'il n'existait pas, il empoigna Olivia par les épaules et la secoua dans tous les sens. Aussi légère qu'une plume, son corps s'ébroua comme une poupée désarticulée.

— Qu'as-tu fait, salope ? Qu'as-tu fait à mon fils ? Réponds !

Il recula d'un pas et lui asséna une énorme gifle qui l'envoya rouler derrière les cartons. Fou de rage, il écrasa ces derniers pour aller achever son travail.

— Tu vas parler salope, je te jure que tu vas parler...

Il allait l'empoigner par les cheveux pour la mettre debout, quand une main s'agrippa à son poignet telle une serre d'aigle, broyant ses os sous la force d'une prise indéfectible.

Maxime. Il venait de s'interposer entre lui et sa cible.

— Attends, laisse-la parler. Il faut qu'elle nous explique. Et après, crois-moi que si elle est coupable, je te laisserai la tuer de tes mains.

La plaidoirie apaisa quelque peu Antoine, du moins suffisamment

pour laisser le temps à Maxime de reprendre en main l'interrogatoire. Il se retourna, s'agenouilla auprès d'elle puis lui releva délicatement le menton, juste ce qu'il fallait pour pouvoir planter son regard démoniaque dans ses yeux. Noyée dans le bleu glacé de ses prunelles, elle l'écouta sans oser bouger.

— Olivia, qu'est-ce que Mickaël fait sur ce mur ? Qu'est-ce qu'il fait là ? C'est Geneviève qui l'a tué ? C'est elle qui est responsable de son accident ? À moins que ce ne soit vous ? C'est vous qui l'avez tué, c'est bien ça ?

Elle hurla.

— Non !

La sentant craquer, il profita de sa faiblesse et se montra plus dur.

— Alors, dites-moi Olivia, racontez-moi ! Racontez-moi ce qu'il s'est passé !

Abattue par le chagrin, elle colla son visage à la main de Maxime et s'y consola, ses larmes ruisselant sur ses phalanges abîmées. Puis timidement, elle commença à parler.

— Je m'en souviens comme si c'était hier. De lui, de nous. Il faisait son apprentissage à la menuiserie de Boissy-le-Châtel, et moi, j'étais lycéenne à Coulommiers. Du coup, tous les matins, je prenais le car à l'arrêt qui se trouve juste à côté de la scierie où il travaillait. C'est comme ça que je l'ai connu. Je suis tombée immédiatement sous le charme. Il était si gentil, si beau. Avec ses fossettes qui lui donnaient un air coquin, et ses cheveux cendrés qui tombaient devant ses magnifiques yeux noirs. Tous les matins, je m'empressais de le retrouver à l'arrêt de bus. Et tous les soirs, il m'attendait. Pour parler, pour rire. Il me faisait tellement rire. J'en avais besoin, j'étais une fille très triste à l'époque. Je l'ai toujours été en fait. Mais lui me faisait rire, et il me comprenait. Je pouvais tout lui dire, enfin presque tout. C'était l'homme de ma vie.

Antoine, jusque-là sous le choc de ces révélations, sortit de sa léthargie.

— Tu mens ! S'il t'aimait tant, pourquoi ne nous en a-t-il jamais parlé ?

— Parce qu'il avait peur, peur de votre réaction. Peur de la réaction brutale d'un flic brutal. Mais il comptait le faire, il comptait vous parler, à vous et votre femme, parce qu'il avait quelque chose de très important à vous annoncer.

Olivia se tut, comme pour le défier d'émettre de nouvelles objections. Voyant qu'il attendait qu'elle poursuive, elle enchaîna.

— Cet amour passionnel porta rapidement ses fruits. Quelques mois plus tard, je tombai enceinte. Enceinte d'une magnifique petite fille qui a hérité de ses beaux yeux noirs. Voilà ce qu'il s'apprêtait à vous annoncer.

Ses derniers mots provoquèrent une nouvelle crise de larmes. Antoine, quant à lui, avait à présent les traits et la pâleur d'un fantôme.

— Papa. Mon fils allait être papa...

Il n'arrivait pas à réaliser. Son fils qu'il pleurait depuis tant d'années surgissait d'outre-tombe pour venir le hanter. Son fils qu'il avait cru mort dans un accident. Son fils, dont il ne savait rien, et qui avait eu peur de lui annoncer la plus belle des nouvelles en raison de son attitude austère et si peu paternelle. Mais que venait-elle de lui dire ? Que son fils avait bien eu une fille ?

Mon Dieu !

Il réalisait enfin la terrible vérité.

Émilie. Émilie était sa petite-fille. La chair de sa chair. Le sang de son sang. L'ultime legs d'un fils perdu.

Tout cela s'emmêla dans sa tête, et son esprit confus rejeta rapidement en bloc toutes ces affirmations. Il bascula alors dans le plus simple des systèmes de défense : le déni.

— Tu mens.

Elle releva la tête, rouge de colère.

— Non, je vous le jure ! Émilie est la fille de Mickaël, elle est votre petite-fille.

— Tu l'as tué. Tu as tué mon fils !

— Non, je n'aurais jamais pu faire une telle chose ! Je l'aimais ! Oh, mon Dieu, je l'aimais tellement... sanglota-t-elle de désespoir.

Antoine, qui avait de nouveau perdu tout contrôle et toute lucidité, chargea tel un taureau. Il abattit ses mains puissantes qui se refermèrent en un étau mortel sur la gorge fragile. Si fragile et si mince que ses mains en faisaient largement le tour.

— Alors qui ? Qui l'a tué ?

Maxime, qui n'avait pas été assez rapide pour briser l'élan de son partenaire, tenta de lui faire lâcher prise. En force pure, il savait qu'il était moins puissant qu'Antoine, et ainsi énervé, il savait que rien ne pourrait plus lui faire entendre raison. Voyant Olivia suffoquer, il se glissa derrière son partenaire et lui enserra la gorge d'un bras, alors que l'autre l'aidait à faire levier. Ainsi emprisonné, il espérait stopper l'afflux sanguin vers son cerveau et lui faire perdre rapidement connaissance. Il s'en voulait, mais il savait qu'il n'avait pas d'autre choix. Malgré tout, il tenta de le raisonner comme il put.

— Antoine, non ! Lâche-la ! Ce n'est pas elle qui l'a tué !

Rien à faire. Son esprit ne parvenait pas à accepter la trop brutale vérité, il avait basculé dans la folie. Se refusant à user de son arme, Maxime banda ses muscles de toutes ses forces, mais la largeur du coup de son collègue était si impressionnante qu'il avait du mal à obtenir l'effet escompté. Malgré cela, il sentit la résistance d'Antoine

diminuer et sa prise devenir plus efficace. Il s'affaiblissait, mais pas assez vite. Olivia, à présent d'un rouge tirant sur le violet, risquait de mourir à tout moment.

Maxime perché sur le dos d'Antoine, et Olivia maintenue à bout de bras de celui-ci, aucun d'eux ne vit la petite ombre approcher. Jusqu'à dissimulée dans les cartons de l'autre côté de la pièce, elle se décidait enfin à sortir de sa cachette. Personne ne la vit glisser sur le sol comme un fantôme, pas plus qu'on ne vit l'éclat de la lame qui venait d'apparaître entre ses doigts enfantins.

Aussi rapide et insaisissable qu'une brise, Émilie se faufila entre eux, sans qu'aucun ne réalise son passage. Seule sa longue chevelure brune flottant sous leurs regards ébahis trahit sa présence éthérée. Cela, et l'éclair argenté de sa lame zébrant l'air.

Le temps sembla se figer.

Tout se passa simultanément. Antoine desserra son étreinte, Maxime relâcha la sienne, et Olivia ouvrit grand la bouche pour permettre à l'air d'alimenter à nouveau ses poumons asphyxiés. Ils se figèrent ensuite, cherchant à comprendre ce qu'il venait de se passer, jusqu'à ce qu'une fine ligne rouge se dessine en arc de cercle sur le ventre arrondi d'Antoine. Une fine ligne rouge rapidement remplacée par une tache sombre qui imbiba sa chemise à grande vitesse. Le tissu découpé se relâcha, puis il pendit par-dessus son pantalon.

Les yeux écarquillés vers le ventre d'Antoine, ils observèrent la scène, impuissants. Le sillon sanglant réalisé avec le scalpel céda sous le poids des organes poussant derrière et s'ouvrit en grand pour laisser déverser une masse énorme de viscères qui se répandit sur le plancher poussiéreux.

— Non !

Olivia hurla.

Maxime se précipita aussitôt pour soutenir son ami qui chancelait sous le choc de la blessure. Trop tard. Antoine s'écroula à genoux avant de basculer sur le flanc.

Maxime, les yeux inondés de larmes, saisit son visage entre ses mains avant qu'il ne rende l'âme.

— Antoine ! Bats-toi ! Bats-toi, bordel !

Le regard presque éteint et déjà tourné vers le néant, Antoine parvint à prononcer ses dernières paroles, son ultime testament.

— Il faut que tu la retrouves Max, tu m'entends ? Retrouve Émilie. Pour moi, pour Françoise, pour Mickaël...

C'était fini.

Ses paupières, tels de funèbres rideaux de plomb, venaient de s'abattre à tout jamais sur ses yeux gorgés de sang.

Maxime pressa son visage contre le sien, d'abord avec douceur, puis de plus en plus fort, jusqu'à en avoir mal et hurler.

— Non !

Son collègue, son mentor et ami, gisait maintenant inerte à côté de lui, son âme à jamais partie pour des cieux qu'il espérait plus cléments. Alors que ses larmes lui brûlaient le visage, il revit défiler en un battement de cœur tous les moments où il avait côtoyé son incomparable partenaire. De leur premier contact à la DRPJ, jusqu'à cette maudite enquête qui venait de causer son trépas. Il se remémora ses coups de gueule, ses déboires, ses excès, tous ces défauts qui à ses yeux n'en étaient pas. Il se rappela également avec tendresse et émotion comment lui et sa femme l'avaient accueilli, adopté presque, l'enveloppant sans cesse d'attentions plus proches de l'amour que de l'amitié. Une famille, voilà ce qu'ils avaient été pour lui. Et on venait de la lui arracher.

Très peu de personnes avaient compté dans sa vie. Des personnes proches et pleines de compassion qui avaient su l'aimer, car elles arrivaient à lire en lui, à voir le bon qui sommeillait derrière ce masque de haine.

Mais une fois de plus, la malédiction qui semblait peser sur sa misérable existence venait de frapper. Il se haït pour ça. Un innocent venait encore de le payer de sa vie.

Pas toi Antoine, pas toi. Tu n'as pas le droit de me laisser seul comme ça. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

Maxime perdait pied. Il se demandait qui allait à présent l'épauler dans les pires moments, et qui saurait le remettre dans le droit chemin avec ses remontrances matinales. Il avait imaginé Antoine partir avant lui, mais pas comme ça. Il pensait qu'il le regarderait se battre contre la maladie qui le guettait, et il aurait été à ses côtés pour l'aider.

Tout ça est ma faute, j'aurais dû le convaincre, le forcer à retourner auprès de Françoise au lieu de le laisser enquêter dans ce lieu qu'il ne voulait pas retrouver. S'il l'a fait, c'est uniquement pour moi, par sens du devoir, il ne voulait pas me laisser seul, seul avec mes démons. Pourtant, c'est ce que je dois être et rester : seul.

Prononcer dans son esprit cette évidence et cette insoutenable condamnation étreignit son cœur dans un étau de solitude. Ne voulant pas laisser cette fatalité saper sa combativité, il se tourna vers un sentiment qu'il maîtrisait et affectionnait plus que tout.

La haine. Une haine farouche et sourde. Une haine qui le consuma en un instant et raviva ses plus vils travers. Fou de colère et de chagrin, il se releva, ses yeux de loup brillant dans le noir. Le sang par le sang. Quelqu'un allait devoir payer. Il se le jura : avant la fin de la nuit, il se baignerait dans le sang de son ennemi, quel qu'il soit.

Se remémorant la présence d'Olivia, il se retourna vivement.

Personne.

Il était à présent seul occupant des lieux. Olivia et Émilie avaient disparu. Accablé par des sentiments aussi puissants que la tristesse et la haine, il tituba dans la maison. Pour lui aussi, les derniers événements se mêlaient dans son esprit en une terrible tempête d'incroyables vérités et mensonges.

Qui croire ? Olivia, chez qui nous venions chercher la vérité ? Olivia, qui, d'une manière ou d'une autre, est profondément incriminée dans tous ces meurtres ? Olivia, qui a jadis aimé le fils d'Antoine, jusqu'à lui donner une fille, une enfant qu'il n'aura jamais connue. Mais il n'est pas mort par accident, Antoine avait raison. Sinon jamais son portrait n'aurait figuré sur le mur. Seules les victimes de Geneviève y apparaissent. Mais pourquoi ? Il n'a pas engendré de fils, d'enfant mâle, alors pourquoi ? Qu'est-ce qui les lie, lui, Olivia et Geneviève ?

Trop de réflexions. Beaucoup trop pour son esprit surchargé d'adrénaline. Il avait déjà formulé son vœu. Il fallait qu'il tue. Et pour cela, il était prêt.

Parvenu à l'extérieur, il déboula dans la cour comme une bête affamée, le regard en feu et le souffle court, prêt à bondir sur la première proie qui se présenterait. Il se retourna vers la maison et hésita à y mettre le feu. Un feu purificateur qui viendrait débarrasser cet antre maudit de tous ses démons. Alors que la vision prenait de plus en plus corps dans son esprit, une voix flûtée se fit entendre.

— Je sais où elles sont, si tu veux.

Croyant que sa folie s'exprimait à travers lui, il mit un certain temps avant de comprendre que quelqu'un d'autre se trouvait à ses côtés. Il se retourna enfin pour faire face à son nouvel ami qui se tenait bravement au milieu de la sombre cour.

— Qu'est-ce que tu as dit, Baptiste ?

— Émilie et sa maman. Je sais où elles sont.

— Ça y est, ils sont en chemin.

Elle leva les yeux au ciel, ses pupilles reflétant la lumière froide de la lune alors pleine.

— Le moment est venu pour lui de se prosterner devant TOI. Comment pourrait-il en être autrement ? Quel autre choix s'offre à lui sinon celui de s'agenouiller et de s'avouer vaincu par TA splendeur. Il le fera Mère, oh oui, il le fera. Il s'inclinera devant TA toute-puissance. Il s'inclinera ou il périra.

Ragaillardie par l'idée de la confrontation à venir, elle abandonna sa contemplation, le visage presque phosphorescent, comme si sa peau venait d'absorber la pâle luminescence pour s'en gorger.

Elle se dirigea ensuite vers la table de pierre afin d'entamer ses derniers préparatifs. Elle vérifia d'abord par des gestes marqués par des années de tuerie la bonne disposition de ses instruments. Une fois satisfaite, elle plongea sa main dans un seau rempli d'un liquide noirâtre, avant de la ressortir dégoulinante de l'épaisse substance.

Psalmodiant d'une voix rocailleuse d'incompréhensibles incantations, elle s'avança jusqu'à la paroi de la grotte. Elle continua de longues minutes sa litanie, puis finit par abattre sa main ruisselante sur la roche.

Débuta alors une étrange chorégraphie, durant laquelle sa main possédée dessina d'étranges arabesques, mélange démoniaque de runes druidiques et de signes cabalistiques. Hypnotisée par son rituel, rien ne semblait pouvoir l'en distraire. Elle finit pourtant par l'interrompre. L'événement qu'elle attendait se produisait enfin.

— Il est arrivé.

Son regard aveugle s'embrasa.

— Ton heure approche, monsieur le Policier.

— Comment tu sais où elles sont, Baptiste ?

— Parce qu'elles sont parties par là.

Il désigna de son petit bras le côté gauche de la route.

— Et que par là, c'est une route sans issue. Il n'y a rien. La route s'arrête au milieu des bois. Je sais où elles se cachent.

Fixant de ses yeux fous le garçon, Maxime tenta de refluer la haine brûlante qui l'empêchait de raisonner. Il devait se concentrer sur l'événement présent et mettre de côté son désir de vengeance. Il inspira profondément, bloqua sa respiration, puis la relâcha dans un souffle caverneux. Il s'approcha de Baptiste, une lueur à présent bienveillante dans le regard.

— Dis-moi, comment est-ce que tu sais tout ça ?

La jeune recrue leva vers lui un visage surpris, comme s'il ne comprenait pas la question qu'on lui posait.

— Mais je te l'ai dit Maxime, Émilie est ma meilleure amie, claironna-t-il comme si son explication suffisait à tout éclaircir.

Malgré son jeune âge, il s'aperçut du scepticisme de son aîné.

— Avec Émilie, on joue souvent dans les bois. Moi, je les connais bien, mais elle, elle les connaît par cœur. Une fois, on avait joué si tard qu'on n'avait pas vu qu'il faisait nuit. Moi, j'étais complètement perdu, et à vrai dire, j'avais même un peu peur même. Mais elle, elle a retrouvé le chemin de la maison alors qu'on n'y voyait presque plus rien.

— Mais comment sais-tu où elles sont allées avec sa maman ?

— Quand on joue dans les bois, elle m'a toujours défendu d'aller à un endroit. Elle dit que c'est pour mon bien, que je ne dois pas m'en approcher, sinon elles me feront du mal.

— Qui ça, elles ?

— Je ne sais pas. Mais une fois, alors que je jouais seul, je suis allé voir. Et j'ai trouvé.

— Trouvé quoi, Baptiste ?

Il attrapa la main de Maxime puis l'entraîna vers la voiture.

— Viens, je vais te faire voir.

Ils montèrent dans la Laguna, Maxime refermant la portière derrière

Baptiste avant de se précipiter au volant. Il démarra sur les chapeaux de roues, puis tourna dans la direction qu'il lui indiquait.

Baptiste avait raison.

Plus aucune maison ne bordait cette route qui ne cessait de descendre, les entraînant toujours plus profondément vers le cœur de la vallée. Ils longèrent un moment des prés, puis à mesure qu'ils s'éloignaient du drame, les étendues d'herbes se firent plus rares pour laisser la place au paysage lugubre d'une forêt qui finit par les avaler. Comme l'avait annoncé Baptiste, la chaussée se termina quelques kilomètres plus loin pour se changer en un chemin de terre aux profondes ornières boueuses. La route s'arrêta net, comme si les hommes qui avaient posé son ruban d'asphalte s'étaient brusquement enfuis pour ne jamais revenir.

Ralentissant à peine, Maxime s'engagea sur le chemin. Après avoir dépassé plusieurs croisements, il imagina sans peine comment Geneviève avait pu commettre tous ses forfaits sans être dérangée. Elle devait connaître à la perfection ces sentiers qu'elle avait arpentés avant de massacrer ses trop nombreuses victimes.

Mais cela n'arriverait plus, il se l'était juré.

La piste était de plus en plus boueuse. Il se demandait combien de temps encore ils pourraient la suivre, quand il freina brutalement. La voiture d'Olivia était juste devant eux, immobilisée au milieu du chemin.

— Je vais aller voir, Baptiste. Toi, tu restes ici. Dès que je suis dehors, tu verrouilles les portes et tu t'enfermes, d'accord ?

Il hocha vivement la tête pour montrer qu'il avait compris, presque au garde-à-vous.

Avant de commencer sa progression vers la voiture, Maxime prit d'abord le temps de s'assurer qu'ils étaient seuls. Il avait laissé les phares de la Laguna allumés, ce qui lui permit de mieux prendre en compte son environnement. Ils éclairaient largement le chemin, mais semblaient incapables de percer les ténèbres qui enveloppaient les bois.

Il avança avec souplesse, prêt à faire feu à tout moment. Ses épaules se contractèrent rapidement tant la tension qui l'habitait était extrême. Il n'était plus qu'à quelques mètres de la voiture des fuyardes et distinguait déjà son habitacle. Les deux portières côté gauche étaient grandes ouvertes, et le seul bruit qu'il entendait était celui de l'autoradio.

Il lança un dernier regard méfiant vers la forêt, puis bondit le pistolet braqué devant lui. Il balaya d'abord l'arrière de la voiture, puis fit rapidement de même pour l'avant. Vide. Il ne lui restait plus que le coffre à vérifier. Il ne voulait prendre aucun risque.

Il l'ouvrit d'un geste vif, le doigt déjà sur la queue de détente de son SIG. Éclairé par la lumière des phares, il n'eut pas à se servir de sa lampe pour comprendre ce qu'il avait sous les yeux. Le corps nu d'un homme affreusement mutilé reposait dans le fond du coffre, les mains et les pieds encore attachés.

L'odeur immonde ne le gêna nullement alors qu'il l'attrapait par les cheveux pour l'identifier. Il ne lui fallut que quelques secondes pour reconnaître sous l'épaisse croûte de sang séché l'homme qui gisait là. Il ne l'avait vu qu'une fois. Il lui avait paru étrange, mais sympathique. Mais aucun doute n'était plus permis. Il s'agissait bien du voisin d'Olivia. L'homme aux manières soignées et à la Golf noire.

Des plaies profondes déchiraient son visage gonflé d'ecchymoses. Son corps n'avait pas été épargné. Des coupures avaient été pratiquées un peu partout, comme si quelqu'un armé d'un scalpel avait libéré sur lui toute sa fureur. Un détail l'interpella pourtant. Voulant être sûr, il finit par sortir sa lampe et l'éclaira.

Il eut rapidement la confirmation de ce qu'il croyait. Sous les coupures, on pouvait voir des symboles se dessiner. Des symboles qu'il connaissait déjà trop bien. Ceux de la marque retrouvée sur les autres corps. La marque de la lune. La différence était que dans le cas présent, on n'avait nullement cherché à la dissimuler. Au contraire. Il en comptait déjà plus d'une dizaine. Là aussi, le tueur avait perdu tout contrôle et s'était acharné sur la peau du pauvre homme, le marquant au fer rouge encore et encore, jusqu'à ce que, assoiffé d'encore plus de sang, il finisse par changer d'arme.

Maxime eut du mal à se contenir. Indubitablement, sa colère se réveilla. Un frisson de rage lui parcourut l'échine, et il dut se retenir de vider son arme au hasard des directions.

Il jeta un coup d'œil en arrière afin de s'assurer que Baptiste n'avait pas bougé, puis referma le coffre afin de lui épargner l'horrible spectacle. Ce ne fut pourtant pas la contemplation du corps qui effraya le jeune garçon, mais bien l'inquiétante lueur dans son regard lorsqu'il rejoignit la Laguna pour lui parler.

— Elles sont parties. Il faut que tu me dises où c'est, Baptiste.

Le garçon avait retrouvé sa témérité et répliqua courageusement.

— Mais c'est trop difficile à expliquer. Il faut que je te montre, sinon tu ne trouveras jamais.

— Essaie quand même, fit-il plus sévère.

Les yeux de Baptiste s'humidifièrent lorsqu'il s'excusa.

— Mais je te promets que je peux pas. C'est impossible.

Il finit par éclater en sanglots, honteux de ne pouvoir mieux aider son ami. Sa réaction doucha la colère de Maxime qui se rapprocha pour lui parler. Il regrettait déjà ce qu'il s'apprêtait à lui dire. Il ne voulait lui faire courir aucun risque, mais il n'avait pas le choix. S'il

voulait retrouver Olivia et Émilie, il allait avoir besoin d'un guide. Baptiste avait raison, jamais il ne les retrouverait en pleine obscurité dans un endroit qu'il ne connaissait pas.

— Hé bonhomme, tu sais quoi ? Je suis nul dans les bois, du coup, je me demandais si tu pourrais m'aider à m'y retrouver ?

L'aveu de faiblesse d'un policier aussi courageux fit disparaître ses larmes comme par enchantement.

— C'est vrai ? Tu veux bien que je te montre ?

Maxime lui confirma d'un hochement de tête.

— Mais je te préviens, c'est très dangereux, alors tu devras faire tout ce que je te dis, et sans discuter, d'accord ?

— D'accord.

— Très bien, montre-moi alors.

Il le laissa donc prendre la tête de leur improbable binôme, non sans le couvrir au plus près.

— Suis-moi, c'est par là ! l'interpella Baptiste.

Ils abandonnèrent le chemin pour attaquer une pente assez raide que le jeune guide avala comme un randonneur chevronné.

— Il faut qu'on monte cette butte jusqu'à la rivière. Ensuite, on la suit jusqu'à l'arbre en forme de fourche, et après, il faut encore traverser le champ de fougères, et c'est là.

— C'est par là qu'elles sont passées, tu crois ?

— Non. Ça, c'était notre chemin secret à moi et Émilie, celui qu'on prenait pour que personne ne nous voie.

Ils continuèrent de grimper.

— À ton avis, pourquoi ne voulait-elle pas que tu ailles là-bas ? De quoi avait-elle peur, Émilie ?

— Je ne sais pas. Tu sais, je peux te le dire maintenant. Émilie est ma meilleure amie, mais elle est parfois un peu bizarre. Enfin, pas bizarre, mais triste. Incroyablement triste. Alors quand elle m'a dit de ne pas m'approcher, eh bien je l'ai écoutée. Ça fait ça les amis, non ?

— Oui Baptiste, ça fait ça les amis.

Ils étaient presque parvenus au sommet de la pente quand Maxime reconnut le bruit de l'eau.

— Ça y est, voilà la rivière ! annonça Baptiste en le dépassant.

Il ne s'agissait en réalité que d'un minuscule cours d'eau, mais Maxime ne s'en étonna pas. Il savait l'imagination des enfants très fertile lorsqu'il s'agissait de s'inventer des aventures ou de se créer un monde imaginaire.

— Et maintenant ?

— On remonte jusqu'à l'arbre du diable.

Il bondit aussitôt de pierre en pierre, prenant cette quête imaginaire très au sérieux.

Maxime le suivit à nouveau de près, craignant qu'il se blesse ou

qu'il ne fasse une mauvaise rencontre. Leur parcours dura une dizaine de minutes avant qu'ils n'aperçoivent enfin l'arbre convoité.

— La fourche du diable. Tu vois, je te l'avais bien dit.

Il approuva sa description. L'arbre qui se dressait devant eux, avec son tronc noueux et difforme, formait une sorte de trident effrayant. Il arrêta Baptiste avant qu'il ne reparte et lui fit signe de s'accroupir en silence.

— On y est presque, tu m'as dit ?

— Oui, il nous reste plus qu'à traverser le champ de fougères et on y est.

— Pas nous Baptiste, seulement moi.

— Quoi ? Mais t'avais dit que...

— Que tu devrais faire tout ce que je dis quand je te le dis, pas vrai ?

Baptiste regarda ses pieds comme s'il avait été pris en faute.

— Si je te dis ça, c'est parce que j'ai besoin que tu me rendes un autre service.

Il sortit son téléphone portable et lui tendit.

— Tu sais t'en servir ?

D'un signe de tête, il lui fit comprendre que oui.

— Tu vois ce numéro ? Je veux que tu retournes à la voiture et que tu le composes. C'est celui de Daniel, un policier très gentil. Je veux que tu lui expliques tout ce qui vient de se passer et que tu lui dises de venir ici le plus vite possible. J'ai besoin que tu l'attendes sur le chemin, d'accord ? Tiens, voilà les clés de la voiture. Tu fais comme tout à l'heure, tu t'enfermes à l'intérieur, compris ?

— Et toi ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais aller sauver ta princesse, bien sûr. Mais d'abord, il faut que tu m'expliques le chemin.

— Oh, c'est pas très dur. Quand tu seras presque arrivé au bout du champ, tu verras qu'il y a une descente en plein milieu. Tu la suis, et puis d'un seul coup, tu vas te retrouver devant un gros trou.

— Un gros trou ? Dans le sol, tu veux dire ?

— Non, dans une butte de terre, un peu comme un terrier de lapin, tu vois ?

— T'en fais pas, je vais trouver. Allez va, maintenant.

Il planta son regard dans le sien, espérant lui insuffler de la force. L'effet sembla atteint, car le jeune éclaireur, soudain galvanisé, repartit encore plus rapidement qu'il n'était venu.

Maxime attendit de voir disparaître la silhouette menue de Baptiste, puis il patienta encore quelques minutes afin d'être sûr qu'il soit en sûreté. Rassuré, il reporta son attention sur la tâche qui l'attendait. À la lumière de la lune, il contempla le spectacle qui s'offrait à lui. En fait de champ comme l'avait décrit Baptiste, il s'agissait d'une vaste clairière s'étendant plus loin que sa vue ne pouvait le distinguer. Il put constater qu'effectivement, elle n'était occupée que par d'épaisses fougères qui rendraient à coup sûr sa progression difficile.

Avant de s'élancer, il baissa son regard vers le cours d'eau qui ruisselait à ses pieds. Il s'agenouilla, puis, les mains en coupe, recueillit de l'eau glacée avant de s'en asperger le visage. L'eau dégouлина du sommet de son crâne, chaque goutte s'insinuant dans les rainures de ses cicatrices. Elle parvint ensuite jusqu'à sa bouche, mais à présent d'un goût souillé et pervers. Lavant au passage le sang qui lui couvrait le visage, elle lui offrit des notes cuivrées et métalliques.

Tout lui revint alors, car son sang n'était pas le sien.

La découverte de la pièce secrète dans le grenier. Les photos sur le mur. Olivia cachée derrière les cartons. Le visage souriant de Mickaël. Puis Antoine, agrippant Olivia, parce qu'il refusait de croire à son histoire. Et enfin Émilie, qui, surgie de nulle part telle une ombre fugace, frappa d'un coup de lame à l'abdomen l'homme qui était en réalité son grand-père.

La douleur du souvenir raviva sa colère. Une haine pure et incommensurable se déversa tel un feu glacé dans ses veines, illuminant au passage ses iris démoniaques.

Comment est-ce seulement possible ? Émilie, une enfant si jeune et si fragile. Je revois encore son visage si triste, si mélancolique. Qu'a-t-elle donc vécu pour que si jeune, elle en vienne à ouvrir le ventre de son propre grand-père ? Un homme qui aurait pu lui offrir tellement. Qu'est-ce qui peut pousser un être aussi innocent à exécuter un crime de sang ? Est-ce Olivia qui lui a fait ça ? Qui l'a embrigadée jusqu'à détruire son esprit ?

Il ne voulait pas y croire.

Non, pas Olivia. C'est impossible. Elle a l'air de tellement aimer sa fille. Alors qui ?

La réponse à sa question, il la tenait presque. Elle était là, quelque part, tout près. Il devait retrouver les filles, elles seules pourraient l'éclairer. Décidé, il essuya les dernières traces de sang sur son visage puis dégaina son arme. Il scruta un instant la clairière, puis s'y engagea.

Le sol, recouvert de mousse épaisse et humide, lui permit d'avancer en toute discrétion. Les fougères étaient omniprésentes et occupaient toute la surface. Hautes et feuillues, elles lui arrivaient à la taille, mais ne gênaient pas sa progression. Il se déplaça silencieusement, ombre parmi les ombres, économisant chacun de ses gestes afin de demeurer le plus invisible possible. Il marcha ainsi sur plus d'une cinquantaine de mètres sans détecter aucune des indications que Baptiste lui avait fournies. Il commençait à douter du chemin emprunté lorsqu'un mouvement attira son attention. Bien qu'infime, il n'en était pas moins réel. La tige d'une plante se balançait alors qu'aucun souffle de vent n'était perceptible.

Réagissant sur-le-champ, il balaya l'espace devant lui du canon de son arme. Il plissa les yeux pour mieux affiner sa vue, mais ne décela aucun autre mouvement. Plus rien ne bougeait. Même la forêt semblait avoir retenu son souffle.

Son cœur battait toujours aussi lentement, mais beaucoup plus sourdement. Ses pulsations cardiaques résonnaient dans sa poitrine jusqu'à battre à ses tempes. Il attendit. Il maintint encore la position une minute, puis baissa son pistolet le long de sa cuisse.

Un geste qui faillit lui être fatal. Tel un serpent se détendant pour saisir sa proie, une main surgit de sous les frondaisons pour lui entailler le bras. Il n'eut pas le temps de réagir que la lame lui coupa le triceps.

Les mâchoires déjà crispées par la tension de sa progression, il ne lâcha aucun son, aucune plainte. La douleur fut néanmoins telle qu'il ne put empêcher sa main de s'ouvrir, laissant ainsi tomber son pistolet qui disparut dans les fougères.

Il porta son autre main sur la blessure et elle fut instantanément humide de sang. Une grimace lui déformant les traits, il se mit alors en garde. Il regarda autour de lui, à ses pieds, attendant une nouvelle attaque. Les minutes s'égrenèrent, puis il entendit de nouveau les bruits de la forêt, comme si une fois le danger écarté, elle s'autorisait à respirer de nouveau.

C'était elle. Geneviève. Elle devait me guetter depuis un moment, mais je n'ai rien entendu. Elle se déplace avec une aisance incroyable pour sa corpulence. Je ne dois pas l'affronter ici, c'est son terrain. Il faut que je trouve le trou dont m'a parlé Baptiste.

Croyant deviner dans quelle direction elle était partie, il se prépara à repartir lorsqu'il réalisa qu'il n'avait plus son arme. Elle lui avait

échappé avant de disparaître sous les fougères. Il eut soudain la certitude que son attaque n'avait eu d'autre but que de le désarmer. Elle avait frappé avec précision et sa main n'avait pas tremblé.

Il tomba à quatre pattes, sortit sa lampe dont il atténua le faisceau entre ses doigts, puis se mit à fouiller le sol. Rapidement, il dut admettre l'inévitable, il ne la retrouverait pas. Du moins pas sans y consacrer de trop longues minutes de recherches. Un temps dont il ne disposait pas. Il devait la retrouver au plus vite. Il voulait la tuer et cela ne lui posait aucun problème de le faire de ses propres mains.

Abandonnant l'idée de retrouver son pistolet, il se releva et partit dans la direction présumée. Il parcourut une dizaine de mètres et constata que le terrain descendait enfin. Les fougères qui l'entouraient s'élevaient de plus en plus haut, comme s'il s'enfonçait sous la terre. Déjà à hauteur de poitrine, elles le dissimulèrent presque entièrement lorsqu'il atteignit ce qu'il recherchait.

Un mur de terre se dressait devant lui. Il baissa les yeux et découvrit un trou plus noir que la nuit qui semblait aspirer même la lumière nocturne. Hypnotisé par son appel, il marcha vers lui.

Il n'était pas très haut, s'élevant seulement jusqu'aux genoux. Il lança un dernier regard derrière lui, comme pour dire au revoir à la forêt, puis s'y engouffra la tête la première.

Passé l'entrée, il put se redresser et se tenir debout sans problème, le plafond bien au-dessus de sa tête. Il pensait se retrouver dans l'obscurité la plus complète, mais de la lumière provenant de ce qui ressemblait à des lampes de mineurs éclairait chichement les lieux. Redoutant une attaque sournoise, il adopta malgré lui une attitude défensive. Curieux d'enfin découvrir l'ancre de son adversaire, il promena son regard à la ronde.

La cavité, creusée à même la terre, voyait ses murs soutenus par d'innombrables étais de bois. Elle était large d'au moins cinq mètres et profonde de dix. Malgré la faible lumière, il réussit à en distinguer le fond. Plusieurs poutres à l'aspect plus récent soutenaient également le plafond afin de prévenir son effondrement. Des caisses en bois s'entassaient au centre comme autant d'étranges pyramides.

Il amorçait son pas pour examiner les lieux lorsqu'un vertige le cueillit soudain. Sa tête se mit à tourner et il fut pris d'une grande faiblesse. Impuissant, il ploya le genou au sol.

Qu'est-ce qui m'arrive ? C'est sans doute ma blessure. Je ne pensais pas avoir perdu autant de sang.

Il s'ébroua tel un boxeur tentant de se relever après un mauvais coup puis réussit à se redresser. Il s'approcha de l'une des caisses, et surpris, constata qu'elles portaient toutes le même emblème. Un aigle impérial noir chevauchant une croix gammée de la même couleur. Qui n'avait pas déjà vu cette figure ? Il revit en images de nombreux films

de guerre de son enfance où l'on voyait les soldats allemands porter des caisses similaires. Il leva les yeux et regarda l'endroit d'un œil nouveau, se demandant dans quelle sorte de repaire il avait mis les pieds.

Toujours sur ses gardes, il avança vers le fond de la pièce. Arrivé au milieu, il vit que d'autres objets étaient entreposés sur le dessus des caisses. Possédé par une implacable attraction morbide, il se rapprocha encore.

Des bocaux.

Plus d'une douzaine de bocaux en verre ornaient le sommet des pyramides allemandes, et ils semblaient tous contenir une étrange substance. Il fit un nouveau pas et put enfin coller son visage à l'un d'eux.

Alors il sut.

Il sut qu'il contemplait là le repaire du monstre qu'il cherchait tant à trouver. Devant lui, un morceau de corps pourrissant dans son immonde jus, flottait un pénis tranché. Baignant dans un formol jaunâtre, il trônait là tel un funeste trophée. Lorsqu'il recula pour mieux observer les autres, il réalisa qu'ils contenaient tous la même chose. Des appareils génitaux masculins que l'on avait séparés de leurs corps d'appartenance.

C'était bien ça. Des trophées. Elle les collectionne comme des preuves de ses crimes. Ils lui prouvent sa supériorité sur le genre masculin.

Les macabres bibelots ne firent qu'attiser sa détermination à stopper cette folle meurtrière, cette psychopathe dont la soif de sang ne se tarirait qu'avec la mort.

Il arrêta son inspection, commença à contourner l'obstacle de bois, lorsqu'il fut coupé net dans son élan. Quelque chose crissa sous son pied. Il braqua sa lampe sur le sol. Des bocaux cassés gisaient dans la terre avec leurs précieux contenus à côté. Il sentit la colère de la tueuse dans ce geste.

Il continua et avait presque fait le tour des caisses quand il entendit un pleurnichement. Discret et timide, il raisonnait pourtant entre les murs proches à cet endroit. Redoutant un nouveau piège, il leva plus haut sa lampe.

Il bascula la tête sur le côté, prêt à esquiver. Ce qu'il découvrit le laissa un moment sans réaction. Recroquevillée telle une enfant battue à même le sol, Olivia le regardait, le visage inondé de larmes. Elle ne lui adressa aucun mot, mais l'étouffante culpabilité qui se dégageait de son regard parla pour elle.

— Olivia...

Déchiré par des émotions diverses, il tendit le bras pour lui redresser le visage lorsque l'injonction retentit.

— Ne la touche pas !

Sans réfléchir, il plongea dans la direction opposée à la voix, échappant de peu à la lame qui venait de siffler là où il se tenait une seconde plus tôt. Rapide comme l'éclair, il se releva, prêt à combattre.

Elle était là, un couteau dans la main à seulement quelques mètres de lui, se tenant plus mortelle que jamais derrière la pile de caisses qui les séparait. Nue de la tête aux pieds, elle était plus effrayante que jamais. Son corps puissant et musculeux était recouvert de terre noire, dissimulant des parties qu'elle ne craignait pourtant pas d'afficher. Un rictus de haine féroce déformait ses traits, renforcé par la folie de son regard aux pupilles rougies.

Sans qu'il puisse les contrôler, celles de Maxime s'enflammèrent de ce feu glacial qu'elles arboraient si souvent, répondant à ces billes de sang qui les défiaient.

— Qui es-tu, Geneviève ?

Hésitant à lui répondre, elle aussi avide de débiter ce duel mortel, elle commença néanmoins :

— Qui je suis ? Mais je suis l'instrument.

— L'instrument de qui ? De quoi ? Au nom de qui crois-tu accomplir de tels actes ? Derrière qui te caches-tu ?

— Oh, tu crois que je me cache ? Tu crois que je n'assume pas ce que je fais ? Rassure-toi, c'est bien moi qui les ai tués, qui les ai tous tués.

— Pourquoi ? hurla-t-il en pensant à Antoine.

— Tu ne l'as pas encore deviné ? Tu refuses de l'admettre, mais je suis sûre que si, pourtant. Mais ce n'est pas à moi de te le révéler, il y a des vérités que tu dois d'abord reconnaître avant de les entendre. Tout ce que tu as à savoir, c'est que c'est bien moi leur bourreau. Le reste, tu n'es pas en mesure de le comprendre, car tu n'es rien. Tu es comme eux. Vous vous ressemblez tous tellement. Malgré vos supposées différences, le même mal vous habite, il en va ainsi depuis que le monde est monde.

La voyant ainsi possédée et uniquement vêtue de son habit terreux, il sut qu'il lui serait difficile d'obtenir plus d'informations.

— Toi, je te comprends, je sais ce que tu es. Tu n'es qu'une meurtrière dont l'esprit a depuis longtemps basculé dans une folie que tu ne contrôles plus. Mais Olivia, qu'est-ce qu'elle est pour toi ?

— Tu ne le sais donc pas, vraiment ? Je te croyais plus habile. Il est vrai qu'au premier regard, je te le concède, il est difficile de savoir ce qui nous rapproche. Un passé commun ? Un but partagé ? Non, c'est plus simple que ça.

Elle baissa les yeux vers Olivia, toujours ramassée sur elle-même.

— J'ai même du mal à l'avouer. Regarde-la, cette petite traînée. Cette bonne à rien.

Elle cracha avec dégoût.

— Je n'ai jamais pu rien en faire, jamais.

Maxime réalisa alors ce qu'il n'avait osé entrevoir.

— Olivia est ta fille... lâcha-t-il dans un souffle.

— Surprenant, hein ? Mais le génie saute parfois une génération. Car autant cette petite sotte ne m'a guère été utile, autant ma petite-fille...

— Émilie.

Il commença à entrapercevoir l'enfance de cette femme et de sa fille, ainsi bercées par une créature cauchemardesque.

— Pourquoi ?

— Je te l'ai dit, tu ne sauras pas pourquoi.

— Alors Olivia me le dira.

Elle fit aussitôt un pas dans sa direction, soudain menaçante.

— Je t'ai déjà prévenu, ne t'approche pas d'elle.

— Elle n'est pas comme toi, elle ne l'a jamais été.

— Oh vraiment, c'est ce que tu crois ? Figure-toi que ma fille n'est peut-être pas une tueuse née, mais elle est bien loin d'être la jeune femme innocente que tu t'imagines. M'as-tu bien regardée ? Tu trouves que j'ai un physique capable d'attirer les hommes ? Non. Mon corps a été forgé dans un seul but, celui de devenir un champion de justice. SA justice. Mais Olivia, elle, c'est toute autre chose... Elle n'a jamais été douée que pour une unique chose, séduire. Et elle s'est révélée maîtresse en la matière. Ils ont tous succombé. Aucun n'a jamais été en mesure de lui refuser quoi que ce soit. Elle était la veuve noire qui les attirait dans sa toile, mais elle n'a jamais pu aller plus loin. Ça, c'était mon rôle, ma mission.

Maxime, qui peinait encore à comprendre toutes les implications de ses révélations, fut soudain las de cet échange, certain que Geneviève ne lui en dirait guère plus sur ses véritables motivations. Gagné par cette résolution meurtrière qui l'habitait dans ses pires moments, il sut ce qu'il lui restait à faire. Il l'attendait depuis si longtemps, et il se l'était encore promis récemment dans la soirée. Seul le sang parviendrait à l'apaiser.

Il descendit ses appuis pour mieux se mouvoir, adoptant une posture plus proche de celle du prédateur que du combattant.

— Tu vas mourir.

Comme si elle aussi n'attendait que ce moment, elle se jeta en avant. Elle posa le pied sur la première caisse devant elle et prit une puissante impulsion avant de s'élever dans les airs. Bondissant telle une lionne affamée, elle plongea sur lui, la longue lame de son couteau de chasse se reflétant dans la mince lumière.

S'attendant à ce type d'assaut, il esquaiva d'un pas de côté et la regarda retomber sur le sol boueux. Son attaque infructueuse lui arracha un cri de fureur et elle se fendit dans la foulée d'un revers de

lame dans sa direction. Il esquaiva à nouveau, mais vers l'arrière cette fois.

Il s'apprêtait à se déplacer vers la droite quand un souffle glacé venant de derrière lui caressa la nuque. Il craignit subitement de tomber dans un nouveau piège et se retourna pour faire face à un nouvel agresseur.

Il n'y avait personne, juste une énorme ouverture dans la roche. Les exhalaisons qui s'en échappèrent étaient si putrides qu'il crut avoir devant lui la bouche même des enfers. L'obscurité l'enveloppant était si opaque qu'il ne put rien distinguer d'autre. Il craignit même de tendre la main vers elle comme si elle risquait de disparaître. Mû pourtant par une irrésistible attraction, il imprima un mouvement vers elle.

— Non !

Écumante de rage, Geneviève bondit à nouveau. Mais cette fois, il n'eut pas le temps de l'éviter. Par réflexe, il leva son bras au dernier moment et bloqua sa lame, les deux corps s'entrechoquant dans un bruit mat.

La douleur résonna dans tout son corps et il dut serrer les dents pour ne pas crier. Sachant que le rapport de force risquait de jouer en sa défaveur, il la laissa s'affaler sur lui et en profita pour glisser son bassin sous ses hanches. Il pivota ensuite sur lui-même, ses mains tenant toujours fermement celles de Geneviève. La prise de judo fut exécutée à la perfection et elle décolla du sol avant de passer par-dessus lui.

L'inertie de son attaque provoqua sa chute et elle s'écroula dans un bruit sourd. À peine eut-elle percuté le sol qu'il lui tordit le poignet pour lui faire lâcher son couteau. Une chose qu'elle ne put éviter à moins de vouloir entendre son articulation se briser. Voyant l'arme voler à une distance suffisante, il se laissa ensuite retomber sur elle pour bloquer son bras entre ses cuisses. Il amorça sa clé pour l'immobiliser quand un nouveau vertige le cueillit. Ses forces cédèrent subitement et sa prise se relâcha.

Il n'en fallut pas plus à Geneviève.

Elle l'attrapa en même temps qu'elle se relevait, le saisit par le col et la taille, puis le jeta par-dessus elle. Sa puissance était telle qu'elle le fit voler dans les airs pour venir se fracasser sur les bords restants. Il retomba dans un fracas assourdissant, blessé par les nombreuses échardes de bois des caisses éventrées et par les bouts de verre saillants. Il essaya de reprendre ses esprits et de se relever, mais il n'en eut pas le temps. Transcendée par la mise à mort qui s'offrait à elle, elle fonçait déjà tête baissée.

Le visage désormais en sang, Maxime eut peine à discerner le fauve qui se jetait sur lui. Obéissant à son instinct, il détendit aussi fort qu'il

put sa jambe au ras du sol.

L'impact lui confirma qu'il avait atteint son but. La puissance de son coup balaya Geneviève à hauteur des chevilles et elle chuta lourdement à ses côtés. Il lui asséna instantanément un violent coup de coude en plein visage. Elle poussa un juron alors que sa bouche explosait dans un geyser de sang. Il ne lui laissa pas le temps de récupérer et il s'assit à califourchon sur sa poitrine, les genoux en appui sur ses bras.

Il l'avait. Il la tenait. Sa tête ainsi coincée entre ses cuisses, il contempla à loisir le regard fou et dément de la meurtrière.

Alors il frappa.

De toutes ses forces, de toute sa rage. Il abattit son poing gauche sur son nez, les os minuscules de l'appendice nasal craquant sous ses phalanges. Puis il fit de même avec le droit, aussi fort qu'il put.

Alors qu'il la rouait de coups, il revit défiler toutes les scènes de crimes. Stephen allongé sur l'établi, les membres en croix, le pénis arraché et le corps peint. Georges, vautre dans son propre sang, la panse découpée et remplie de ses propres instruments. Stéphane le fermier, empalé sur la fourche de son tracteur, les parties carbonisées. Antoine, mort assassiné par sa propre descendance. Et Grégory, le voisin efféminé au corps scarifié par les nombreuses brûlures.

Revenant peu à peu à la réalité, il savoura ce qu'il contemplait. Le feu pervers qui avait jusque-là brûlé dans l'œil de la tueuse s'était éteint. Il ne subsistait plus rien d'elle. Ses poings avaient défoncé sa boîte crânienne pour la réduire à l'état de bouillie sanguinolente.

Il s'arrêta enfin.

Submergé par sa haine et sa rage qui n'avaient plus d'adversaires à affronter, il hurla. Il cria sa colère, sa tristesse, jusqu'à ce que ses cordes vocales meurtries l'obligent à cesser. Mais il n'en avait pas fini. Ce soir, il s'était fait une promesse alors que le corps d'Antoine reposait entre ses bras. Ce soir, il se l'était juré, il se baignerait dans le sang de son ennemi.

Reculant son bassin sur la poitrine de la morte, il leva haut la main, replia ses doigts comme les serres d'un rapace, puis frappa. À une vitesse surhumaine, il perfora la gorge de Geneviève pour lui arracher la trachée et le larynx. Il leva ensuite sa prise au-dessus de lui, laissant ainsi le sang lui couler sur le visage.

La folie meurtrière qui l'avait gagné menaçait de lui faire perdre la raison. Le mal dont le tueur d'Avignon l'avait averti étendait enfin son emprise. Il allait devenir cet instrument, cet héritier qu'il s'était toujours refusé de devenir.

Non !

Le bref éclair de raison ne fut néanmoins pas suffisant pour le sortir de sa transe.

Non, je ne peux pas ! Je ne suis pas comme eux !

Si Maxime, je te l'avais dit, tu es comme moi, comme nous. Alors, ne lutte pas, mais savoure. Jouis de cette toute-puissance que tu éprouves en cet instant. Tu es né pour ça. Tu es né pour les combattre, alors combats-les, et tue-les.

Il se releva, chancelant, les mains collées à son front alors qu'il luttait contre ses démons.

Non, je ne suis pas comme toi ! Je ne suis pas comme vous ! Le mal m'habite peut-être, mais dans un seul but, celui de vous combattre avec vos propres armes ! La justice reste ma raison de vivre, et je ne faillirai pas. Je ne faillirai jamais, tu m'entends ?

La voix disparut.

Il ouvrit lentement les yeux, reprenant avec difficulté ses esprits. Comme émergeant d'un songe agité, il lui fallut quelques secondes pour se rappeler ce qui venait de se passer. Un regard vers le corps de Geneviève suffit à lui remémorer les derniers instants. Il n'avait pas oublié. Pas oublié que certaines questions restaient toujours sans réponse. Mais une personne dans cette pièce pourrait lui apporter la vérité, aussi incroyable soit-elle.

Il délaissa la dépouille sanglante et se dirigea vers le fond de la pièce. Il revint à l'endroit où il avait trouvé Olivia et ne fut guère surpris de constater qu'elle n'était plus là. Elle avait disparu. Il la chercha du regard autour de lui, mais ne la vit pas. Il était seul.

Son regard se posa à nouveau sur cette étrange percée dans la roche. Baignée de ténèbres insondables, elle exerçait toujours sur lui la même irrésistible attraction. La noirceur qui s'en dégageait semblait trouver quelque résonance en lui, réveillant ses démons qui ne pouvaient se soustraire à son appel. Subjugué par son attirance, il avança vers elle d'une démarche qu'il ne pouvait contrôler.

Large d'un mètre et haute de deux, l'ouverture n'était pas faite de terre comme le reste de la pièce, mais de pierre. Une pierre blanche et suintante qui lui offrit un contact glacial lorsqu'il posa la main dessus. Il s'avança encore, lentement, jusqu'à ce qu'il comprenne dans quel enfer il pénétrait.

Il se trouvait dans une grotte. Il lui était difficile d'estimer sa taille, car un rideau de fils noirs lui bouchait la vue. Il tendit la main pour les attraper, quand il réalisa qu'il s'agissait de racines s'enfonçant profondément sous la terre. Des racines noires et fileuses qui s'étiolaient du plafond jusqu'au sol.

Une fois celles-ci écartées, il put enfin admirer les lieux. Surpris de voir les parois de la grotte éclairées, il leva les yeux pour identifier la source de lumière. Une ouverture naturelle se découpait dans le plafond, avec en son centre une étrange vision. Pleine et d'un diamètre impressionnant, la lune baignait les lieux d'une pâle clarté. Une lumière froide qui lui permit d'examiner à loisir les murs autour de lui.

Ils rendaient tous hommage à la lune. Pas un espace n'était absent d'une de ses représentations. Partout se dessinaient des figures l'honorant et la glorifiant de la plus noire des façons. Les murs en étaient recouverts.

Au centre de la grotte trônait une énorme pierre qui conférait aux lieux un aspect religieux. Elle sanctuarisait l'espace d'une manière inquiétante, comme si elle attendait avec impatience le prochain

supplicié qu'on voudrait bien lui offrir.

En s'approchant, il put voir ce qui la recouvrait. De nombreux outils inquiétants trempaient dans une soupe noirâtre qu'il se garda bien de toucher. À côté de ces instruments moyenâgeux, des bols de bois collectionnaient divers ingrédients tous plus intrigants les uns que les autres. Champignons séchés, racines noircies, feuilles trempant dans des décoctions, des préparations lui laissant à penser qu'il avait mis le pied dans le repaire d'un druide démoniaque.

L'ensemble dégageait une odeur nauséabonde. Une fragrance qui s'accordait parfaitement à la noirceur des lieux. Il y était. Il était parvenu dans l'ancre du mal. Un mal absolu dont la quintessence suintait des parois de la grotte, s'écoulant tel le sang d'une terre perverse.

Il avança vers l'autel de pierre et il était sur le point de le toucher, quand il recula, surpris par la silhouette qu'il aperçut. Dissimulée derrière le mégalithe, elle se relevait avec lenteur, sombre et effrayante.

Il peina à comprendre ce qu'il contemplait. Devant lui se tenait une étrange vieille femme à l'allure fantomatique. Ses longs cheveux, aussi blancs que la neige, pendaient sur son visage en de fines mèches humides et grasses. Sa peau flétrie avait la pâleur d'un mort. Il était difficile de deviner sa taille tant elle se tenait le dos voûté, le passage des ans ayant laissé son empreinte sur son squelette décharné. Un châle noir couvrait la majeure partie de son corps, mais il devina qu'elle était nue en dessous.

Le plus inquiétant était ses yeux. Dépourvus d'iris et d'un blanc laiteux, il émanait d'eux une puissance maléfique presque insoutenable. Il crut d'abord qu'elle était aveugle, mais quand il vit de quelle manière elle le scrutait comme si elle tentait d'absorber son âme, il sut qu'il n'en était rien.

— Tu en as mis du temps, monsieur le Policier.

Son timbre sec et rocailleux révéla qu'elle ne devait pas souvent parler.

— Qui êtes-vous ? osa Maxime, sur ses gardes.

— Je vois dans tes yeux de loup que les pires hypothèses se bousculent. Et pourtant, je suis sûre que l'une d'elles est juste.

Elle laissa planer un silence, l'observant avec une intensité troublante, comme si elle jugeait l'homme qui profanait son sanctuaire.

— Sois sans crainte, je vais te le dire. Entends cela comme une ultime confession, car tu vas bientôt mourir...

Comme si elle venait de mêler sa sentence à un quelconque pouvoir, Maxime se sentit soudain faiblir. Les vertiges revenaient. Une forte nausée le cueillit et il réprima un haut-le-cœur. Son rythme cardiaque

s'accéléra d'une façon inquiétante et la sueur perla à son front.

— Tu n'as pas encore compris, n'est-ce pas ? Alors je vais t'aider un peu.

D'un doigt osseux, elle désigna sur la pierre un bocal où le manche d'un instrument trempait dans une solution inidentifiable.

— Tu reconnais ceci ?

Elle l'attrapa et le tira, le liquide noirâtre s'écoulant lentement de sa lame. Un couteau. Il avait sous les yeux le même couteau que celui avec lequel Geneviève l'avait attaqué.

Du poison. C'était donc ça le but de son attaque dans les bois. Elle ne voulait pas me tuer, mais juste m'affaiblir.

— Je vois à ton regard que tu as enfin compris. Mais en as-tu vraiment saisi toutes les implications ? Peu importe. Tu veux savoir le pourquoi et le comment ? Eh bien laisse-moi te les expliquer.

Le vertige ne le quittait pas. Il se demanda combien de temps il lui restait encore avant de s'écrouler. Luttant pour rester concentré, il se focalisa sur les paroles de la sorcière.

— Tu vois ces bois qui nous entourent et qui t'effraient tant ? Sache qu'ils n'ont pas toujours eu cette sinistre atmosphère. Il fut un temps où le simple fait de s'y promener suffisait à vous emplir de joie. Du moins c'est ce qu'il en était pour ma sœur et moi. Je suis née ici, dans une ferme des environs, juste en bas du hameau. Il n'en reste à présent que des ruines, mais à une époque, c'était un endroit magnifique et plein de vie. J'y ai grandi, et même si c'était à une époque où la vie était difficile, nous étions comblés.

Sa voix prit une note encore plus inquiétante.

— Un bonheur qui ne dura pas.

Il essaya tant bien que mal de combattre les effets du poison. Il voulait entendre ce qu'elle avait à lui dire, et par-dessus tout, il voulait comprendre. Il avait devant lui la genèse de tout ce mal, et en saisir les fondements l'aiderait peut-être à mieux se comprendre, lui.

— Fin août 44, Paris venait d'être libérée de l'occupation allemande. L'armée en déroute fuyait les combats et tentait de se replier sur son territoire. Malheureusement pour nous, leur chemin passa par ici. Apprenant avec joie la fin de la guerre, ma sœur Marion fut la première à quitter la maison. Je l'ai aussitôt suivie. Nous étions inséparables. Je me revois encore courir dans les bois, savourant les rayons du soleil après toutes ces années que nous avions passées terrées dans la peur de l'ennemi. Une joie de courte durée.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une haine si féroce qu'elle les avait presque crachés.

— Marion fut la première à réagir lorsqu'elle entendit les coups de feu. Elle se jeta à terre en m'entraînant avec elle, toujours soucieuse de me protéger. Les Allemands couraient à travers bois, échappant

comme ils le pouvaient aux balles des soldats des FFI. Ce spectacle si longtemps attendu nous réchauffa d'abord le cœur, mais ça ne dura pas. Alors que nous pensions tout danger écarté, ils émergèrent d'entre les arbres, telles les pires créatures que la Terre ait jamais portées. Trois hommes. Trois Français. Trois bêtes qui se cachaient derrière des années de guerre pour excuser leurs pires travers. Sans prévenir, ils se sont jetés sur nous. Marion s'est interposée tout en m'ordonnant de m'enfuir. Alors j'ai couru de toutes mes forces et aussi vite que mes jambes me le permettaient.

Elle darda son regard laiteux sur lui.

— Tu ne peux imaginer quel déchirement mon cœur a connu lorsque, occupée à m'échapper, j'entendis ma sœur hurler, son cri d'agonie résonnant dans les bois et les hantant à jamais. Mais je ne pensais qu'à sauver ma vie. Alors j'ai continué de courir, encore et encore. Jusqu'à ce que la nuit tombe, et qu'avec elle viennent ses démons. J'errais dans cette clairière que tu viens de traverser quand mes pas m'ont par hasard guidée jusqu'à cette cache. Les Allemands l'utilisaient comme repaire. J'avoue m'être crue un instant hors d'atteinte, mais ils m'ont retrouvée. Tous les trois. Je revois encore leurs faciès déformés par l'envie et la luxure. Ils m'ont d'abord battue à mort, moi, une fillette de onze ans. Mais mon calvaire ne s'arrêta pas là, car ces monstres n'en avaient pas fini avec moi. Ils m'ont ensuite pris mon innocence, et de la pire manière qui soit. Ils m'ont traîné dans cette caverne, et m'ont violée. D'abord un par un, puis tous ensemble. De tout mon être, de toute mon âme, j'ai souhaité que la mort vienne et me prenne, me délivrant ainsi de mes souffrances. Mais elle n'est pas venue. Elle s'est refusée à moi. Ce n'est pas elle qui a répondu à mes appels.

Elle leva les yeux vers la lucarne qui crevait le plafond de la grotte et scruta l'astre qui illuminait les lieux.

— Mais ELLE. J'entends encore sa voix résonner dans mon esprit brisé. ELLE me berça de douces paroles et me communiqua sa force, ravivant ainsi la flamme éteinte de ma volonté. ELLE trouva les mots justes, les mots qui me permirent de tenir, de m'accrocher à cette vie que je ne désirais plus. Des mots si simples à prononcer, mais au moteur si puissant que mon esprit s'en trouva survolté, galvanisé.

Elle abandonna sa contemplation pour poser à nouveau ses yeux morts sur lui.

— La vengeance, voilà ce qu'ELLE m'a promis. Et cette vengeance, je la désirais plus que tout au monde. Elle importait bien plus à mes yeux que le salut de mon âme. Alors ELLE me montra la voie.

Maxime se sentait de plus en plus faible, mais il était hypnotisé par son récit. Encore une fois, le mal était à l'origine du mal.

— Ces chiens me laissèrent pour morte dans la grotte, ici même, sur

la pierre que tu vois. Les gens du village me retrouvèrent deux jours plus tard en train d'errer dans les bois. On me soigna, on me lava, et la vie du hameau reprit son cours comme si de rien n'était. Personne ne voulait croire en la culpabilité de gens qu'ils considéraient comme leurs héros libérateurs. Mais je n'avais pas besoin d'eux. ELLE était là pour me soutenir et pour m'aider à les retrouver. Et c'est ce que je fis. Cela me prit plusieurs années, mais chacun de ces trois bâtards rendit son dernier souffle sous ma lame, la gorge tranchée sur cette même pierre, celle sur laquelle ils m'avaient tout pris.

Maxime déglutit. Sa colère lui permettait de tenir le poison à l'écart, mais il ignorait encore pour combien de temps.

— Mais SA volonté ne s'arrêta pas là. Alimentée par ma soif de sang non tarie, elle continua de me guider et me délivra SA vérité. Les hommes devaient mourir, TOUS les hommes. Car le mal qui habitait ces trois monstres réside en chacun de ton espèce, quel qu'il soit. Il n'existe pas un seul d'entre vous dont l'âme ne soit pas pervertie par la plus vile des luxures ni par la pire des dépravations. Vous n'êtes bons qu'à procréer, cela ELLE me l'a expliqué. Mais nous ne vous accorderons ce don qu'à condition que vous ne nous donniez que des filles, parce qu'elles seules méritent de vivre. Elles seules sont absentes de tout vice et de cette lubricité qui sommeille en chacun de vous.

— Alors c'est pour ça.

Il commençait à entrevoir dans son ensemble la toile maléfique que la vieille folle avait su dresser au fil des ans.

— Tous ces morts. Tous ces pères, ces maris, ces enfants. C'était donc ça leurs crimes ? D'être des hommes ?

Elle éructa.

— Pas des hommes, mais des bêtes ! Des bêtes sauvages ne guettant que l'occasion d'assouvir leurs pulsions libidineuses !

Sa haine raviva celle de Maxime.

— Mais la plupart d'entre eux étaient innocents. Ils n'avaient jamais commis aucun crime.

— Mais ils l'auraient fait s'ils avaient pu. C'est sur ça qu'ELLE m'a ouvert les yeux.

Il réalisa la folie de cette femme qui se tenait devant lui. Il éprouvait un profond chagrin pour la jeune fille jadis violée et torturée, mais la créature qui lui faisait face n'avait à présent plus rien d'humain.

— Mais vous avez tué des femmes. Pourquoi ?

— Cela aussi tu le sais, mais tu veux me l'entendre dire. Ces femmes sont mortes parce qu'elles étaient souillées, perverties. Elles ne mettaient au monde que de futurs criminels. Des enfants mâles.

— Maudite sorcière, comment pouvez-vous condamner des enfants à mort ? Vous vous prenez pour Dieu ?

— Je ne reconnais qu'une seule divinité, et c'est ELLE. Ma déesse, celle qui m'a sauvée, celle qui nous sauvera toutes, notre mère la LUNE.

Fasciné par la quintessence du mal qu'elle incarnait, il tenta de saisir toutes les implications de ses révélations. Il comprenait enfin pourquoi nombre d'hommes et de femmes avaient été les malheureuses victimes de sa folie, mais trop de questions restaient encore sans réponse.

— Alors vous avez tué ces gens pendant des années, des décennies même, et puis un jour, vous sentant trop vieille pour continuer, vous avez veillé à assurer votre relève. Et quelle meilleure candidate que Geneviève, n'est-ce pas ? Vous avez su trouver une faille en elle, une fêlure à exploiter servant à la perfection de creuset à votre propre folie. Et vous l'avez formée. Vous l'avez dressée à exécuter ces hommes, ces femmes, ces enfants. Elle a tué pour vous, assurant ainsi la pérennité de vos crimes jusqu'à aujourd'hui.

La vieille femme s'amusa de son discours et un étrange rictus déforma ses lèvres décharnées.

— Tu y es presque, monsieur le Policier, tu y es presque... Sauf que je n'ai pas eu à chercher aussi loin que tu le penses. Connais-tu seulement mon nom ?

Il redouta le pire.

— Non ? Alors je m'en vais de ce pas t'éclairer.

Elle se redressa et sa cape noire glissa sur ses épaules pour la laisser nue.

— Je me nomme Alice Blanchard, mère de Geneviève Blanchard, grand-mère d'Olivia Rousseau, et arrière-grand-mère de sa fille, Émilie.

La révélation tomba comme un couperet. Il avait été déjà atterré d'apprendre que Geneviève était la mère d'Olivia, mais savoir que se tenait devant lui la génitrice de celle-ci, de ce monstre qu'il venait tout juste de tuer, manqua de lui faire perdre la raison.

Les révélations épousaient pourtant une logique salutaire. Les pièces du puzzle s'imbriquaient enfin. Quoi de plus facile effectivement pour une mère que d'insuffler et de transmettre dès son plus jeune âge à sa fille son intarissable haine des hommes. Geneviève n'avait été élevée que dans cet unique but, servir sa mère, et par son biais, la fausse divinité. Ce fléau, ces femmes se l'étaient transmis de génération en génération.

Maxime éprouva la plus grande peine pour Émilie. La si triste enfant avait sans nul doute subi le même endoctrinement, annihilant ainsi sa si fragile candeur.

— Pourquoi avoir tué Stephen, le compagnon d'Olivia ?

— Tout simplement parce qu'il avait accompli son œuvre, celle de

la mettre enceinte d'une fille. C'est ce qu'a affirmé le docteur en tout cas.

— C'est donc tout ce qu'il était à vos yeux, un reproducteur ?

Une nouvelle lumière fit jour dans son esprit.

— C'est vous qui avez tué Mickaël ! Et pour les mêmes raisons !

— C'est Geneviève qui l'a tué en réalité, mais oui, pour les mêmes raisons. Olivia était enceinte d'Émilie, ce jeune homme n'avait donc plus aucun intérêt. De plus, cette petite sotte s'était entichée de lui, il devenait donc urgent de s'en débarrasser.

Une haine et une rage farouches grandirent en lui à mesure que la sorcière lui narrait ses exploits. Il brûlait de la tuer de ses poings sur-le-champ, mais sa soif de vérité se révéla encore plus forte.

— Et pour le docteur, quel était son rôle ?

— Ce gros porc ? Aucun. Son absence de curiosité pour les grossesses à répétition d'Olivia s'est révélée une bénédiction, mais c'est tout. Geneviève s'est proposée pour l'assister lors de ses avortements illégaux et a ainsi pu accéder à tous ses dossiers. Que de trésors ils contenaient. Toutes ces femmes, tout juste bonnes à n'enfanter que des démons. Mais ma fille s'en est chargée. Que veux-tu savoir d'autre ? Je vois à ton teint que tu ne seras plus très longtemps parmi nous, aussi vais-je me hâter d'achever mon récit.

Comme en réponse à sa prédiction, il fléchit et mit un genou à terre, sa main s'appuyant sur le rocher afin de conserver un équilibre précaire.

— Sur quoi d'autre as-tu enquêté ? Le fermier et sa femme ? Tu l'auras compris, l'un ne savait faire que des fils, et l'autre les porter et leur donner naissance. Cinq fils. Te rends-tu compte seulement du potentiel de destruction qu'ils représentent ? Cinq fils !

— Et pour Grégory ?

— Ah oui, le voisin. Ça, seule Geneviève aurait pu te répondre. J'ignore pourquoi, mais d'une façon ou d'une autre, il a dû lui déplaire.

— Elle ne nuira plus à personne maintenant, et vous ne l'influencerez plus jamais.

— Que crois-tu faire en me disant cela ? Me mettre en colère ? Me faire perdre la tête ? Tu crois que je vais fondre en larmes, de chagrin ou de désespoir ? Tu te trompes. Geneviève servait une cause. Elle était ma championne, SA championne, mais elle avait perdu le chemin. J'avais de plus en plus de mal à la contrôler, et ses crimes que je voulais discrets devenaient de plus en plus sanguinaires. Elle s'était laissé corrompre. Corrompre par le mal des hommes. Celui-là même que tu combats en ton for intérieur.

Elle se pencha vers lui.

— N'est-ce pas, monsieur le Policier ? Je te connais, ELLE m'a déjà

tout dit de toi. Plus que tu en sais sur nous en tout cas.

— Olivia ne te servira pas. Elle n'est pas comme toi ni comme Geneviève.

— Oh, mais ça je le sais déjà, ce n'est pas à elle que je pensais...

Comprenant l'horrible plan de la sorcière, les sens de Maxime s'embrasèrent à nouveau, lui accordant un ultime répit dans l'engourdissement qui le gagnait.

— Laisse Émilie en dehors de ça, gronda-t-il. En dehors de tes délires, de ta folie.

— Mais il est déjà trop tard, mon jeune héros. Émilie est parfaite. Elle est l'élue que j'attendais, l'enfant qui va m'aider à purifier ce monde. Elle va me seconder, mieux encore, elle va me succéder, et elle perpétuera SA volonté. Elle ne sera pas seule dans sa tâche, d'autres l'assisteront, et elles feront ma fierté, SA fierté. Car elles sont ses enfants. Elles sont les Filles de la Lune.

La haine qu'elle suscitait chez Maxime atteignit son paroxysme et tout contrôle vola en éclats. Ses yeux brûlèrent de leur feu glacial alors qu'il arrêta sa décision. Il voulait la voir morte. Maintenant.

Mobilisant toute sa volonté, il puisa dans ses dernières ressources et poussa sur ses jambes. Bénéficiant de l'appui de la pierre, il parvint péniblement à se redresser. Mais alors qu'il amorçait un pas dans sa direction pour la tuer, toute force le quitta. Vidé de ses dernières réserves d'énergie, il chuta lourdement et s'écroula sur le sol.

Le poison faisait enfin pleinement effet, aspirant et pompant sa vigueur. Son corps reposait mollement sur la chape de pierre froide, son regard en proie à la panique. C'était là un mal qu'il ne pouvait combattre, un mal qui lui était étranger.

Alors que ses yeux balayaient l'espace à la recherche d'Alice, il aperçut une forme familière dissimulée en retrait de la grotte. Plongé dans la pénombre, il reconnut pourtant sans peine la jeune silhouette. Émilie se tenait immobile contre une des parois, dans sa posture coutumière. La tête baissée, elle le fixait à travers ses cheveux noirs qui lui couvraient le visage. Ses bras pendaient le long de son corps dans une posture sans vie, mais il la savait alerte. Elle venait d'être la spectatrice muette de la scène, et il aurait bien été incapable de déchiffrer le regard noir et impénétrable qu'elle lui adressait. Il tenta de formuler des mots à son attention, mais une ombre s'insinua dans son champ de vision. Il tourna la tête pour faire face et vit Alice qui s'approchait de lui, d'une démarche trahissant le nombre d'années depuis lesquelles elle foulait cette terre. Tenant dans sa main un long bâton de bois, elle avança jusqu'à se tenir parfaitement droite au-dessus de lui.

L'extrémité taillée en pointe, la lance de fortune s'agitait, menaçante.

— Je t'avais dit que tu allais mourir.

Sans prononcer d'autres mots, elle leva le pieu le plus haut qu'elle put, ses bras tendus et prêts à frapper.

Maxime n'avait alors plus d'autre arme que la haine qui se déversait par son regard azur. Malgré sa rage, il ne put l'empêcher d'abattre son pieu, et ce fut impuissant qu'il vît la délivrance à toutes ses souffrances approcher.

Alors que la pointe acérée avançait dangereusement, une ombre bondissante surgit de nulle part et fondit sur la vieille femme. La force de l'impact fut prodigieuse, car elle envoya valser son bourreau quelques mètres plus loin dans un terrible fracas d'os. Maxime n'eut pas le temps de réaliser ce qui se produisait que la seconde suivante, l'ombre se jetait sur lui. Elle s'accrocha à son cou avant de l'étreindre avec force.

— Maxime !

— Baptiste ? murmura-t-il avec peine. Qu'est-ce que tu fais là ? Je t'avais dit de m'attendre dans la voiture.

Le visage inondé de larmes et pourtant rayonnant, il répondit fièrement.

— Je sais, mais on est partenaires, toi et moi. Et on est amis aussi, non ? Et les amis, ça veille l'un sur l'autre.

Il admira ce bout d'homme qui venait de braver les pires dangers pour venir le sauver. Celui-ci semblait ignorer la peur. Pourtant, une soudaine lueur d'inquiétude s'alluma dans ses jeunes yeux. Même son sourire qu'il avait de radieux se fana. Sa bouche se rétrécit, ne formant plus qu'un mince trait, jusqu'à ce qu'une fine ridule de sang vienne perler à la commissure de ses lèvres.

— Baptiste ? Baptiste, qu'est-ce que tu as ?

Une couronne argentée apparut lentement au-dessus du garçon, puis s'éleva jusqu'à révéler la monstrueuse silhouette. Alice se dressa de toute sa taille, les mains jointes autour du pieu planté. Elle poussa un peu plus fort, et il put voir avec effroi la pointe finir de traverser la poitrine de Baptiste.

— Non !

Le cri ne venait pas de lui, mais d'Émilie qui sortait enfin de sa torpeur. Elle hurlait la perte de son unique ami.

Mue par une folie sanguinaire, Alice souleva du bout de son bâton le corps sans vie et le jeta plus loin dans la grotte. Elle ramena son arme et l'arma, prête à ôter une nouvelle vie.

— Des créatures du mal. Vous êtes des créatures du mal, et vous méritez tous de mourir.

Son regard blanc levé vers la lune, elle l'abaissa ensuite pour fixer sa future victime.

Maxime appela la mort de tous ses vœux. Pour lui, mais également

pour elle. Quel était ce monde qui voyait mourir des enfants pour que s'épanouissent de tels monstres ? Combattant dans l'âme, il aurait malgré tout aimé posséder les forces nécessaires pour tuer la sorcière.

Contractant une dernière fois ses muscles, il fut surpris de ne pas sentir la lance s'abattre sur lui.

À la place, une flaque de sang lui cingla le visage avec force. Il leva les yeux pour comprendre ce qui lui arrivait, quand il vit la gorge d'Alice se tendre vers l'arrière, ouverte de part et d'autre par une profonde coupure. Le flot de sang qui s'en échappa gicla dans les airs à mesure que l'artère se vidait, l'inondant d'une douche sanglante.

Tel un masque de mort, le sombre visage d'Émilie se découpa dans la lumière lunaire et se colla à celui de son arrière-grand-mère. Elle plaqua sa joue contre la sienne et la soutint jusqu'à ce que toute trace de vie l'abandonne. Les sursauts du corps décharné à présent terminés, elle posa un baiser sur son front et la laissa retomber sur lui.

Malgré le poids mort qui le recouvrait, Maxime eut un dernier sourire. Un sourire de joie. Un de ceux qu'on exprime après un travail accompli, ou après un événement attendu. Un sourire de délivrance, un sourire de paix. Son désir de vengeance à présent comblé, sa haine et sa colère envolées, il ferma les yeux, l'âme enfin apaisée.

Épilogue

La pluie ne semblait pas vouloir s'arrêter. Fine et glaciale, elle tombait sans discontinuer depuis maintenant plus d'une heure. Intarissable, elle paraissait refléter l'humeur du ciel gris et morne qui recouvrait les lieux. Des lieux dédiés à la mort et à la peine.

Le cimetière de Boissy-le-Châtel était ce matin-là le théâtre d'une énième cérémonie. Une cérémonie d'au revoir, une cérémonie d'adieu. Un adieu fait à la plus innocente des créatures, Baptiste.

Le prêtre avait à présent terminé son éloge. Les fossoyeurs descendaient avec le plus grand soin le petit cercueil au fond de ce trou qui se révélerait sa dernière demeure. Les habitants du village, venus en masse lui rendre hommage, quittaient à présent le cimetière par petits groupes, se mouvant dans le silence le plus respectueux, n'osant proférer le moindre mot, la plus petite parole, comme si ne pas évoquer les terribles événements pouvait les rendre moins réels.

Daniel jeta un dernier regard au minuscule tombeau puis se détourna, le visage inondé de larmes. Il fut presque le dernier à partir. Il se faufila, la démarche traînante entre les allées, puis s'arrêta avec l'étrange sentiment que quelqu'un l'observait. Il leva la tête en direction de la sortie et aperçut une silhouette devant les grilles. Une silhouette sombre, vêtue de noir et encapuchonnée. Ce fut la puissance de son regard qui l'interpella. Un regard inquiétant. Un regard brûlant d'une colère et d'une haine qui ne se tariraient que dans la mort. Ses yeux de glace regardaient dans sa direction, mais semblaient se perdre dans l'horizon.

Il s'approcha, non sans essayer d'un revers de main ses dernières marques de tristesse.

— Salut, Max. Ils t'ont laissé sortir de l'hôpital ?

Le visage toujours tourné vers la petite tombe, Maxime ne lui adressa aucun regard.

— Tu crois qu'ils auraient pu m'empêcher d'être là ?

— Non, sans doute que non.

— Vous en êtes où ?

— Olivia a été présentée ce matin chez le juge d'instruction et l'équipe de Ben est toujours sur le site. Ils continuent de déterrer des

corps.

— Émilie ?

— Disparue. Elle n'est pas la seule, d'ailleurs. On a voulu interroger la voisine infirmière, Chloé Laurent, mais elle s'est évaporée.

Maxime planta son regard enfiévré dans le sien. Dans un flash-back qui lui vrilla le crâne et raviva ses douleurs, il se revit avec Antoine chez l'amie d'Olivia. Ils avaient noté son goût pour la peinture et le nombre de toiles sombres dont elle avait avoué être l'auteure.

Il se remémora ensuite les paroles d'Alice, fière de lui révéler :

Elle va me seconder, mieux encore, elle va me succéder, et elle perpétuera SA volonté. Elle ne sera pas seule dans sa tâche, d'autres l'assisteront, et elles feront ma fierté, SA fierté. Car elles sont ses enfants. Elles sont les Filles de la Lune.

— Cherchez-la. Émilie est avec elle.

Sans plus un mot, il tourna les talons et partit.

Son second enterrement en deux jours. La veille, il avait dû assister à celui d'Antoine. Tout le monde était présent. Collègues, amis, familles. Plus de trente années de carrière au sein de la Police. Un monument s'en était allé. La cérémonie avait pourtant mal commencé lorsque, avant de se mettre en route pour l'église, le commandant Goulet l'avait harangué au bureau avec toute sa morgue habituelle.

Il avait finalement eu ce mot de trop. Il avait osé le rendre responsable de la mort d'Antoine. Peut-être était-ce parce que ses paroles reflétaient ce que Maxime se reprochait déjà, quoi qu'il en soit, sa réaction avait été immédiate. Il lui avait éclaté le nez d'un violent coup de tête. Le grand patron de la DRPJ, présent sur les lieux pour féliciter Maxime de son travail, avait calmé les choses en l'invitant à prendre quelques semaines de congés pour se remettre de tout ça. C'était donc le nez couvert de bandages que le commandant s'était rendu à la cérémonie, honteux et humilié. Mais ce n'était pas lui qui avait rendu l'événement impossible à supporter, mais Françoise, la défunte épouse d'Antoine. Maxime lui avait raconté le dénouement de leur enquête, la découverte qu'Émilie était leur petite-fille. Il n'avait pas pu se résoudre à lui avouer que c'était elle qui avait tué Antoine, cela avait été au-dessus de ses forces. Il savait malheureusement qu'elle l'apprendrait tôt ou tard par le biais de l'enquête et du procès. Les propos qu'elle lui avait adressés à sa sortie du cimetière résonnaient encore en lui.

Retrouve-la Maxime. Pour Antoine, pour moi, pour nous. Retrouve-la.

Une injonction qu'il s'était juré d'honorer.

Le visage fouetté par la pluie, il leva les yeux au ciel. Il repensait à la folie qui avait coûté la vie à tant d'innocents, quand son téléphone sonna. Le nom de Florian s'afficha, son ami psychiatre d'Avignon. Il

hésita à prendre l'appel, mais inquiet qu'il soit arrivé malheur à sa sœur, il décrocha.

— Bonjour, Florian.

— Ça me fait plaisir de t'entendre, Max. Je te connais, je sais que tu n'avais sûrement pas envie de répondre.

— Lucie va bien ?

— Très bien, rassure-toi. Mais tu lui manques.

— Dis-lui que je vais bientôt venir la voir, s'il te plaît. J'ai pris des vacances, j'ai deux ou trois choses à régler.

— Compte sur moi. Je peux déjà te dire que ça va lui faire très plaisir. En fait, si je t'appelle, c'est pour savoir comment tu vas. Tes anciens collègues sont passés me voir à l'institut et m'ont raconté les derniers rebondissements de ton affaire. Je voulais savoir comment tu t'en sortais.

Maxime n'était pas dupe.

— Si tu m'appelles, c'est pour savoir si je ne suis pas devenu complètement cinglé, et si je ne vais pas me lancer dans une vendetta.

Un silence lourd de sous-entendus plana quelques secondes avant que Florian enchaîne.

— Tu sais que ce n'est pas ce que je pense, mais oui, il y a un peu de ça. Je m'inquiète, c'est tout. Je suis ton ami, Max.

Il soupira.

— Excuse-moi. Les derniers jours ont été un peu durs. On parlera de tout ça dans quelques jours si tu veux bien.

— Je t'attends.

Il raccrocha.

S'il savait comme il a visé juste, une fois de plus. Mais comment lui avouer ? Et que lui dire ?

La sonnerie de son téléphone retentit à nouveau et l'interrompit dans ses pensées.

— Oui, Florian ?

La voix qui répondit n'était pas celle du psychiatre, mais une voix douce qu'il n'avait pas entendue depuis trop longtemps. Une voix surgie de son proche passé qui revenait le hanter chaque fois qu'il fermait les yeux.

— Bonjour, Maxime.

Stéphanie.

Remerciements

Merci à toi, lecteur, évidemment. Merci de m'avoir donné cette chance, celle de te faire découvrir mon univers, et surtout cette noirceur qui hante mes écrits. Pas seulement l'esprit de Maxime, mais sans aucun doute le mien également, car on ne peut sortir indemne d'un tel récit. Merci à Virginie et à Siane, pour leur patience et leur compréhension. Merci à Jean Laurent et à Vesna. Merci à ma famille et mes amis, qui continuent de m'encourager. Et enfin un merci particulier à « Mordus de Thrillers » et tous les autres groupes de polars du web. Merci à vous pour votre soutien quotidien, c'est grâce à vous que j'en suis là aujourd'hui.

Lexique

BAC : Brigade Anti-Criminalité.

Bana : banalisé.

Commanche : commandant.

Constates : constatations.

Crime (la) : Brigade Criminelle.

Deux tons : sirène de police servant d'avertisseur.

DRPJ : Direction Régionale de la Police Judiciaire.

FFI : Forces Françaises de l'Intérieur.

Gyro : gyrophare.

IGPN : Inspection Générale de la Police Nationale.

IJ : Identité Judiciaire.

IML : Institut Médico-Légal.

Lycan : loup-garou.

OPJ : Officier de Police Judiciaire.

Paluches : argot policier pour désigner les empreintes digitales.

Perquise : perquisition.

PJ : Police Judiciaire.

Réquise : réquisition.

SALVAC : Système d'Analyse des Liens de la Violence Associée aux Crimes.

SIG Sauer : pistolet de dotation chez les forces de l'ordre françaises.

SRPJ : Service Régional de Police Judiciaire.

Vérife : vérification.

Marc Laine
AUTEUR DE *DÉMONS*
COUP DE CŒUR DE FRANCK THILLIEZ
PRIX *VSD* DU POLAR 2016

Lauréat du Prix VSD du polar 2016 et coup de cœur de Franck Thilliez, sa carrière de gendarme l'aide à s'essayer à sa plus grande passion, l'écriture. Et plus particulièrement dans un genre qui a baigné son parcours professionnel, le polar.

